



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

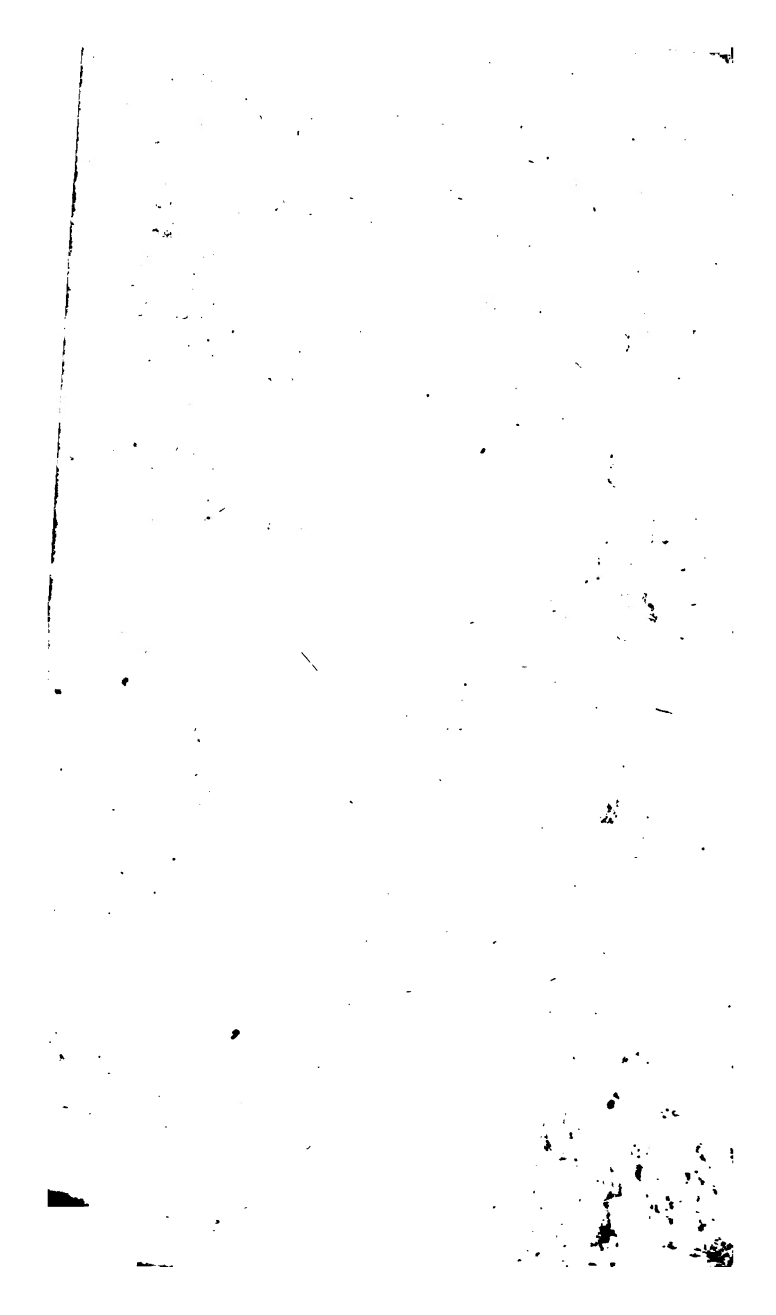
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







848

P 174

1763

cop. 2



THÉÂTRE

E T

ŒUVRES DIVERSES

DE M. PANNARD, ^{François} Charles

TOME IV.

Suite des PIÈCES fugitives.

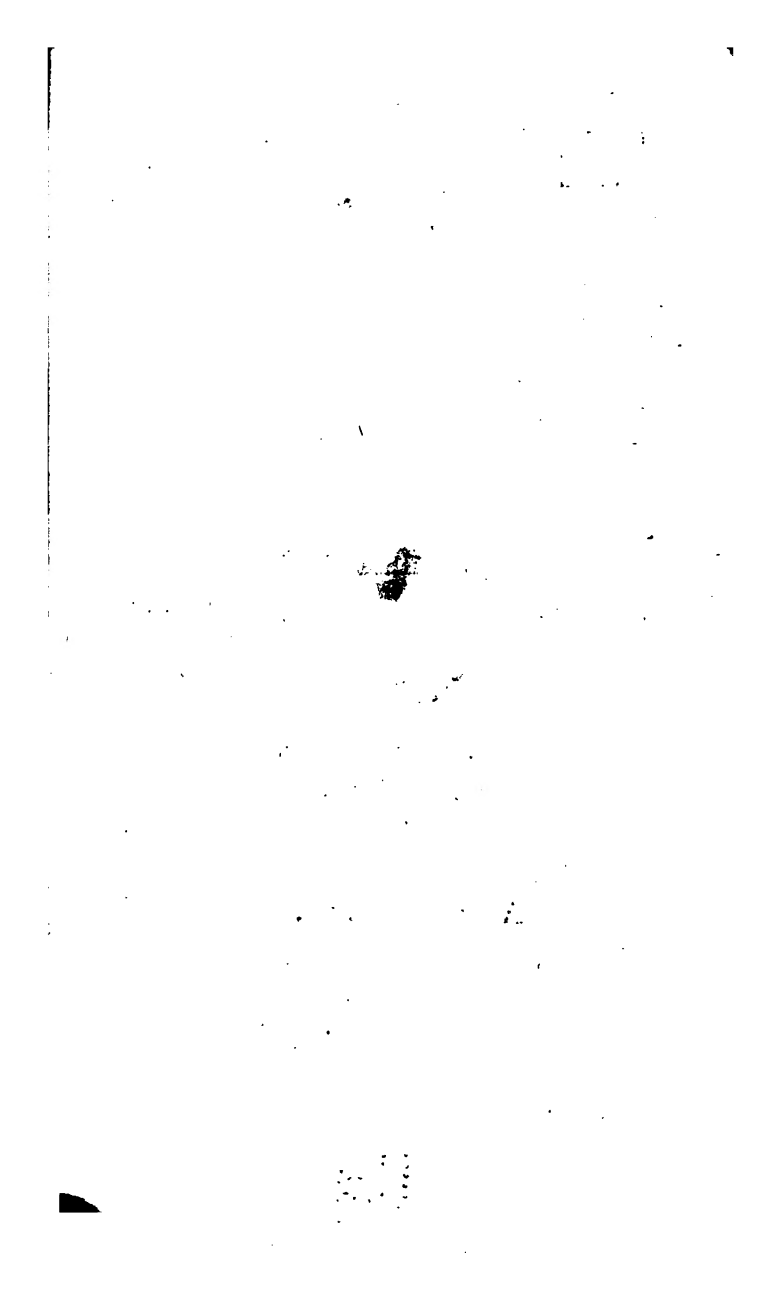


A PARIS,

Chez DUCHESNE, rue Saint Jacques, au-dessous
de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M DCC LXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

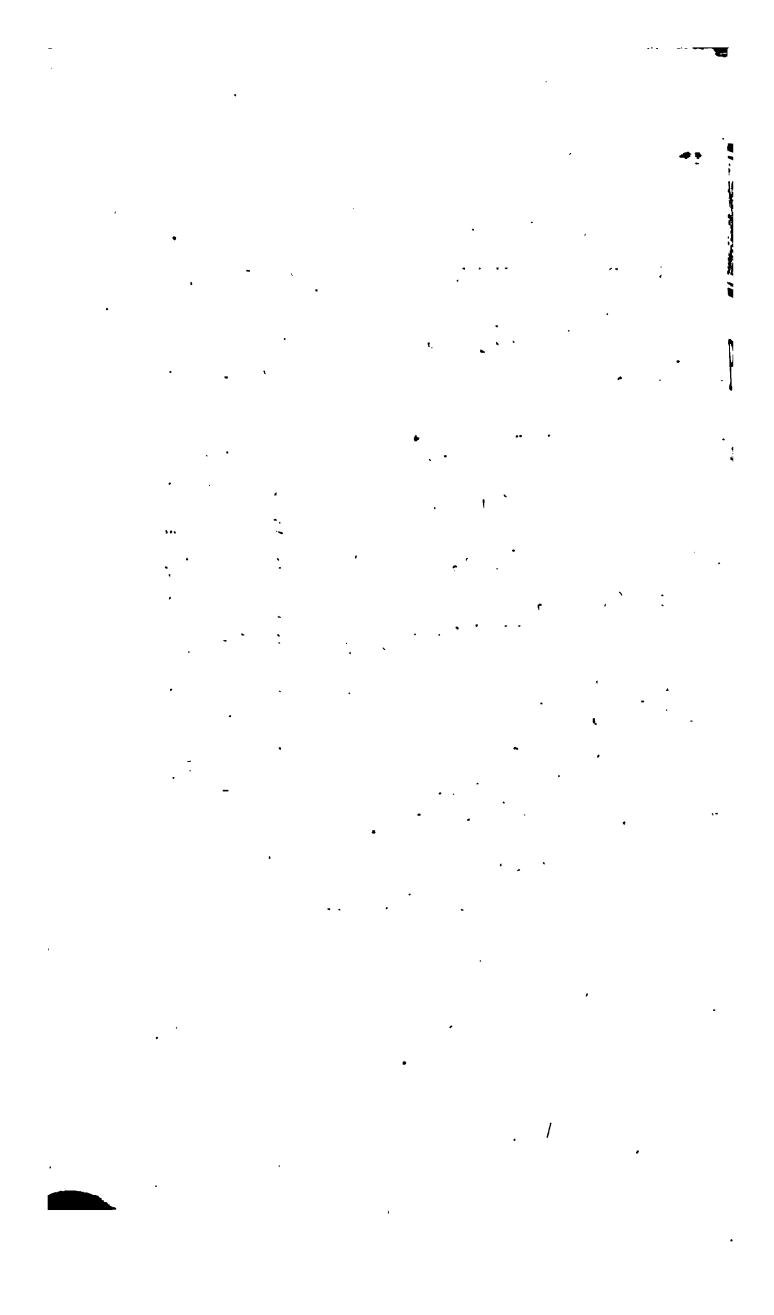


St. Gram. d. Rom. Langs.
Sept. 9
3-16-1939

T A B L E

POUR CE QUATRIEME VOLUME.

Pieces Anacréontiques,	pag. 1-72
Fables,	73-104
Allégories,	105-120
Tableaux de la Nature,	121-134
Mœurs du siècle,	135-264
Comparaisons,	265-312
Conseils & Maximes,	313-344
Aux Auteurs,	345-354
Epigrammes & Madrigaux,	355-376
Enigmes,	377-384
Cantates,	385-392
Variétés,	393-418
Etrennes & Bouquets,	419-459
Vœux pour M. le Dauphin,	460-466
Conseils à une jeune Demoiselle,	467-480
Derniers Ouvrages de l'Auteur.	481-499





PIECES *ANACRÉONTIQUES.*

LA DOUCEUR ET LA BEAUTÉ.



N jour la Beauté vaine & fiere
Reçut avis que la Douceur
Lui disputoit l'honneur de plaire,
Et le don de parler au cœur.

Quoi ! dit-elle , cette sucrée
S'arroe avec témérité ,
La palme qui fut consacrée
Dans tous les tems à la Beauté !

Soudain , jalouse & furieuse ,
Elle porta sa plainte aux Cieux ;
L'affaire devint sérieuse :
On la plaida devant les Dieux.
Tome IV.

P I E C E S

Auprès du Tribunal céleste,
La Beauté fit un grand éclat ;
Un doux langage, un air modeste
De l'autre furent l'Avocat.

Le Destin, leur juge & leur maître,
Tout entendu, trois fois toussa ;
Puis son bon sens se fit connoître,
Par cet Arrêt qu'il prononça :

Sans vous deux l'Amour ne peut être ;
~~Ses~~ jours seroient mal assurés.
Vous, Beauté, vous le ferez naître ;
Vous, Douceur, vous le nourrirez.

LE RUISSEAU DE CHAMPIGNI.

I D I L L E.

R U I S S E A U, qui baignes cette plaine,
Je te ressemble en bien des traits :
Toujours même penchant t'entraîne ;
Le mien ne changera jamais.

Tu fais éclore des fleurettes ;
J'en produis aussi quelquefois.
Tu gazouilles sous ces coudrenes ;
De l'Amour j'y chante les loix.

ANACREONTIQUES.

Ton murmure flatteur & tendre
N'y cause ni bruit ni fracas ;
Plein du souci qu'Amour fait prendre ;
Si j'en murmure , c'est tout bas.

Rien n'est , dans l'Empire liquide ;
Si pur que l'argent de tes flots ;
L'ardeur qui dans mon sein réside ;
N'est pas moins pure que tes eaux.

Des vents , qui font gémir Neptune ;
Tu braves les coups redoublés ;
Des jeux cruels de la Fortune ,
Mes sens ne sont jamais troublés.

Je ressens pour ma-tendre amie
Cet amoureux empressement ,
Qui te porte vers la Prairie
Que tu chéris si constamment.

Quand Thémire est sur ton rivage ;
Dans tes eaux l'on voit son portrait ;
Je conserve aussi son image :
Dans mon cœur elle est trait pour trait ;

Tu n'as point d'embuche profonde ;
Je n'ai point de piège trompeur ;
On voit jusqu'au fond de ton onde ;
On lit jusqu'au fond de mon cœur.

P I E C E S

Au but prescrit par la Nature ,
Tu vas toujours d'un pas égal ,
Jusqu'au tems où , par sa froidure ,
L'hyver vient glacer ton crystal :

Sans Thémire je ne puis vivre ,
Mon but à son cœur est fixé ;
Je ne cesserai de la suivre ,
Que quand mon sang sera glacé.

L'AMOUR AVEUGLÉ PAR LA FOLIE. C A N T A T E.

R É C I T A T I F.

MALGRÉ les doux transports qu'inspire l'ambroisie,
L'ennui s'étoit introduit dans les Cieux.
Une triste langueur assoupissoit les Dieux.
Jupiter , pour bannir cette mélancolie ,
Dit à Mercure : pars , va chercher la Folie ,
Dis-lui que , dans ce jour ,
A la table des Dieux Jupiter la convie.
Mercure fend les airs , & , par un prompt retour ,
Amène la Folie au céleste séjour.

A I R.

Déesse charmante ,
Regnez à jamais :
Que sans cesse on chante

ANACRÉONTIQUES. 9

Vos brillans attraits.

Tout, sous votre empire,

Flatte nos desirs,

Et votre délire

Préfide aux plaisirs.

La vive Jeunesse

Vous doit ses appas :

Les jeux, l'allégresse

Volent sur vos pas ;

Le doux badinage,

Les charmes flatteurs,

Sous votre esclavage

Rangent tous les cœurs.

R É C I T A T I F.

Tandis que dans les Cieux cette aimable Déesse

Fait succéder les jeux à la tristesse,

L'Amour, le traître Amour, né pour troubler la paix ;

L'ose blesser d'un de ses traits.

Pour se venger de cette offense,

Le croira-t-on, grands Dieux ? ô spectacle étonnant !

Sur le fils de Vénus la Déesse s'élance,

Le saisit, le défarme, & l'aveugle à l'instant.

A I R.

Tremblez, Dieux & Mortels, tremblez ; ce noir outrage

Deviendra pour jamais la source de vos pleurs.

Quelles fureurs, Ciel ! quel ravage

Vont de ce jour fatal expier les horreurs !

A iij

Bientôt la nuit la plus profonde
 Fera de l'Univers un ténébreux séjour ;
 Et l'aveuglement de l'Amour
 Dans un abîme affreux va plonger tout le monde.

R É C I T A T I F.

C'est ainsi que Vénus & le Dieu de Cythere
 Exhaloient les transports de leur vive colere :
 De leurs cris, de leurs pleurs tout l'Olympe est troublé.
 Le Souverain des Dieux , pour calmer leur furie ,

Condamna la Folie
 A conduire l'Amour qu'elle avoit aveuglé.

A R I E T T E.

Amans dont la peine est extrême ;
 N'accusez pas l'Amour de causer vos malheurs ;

Ce Dieu , par une loi suprême ,
 N'est plus maître de ses faveurs.

De la Déesse qui le guide
 Dépend le fruit de vos soupirs ;
 Son caprice toujours décide
 De vos maux & de vos plaisirs,

Amans , &c.

L E P E T I T M É N A G E.

QU'E Bélise & Damon , ce petit couple heureux ,
 Dans leur petit ménage ont de plaisir tous deux !

ANACRÉONTIQUES.

L'Aurore , en se levant , de leur bonheur jalouse ,

Voit le petit Epoux & la petite Epouse

Confier au petit Amour

Tous leurs petits secrets , sans feinte & sans détour ;

Sur ces secrets on dort ; le jour hausse , on se leve.

Le café , qui bientôt s'acheve ,

Leur offre un petit déjeuné.

Le Mari sort & fait ses petites affaires ;

La Femme , à la maison , prend les soins nécessaires

Pour l'apréêt d'un petit diné.

Damon , qui n'est jamais content qu'en sa demeure ,
Longtems avant midi croit qu'il est plus d'une heure.

Il arrive , on l'embrasse : on dîne , on cause , on rit ;
On dit à sa moitié ce qu'en ville on apprend.

Après avoir joué la petite partie ,

Notre bon petit homme & sa petite amie ,

Quand Phœbus dans les eaux va plonger son fanal ,
Vont faire un petit tour dans le Palais Royal.

C'est-là que s'écartant de la commune voye ,

Pour n'être point du vice , en passant , coudoyés ;

Dans de petits propos de tendresse & de joye ,

Leurs petits cœurs sont déployés.

C'est-là que ces Epoux qui , grace à la Sagesse ,

Font leur étude & leur bonheur

D'être grands dans leur petitesse ;

Méprisent la vaine splendeur

Des favoris de la Richesse ,

Qui sont petits dans leur grandeur :
 Revenus de la promenade ,
 Ils mangent tous les deux , à leur petit couvert ;
 Un petit soupé qu'on leur sert ,
 Délicat sans recherche , & sain sans être fade ;
 On apporte un petit dessert.
 Le petit Champenois pétille à la lumière :
 On boit le petit coup , on chante un petit air ;
 Et , pour quitter la table , on prend un petit verre :
 Ils vont ensuite , à petit bruit ,
 Gagner tous deux leur petit lit :
 Là , sans aucun souci ni crainte ;
 Se livrant au Dieu des pavots ,
 Leur petite bougie éteinte ,
 Ils prennent leur petit repos.
 Repos ? Repos ou non : ce n'est pas mon affaire ;
 Il me suffit à moi que le petit Compere ,
 Vivant en petit Roi , dans son petit réduit ,
 Avec sa petite Commere ,
 Soit garant de ce que j'ai dit ,
 Et me serve à vous rendre chere
 L'excellence du mot *Petit*.

PETITS moutons , confiés à ma foi ,
 Si vous vous égarez dans cette vaste plaine ,
 Ne vous en prenez pas à moi :
 Sans cesse occupé de Climene ,

ANACRÉONTIQUES.

Rien ne peut m'arracher à mes tristes ennuis ;
Ce n'est plus moi qui vous conduis ,
C'est l'aveugle enfant qui vous mene.



TENDRES Amans , faut-il pour des cruelles
Toujours en vain vous désoler ?
Non, non, qu'un prompt dépit vous entraîne loin d'elles.
C'est une erreur de s'immoler.

Du Destin les loix immortelles
Donnerent à l'Amour des traits , des feux , des aîles ;
Ses traits sont pour percer , & ses feux pour brûler ;
Mais ses aîles sont pour voler ,
Charmant Plaisir , où tu l'appelles.



J'AIME une liberté qui n'ait rien de hardi ,
Une aimable vertu qui n'ait rien de sauvage ,
Une vivacité qui n'ait rien d'étourdi ,
Un air vif & léger qui n'ait rien de volage ;
Une bouche agréable & sincere à la fois ,
Dans cette bouche un doux ramage ;
Des yeux remplis de feu , dans ces yeux un langage
Qui s'explique mieux que la voix.



DANS les trois emplois qu'Apollon
Du Destin reçut en partage ,
Je le plains fort , & j'ai raison.

A v

Jamais ce Dieu n'y fit usage
D'une gracieuse boisson.

Dieu de la Médecine , il boit à tasse pleine
Une eau de riviere peu saine ,
Qu'on ne lui rougit qu'au dessert ;

Dieu des Vers , il ne boit que de l'eau de fontaine ;

Dieu du Jour , il ne boit que de l'eau de la mer.



QUAND Phœbus nous éclaire

De ses rayons naissans ,
Tes traits , Dieu de Cythere ,
Sur nous sont bien puissans.

Que d'ardeurs voit éclore
Le matin des beaux jours !

Les larmes de l'Aurore
Font rire les Amours.



Tous les matins , vous êtes mon Aurore ;

Le Soleil ne me luit que lorsque je vous vois.

Vous êtes , au Printems , ma véritable Flore ;

Celle de nos jardins près de vous perd ses droits.

Pour conduire mes pas dans le chemin du Sage ,

Vous êtes ma Minerve , & je suis bien guidé.

Vous êtes mon Iris dans le tems de l'orage ;

Souvent dans un repas vous êtes mon Hébéc.

Si vous aviez l'ame assez bonne

Pour être ma Vénus sous un ombrage frais,
Je serois content, & j'aurois
Tout l'Olympe en votre personne.



SUIVANT l'opinion commune ;
Dans l'Olympe l'on voit quatre Aveugles fameux ;
L'Amour & le Destin , Plutus & la Fortune.
La Bonne-Foi , je crois , n'a pas de meilleurs yeux ;
J'en ferai l'Aveugle cinquième.
L'intérêt du Public en demande un sixième ,
Et pour sauver bien du souci ,
Il faudroit , suivant son système ,
Que l'Hymen fût Aveugle aussi.



LA Fontaine nous dit , dans son style mignon ,
Que de Vénus le fils aimable
Fut jadis enterré sur les bords du Lignon.
Ce discours tant gentil me paroît une Fable :
S'il est vrai que l'Amour , ce pauvre Compagnon ,
De mourir ait eu le guignon ,
Je soutiens que ce fut au sortir de la table ,
Dans un charmant caveau du pays Bourguignon.



RUISSÉAU dont le murmure agréable & flatteur
Sçait charmer les ennuis dans ce riant bocage ,
Qu'il m'est doux de goûter , sous ce naissant feuillage ,
A vj

Et le repos & la fraîcheur !

Près de vous , je serois le plus heureux du monde ;

Non , rien ne manqueroit à mon heureux destin ,

Si je sentoís couler le vin ,

Comme je vois couler votre onde.



DA N S un Bosquet , l'autre semaine ,

Un de mes moutons s'écarta :

J'en eus une mortelle peine ;

Et , quoique la nuit fût prochaine ,

Ma tendresse m'y transporta.

Le jeune Berger qui m'engage ,

M'attendoit-là sur le gazon.

Hélas ! hélas ! Ah ! quel dommage !

Si j'avois pû fuir ce bocage ,

Je n'aurois perdu qu'un mouton.



UN jour à l'Agrément la Beauté fit querelle :

Partez , laissez-moi , lui dit-elle ,

D'un ton d'aigreur & de courroux ;

Vous vous vantez de m'être nécessaire :

De vos secours je n'ai que faire ;

Je me passerai bien de vous.

L'Agrément obéit ; le voilà qui déloge.

Lui parti , plus d'amour , plus de soins , plus d'éloge.

Qu'arriva-t-il enfin ? L'insolente Beauté,
Dupe de son mépris, pleura sa vanité.



ANIMER une Beauté brute ;
Donner à son esprit des traits vifs & charmans ;
C'est un ouvrage qu'exécute ,
Sans efforts & dans la minute ,
Le Dieu des tendres sentimens.
Un Sculpteur que les Arts ont gravé dans leur Temple,
Vous en fournit un bel exemple.
Lorsqu'au puissant Dieu de Paphos
Pigmalion courut pour l'objet de sa flamme ;
Croyez-vous qu'il sentit son ame
Brûler pour un morceau de marbre de Paros ?
Non , non ; voici le fait : la Statue excellente
Dont son cœur se laissa charmer ,
Etoit une Belle indolente ,
Que l'Amour instruisit & prit soin d'animer.



SI ROS qu'Amaryllis vit la clarté du jour ,
Tout l'Olympe chargea les Graces & l'Amour ;
Afin que nul Mortel n'échappât à ses armes ,
D'agir d'une commune ardeur ;
Les Graces pour former ses charmes ,
Et l'Amour pour former son cœur.

Dieu charmant , qu'est-ce qui t'engage
 A négliger si fort & ta gloire & ton bien ?
 Les Graces ont fait leur ouvrage :
 Qu'attends-tu pour faire le tien ?



PA R des chants dignes de mémoire,
 J'avois du tendre Amour célébré la victoire :
 Il en fut satisfait. Pour s'en donner le prix,
 Je te promets , dit-il , cent baisers de Cypris.
 Fort bien, dis-je à ce Dieu: mais tu pourrois mieux faire;
 Ne m'en donne qu'un de Cloris :
 Je serai mieux payé que de cent de ta mere.



JE révois l'autre jour
 Qu'avec vous & l'Amour
 Je jouois sur l'herbette ,
 A certain jeu , Nannette ,
 Où l'on va jusqu'à neuf en comptant tour à tour.
 Je te tiens , dit ce Dieu : suivant la loi commune ,
 De trois choses tu dois , pour le moins , en faire une :
 Aime Nannette tendrement ,
 Aime-la sans partage ,
 Aime-la constamment.
 Tout autre , soumis à l'usage ;
 N'eût rempli qu'une de ces loix ;
 Pour moi , volontiers je m'engage
 A les accomplir toutes trois.



PUISQUE du Dieu Bacchus le baume sans égal
Contre l'Amour m'est nécessaire,
Le feu dévorant qui m'altère
Ne me paroît plus si fatal.

Dure, dure à jamais l'ardeur qui me possède :
La douceur du remède
Me fait aimer le mal.



QUE vos yeux sont touchans ! Que leur regard est
[tendre !

Si je les crois, Tircis, vous m'aimez ardemment ;
Mais parlent-ils sincèrement ?

Et votre cœur sent-il ce qu'ils me font entendre ?

Si vous ne m'aimez pas, hélas !
Ne cherchez point à me séduire ;
Et que vos yeux ne parlent pas,
Si votre cœur n'a rien à dire.



EN VAIN, pour apaiser tes déplaisirs secrets,
Tu cherches, tendre Amant, l'ombrage des Forêts ;
Crois-tu que les Echos, les Zéphyr, les Fontaines
Calmeront la douleur qui te mène au tombeau ?
Non, non ; tout leur secours ne présente à tes peines
Que du vent, des sons & de l'eau.

Pour combattre l'Amour, cours au jus de la treille :
 Opposé à son effort
 Un bacchique transport ;
 Le silence des bois l'éveille ;
 Mais le bruit des verres l'endort.

LE RHUME.

COMMENT voulez-vous que je chante ?
 Un rhume affreux nuit & jour me tourmente ,
 Et je ne cesse de tousser :
 Il m'étouffe , je meurs , hâtez-vous de verser ;
 Versez , versez tout plein : la toux est violente.

Quel changement
 Doux & charmant !
 A peine ai-je vuïdé mon verre ;
 Déjà mes sons brillans s'élancent dans les airs.
 Je roule , je fredonne & du fond des Enfers
 J'éleve mes accens au-dessus du tonnerre.

O Bacchus ,
 Sans ton jus ,
 Tout languit sur la terre ;
 La voix que tu me rends ne cessera jamais
 D'annoncer aux Mortels ta gloire & tes bienfaits.



JE n'ose croire , ô Fleur , que l'aimable Sylvie
Daigne vous approcher aujourd'hui de son cœur ;

Mais si vous aviez le bonheur
D'occuper un instant ce lieu digne d'envie ,

Même en perdant la vie ,

Votre sort seroit beau ;

Le berceau des plaisirs seroit votre tombeau.



QUOIQUE la jeune Hébée , par ses traits gracieux ,
Ait acquis le droit honorable

De verser le nectar aux Dieux ,

Jamais autant que vous elle ne fut aimable ;

Et je parierois bien que le Maître des Dieux ,

S'il voyoit vos beaux yeux ,

Ne vous prendroit pas pour sa table.



AH ! que vos yeux ont de pouvoir !

Qui s'expose à lès voir ,

Ne peut fuir l'esclavage ;

Ils sont l'ouvrage de l'Amour ,

Et chaque jour

L'Amour est leur ouvrage.



QUAND on boit à mes amours ;
C'est à vous que l'on boit , Sylvie ,

Que je passerois d'heureux jours ,
Et que d'un doux plaisir j'aurois l'ame ravie ,
Si l'on buvoit à moi , Sylvie ,
Quand on boit à vos amours !



QUAND Bacchus reçut la naissance ,
La Vieillesse prit soin d'élever son enfance.
Aujourd'hui , par un doux retour ,
Bacchus , plein de reconnoissance ,
Nourrit la Vieillesse à son tour.



DEUX Dées , sur ce rivage ,
Se disputent l'honneur d'enchanter nos esprits.
Elles ont toutes deux même grace en partage ,
Même port , même teint , d'attraits même assemblage.
Plus je les vois , & plus je dis ,
Que l'une de l'autre est l'image.
L'une des deux , pourtant , contrainte en son souris ,
Fait voir quelque dépit tracé sur son visage :
Celle-là , c'est Cypris.
L'autre d'un front serein conservant l'avantage ,
Fait voir , par la douceur dont ses yeux sont remplis ,
Que la rivalité ne lui fait point d'ombrage :
Celle-ci , c'est Cloris.



L'AMOUR

SUR LE MONT HYMETTE.

LEs bonbons & la friandise
Sont du goût de tous les enfans.
L'Amour surtout si fort les prise,
Qu'il en voudroit à tous momens.

L'autre jour , sur le Mont Hymette ;
Son appétit fut excité ,
Par le fruit qu'une jeune Averte
Sur un arbre avoit enfanté.

Il en approche , il se contente ;
Mais hélas ! ô cruel destin !
Soudain la petite méchante
Lui lança son dard inhumain.

Dieux immortels ! est-il possible ;
S'écria-t-il dans sa douleur ,
Que l'on souffre un mal si sensible ,
Où l'on goûte tant de douceur ?

Non satisfait de ses murmures ,
Il s'abandonne à son dépit ,
Et vomit un torrent d'injures ,
Contre l'Abeille qui s'enfuit.

Amour, connois ton injustice,
Tandis que tu te plains si fort,
Par les rigueurs de ton caprice,
Mille amans ont le même sort.

Partout où l'on fuit ton empire,
J'entends dire ces tristes mots :
Pour quelques plaisirs, quel martyre !
Pour un peu de bien, que de maux !

DEs Graces les Auteurs fixent le nombre à trois :
Pour moi, j'en admet plus, & franchement je crois

Qu'il en est de toutes espèces,
Dont le Dieu du Hazard,
Suivant son caprice, fait part
Aux Mortelles, comme aux Déeses.
Les piquantes sont chez Hébé :
C'est à Minerve qu'est tombé
Le lot des Graces sérieuses ;
Les touchantes sont chez Cypris,
Chez Junon les majestueuses,
Les folâtres chez ma Cloris.



AR R E S T E, Papillon, arrête ;
Prends garde où tu vas t'engager.
Si tu ne fuis, ta mort s'apprête ;
Dérobe tes jours au danger.

A N A C R É O N T I Q U E S. 21

Sourd à ma voix, il vole où son penchant l'entraîne.
Malheureux ! Mais , hélas ! mon sort est-il plus beau ?
Et n'ai-je pas trouvé dans les yeux de Climene
Le destin qui l'attend auprès de ce flambeau.



P L E U R E Z , pleurez , divine Aurore ;
Vos larmes font notre bonheur ;
Vous arrosez le sein de Flore ,
Ses dons vous doivent leur fraîcheur,
Par vous , Pomone se décore ;
Cérès ressent votre faveur.
Mais , par un don plus cher encore ,
Du Dieu qu'à Naxos on adore
Vous hâtez la douce liqueur.
Pleurez , pleurez , divine Aurore ;
Vos larmes font notre bonheur.



Q U E L L E erreur vous séduit , Sujets du Dieu du
[verre ,

Vous qui croyez que son pouvoir
Vous fera triompher du maître de Cythere !

Vous vous flattez d'un vain espoir.

Avez-vous oublié , troupe vaine & légère ,
Qu'au foible & tendre enfant de la fille des flots ,
Il n'a fallu qu'un trait , pour renverser par terre

Del'Inde le fameux Héros ,
Le terrible enfant du tonnerre.



CU R I D O N revenoit de Paris à Cythere.

Mon fils , lui dit sa mere ,

Qu'avez-vous vû de beau ?

Je n'ai rien vû , dit-il , de pareil à Climene :

Pour en être certaine ,

Regardez ce tableau.

Quand la mere d'Amour , d'un si parfait modele

Vit le tableau fidele ,

De crainte elle frémit.

Et soudain se livrant à sa rage cruelle ,

La jalouse Immortelle

Le brisa de dépit.

En vain , lui dit l'Amour , votre fureur barbare ;

Contre un objet si rare ,

Fait éclater ses traits.

Dans le cœur d'un Berger j'en ai gravé l'image ;

Que toute votre rage

N'effacera jamais.



LO R S Q U E les Papillons voltigent dans les airs,
Le Soleil fait briller leurs agrémens divers :

Ils n'en plaisent que davantage.

D'un Berger inconstant c'est le juste tableau.

Jamais à nos regards il ne paroît si beau ,

Que quand on voit fuir le volage.



J' A I fait choix d'un bon Médecin ,
 Qui m'entretient joyeux & sain.
 Il n'a pourtant , chose avérée ,
 Porté , depuis qu'il est vivant ,
 Ni bonnet , ni robe fourrée.
 C'est en bon vin qu'il est sçavant.
 Par sa belle humeur il m'enchanté.
 Léger , brillant , vif , rubicond ,
 Il rit toujours , il danse , il chante
 En traits saillans il est fécond.
 Au rebours , l'École salubre
 N'a point de Membre qui ne soit
 Noir , pesant , fâcheux & lugubre ;
 La Gaité fuit , dès qu'elle en voit.
 Or , quand je vous aurai dit comme
 Ce Médecin charmant se nomme ,
 Vous voudrez d'abord le choisir.
 Amis , il s'appelle *Plaisir*.



U N z bouche , & des yeux mesurés au compas ,
 Ne m'offrent bien souvent que de foibles appas.
 Doux Agrément , tu les surpasse.
 Vénus même à mes yeux sans toi ne plairoit pas ,
 Et la Beauté , chez moi , ne vient qu'après les Graces.



E S T - G E l'Amour ou l'Amitié ;

Qui dans ce Madrigal pour vous s'est employé ?
 Le respect me défend d'expliquer ce mystère ;
 Mais voici sur ce point ce que vous dit mon cœur :
 Si c'est l'Amour , il est constant comme sa sœur ;
 Si c'est la sœur , elle est tendre comme le frere,



V O U S à qui le tendre esclavage
 De l'enjoûment ôte l'usage ;
 Pour conserver un bien si cher ,
 Recourez vite à la bouteille ;
 Quand sur la fougere on le perd ,
 On le retrouve sous la treille.

**E T R E N N E S.**

T R O I S couplets font mon Etrenne,
 Au pouvoir de vos appas
 Tout se rend , charmante Ismene.
 Ah ! qui ne s'y rendroit pas ?

Vos façons , votre langage ;
 Votre esprit , votre beauté ,
 Nous ont rendu l'esclavage
 Plus doux que la liberté.

Près de vous , nos cœurs fideles
 Trouvent les momens bien courts.

ANACRÉONTIQUES. 24

Au Tems vous donnez des ailes ;

Vous les ôtez aux Amours.



L'AUTRE jour , au bal de Cythere ;
L'Amour voulut aller , sans qu'on le reconnût ;
Masque moi , dit-il au Mystere.

Le Mystere fit ce qu'il put ;

Mais il ne fit que de l'eau claire :

Tout reconnut l'Amour , aussitôt qu'il parut ;



LE jeune & verd gazon , la naissante fougere ,
Qu'arrose en serpentant le crystal d'un ruisseau ,
Sont le trône charmant de l'enfant de Cythere ;
Mais ce trône souvent est aussi son tombeau.

BOUQUET

A MADEMOISELLE D***.

NOUS lisons dans bien des Auteurs ;
Que souvent le serpent est caché sous les fleurs ;

Dans celles qu'à vos yeux j'expose ,

Vous n'en verrez pas sûrement.

Lisette , si , dans ce moment ,

Mes fleurs vous cachent quelque chose ,

C'est un petit enfant délicat & mignon ,

Qui par vous & pour vous respire ;

C'est , permettez-moi de le dire ,

Tome IV.

Un enfant de votre façon ;
 Un enfant qui languit à l'ombre du mystère ,
 Qui craignant de fâcher sa mere ,
 S'il paroïssoit sur l'horison ,
 N'osé se montrer , sçait se taire ,
 Et vous cache jusqu'à son nom.

: A U T R E ,

· C O M P O S É D E P E N S É E S .

Air : Pour la Baronne.

DE la pensée,
 Pour vous je me fers en ce jour.
 Vous pensez en fille sensée ;
 Il faut , pour vous faire sa cour ,
De la pensée.

De ma pensée ,
 Contentez-vous donc , s'il vous plaît.
 Si je l'ai chez vous adressée ,
 C'est que toujours , où le cœur est ,
Va la pensée.

A U T R E .

JE me garderai bien de vous dire , Zéline ,
 Que du nouveau tribut que vous offre mon cœur ,
 L'Amour est la source & l'auteur.
 Je sçais trop à quel point le courroux vous anime , .

Quand on vous fait l'aveu d'un tendre vertigo.
Sçachez donc que ces fleurs sont le fruit de l'estime :
Mais dans l'estime encor je mets un *distinguo*.

La mienne pour vous n'est pas telle
Que vous avez lieu de penser.

Si vous le permettez , je vais vous en tracer ,
Par des comparaisons , la peinture fidelle.
L'estime dont mon cœur pour vous se sent comblé ,

Dans tous ses traits , ressemble à celle
Qu'Egée eut jadis pour Eglé ,

Lycus pour la Reine Dirce ,
Léandre pour Hero , Pyrame pour Thisbé ,
Le brave Renaud pour Armide ,
Tancrede pour Clorinde , Aris pour Sangaride ,

Céphale pour Procris , Hercule pour Hébé ,
Ceyx pour Alcione ,

Télamon pour Hésione ,

Cadmus pour Hermione ,

Apollon pour Iphie ,

Jupiter pour Latone ,

Vertumne pour Pomone ,

Bacchus pour Erigone ,

Et l'Amour pour Pŷché.

AUTRE.

HIER matin , je portai mes pas dans le Vallon
Où tous les Sujets d'Apollon

Vont chercher le repos, la fraîcheur & l'ombrage,
 Lassé d'un pénible voyage,
 Je m'assoupis sur un gazon,
 Qui couvroit le tombeau du tendre Anacréon;
 De ce gazon fleuri la vertu spécifique,
 Dissipant tout à coup mon humeur léthargique,
 Mon esprit échauffé se sentit émouvoir;
 Et pour m'acquitter de l'offrande
 Que votre fête me demande,
 Je fis dans le moment ce que vous allez voir.

M A D R I G A L.

P O U R aller chez l'Objet dont mon cœur est épris,
 Des Amours, jeunes fleurs, vite suivez les traces.
 Parmi ses blonds cheveux, son goût toujours exquis
 Sçaura si joliment vous placer, que Cypris
 Ne pourra s'empêcher de quereller les Graces,
 Quand elle vous verra sur la tête d'Iris.

A U T R E.

O U vont ces fleurs ? ... Chez la belle Thémire...
 Qui les cueillit ? ... Quelqu'un qui l'aime bien....
 Quel est leur but ? ... Qu'on donne à mon martyr...
 Quoi ? .. Prompt secours... Qu'obtiendront-elles ? ..
 [Rien.

AUTRE.

DUSSEZ-VOUS me nommer grossier & malhonnête ;
Dusse-je être par vous regardé de travers ,
 Quoique ce jour soit votre fête ,
 Pour vous louer , au Dieu des Vers
 Je ne ferai point de requête.
Est-ce un grand mal en vérité
 Qu'un Monstre ne soit pas fêté ?
Un Monstre ! A ce langage , hélas ! trop véritable ,
 Le rouge au front vous est monté ,
 Et vous me croyez bien coupable ;
Mais , non. Dût votre orgueil être encor plus fâché ;
Vous ne m'en verriez pas démordre pour un diable ,
 Et je serois plutôt haché.
Oui , vous êtes , Philis , un Monstre impitoyable ;
Un Monstre , pour nous perdre , à nos cœurs attaché ;
 Un Monstre encor plus redoutable ,
 Mais , hélas ! encor plus aimable ,
Que ne fut autrefois le Monstre de Psyché.

ADMIREZ du Destin la conduite profonde :
 L'Amour reçut le jour dans l'onde ;
Son emploi cependant est de brûler les cœurs.
 Bacchus dans le feu vint au monde ;
Ce Dieu nous rafraîchit & calme nos ardeurs.



LA Fortune, ou plutôt la tendre rêverie,
 Me conduisit un jour au bout d'une prairie,
 Dans l'enceinte d'un petit parc,
 Consacré de tout tems au Dieu de la tendresse.
 Ce Dieu vint m'y trouver. Éprouvons ton adresse.
 Mieux que moi, me dit-il, sçais-tu tirer de l'arc ?
 Tu t'es vanté de cette gloire. . . .

Je n'en sçais rien : mais , en tout cas ,
 Voyons , dis-je , & mettons un prix à la victoire ;
 Ce prix réglé , je crus devoir céder le pas.

Non , non , dit-il , je n'en veux pas :
 L'Amour du premier coup t'accorde l'avantage :
 Commence. J'obéis ; mon trait part à l'instant ,
 Et va donner tout droit au beau milieu du blanc.

Outré de dépit & de rage ,
 L'Amour tire à son tour ; mais , voyez le méchant !
 Au lieu d'aller au but , il me perce le flanc.
 De la voix & des sens ce coup m'ôta l'usage.

Le prix est à toi , beau tireur :

Mais moi , dit-il , j'aurai ton cœur.



QUAND la Beauté qui nous engage ,
 Par un juste & tendre retour ,
 Veut récompenser notre hommage ,
 Raison , laisse faire l'Amour :
 Mais quand sa rigueur nous outrage ,

Et traite nos maux de chanson,
Pour nous délivrer d'esclavage,
Amour, laisse agir la raison.



QUE d'objets doux & gracieux
S'offrent à mes yeux dans ce verre !
J'y vois Bacchus quitter les Cieux ,
Pour me couronner de lierre ;
J'y vois l'Amour & tous les Dieux ,
Descendre pour moi sur la terre ;
J'y vois la Déesse des Fleurs
Parfumer l'air que je respire ;
J'y vois Phoëbus & les neuf Sœurs
D'Amphion me prêter la lyre ;
J'y vois , par mille dons flatteurs ,
La Fortune à mes vœux sourire ;
J'y vois la charmante Philis ,
Qui m'offre des lys & des roses.
Enchanté de ce verre exquis ,
Je vais le vuidier , & pour causes :
Qu'il me fera doux , chers Amis ,
D'avalier de si belles choses !



LA Déesse sauvage & prude
Des bois aime la solitude ;
Quel étoit l'objet de ses soins ?

Etoit-ce pour fuir la présence
Du Dieu qu'à Paphos on encense,
Ou pour en jouir sans témoins ?



AMIS, si le Destin répond à mon envie,
Deux endroits désormais partageront ma vie :
Ma vigne, tout l'Eté, deviendra mon séjour,
Et pendant tout l'Hyver ma cave aura son tour.
Est-il amusement plus flatteur pour un Sage,

Que de voir sous un verd feuillage,
Naître une fleur d'un parfum tout divin,
Cette fleur se changer en grain,
Ce grain se changer en raisin,
Ce raisin devenir breuvage ;
Et ce breuvage devenir
Un charmant Elixir,
Qui de tous maux dégage ?



VOUS allez chez Damon ; dites-lui, je vous prie,
S'il ose en ma maison porter encor ses pas,
Qu'aujourd'hui, ni demain, je n'y resterai pas.
De le voir mes yeux sont si las !
Dites - lui bien, je vous supplie,
Qu'afin de m'épargner le déplaisir de voir
Ce ridicule Personnage,
Je vais m'en aller, jusqu'au soir,
Dans le plus épais du bocage.

ANACRÉONTIQUES. 33

Vous allez dans les bois pour fuir ce Monstre affreux :
Grands Dieux ! Quelle colere !

Bergere, Bergere,
Ne serai-je jamais, comme lui, malheureux ?



QUE ces lieux
Sont délicieux !

Amis, nous y trouvons les plus charmans des Dieux ;
Sous les traits de Collet, le Dieu de la Saillie

Fait briller son Génie.

Fagan cache à nos yeux le Dieu de l'Hélicon,

Sous l'habit & le nom

Du gentil Saint-Simon,

Bacchus vient nous verser sa charmante ambroisie,

Que ces lieux, &c.

De l'aimable Delorme

Vénus a pris la forme.

Comus est déguisé sous les traits gracieux

Du maître de ces lieux ;

Et pour chasser d'ici la Raïson importune,

Cupidon s'est caché dans les yeux d'Opportune.

Que ces lieux, &c.



SI vous voulez voir mes amours ;
Jetez les yeux sur la bouteille ;

B 7

Vous verrez ce qui me réveille,
 Et ce qui me plaira toujours.
 Pour connoître l'objet qui fixe mon hommage,
 Prenez donc en main ce sacron.
 Regardez, regardez. Eh ! bien ? belle Manon,
 N'y voyez-vous pas votre image ?



C E L L E que j'aime a des attraits
 Qui méritent toute mon ame.
 Raïson, laisse mon cœur en paix ;
 Ne t'oppose plus à ma flamme.
 Si tu me condamnois, ô Ciel ! que diroit-on ?
 Chacun t'accuseroit d'une injustice extrême,
 Et l'on trouveroit la Raïson
 Plus aveugle que l'Amour même.



Q U A N D l'Amour ne fait que d'éclore,
 C'est un petit Oiseau dont l'enfance promet.
 Fringant, alerte, guilleret,
 Son réveil précède l'Aurore.
 Les moineaux sont ardens ; il est plus vif encore.
 Toujours auprès de son Objet,
 Il le carresse, il le cajole ;
 Mais ce feu, qui semble parfait,
 N'est qu'une tendresse frivole,
 Qui le quitte avec le duvet ;
 Quand la plume vient, il s'envole.

QU'ON donne au Dieu de Cythère
Des traits, un carquois, un bandeau;
J'y consens : mais pourquoi, s'il est Dieu du mystère;
Lui fait-on porter un flambeau ?



ROSSIGNOLS que j'entends dans ce sombre séjour;
Cédez à la Beauté pour qui mon cœur soupire.
Votre voix sçait chanter l'Amour,
Mais celle de Philis l'inspire.



L'AUTRE jour l'enfant de Cythère;
Comblé des baisers de sa mere,
Se livroit, dans ses bras, aux douceurs du repos;
Les roses de Cypris lui servoient de pavots.
Une mouche, en volant, voit ce Dieu qui sommeille;
Elle vient, le pique, & d'abord
L'enfant a la puce à l'oreille.
Belles, cette leçon doit régler votre sort.
Carressez l'Amour, il s'endort;
Picquez-le, bien-tôt il s'éveille.



PAR hazard, l'autre jour, Lisette
Dans un bois révoit à l'écart;
Son Berger, qui toujours la guette,
Y fut conduit par le hazard;

Le hazard fit que la Bergere ,
 Sans y penser , tomba sur la fougere ,
 Et le hazard permit que le Berger
 S'y laissa cheoir , sans y songer.



IRIS , dans ce repas , votre gloire est plus belle
 Que celle de Vénus , quand , sur le sein des mers ,
 De ses charmes naissans elle orna l'univers.

De fades bûveurs d'eau rassemblés autour d'elle
 Formoient sa triste Cour ; mais vous , dans ce festin ,
 Vous faites à la fois le plaisir & la gloire
 D'un cercle de bûveurs de vin ,
 Qui , le verre à la main ,
 Chantent votre victoire.



C'EST en vain , doux sommeil , que sur ce gazon frais
 Mon tendre cœur t'appelle & veut trouver la paix.
 Mes paupieres jamais n'y sçauroient être closes.
 Ah ! que j'éprouve bien , charmant Dieu du repos ;
 Qu'aux lieux où ma Philis a rafraîchi ses roses ,
 Tu ne peux semer tes pavots !



AMANT , si vous voulez apprendre
 Quel sort on réserve à vos feux ,
 De la Beauté qui vous rend tendre ,
 Consultez avec soin les yeux.

C'est dans le regard que réside
L'expression du sentiment.
Bien souvent la bouche est perfide;
Mais les yeux le sont rarement.



UN jour en badinant, l'Amour, sans le vouloir,
Fit une blessure à Climene.
J'en suis, dit-il, au désespoir:
Mais, pour vous soulager, ma recette est certaine.
Soudain le petit Jouvenceau,
Pour connoître le mal détachant son bandeau;
Ses beaux yeux, excités par son ame attendrie,
Verferent quelques pleurs dessus;
Le remede opéra, Climene fut guérie.
Les larmes de l'Amour sont l'huile de Vénus.



QUOIQUE la porte soit close;
Et toute fenêtré aussi,
Quoiqu'aucun fâcheux ne cause,
Que tout Jaseur soit banni,
L'Amour dort-il bien? Nenni.
Le lit où ce Dieu repose,
Par le Sort fut fait ainsi:
La couverture est de rose,
Et l'oreiller de souci.



Pour qui donc, Amour ?... Que t'importe ?...
 Contente, sur ce point, celui dont la maison
 Sera tienne en toute saison.
 Puisque de le sçavoir ton envie est si forte,
 C'est, dit-il, en posant ce flambeau sur mon cœur ;
 Pour embrâser ton sein d'une amoureuse ardeur,
 Et punir, avant que je sorte,
 D'un Mortel curieux l'indiscrette fureur.



PAR tous les Docteurs de Cythere,
 L'autre jour il fut agité,
 Qui de l'Amour ou de sa mere
 Possédoit le plus de beauté.
 Le cas fut trouvé difficile,
 Et l'examen, fait à huis clos,
 Lassa d'une peine inutile
 Tout le Collège de Paphos.

Aujourd'hui chez certain Notaire,
 Je trouve le même embarras,
 Et je ne sçais qui de la mere
 Ou de la fille a plus d'appas.
 Ne voulant pas sur cette affaire
 Me fixer par un choix douteux,
 Je ne vois rien de mieux à faire
 Que de les aimer toutes deux.



VO L E Z , volez , près de ma Belle ,
 Disois-je à Zéphyr l'autre jour ;
 Peignez-lui bien mon tendre amour ;
 Dites-lui que mon cœur fidele
 Mérite un sensible retour.

Ce Dieu m'en donne la promesse ;
 Il part ; mais , ô revers fatal !
 Dès qu'il vit l'Objet sans égal
 Pour qui mon ame s'intéresse ,
 Ce confident fut mon rival.

Vous avez part à cet outrage ;
 Belle Flore ; vos tendres feux ,
 Comme les miens , sont malheureux ;
 Par un Dieu léger & volage ,
 Nous sommes trahis tous les deux.

Cependant ma douleur profonde
 Doit l'emporter sur vos ennuis.
 Je perds un bien d'un plus grand prix :
 Il est plus d'un Zéphyr au monde ,
 Mais il n'est qu'une Amaryllis.



VO U S qui de l'intérêt portant les tristes fers ,
 Entre mille embarras dont le poids vous altere ,
 Voyez flotter vos jours amers ,

Ecoutez, & suivez un avis salutaire.
 Pour vous débarrasser de tous ces soins divers,
 Aimez, vous n'aurez qu'une affaire.



ENTRÉE l'Amour & la Raison,
 La Discorde a longtems entretenu la guerre :
 L'une traitoit l'Amour de funeste poison ;
 L'autre de tous les cœurs chassoit son adverfaire.
 Ils vont signer enfin un accord salutaire,
 Et le cœur de la jeune Iris
 Est le rendez-vous qu'ils ont pris,
 Pour sceller par leur paix le bonheur de la terre.



UN jour, sous un naissant feuillage,
 Cupidon dormoit à l'ombrage ;
 J'apperçus dans sa main le portrait de Cloris.
 Frappé de cet objet, à petit bruit j'avance,
 Et sans trouver de résistance,
 Tout doucement je m'en saisis.
 Bien loin d'éclater en murmure,
 L'Amour, en s'éveillant, sourit à mon larcin.
 Va, va, dit-il d'un air malin,
 Je n'y perdrai rien, je te jure.
 Je devois employer ce portrait enchanteur
 Pour faire à mille amans sentir ma vive flamme :
 Tu réuniras dans ton cœur
 Tout l'amour & toute l'ardeur
 Qui devoient embrâser leur ame.

ENFIN donc je ne vous vois plus ,
 Dit un jour à l'Amour la jalouse Vénus ;
 Quelque nouvel Objet sans doute vous enchante ;
 Mon cher fils , avec moi , n'ayez rien de caché.
 Que votre mere au moins soit votre confidente :
 De celle qui vous tient à son char attaché
 Faites-moi le portrait sincere.
 Je m'en garderai bien , dit l'Amour à sa mere ;
 Si de la beauté de Psyché
 Votre cœur autrefois me parut si fâché ,
 Quelle sera votre colere ,
 Quand vous sçavez combien sçait plaire
 La Belle dont mon cœur est aujourd'hui touché !



O L'heureux âge que l'enfance !
 L'on n'y connoit point la puissance ,
 Ni le faux éclat des grandeurs.
 Des vices l'utile ignorance
 De tout venin garde les cœurs.
 C'est le regne de la Nature ,
 C'est-là qu'entiere & toute pure ,
 Brillante de ses propres fleurs ,
 J'amaï de l'art menteur , j'amaï de l'imposture
 Elle n'emprunte les couleurs.
 L'Amour lui-même dans cet âge
 Trouve un avantage si grand ,

PIÈCES

Il le trouve si doux , si beau , si triomphant ;
Qu'il a demandé pour partage
L'honneur d'être toujours enfant.



DE ces lieux la maîtresse aimable
De toutes les saisons est l'image agréable :
C'est le Printems par les fleurs de son teint ;
C'est l'Été par la flamme
Dont elle embrâse notre sein ;
C'est l'Automne par le bon vin
Dont elle réchauffe notre ame ;
C'est l'Hyver par le froid qui règne dans son cœur ;
Et dont le tendre Amour ne peut être vainqueur.



QUEL est l'objet qui sur la terre
Me paroît le plus gracieux ,
Et dont l'aspect me plaît le mieux ?
C'est le vin dans mon verre.

Quel est l'objet dont la douceur
De la Beauté la plus sévère
Me fait oublier la rigueur ?
C'est le vin dans mon cœur.



D'UNE tranquillité profonde
Je goûterois ici la charmante douceur ,
Si ma raison , qui toujours gronde ,
Me faisoit triompher d'un penchant trop flatteur.

ANACRÉONTIQUES. 41

Mais sur elle en vain je me fonde ;
J'ai trois ennemis dans le monde ,
Dont ses efforts jamais ne me rendront vainqueur ;
Vos beaux yeux , l'Amour & mon cœur.



A Chanter le vainqueur des Dieux
Longtems j'ai borné mon envie ,
Et de son joug impérieux
J'espérois garantir ma vie.

L'autre jour encor dans nos bois ,
De ce Dieu ma lyre fidelle
Célébroit les fameux exploits ,
Qui rendent sa gloire immortelle.

Les oiseaux secundoient mes chants ;
L'onde y mêloit son doux murmure ;
J'animois par mes sons touchans
Toutes les voix de la Nature.

Bientôt au céleste séjour
Nos concerts se font un passage ;
Le ciel s'ouvre , je vois l'Amour
Fendre les airs sur un nuage.

Il vient à moi d'un air joyeux.
J'aime , dit-il , ton zele extrême ;
Mais , pour me chanter encor mieux ,
Connois mon pouvoir par toi-même.

L'ingrat, à l'instant pour Cloris,
 Me lance un trait qui me déchire,
 Dieu cruel ! est-ce-là le prix
 Que tu réservois à ma lyre ?

Berger, dit l'enfant de Vénus,
 J'aurois du plaisir à l'entendre ;
 Mais les soupirs m'honorent plus
 Que le ramage le plus tendre.

E N V O I.

Vous qui chantez si bien l'Amour,
 Soumettez-vous à sa puissance,
 Ou craignez d'éprouver un jour
 Le trait cruel de sa vengeance.



L'AUTRE jour je vis Cupidon
 Qui traçoit de ** la fidelle peinture.

De lui j'approchai sans façon.
 Comment donc ? Rien n'est mieux, on croiroit tout
 [de bon

Qu'elle est peinte d'après nature.
 N'est-il pas vrai, Tircis ? . . . Amour, rien de plus vrai.
 Cette œuvre, j'en suis sûr, n'est pas ton coup d'essai.
 Mais il faut à présent renfermer cette image
 Dans un cadre qui soit digne de ton ouvrage.
 Ce cadre est tout prêt, & je l'ai. . . .

ANACRÉONTIQUES. 47

De la Sculpture encor permets que je décide ;

Amour , je m'y connois au mieux.

Voyons ce cadre. . . Oh ! non. . . Pourquoi non ? . . . Je
[ne peux. . .

Fais moi sçavoir du moins dans quels lieux il réside ;

Je l'irai voir. Il est , dit-il d'un ton moqueur ,

En me frappant soudain d'une flèche homicide ,

Il est , Tircis , il est dans le fond de ton cœur,



MON petit nez , mon petit cœur ,

Mon petit Roi , petite Reine ;

C'est-là le langage flatteur

Dont usent Tircis & Climene ,

Pour se témoigner leur ardeur,

Fanfan , Raton , petite amie.

Ce qu'on aime est toujours petit.

D'où vient cette tendre folie ?

Personne encor ne me l'a dit.

Je puis me tromper ; mais je pense

Que l'Amour étant un enfant ,

On veut que ce qui plaît ait de la ressemblance

Avec ce petit Dieu charmant.



ENIVRÉ de faveurs , gros & gras comme un Moine ;

Le petit Amour , dans son lit ,

Dormoit un jour comme un Chanoine ;

Tellement-même il s'affoupit,
 Son ame paroïssoit si fort appesantie,
 Que sa bonne maman craignit
 Qu'un sommeil éternel n'envoyât le petit
 A Pluton faire compagnie.
 On fut au Médecin, Amour plus fort dormit;
 Plus de pouls, plus d'haleine, aucun signe de vie.
 Tant fut enfin cherché, que de sa maladie
 On rencontra qui le guérit.
 Un enfant de la Jaloufie,
 Que l'on appelle le Dépit,
 Fut celui qui mit fin à cette léthargie.
 L'Amour sans lui mourroit; c'est par lui qu'il revit.



U N jour l'Amour, par aventure,
 Vis-à-vis d'une glace étoit;
 Charmé d'y trouver sa figure,
 Sans bandeau ce Dieu s'admiroit.
 Cloris derriere lui se glissa de maniere;
 Qu'il ne put s'en appercevoir.
 La chose est, dit-il, singuliere;
 Je me vois double en ce miroir.



P E U T-ON rimer pour une Belle,
 Sans lui parler un peu d'amour?
 Ne me faites point de querelle,
 Si je vous en parle en ce jour.

La

La fiction nous est permise ;
En intéressant , elle instruit :
Je vais , puisque l'on m'autorise ,
Vous conter la fable qui suit.

Le petit Lutin de Cythere
Etoit un jour à vos genoux ;
Je ne sçais ce qu'il vouloit faire
D'un carquois qu'il mit près de vous ;

J'avois souffert sous son empire.
Pour me venger , je m'approchai ;
Puis de ses traits , sans lui rien dire ,
Je me saisis & les cachai.

Le fripon les trouva bien vite.
Mieux que toi , dit-il , je m'y prends ;
Et j'en vais mettre un dans un gîte ,
Qui le gardera plus longtems.

Il dit : & soudain la vengeance
Lui mettant une fleche en main ;
Malgré toute ma résistance ,
Le cruel m'en perça le sein.

J'ignorois d'où le petit traître
Tenoit ce trait victorieux ;
Mais la suite m'a fait connoître
Qu'il l'avoit pris dans vos beaux yeux.

Car depuis ce moment funeste ,
 Je ressens pour vous tant d'ardeur ,
 Que pour toute autre il ne me reste
 Qu'indifférence & que froideur.

Votre chiffre , par ma houlette ,
 Est gravé sur tous les ormeaux ;
 Et par le seul nom de Lisette ,
 J'éveille aujourd'hui les Echos.
 Du sort la rigueur inflexible
 Peut à son gré m'ôter le jour ;
 Mais il tenteroit l'impossible ,
 S'il vouloit m'ôter mon amour.

De ma promesse , Objet aimable ,
 Ce récit m'a plus qu'acquitté ;
 Je n'avois promis qu'une fable ,
 Et j'ai dit une vérité.

Mais voyez un peu le délire ,
 D'un Peuple qu'on nomme Rimeur ;
 Et quel détour il prend pour dire :
 Je vous aime de tout mon cœur.

V E R S S U R L E P I G E O N
 D E M A D E M O I S E L L E L E L * * .

A U x fameux oiseaux de Cypris ,
 Que tu dois , cher Pigeon , causer de jalousie !

ANACRÉONTIQUES. 55

Le nectar dont ils sont nourris

Vaut-il la charmante ambroisie

Que ton bec va chercher sur les lèvres d'Iris?

Les Amours auront beau se servir de leurs armes ;

Quel sera , cher Pigeon , le fruit de leur travail ?

Pourront-ils, comme toi, chez l'Objet que tu charmes,

Baïser l'ambre & les fleurs , l'ivoire & le corail ?

Rival , heureux rival des oiseaux de Cypris ;

Cher Pigeon , que ta destinée

Est glorieuse & fortunée !

Tu donnes chaque jour , en carressant Iris ,

Des desirs aux amans , des leçons aux maris ;

Un des Pigeons de Cytherée

De son char un jour s'envola ;

Le hazard dans cette contrée

Le conduisit , & le voilà.

Faut-il à présent qu'on s'étonne

Si d'Iris il est tant aimé ?

Venus elle-même en personne

Dans l'art de plaire l'a formé.

Cet oiseau si beau, si mignon

N'est pas sûrement un Pigeon :

C'est le petit Dieu de Cythere ,

Qui , lassé des rigueurs d'Iris ,

S'est déguisé de la manière ,

Pour triompher de ses mépris.

Cij

P I E C E S

POURQUOI nous peint-on l'Amour nu ?

Est-ce à dessein de nous apprendre

Que ce lubrique enfant de honte est dépourvu ?

Non. Voudroit-on nous faire entendre

Qu'il dépouille de tout ceux qui suivent sa loi ?

Ce n'est pas pour cela , je croi.

Pourquoi donc ? Cela signifie

Que l'Objet dont l'ame est ravie

N'a besoin , pour charmer , ni d'art , ni d'ornement ;

Que l'odieux déguisement

Ne doit point , quand on aime , être de la partie ;

Et que deux vrais Amans , dans leur tendre concert ,

Doivent toujours avoir leur cœur à découvert.



LEs Amours qui du Tybre habitent le rivage

Sont tristes , dolens & plaintifs ;

Ceux qui sont sur les bords du Tage ,

Sont méchans , soupçonneux , cruels , vindicatifs ;

Ceux qui voguent sur la Tamise

D'une bouillante ardeur suivent leur entreprise ;

Ceux du Danubé sont épais , lents & massifs ;

Les Bataves , les Helvétiques

Dans leurs discours sont peu brillans :

Mais robustes & forts , nous les voyons longtems

Conserver leurs flammes rustiques.

Ceux de France , tout au rebours ,

ANACRÉONTIQUES. 55

Polis dans leurs façons , galans dans leurs atours ,
Sçavent l'art d'arranger des termes magnifiques :
Mais ils sont tellement fluets , chétifs , étiques ,
Qu'ils n'ont pas la vie à deux jours.

LA NAISSANCE DE LA VIGNE. CANTATILLE.

R É C I T A T I F.

DÉLICES des Mortels, Arbrisseau salutaire,
Vigne, vous méritez nos vœux & nos concerts.

Votre naissance est un mystère,
Dont je veux en ce jour instruire l'Univers.

A I R.

Charmant breuvage ,
De mon hommage
Sois l'appui , l'objet & le prix :
Fais dans mon ame
Couler ta flamme ;
Qu'elle réveille mes esprits.

Toi qui d'Horace
Soutins l'audace ,
Sois aujour'hui mon Apollon.
Donne à ma Lyre
L'heureux délire ,
Qui fit briller Anacréon.

Charmant breuvage , &c.

P I E C È S
R É C I T.

Sous les charmantes loix du Dieu de la tendresse,
 Erigone & Bacchus furent longtems heureux.
 Il fallut se quitter , ô mortelle tristesse !
 L'adieu fut si touchant qu'ils pleurèrent tous deux.
 La terre , qui reçut ces larmes bienfaisantes ,
 Dans son sein les sentit germer :
 Elle enfanta soudain la plus chere des plantes ,
 Et la Vigne aussitôt venant à se former ,
 Fit couler un nectar dont les vertus puissantes
 Réjouirent Bacchus , & sçurent le calmer.

A R I E T T E.

Amans , c'est ainsi que les charmes
 Succedent bientôt aux soupirs ,
 Et c'est ainsi que de vos larmes
 Vous voyez naître vos plaisirs.
 Pour appaiser votre martyre ,
 Que le vin soit votre recours.
 Sa douce puissance fait rire
 Ceux que font pleurer les Amours.
 Amans , c'est ainsi que les charmes , &c.

C H A R M É d'une Rose naissante ,
 Cupidon lui tint ce discours :
 Que votre fraîcheur est charmante !
 Que votre odeur est ravissante !

ANACREONTIQUES. 55

Vous êtes l'ame des beaux jours.

Belle Fleur , tout vous rend les armes ;

Flore même n'a point de charmes

Si dignes du Dieu des Amours.

Séduite par ce doux langage ,

La Rose alors s'épanouit.

L'Amour lui rend un tendre hommage ;

Mais , hélas ! quel en est le fruit ?

Son bonheur le rendit volage ;

Dès qu'il fut content , il s'enfuit.

Victime de sa perfidie ,

Bientôt la Fleur fut enlaidie ;

Tout son éclat s'évanouit.

Belles , qu'un ton flatteur engage ,

Redoutez un pareil outrage.

Traitez toujours avec rigueur

Les Conteurs de tendres sornettes ;

Et pour conserver votre fleur ,

N'écoutez jamais les fleurettes.



LA Beauté conçut l'autre jour

Le dessein d'enchaîner l'Amour.

Les Graces en étant instruites ,

S'offrirent de bon cœur à lui prêter la main :

Vous êtes , leur dit-elle , un peu trop décrépites ;

Allez , allez , sans vous mon succès est certain.

Civ

Pour captiver le Dieu volage,
 I a voilà dans l'instant qui met tout en usage.
 Vains efforts ! constamment l'Amour sçut résister.
 Les Graces à leur tour du combat se mêlerent,
 Il leur céda sans disputer ;
 La Beauté n'auroit pû qu'un instant l'arrêter ;
 Les Graces bientôt l'enchaînerent.



L'AMOUR, un beau matin, se rendit chez Cloris.
 Votre talent, dit-il, auprès de vous m'appelle ;
 Vous possédez l'art de Zeuxis,
 Vous marchez sur les pas d'Apelle :
 Voyons comme aujourd'hui, sur le fils de Cypris ;
 Vous sçauvez exercer votre pinceau fidele.
 Peignez-moi ; sur ce point on a peu réussi.
 Souvent même j'ai vû qu'une main criminelle,
 Par les fausses couleurs dont elle m'a noirci,
 M'a fait fuir de plus d'une Belle.
 Je n'ose me flatter d'un sort plus glorieux,
 Dit Cloris, en baissant les yeux ;
 Tout mon espoir est dans mon zèle.
 A ces mots, prenant son pinceau,
 Et regardant le Dieu, qui se fixa près d'elle ;
 Son art parfaitement imita le modele :
 Elle rendit l'Amour si beau,
 Qu'on ne se souvint plus des traits dont l'imposture
 Avoit plus d'une fois enlaidi sa figure.

ANACRÉONTIQUES. 57

Lui-même, pour se voir , écartant son bandeau ,
Il vit dans son portrait des beautés si charmantes ,
De si vives couleurs , des graces si touchantes ,
Qu'il pensa devenir un Narcisse nouveau.

Ce Dieu , par le plus doux langage ,
Remercia Cloris & lui rendit hommage ;
Puis au feu de ses yeux allumant son flambeau ,
Vous n'aurez point , dit-il , en vain fait cet ouvrage ;
Pour vous payer de ce tableau ,
Mes traits dans tous les cœurs graveront votre image.

VAUDEVILLE.

P O U R vous , Philis , j'aurois dessein
De faire une Chanson nouvelle ;
Mais au vif transport de mon zèle
Certain embarras met un frein.
Avoueraï-je , ou non , le martyre
Que me font ressentir vos coups ?
Si je n'en parle pas , que dire ?
Si j'en parle , que direz-vous ?
Vos yeux , malgré vous , malgré moi ,
M'ont soumis au Dieu de Cythere ;
La raison ne sçauroit soustraire
Mon ame à la commune loi :
Mais , si j'ose vous en instruire ,
Vous allez vous mettre en courroux.
Si je n'en parle pas , que dire ?
Si j'en parle , que direz-vous ?

C r

Il vaut mieux , au fond , que mon cœur
 Tienne ses vœux dans le silence ,
 Que d'aller avec imprudence
 Vous étourdir de mon ardeur.
 Nuit & jour pourtant je soupire ;
 Je sens un feu Chut , taisons-nous.
 Si je n'en parle pas , que dire ?
 Si j'en parle , que direz-vous ?

L'AMOUR & l'Amitié , depuis un certain jour ,
 Ne font guère ensemble ménage..
 Ils étoient tous deux en voyage.
 Arrivés dans un lieu propre à faire séjour ,
 Il est tems de souper , lui dit le Dieu volage ;
 Mangeons... Soit... On sert ; quoi ? gracieux langage ,
 Douceurs , carresse , égards , petits soins , doux retour ,
 Sont les mets dont ils font usage.
 Comme ils sont très-légers , le souper fut très-court.
 L'Amour , dont l'estomach est aussi chaud qu'un four ,
 Mangea comme un Antropophage..
 Sa Compagne , à grand'peine , eut après lui son tour ;
 Et l'Amitié , pour tout potage ,
 N'eut que les restes de l'Amour..



QUAND tous les Dieux , d'intelligence ,
 Eurent formé la jeune Iris ,
 Tout se soumit à sa puissance ,

ANACRÉONTIQUES. 19

Et pour elle on quitta Cypris.

Les Graces & l'Amour, accourant sur ses traces,
Voulurent, dans sa Cour,

Etablir leur séjour.

Mais pour nos cœurs, hélas! quelles disgraces!

Elle a renvoyé l'Amour,

Et n'a gardé que les Graces.



LA Raïson & l'Amour

Se disputoient un jour,

A qui régneroit sur mon ame.

Bacchus finit leur guerre avec maint rouge-bord.

Il remplit mon cœur de sa flamme;

Et, les chassant tous deux, ce Dieu les mit d'accord.



L'AUTRE jour une Rose

Nouvellement éclosé,

Enchantoit tous les yeux de son éclat naissant.

Un Papillon passant

La voit, l'aime, lui plaît, la carresse, & s'envole.

Cet exemple est pour moi, Tircis, une leçon.

Pour répondre à vos vœux, si j'étois assez folle,

Vous vous envoleriez comme le Papillon.



AMIS, dans les grands airs, ma voix ne brille pas;;

Sa foiblesse à vos chants doit céder la victoire;;

C.vj;

Mais le peu que j'en ai suffit dans un repas ;
Et je m'en trouve assez pour demander à boire.



LE redoutable Mars , pour combattre l'Amour ;

Fit aiguïser un jour

Son large cimenterre ;

Il prit dans ses mains son tonnerre.

Certain de se voir triomphant ,

Son courroux employa , contre le tendre enfant ;

Toutes les forces de la guerre.

Dans ces grands apprêts Cupidon

Ne vit aucun fujer d'allarme.

Plus fier , plus hardi qu'un lion ,

Mais avec certain air qui charme ,

Il marche droit au Champion ,

L'arrête , le saisit , l'abbat & le défarme.

La fierté quitte le Gendarme ,

Le coq devient oïson.

La jeune Amaryllis , l'honneur de ce Canton ,

D'une hauteur voisine avoit vû la victoire ;

Par un trait digne de son cœur ,

Cette Belle en voulut consacrer la mémoire ;

Et vint avec des fleurs couronner le vainqueur.

Le Dieu la regarda , soupira , fut rêveur.

Quelle fut la fin de l'histoire ?

Un enfant de quinze ans , avec quelques regards ,

Un sourire & deux mots , eut l'éclatante gloire

D'enchaîner le vainqueur de Mars.

ANACRÉONTIQUES. 61

POURSUIVI par la Discorde,
L'Amour fuyoit à grands pas ;
Las de courir , il m'aborde ,
Et se jette entre mes bras.

Berger , sauve-moi la vie ,
Tu vois quel péril je cours ;
Contre une affreuse ennemie ,
Protège mes tristes jours.

Amour , lui dis-je , en mon ame
Glisse-toi subtilement ;
Je vais d'un jus plein de flamme ,
T'arroser abondamment.

Si le Monstre ose t'y suivre ,
Il y périra soudain ;
La Discorde ne peut vivre ,
Où regne le Dieu du vin.



LE Philosophe , de nos jours ,
Que j'aime le mieux , c'est Grégoire ;
A sa thèse il revient toujours ,
Et tous ses ergô vont à boire.

Pendant tout le cours de l'Hyver ,
Le froid ne permet pas qu'on aille prendre l'air ;
Ergô , près d'un bon feu , vuidons chacun bouteille.
Dans l'Été , le beau tems attire au promenoir ;
On est las , on a chaud : ergô , pour nous ravoïr ,

Allons nous rafraîchir à l'ombre de la treille :

J'ai joué de bonheur, je gagne ; *ergò*, buvons.

Le Sort m'en a voulu, je perds ; *ergò*, lampons.

Catin me quitte ; *ergò*, noyons-en la mémoire.

Nannette m'aime ; *ergò*, buvons à sa santé.

Ces *ergò* n'ont-ils pas plus de solidité

Que Descarte & tout son grimoire ?

J'ai donc raison de tenir ce discours :

Le Philosophe, de nos jours,

Que j'aime le mieux, c'est Grégoire ;

A sa thèse il revient toujours,

Et tous ses *ergò* vont à boire.



U N jour l'enfant de Cythere,

Panier & serpette en main,

S'offrit à Bacchus pour faire

La cueillette de son vin.

Bacchus reconnut le traître.

Ah ! c'est vous, beau vendangeur !

Je vais vous faire connoître

Comme on traite un imposteur.

Vîte, vîte, que l'on mette

Dans la hotte l'étourdi ;

Qu'on le porte & qu'on le jette

Dans la cuve tout brandi.

La Sentence s'exécute,

Et le pauvre Cupidon

Eut baigné, dans la minute.,

ANACRÉONTIQUES. 63
Des pieds : jusqu'au menton.

Il fuit enfin : mais il reste
Dans le vin dont il sortit ,
Certaine vapeur funeste ,
Qui fait que l'on s'attendrit :
Ah ! c'est de ce vin sans doute
Qu'Iris nous verse en ce jour ;
Je n'en ai bû qu'une goutte ,
Et mon cœur brûle d'amour.



JE ne puis rien comprendre au petit Dieu des cœurs ;
Toutes ses qualités semblent se contredire.

Père des ris , auteur des pleurs ,
De quiconque suit son empire ,
Tantôt ses flatteuses douceurs ,
Tantôt ses injustes rigueurs
Font le plaisir & le martyr.
Triste & gai , vif & languissant ,
Docile & mutin tout ensemble ,
Doux & cruel , fier & rempant ,
Il brave tout , & toujours tremble.
Toujours ardent , toujours contraint ,
Il cherche , fuir , désire & craint.
Adroit & rusé pour surprendre ,
Dans les moindres panneaux il donne en vrai butor.
Plus il est délicat & tendre ,
Plus il est vigoureux & fort.
Très-âgé , quoique dans l'enfance ;

Quoiqu'aveugle, très-clairvoyant ;

Quoique petit, il est immense ;

Quoique foible, il est tout-puissant.

Dévoré nuit & jour par une faim gloutonne,

Un mets léger le repaît bien ;

Et par un effet qui m'étonne,

Il mange tout, & vit de rien.



LEs Destins l'ont donc arrêté ;

Sur moi votre victoire est sûre.

Jamais mon cœur trop enchanté

Ne guérira de sa blessure.

Ma raison, quelquefois, quand je suis loin de vous,

Me reproche une ardeur si pure.

Accablé, tout percé de coups,

J'ai honte des maux que j'endure.

Je l'avouerai même entre nous,

Contre votre ame ingrate & dure,

Dans les transports de mon courroux ;

Il m'échappe plus d'une injure.

Mais enfin de cette aventure,

Quel est le fruit, jeune Lison ?

Je vous entends, adieu murmure ;

Vous paroissez, adieu raison.

S O N G E.

AS S O U P I, cette nuit, par le Dieu des pavots ;

J'éprouvois dans ses bras un tranquille repos.

Quand un rêve flatteur vint offrir à ma vûe
 Un spectacle charmant, dont mon ame éperdue
 Se représente encor les objets merveilleux.
 Le ciel s'ouvre, & soudain dans un char lumineux,
 Que portoient les Zéphirs entourés d'une nue,
 Je vis auprès de moi descendre en ce séjour,
 Junon, la Fortune & l'Amour.
 Le Destin, dit Junon, notre Arbitre suprême;
 Prétend qu'à l'avenir ton bonheur soit extrême;
 Et nous venons tous trois, te donner, de sa part,
 Tous les biens qu'aux Mortels chacun de nous départ.
 La Déesse, à ces mots, de sa main libérale,
 Dans la mienne remit de beaux titres d'honneur;
 La Fortune y joignit le métal enchanteur
 Dont la puissance est sans égale;
 Et le petit Amour, pour combler mon bonheur;
 Et rendre ma gloire parfaite,
 Me donna, Dieux! quel bien! le cœur de ma Lifette.
 Du dernier de ces dons l'ineffimable prix
 Pénétra tous mes sens d'un plaisir si sensible,
 Qu'au sommeil il fut impossible
 De regner plus longtems sur mes joyeux esprits.
 Je m'éveille, & d'abord, Ciel! quelle est ma surprise!
 Adieu ma gloire, adieu mon bien;
 Je me vis dans l'instant passer de tout à rien.
 Dans les deux premiers dons il n'est rien que je prise;
 Je m'en vis privé sans regret;
 Mais le troisième est un objet

Qui fixe tous les feux dont mon ame est éprise :
C'est votre cœur , Lisette , il est le seul trésor ,
Dont je pleurai la perte , & qui m'afflige encor.

D'un songe ce récit sincere

Pourra-t-il vous causer quelques amusemens ?

C'est ce que je désire , & non ce que j'espere :

Trop heureux ! si cette chimere

Vous pouvoit informer de mes vrais sentimens.

L'A M O U R est un petit oiseau ,

Qui provigne fort à Cythere ;

L'Alcyon fait son nid sur l'eau ,

Lui fait le sien sur la fougere.

Qu'il fasse aujourd'hui ses petits ,

Ils croissent d'étrange maniere ;

Demain je vous les garantis.

Tout aussi drus que pere & mere.

Si vous voulez les élever ,

Il ne tiendra qu'à vous , Bergere ;

Pour les instruire & captiver ,

La cage n'est pas nécessaire.

Celui que votre goût prendra ,

Vous amusera , je l'espere ;

Comme le coq il chantera ,

Sitôt qu'il verra la lumiere.

Bientôt tout seul il mangera ,

Vous n'avez qu'à le laisser faire ;

ANACRÉONTIQUES. 67

Sur votre bouche il cherchera

Sa nourriture la plus chere.

Mais , non , Philis , vous auriez tort

D'être avec lui si familiere ;

Le petit méchant pince & mord ,

Dans le tems qu'on n'y songe guère.

Pour lors vous auriez beau courir

Au baume le plus salutaire ;

Sur un tel mal , pour en guérir ,

Il faut étouffer la vipere.

LA NATURE ET L'ART.

ALLÉGORIE.

VOUS verrai-je toujours à mes desirs contraire ?

Dit un jour la Nature à l'Art , .

Qu'avec étonnement , & contre l'ordinaire ,

Dans un séjour champêtre , elle vit à l'écart.

Quelle bizarre humeur vous excite à me nuire ?

Contre moi , chaque jour , pourquoi vous déchaîner ?

Les Dieux vous ont fait pour m'orner ,

Vous ne cherchez qu'à me détruire.

Pour la gloire de mon empire ,

Pour le bien général de tout ce qui respire ,

Faisons dès aujourd'hui la paix ,

Soyons frere & sœur désormais.

Volontiers , répond l'Art , avec un doux sourire ;

J'en ai depuis longtems conçu la volonté ,

Et dans ce séjour écarté ,

P I E C E S

Je vous cherchois pour vous le dire.

Qu'un bon & solide traité

Soit donc entre nous deux pour toujours arrêté :

Vifons au même but , qu'un même soin nous preffe ,

Donnons-nous mutuellement

Les gages les plus sûrs d'une vive tendresse.

Bref , ne nous quittons plus ; ils en firent ferment ,

Et le Fleuve où Caron vogue & rame fans cefse ,

Attefté folemnellement ,

A la face des Dieux , garantit leur promeffe.

De ce fage accommodement ,

Cécile fut l'heureux & le premier ouvrage.

Auffi voit-on chez elle un couple fi charmant

S'allier , comme au premier âge ,

Et vivre fraternellement.

L'un & l'autre voulant en former un modele ,

S'y livrent d'une égale ardeur.

Nature qui ne peut être un instant loin d'elle ,

L'enrichit chaque jour de quelque don flatteur ;

Elle eft inceffamment fur le fein de la Belle ,

Dans fes yeux , dans fa bouche , & même dans fon cœur.

Et l'Art que devient-il ? Compagnon très-utile ,

Il habite le même afyle :

Mais fe cachant fans cefse avec dextérité ,

Sous le voile enchanteur de la fimplicité ,

Ce Dieu toujours humble & docile ,

Malgré ce qu'il ajoute aux bons foins de fa fœur ,

Laiſſe , des charmes de Cécile ,

A la Nature tout l'honneur.

LA Déesse qu'Amour
 Voit toujours si rigide,
 Me prêta l'autre jour
 Son flambeau, son égide :
 Va, dit-elle, tu peux, sans crainte désormais ;
 De l'orgueilleux enfant repousser tous les traits :
 Pars, cours jusques dans Amathonte,
 Vas combler ta gloire & sa honte.
 Je pars. Vain projet, folespoir !
 Glycere que le sort en chemin me fait voir,
 De ses yeux dans mon cœur lance un-trait plein de flamme,
 Soudain le flambeau meurt, l'arme quitte ma main,
 Le trait vainqueur me perce l'ame,
 Et l'Amour, qui parut, me dit d'un ton badin :
 Rends grâce à l'aimable Glycere :
 Ses yeux, mon doux ami, t'ont dispensé de faire
 Un long & pénible chemin.



JA D I S, lorsque j'étois encor dans la jeunesse,
 Le desir de sçavoir quel choix, pour la tendresse,
 Me feroit faire Cupidon,
 Me fit, sur son trépié, consulter Apollon.
 » Celle qui fixera, me dit-il, ton hommage ;
 » Aura le flatteur avantage
 » D'être un modele d'agréments ;
 » Rien ne l'égalera pour le joli langage ;

» La finesse , le goût , l'esprit , les sentimens.

» Tout ce qui rend recommandable ,

» Dans la société tout ce qui peut flatter ,

» Embellira l'Objet aimable ,

» Qui dans ses nœuds doit t'arrêter. »

Par des prédictions si belles ,

Mon cœur , à l'amour excité ,

Rendit un tendre hommage à plus d'une Beauté.

Je n'ai vû dans aucune d'elles

L'Objet dont on m'avoit flatté.

Le sort à mes regards vous fit enfin paroître :

J'eus le bonheur de vous connoître ;

L'oracle s'est exécuté.



LA feuille d'une Rose , un jour ,

Sçut meurtrir le petit Amour.

L'Honneur , j'ose ici vous le dire ,

Est encore plus délicat ;

Le souffle léger d'un zéphyre ,

Dans les soirs d'Été , vous l'abbat.

Plus d'une fois , au pauvre Sire

La plume a porté grand guignon ;

Et quelquefois même il expire

Sur le duvet de l'Aigledon.



UN jour le petit Cupidon

Fut attaqué d'une insomnie ;

Le pauvre enfant , à l'abandon ,

Succomboit à la maladie :

Déjà pour le mettre au tombeau ,

La Parque apprêtoit son ciseau.

Toute la Faculté parut ,

Et voulut lui donner de l'aide.

Toute la Faculté s'en fut ,

Sans lui trouver aucun remède.

L'Hymen , par bonheur , vint le voir ;

Il dormit un peu dès le soir.

Nouveau secours , le lendemain ,

Le fit dormir une heure entière ;

Toujours de mieux en mieux : enfin ,

Son frere Hymen sçut si bien faire ,

Que l'Amour , sans se réveiller ,

Fut plus d'un mois sur l'oreiller.



DANS une charmante maison

L'Honneur placé par la Raison ,

S'en croyoit le propriétaire.

Ce Dieu , dans son gîte emprunté ,

N'avoit pour toute locataire ,

Que la rigoureuse Fierté.

L'Amour , piqué de jalousie ,

De l'en débusquer eut envie.

Il vint : l'Honneur eut son congé.

Vainement celui-ci tint ferme ;

72 PIÈCES ANACRÉONTIQUES.

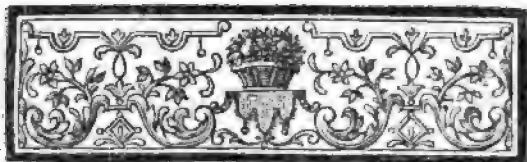
Par l'Amour il fut obligé
De déménager à mi-terme.



D'Où venez-vous , disoit un jour
Venus à l'enfant de Cythere :
Vous osez , fils ingrat , abandonner ma Cour !
Craignez que ma juste colere
Ne vous bannisse sans retour.
Excusez , dit l'Amour en pleurs ,
Je viens de chez une Mortelle ,
Où j'ai vu tout l'éclat de vos attraits vainqueurs ;
Chacun l'adore , & cette Belle ,
Comme vous , charme tous les cœurs.
Elle a votre bouche & vos yeux ,
Des couleurs aux vôtres semblables ;
Elle a cet air divin , ce souris gracieux ;
Et les agrémens admirables ,
Dont vous enchantez tous les Dieux.
De tant d'appas mes yeux épris
N'ont pu la voir sans se méprendre.
J'ai cru que c'étoit vous , adorable Cypris ;
Et si son cœur étoit plus tendre ,
Je m'y ferois toujours mépris.



FABLES.



FABLES.

FABLE PREMIERE. LE SINGE ET LA LYRE.



AR un Pantomime excellent,
La moindre scène paroît bonne,
Et le ridicule souvent
Devient risible en sa personne.

L'autre jour le Dieu de Delos ,
Après avoir , dans son yvresse ,
Du Pinde amusé les échos ,
Sur le rivage du Permesse ,
Pour se donner quelque repos ,
Laiſſa ſa Lyre enchanteresse.
Un Singe la voit , & la prend ;
D'abord il la tourne & l'admire :
Puis fait entendre , en la touchant ,
Un air de caprice , un délire
Qu'il imagina ſur le champ.
Tome IV.

Quelqu'un , par esprit de satire ,
 Se mit en devoir d'arracher
 L'instrument que tenoit le Sire.
 Contre lui , pourquoi vous fâcher ,
 Dit Phœbus ? laissez-lui ma lyre ;
 Il ne sçait pas bien la toucher :
 Mais ses grimaces me font rire.

F A B L E I I.

LE GOURMAND ET SON ESTOMACH.

C O N T R E son estomach sujet à s'exhaler ,
 Un Gourmand , l'autre jour , sçut ainsi lui parler :
 Tyran de mes plaisirs , voudras-tu bien m'entendre ?
 Que tu fers mal ton Maître ! Au lieu de profiter
 Des bienfaits , que sur toi je m'empresse à répandre ,
 Ton insolence va jusqu'à les rejeter.

Mais , mais , je ne sçaurois comprendre
 Pourquoi tu ne veux pas à mes vœux te prêter.
 Si quelques maux souvent te viennent tourmenter ,
 Est-ce à moi , dit Gaster , que tu devrois t'en prendre ?
 C'est à toi , gros Goulu , qui , sans me consulter ,
 M'en donne deux fois plus que je n'en puis porter.

F A B L E I I I.

LE LAPIN ET LE FURET.

D A N S son terrier Janot Lapin
 Ne craignoit aucune embuscade ;

F A B L E S.
Certain Furet, un beau matin,
Vint lui donner mauvaise aubade,
Janot fut attrapé soudain.
Adieu, dit-il à son voisin,
Contre le Furet sois en garde ;
Que le Ciel à jamais te garde
De tout ennemi souterrain.

F A B L E I V.
L'AIGLE ET LE PAON.
L'AIGLE au fier oiseau de Junon
Tint un jour ce malin langage :
Que d'attraits ! Que d'appas ! Non, non ;
Rien n'égale votre plumage ;
Pour vous je descends en ces lieux ;
De la part du Dieu du tonnerre :
Tout vous appelle chez les Dieux ;
Ami, fiez-vous à ma serre ;
Nous y serons bientôt tous deux ;
Le destin le plus glorieux
Y deviendra votre salaire :
Vous avez la couronne en terre ;
Vous l'aurez aussi dans les cieux.
Le Paon, que la louange enivre,
Donne aisément dans le panneau ;
Aux serres de l'Aigle il se livre.

Dij

Que devint le crédule Oiseau ?
 Dans les airs il cessa de vivre ;
 Son encenseur fut son bourreau.

F A B L E V.

LE RICHE ET LE PAUVRE.

UN Riche , un Pauvre étoient dans le même bateau ;
 Et faisoient ensemble un voyage.
 Ils furent en chemin accueillis d'un prage ,
 Qui fit faire capot à leur petit vaisseau.
 Le Pauvre , qui n'avoit ni denier , ni bagage ,
 Sçut gagner la rive à la nâge ,
 Le Riche chargé d'or périt au fond de l'eau.

F A B L E VI.

LE RENARD ET LA BREBIS.

UN jour maître Renard , guidé par l'appétit ,
 Suivit un gros troupeau jusques dans la Prairie ;
 D'une jeune Brebis il s'approche & lui dit :
 Cette herbe-là , ma douce amie ,
 N'est pas de bon aloi , j'en sçais une là-bas
 Qui vaut quatre fois mieux ; allons-y , je vous prie :
 Nous aurons le plaisir d'y faire un bon repas ,
 Où grande compagnie
 Ne nous troublera pas.

La Pécore fut assez bête

Pour suivre ce conseil ; aussitôt le gueulard,
Se voyant à son aise & loin de tout regard,

Sans qu'aucune pitié l'arrête,

L'égorge & la mange à l'écart.

O la folle Brebis ! ô le vilain Renard !

F A B L E V I I.

LE NEUF DE CHIFFRE ET LE ZÉRO.

U N jour le Neuf de Chiffre au Zéro fit querelle ;

Passez-moi, lui dit-il, vous nous la baillez belle,

Et vous êtes plaisant, Monsieur le Galfretier,

De vouloir avec nous entrer en parallèle,

Vous qui ne valez pas ce qu'on nomme un denier ?

Cesse, répond Zéro, cet injuste langage ;

Je me connois, & je sçais bien

Qu'étant tout seul, je ne suis rien ;

Mais les autres de moi tirent grand avantage ;

Toi-même qui prétends me faire ici la loi,

N'est-il pas vrai, dis-moi,

Que tu vaux neuf fois davantage,

Quand on me place auprès de toi ?



F A B L E V I I I.

LE MARONIER D'INDE ET LE VIEUX POIRIER.

DA N S les beaux jours où règne la verdure ,
 Un Maronier des Indiens climats ,
 De sa brillante & vaste chevelure
 Pompeusement étaloit les appas.
 Il auroit volontiers , d'une morgue insolente ,
 Etouffé son voisin ; c'étoit un vieux Poirier ,
 Qui promettoit encor moisson très-abondante :
 Mon ami , lui dit ce dernier ,
 Vous êtes un peu trop plein de votre personne ;
 C'est à tort que l'orgueil si fort vous éblouit.
 Il est vrai qu'au Printems votre beauté séduit :
 Mais attendons un peu , nous verrons , cet Automne ,
 Quel sera votre fruit.

F A B L E I X.

LES FRELONS ET LE VIEUX SAULE.

D'IMPERTINENS Frelons , passant par la Prairie ,
 Se moquoient sottement de la caducité
 D'un vieux Saule entr'ouvert & sec de tout côté.
 Un orage survint , avec tant de fureur
 La grêle alors tomba , qu'en cette extrémité

F A B L E S.

72

Des railleurs l'effain volatile
 Fut contraint de prendre un asyle
 Dans le tronc de l'arbre insulté.
 Lui, charmé que la troupe à l'abri se repose ;
 Dans son corps tout cicatrisé ;
 Vous voyez, leur dit-il, que ce vieux Saule usé
 Est encor bon à quelque chose.

F A B L E X.

LE LIMACON ET LE VERMISSEAU.

L'AUTRE jour un gros Limaçon,
 Clos & couvert dans sa maison,
 Jouissoit d'un sommeil tranquille:
 Un Vermisseau, qui le crut mort,
 Voulut usurper son asyle;
 L'Imprudent y trouva sa mort.

F A B L E X I.

LE CIMETERRE ET LE TAMBOUR.

LE Cimeterre, un jour,
 Eut avec le Tambour
 Une grande querelle.
 Celui-ci, d'orgueil enyvré,
 Faisoit à l'autre un long narré
 De tous les combats où son zele

D i v

S'étoit autrefois signalé.

Grands Dieux ! s'écrioit-il, que ma gloire est extrême !

Tout m'obéit, les Héros même

Ne partent que quand j'ai parlé.

Dans la lice de Mars vit-on foudre de guerre

Plus courageux que moi ? Jamais je n'ai tremblé ;

De cent coups cependant je me suis vû criblé.

Fort bien, lui dit son Adversaire,

Rien n'égale votre valeur ;

Vous êtes des Guerriers le modele & la fleur :

Mais enfin, dites-moi, beau rival du tonnerre ;

Combien votre courage en a couché par terre ?

De vos brillans travaux quel est donc le produit ?

Du fracas, rien de plus ; tout votre beau langage ;

Dénué de faits & sans fruit,

Monsieur l'Olibrius, est un sûr témoignage,

Que ceux qui font le plus de bruit

Ne sont pas toujours ceux qui font le plus d'ouvrage.

F A B L E X I I.

ZEPHYR ET LA CLOCHE.

LA Cloche un jour disoit

A Zéphyr qui passoit :

Que mon destin est beau ! voisine de la nuë,
Sur le vaste horizon quand je porte la vûë,

F A B L E S.

Je domine partout , & tout ce que je voi

Est au-deffous de moi.

Je donne des loix à la terre ;

La nuit , dès que je parle , eh ! vite on est debout :

Je n'ai qu'à dire un mot , & dans l'Europe entière ;

Pour m'obéir , on quitte tout.

Je fus plus d'une fois redoutable au tonnerre ;

Et quand il s'approche de moi ,

Loin de ressentir de l'effroi ,

J'ose , pour l'écarter , lui déclarer la guerre.

Surpris de ce discours , Zéphyr lui répondit :

Votre sort est flatteur , il est sans contredit

Gracieux autant qu'honorable ;

Mais , avouez-le-moi , (sans feinte il faut parler) :

Par vous seule êtes-vous si fort recommandable ?

De rien n'êtes-vous redevable

A la main qui vous fait aller ?

F A B L E X I I I.

F L O R E E T L' I M P É R I A L E.

A La Déesse Flore un jour l'Impériale

Osa tenir ce propos orgueilleux :

De la Nature libérale

J'ai reçu des attraits charmans & merveilleux ;

Dans le vaste Univers , il n'est rien qui m'égale ,

D. v.

Et cependant pour me cueillir
 Aucun Mortel ne vient s'offrir.
 Flore lui répondit : l'éclat qui vous décore
 Vous rend l'honneur de ce séjour ;
 Mais pour inspirer de l'amour,
 Trop d'ambition vous dévore ,
 Et vous exposez trop vos charmes au grand jour.
 Voyez dans ces Jardins la simple Violette :
 Cette fleur , avec soin se cachant sous l'herbette ;
 Des passans curieux excite les souhaits.
 Si vous voulez charmer comme elle ,
 Prenez-la pour modele ;
 Faites , en vous cachant , désirer vos attraits.

F A B L E X I V.

LE SAUVAGE.

UN Sauvage ignorant les effets du Miroir ;
 Y vit de loin une figure
 Qui copioit en tout son geste & son allure.
 Soudain , par le courroux il se sent émouvoir ;
 Croyant tout bonnement que derrière la glace
 Quelqu'un s'étoit caché pour lui faire un affront.
 Il avance ; & , d'un bras très-prompt ,
 Frappe le Miroir & le casse.
 Tel est votre destin , vous que la haine aigrit
 Contre un juste Censeur , qui dans un sage écrit

F A B L E S.

83

Vous peint de vos défauts un tableau véridique.
 Calmez, foibles Mortels, le dépit qui vous pique.
 De l'affront qu'on vous fait, vous êtes les Auteurs ;
 Evitez le Miroir, ou devenez meilleurs.

F A B L E X V.

LE BAUDET PRUDENT.

L'AUTRE jour un Baudet de très-haute stature,
 En vit un autre à la pâture
 Dans un verger de murs enclos.
 Pour le joindre, à l'instant d'un pied vif & dispos,
 Il court ; mais en entrant, ô fâcheuse aventure !
 La porte étant trop basse, il s'écorce le dos.
 Toujours depuis ce tems une fièvre intestine
 Le fait trembler pour son échine.
 La plus grande ouverture allarme ses esprits,
 Et du plus loin qu'il voit la Porte Saint Denis,
 Pour ne point s'écorcher, prudemment il s'incline.

 O vous, que l'on voit aujourd'hui,
 Dans certaine carrière, à certains maux en bute,
 Aurez-vous, pour fuir la rechûte,
 La même prudence que lui ?



F A B L E X V I.**LE BICHON TONDU.**

ON tondit un bichon dans le cœur de l'Hyver ;
Tous les Chiens du quartier vinrent lui faire fête.
Ah ! Que vous êtes beau ! Que vous avez bon air !
Cessez , cessez , dit-il , de me rompre la tête :
Au diantre soit la mode , & la main malhonnête.

Qui me tondit ainsi la peau !

Il est vrai que je suis plus beau :

Mais je gèle , & le froid me va mettre au tombeau.

F A B L E X V I I.**LE BROCHET ET LE GARDON.**

L'AUTRE jour compere Brochet
Vit un Gardon dans la Rivière ;
Réveillé par ce doux objet ,
Le bon repas que je vais faire ,
Dit-il ! A ces mots le Gourmand
Vous le saisit avidement ,
Pour le croquer jusqu'à l'arrête.
Mais , quel est son étonnement ,
Lorsqu'il sent au même moment
Certain hameçon qui l'arrête !

F A B L E S.

89

Au bout d'une ligne un Pêcheur

Avoit mis cet appât flatteur.

Notre homme , en son métier habile ,

S'appercevant que le fardeau

Enfonçoit la ligne dans l'eau ,

Tire vite , & voit maître Gille

Pendant au bout de son cordeau.

Dans l'instant , avec grande joie ,

A la cuisine on vous l'envoie ,

Et , comme il faut , poivré , salé ,

Puis sur la serviette étalé ,

De maint convive il fut la proie.

Bref , l'avaleur fut avalé.

On voit par cette Fable nôtre ,

(Et le sens n'en est pas obscur ,)

Qu'on se perd en perdant un autre ,

Et que *par pari refertur*.

F A B L E X V I I I.

L' O I S I L L O N.

SORTANT du nid de pere & mere ,

Un Oisillon posa le pié

Sur une branche trop legere ,

Trop foible pour lui de moitié.

La branche rompt , l'oiseau par terre

Tombe à la merci d'un passant ,

Qui dans une cage resserre
 Le captif en vain gémissant.
 Vous que l'ambition inspire,
 Jeunes & foibles candidats,
 En voulant trop tôt vous produire ;
 Vous tombez dans le même cas ;
 Tâchez , en entrant dans le monde ,
 Qu'un solide appui vous seconde ;
 Car tout dépend du premier pas.
 Lorsque par malheur on culbute ,
 De cette périlleuse chute
 Les trois quarts ne relevent pas.

F A B L E X I X.

LE MOUCHERON ET LE LION.

VAINQUEUR des plus gros animaux,
 Le superbe Lion se croyoit un Héros ,
 Dont jamais nul effort n'abattroit le courage.
 Prostrnés à ses pieds Cerfs , Sangliers , Taureaux ,
 Eléphants & Rhinoceros ,
 Tout lui rendit un humble hommage.
 Le petit Moucheron , dont le Roi des Forêts
 N'avoit fait aucun cas au fort de sa victoire ,
 S'opposa seul à tant de gloire ,
 Et changea la joye en regrets.

Comment donc ! dit-il en lui-même ;

Je laisserai jouir de son orgueil extrême

Ce Monstre , ce Tyran maudit !

Non , non : dans mon juste dépit ;

Je m'en vais contre lui , moi seul , tout entreprendre :

Je suis petit ; d'accord : mais l'Histoire nous dit

Qu'Eugene , Luxembourg , & le fier Alexandre ,

Quoique d'un genre très-petit ,

Forcerent maintefois les plus Grands à se rendre :

A ces mots , l'Insecte effronté ,

Choisissant pour champ de bataille

L'oreille de sa majesté ,

Lieu qui convenoit à sa taille ,

En approche sans bruit , s'y loge avec fierté.

Le Lion , vainement de fureur transporté ,

Rugit , se bat les flancs , s'agite & se travaille.

Rien ne peut déloger l'insolent embrion.

Dans sa griffe & ses dents , au Tyran nuls remèdes ;

Tellement & si bien qu'un simple Moucheron

Réduisit aux abois le Roi des Quadrupèdes.

Cette Fable est pour enseigner

Qu'un petit ennemi n'est pas à dédaigner.



F A B L E X X.

FLORE ET LA TULIPE.

UN jour, en s'étalant au milieu d'un parterre,
 La Tulipe, d'une voix fiere,
 Dit à Flore : je vous soutiens
 Qu'à la terre je ne dois rien.
 De la terre je serois fille !

Moi ! Quel conte ! Oh ! que non ; mon pere est Dieu
 [du jour.

C'est par lui que je brille
 Dans ce riant séjour.

Alors, pour s'élever hors du sein de la terre,
 Elle fit un effort si grand qu'elle en sortit ;
 Mais, hélas ! en quittant sa mere,
 La fleur insolente périt.

F A B L E X X I.

L'OR ET LA TRUFLE.

L'OR & la Truffe un jour s'entrenoient ensemble.
 Je ne puis concevoir, dit la Truffe au Métal,
 Comment de tant d'Humains la foule se rassemble,
 Pour vous aller chercher dans votre lieu natal ;
 Vous de tous leurs malheurs l'instrument si fatal ;

Vous qui portez partout & le trouble & la guerre ,
Pourquoi vous tirent-ils du centre de la terre ?
Et vous , répondit l'Or, quoique tous vos appas
Ne soient auprès de moi que piétre marchandise ,
Pour vous ne font-ils pas souvent même tortise ?
Quels soins pour vous trouver ne se donnent-ils pas ?
A leur goût dépravé vous êtes plus exquise
Que le plus délicat morceau ,
Et tous les jours leur gourmandise ,
Pour enflammer leur sang , vous dérobe au pourceau.

F A B L E XXII.

LE RUISSEAU AMBITIEUX.

UN Ruisseau sortant de sa source ,
Fit des projets ambitieux.
Je suis bien fou , dit-il , de rester en des lieux
Où j'éprouve un destin chétif & langoureux.
Aprochons-nous des Grands , ce sont gens à ressource ;
L'Océan peut me faire un sort délicieux ,
Portons-lui sans délai mon hommage & mes vœux.
A ces mots Maître Rû précipita sa course ;
Des eaux qu'il ramasse en chemin
Il s'enfle , il s'élargit : le voilà Fleuve enfin ;
De vallons en vallons , allant d'un train rapide ,
Et marchant à grands pas vers la plaine liquide.

Voulez-vous voir à quoi son projet aboutit ?

Plein du fol espoir qui le berce ,

Après mainte & mainte traversé ,

Il vient à l'Océan ; l'Océan l'engloutit.

F A B L E X X I I I.

LA POULE ET LA FERMIERE.

PAR la Maîtresse , un beau matin ,

Certaine Poule du jardin

Se vit honteusement chassée ;

De ce sensible affront Cocote courroucée

Jura de s'en venger. Quand ? Dès le lendemain :

En effet , lorsqu'elle eut , au lever de l'Aurore ,

Déposé son œuf en son nid ,

La vindicative Pécore

Vite le casse , & s'en nourrit.

Même chose dix jours de suite.

La Maîtresse à la fin s'irrite.

Puisque vous refusez de payer votre écot ,

Dit-elle , en la prenant , écoutez bien ce mot :

Poule qui ne pond pas , ne doit plus manger d'orge.

A ces mots , lui mettant le couteau sous la gorge ,

On l'envoya bouillir au pot.

Ceci nous fait voir l'imprudence

De ceux qu'aveugle la fureur ;

Et c'est ainsi que la vengeance

Tombe souvent sur son auteur.

F A B L E X X I V.

LE CARNAVAL DES DIEUX.

LES Dieux, au tems du Carnaval,
Se trouvant de loisir pendant une journée,
Jugerent qu'ils devoient, jusqu'à l'heure du bal,
A divers petits jeux passer l'après-dinée.

Jupiter & Junon prirent leurs doux ébats

A cache-cache Mitoulas.

Le vieux Saturne avec Cybele

Aux proverbes, dit-on, s'égaya de plus belle;

L'Amour, la Fortune & Plutus

A Colin-Maillard s'amuserent.

Cocqs-à-l'Asne, rébus, propos interrompus;

Furent les passe-tems que les Muses aimerent.

A cause de la rime, on vit Sire Apollon

Porter ses vœux au corbillon.

Vulcain choisit le solitaire.

Mars & la Reine de Cythère

Préfererent à ce jeu-là

Cache-cache, qui bais'ra-ça.

Pomone, avec le Dieu dont le cœur l'intéresse;

Par le gage-touché dissipa sa tristesse.

Mercure, Hebé, Flore & Zéphir;

D'autres Dées en grand nombre,

Pour mettre à profit leur loisir ,
 S'en furent tous jouer à l'ombre.
 Chacun a sa chacune au céleste lambris.
 Au milieu d'un cercle de Ris ,
 Tout jouoit , tout goûtoit une entière allegresse ;
 Tout , hormis certaine Déesse ,
 Qui porte le nom de Thémis.
 L'Intérêt ce jour-là bâilloit à ne rien faire ;
 C'est à moi que Thémis aura , dit-il , affaire.

F A B L E X X V.

REPROCHES DE LA FORTUNE AUX HOMMES.

LA Fortune disoit un jour :
 La plupart des Humains viennent jusqu'à ma cour
 M'accuser hautement des plus légers caprices ;
 Je leur fais , disent-ils , grand nombre d'injustices ;
 C'est moi qui les culbute au ténébreux séjour ,
 C'est moi qui sous leurs pas creuse des précipices.
 Pour parler ici sans détour ,
 Peut-être à quelqu'un d'eux ai-je fait quelque tour.
 Mais combien me doit-on de plaisirs , de services !
 Combien , par mon soin bienfaisant ,
 Se sont tirés de la détresse !
 Combien du plus-bas lieu montés au plus haut rang
 S'enyvrent des douceurs d'une entière allegresse !

A combien de Mortels sans vestu , ni talens ,
Me voit-on tous les jours prodiguer la richesse !
Rien n'est si commun ; cependant
J'entends des reproches sans cesse ,
Et jamais de remerciement.

F A B L E X X V I .

L' I R O Q U O I S A P A R I S .

U N jour aux environs d'une Place publique ,
Qu'on nomme la Halle , à Paris ,
Un Iroquois , tout frais arrivant d'Amérique ,
Vit de gros potyrons & des melons petits ,
Etalés en même boutique.
Il entre , on lui dit de choisir.
Le Sauvage ignorant à ses yeux s'en rapporte ,
Et par la quantité se laissant éblouir ,
Au mépris du Langeais , digne de son desir ,
Il prend la citrouille , & l'emporte ,
Ne nous moquons point de son choix ;
Tous les jours sur cet Hémisphère ,
En toute autre manière ,
Nous voyons bien des Iroquois.



F A B L E X X V I I.
LES PLAINTES DU NOYER.

L'AUTRE jour un Noyer , qu'une Etoile fatale .
Du grand chemin fit voisin de trop près ,
Exprima par ces mots ses douloureux regrets :
Quelle peine , ô Fortune , à ma peine est égale ?
Pour me piller & dépouiller ,
Chaque jour on me fait outrage sur outrage.
Les passans , animés de fureur & de rage ,
Font leur plaisir de m'accabler.
Suis-je digne , grands Dieux ! d'un si cruel partage ?
Tandis que tant d'Humains , dans le sein de la paix ;
Jouissent tous les jours de leurs larcins secrets ,
Les biens que je produis me rendent misérable ;
Et je me vois , hélas ! par un sort déplorable ,
La victime de mes bienfaits.

F A B L E X X V I I I.
LE MOUTON PUNI.

DANS une marre , Jean Mouton
Voulut boire un jour , ce dit-on ;
Le bord ne pouvant lui suffire ,
Il fut au milieu bien & beau :
Mais il périt , le pauvre Sire ,
En voulant boire en trop grande eau.

F A B L E XXIX.**L'AMOUR ET LA RAISON.**

LA Raison dit un jour

Au petit Dieu d'Amour :

Te verra-t-on toujours faire tant de folies ?

Mes yeux , lui répond-il , d'un bandeau sont couverts ;

Et mon aveuglement excuse mes travers.

Mais vous , qui m'avez fait plus de cent avanies ,

Madame la Raison , vos deux yeux sont ouverts.

Malgré ce secours favorable ,

(Avouez-le de bonne foi ,)

Vous montrez-vous plus raisonnable ;

Et faites-vous moins de fautes que moi ?

F A B L E XXX.**LA VIGNE ET LES DEUX AMIS.**

UN jour , chemin faisant , quelqu'un fit la trouvaille

D'un certain bois mal fait , sec , noueux & tortu ;

Il le ramasse. Que fais-tu ,

Dit un de ses amis ? ceci n'est rien qui vaille ;

Je n'en donnerois pas la valeur d'une maille ,

Pas même , en vérité , ce qu'on nomme un fétu.

Je t'en ferai voir la vertu ,
 Reprit l'autre ; & de fait , avant que la journée
 Par les ombres fût terminée ,
 Il fut planter ce bois dans un terroir pierreux ,
 Où le Midy dardoit ses feux.
 Deux ou trois ans passés , notre homme s'achemine
 Chez son ami , le mene & le conduit
 Où ce bois avoit pris racine.
 Tiens , tiens , regarde un peu ce fruit ;
 C'est dans ce grain charmant qu'est la liqueur divine
 Qui dans l'instant détruit
 L'humeur sombre & chagrine ;
 Et par le bois tortu l'un & l'autre est produit.
 Ami , cet exemple t'instruit ,
 Qu'il ne faut pas toujours s'arrêter à la mine.

F A B L E X X X I.

LE MÉRITE ET LA FORTUNE.

A L'aveugle Divinité ,
 Le Mérite un jour fit querelle.
 Tous les jours , lui dit-il , je vous vois avec zèle
 Faire nager des Sots dans la prospérité.
 De Gens sans nom, sans foi, sans cœur & sans cervelle
 Vos bienfaits trop souvent font la félicité.
 Que vous ai-je fait moi , pour m'être si cruelle !
Mon

Mon sçavoir & ma probité

N'ont-ils pas enfin mérité

Que vous ne soyez plus à mes vœux si rebelle ?

Ces clameurs ne vous vont pas bien ,

Cessez votre injuste murmure :

Je veux bien , lui dit-elle , être votre soutien.

Si vous m'obéissiez , bientôt, par mon moyen ,

Vous seriez maître d'un gros bien :

Mais , comment voulez-vous que je vous en procure ?

Vous ne recevez jamais rien ,

Sans donner votre signature.

L'ingénieux Micmac vouloit vous mettre au fait :

Ses leçons vous auroient appris par quelle adresse

Des honneurs , en rempant , on atteint le sommet ;

Vous l'avez renvoyé tout net.

La moindre peccadille blesse

Votre sottise délicatesse.

Jamais dans les amours des Grands

L'Intrigue ne vous intéresse ;

A la Cour pas un brin d'encens ;

Chez Plutus jamais de souplesse.

Au Faquin brillant & doré ,

A l'Ignorant plein de richesse ,

Vous vous croiriez deshonoré ,

Si vous faisiez une carresse.

Et vous osez vous plaindre encor !

Allez , allez , pauvre butor ,

Tome IV.

E

Vous n'aurez jamais sou ni maille ;
 L'Honneur , le fier Honneur , qui vous flatte si fort ,
 Ne vous produira rien qui vaille :
 Et vous aurez le triste sort
 De mourir un jour sur la paille.

F A B L E . X X X I I .

L E H E S T R E .

D A N S les jours d'Été certain Hêtre
 Donnoit de l'ombrage à son Maître ;
 Ses longs rameaux qui s'étendoient ,
 De l'orage le défendoient.

Malgré cet important service ,
 Du Maître voyez l'injustice !
 Dès qu'il vint à geler un peu ,
 L'arbre coupé fut mis au feu.

L'exemple ci-dessus regarde
 L'ingratitude d'un Seigneur.
 Etes-vous utile ; il vous garde :
 Ne l'êtes-vous plus ; serviteur.

F A B L E X X X I I I .

L' A R A I G N É E .

L A fileuse Arachné , dans un coin triste & sombre ,
 Entre deux soliveaux avoit tendu ses rêts ;

F A B L E S.

99

Les Mouches dans ce lieu n'alloient pas en grand
[nombre :

Partant, dans ses repas, elle avoit peu de mets.

Ici, dit-elle un jour, je ne vis qu'avec peine;

Aggrandissons notre domaine,

Et dans un lieu plus vaste étendons nos filets.

Ce qui fut dit, ne fut pas long à faire :

La voilà qui se met à filer de maniere

Que jusqu'à la croisée étendant son manoir,

Son travail par quelqu'un se fit appercevoir.

Aussitôt le balai fait rage;

Adieu la toile, adieu l'ouvrage;

Tout fut raslé dans le moment :

Au maudit instrument elle-même accrochée,

Ne s'en vit détachée,

Que pour subir encor un plus cruel tourment.

Elle périt enfin, & paya, de sa vie,

La malheureuse envie

De vivre abondamment.

F A B L E X X X I V.

LE LYS ET LA VIOLETTE.

LE Lys, d'un ton plein de fierté,

Dit un jour à la Violette :

Comment donc ! petite Fleurette,

Eij

Vous avez la témérité ,
De vous placer à mon côté !
Loin de moi vite qu'on se mette ;
Cachez-vous dans l'obscurité
Où votre bassesse vous jette.
Il vous sied bien , en vérité ,
Foible & rampante créature ,
Vil embrion de la Nature ,
D'approcher de ma majesté :
Devant votre seigneur & maître ,
Si vous osez , à l'avenir ,
Sans mes ordres exprès , paroître ,
Je vous promets de vous punir
De façon que, de votre vie ,
Vous n'aurez pas , petite amie ,
La faculté d'y revenir.
D'une voix haute , en plein parterre ,
Ainsi parla Monseigneur Lys.
L'humble Violette s'attère ;
De frayeur ses sens sont saisis.
La pauvrette enfonce sa tête
Dans ses feuilles , si bas , si bas ,
Que près d'elle en vain l'on s'arrête ;
L'œil le plus fin ne la voit pas.
Le Soleil , alors sans nuage ,
Montroit aux humains son flambeau ;
Mais bientôt un affreux orage
Succède à ce calme si beau :

Des Sujets qu'Eole gouverne ,
Le plus terrible & le plus fort
Quitte , en mugissant , sa caverne ,
Et brise la prison du Nord ;
Porté sur une aile rapide ,
Il vole où la fureur le guide ,
Rien ne résiste à son effort.
Le superbe Lys sur sa tige ,
Qu'avec arrogance il érige ,
Semble l'appeller au combat.
De ton fort l'heure décisive
Va fonner ; tremble , tremble , fat.
Aquilon dans l'instant arrive ,
Fond sur lui , l'attaque & l'abbat.
Sa tête mourante & défaite
Tombe aux pieds de la Violette ,
Qui le voyant en cet état ,
Dit humblement : que je rends grace
Aux Dieux de m'avoir fait si basse !
J'aurois subi même malheur.
Puissent vos pareils , Monseigneur ,
Profiter de votre disgrâce ,
Et moins exalter leur grandeur !



F A B L E X X X V.

L E V E R M I S S E A U E T L A P O M M E.

U N E Pomme , chez qui logeoit
 Un Vermisseau qui la rongeoit ,
 De son peu de reconnoissance
 Se plaignit en ces mots : Tu me dois la naissance ;
 Perfide ! Depuis que tu vis ,
 C'est moi seule qui te nourris ;
 Ma mort , (qui le croiroit ?) en est la récompense ;
 Et c'est par toi que je pèris.
 Fils ingrats , voilà votre image :
 Puissiez-vous faire un bon usage ,
 De ce judicieux avis !

F A B L E X X X V I.

L ' O R A N G E R.

I L est certain arbre en Provence ,
 Qui sçait en même-tems porter fruit , feuille & fleur ;
 C'est un don de grande valeur.
 Il en conçut une arrogance ,
 Qui fut cause de son malheur.
 Un jour la Vanité , monstre aux hommes funeste ,
 Vint le voir & lui dit tout bas :

D'où vient que dans ces lieux votre Excellence reste ;

Je vous assure & vous proteste

Que vous n'aurez , dans ces climats ,

Qu'une fortune très-moderne.

Pour être trop commun , de vous on ne fait cas ;

On croit faire beaucoup , lorsque l'on vous regarde.

Sortez , il en est tems , de cet état obscur ;

Vous êtes près de l'âge mûr ,

Tems auquel l'intérêt veut que l'on se hazarde.

Sus , sus , mettez-vous en chemin ,

Rendez-vous vers la Capitale ;

Approchez-vous du Souverain ,

Votre gloire sera suprême & sans égale.

Dans un jardin délicieux ,

Où l'Art embellit la Nature ,

Vous enchanterez tous les yeux

Par l'éclat de votre figure :

Tous vos voisins jaloux respecteront vos loix ;

Vos pommes d'or feront les délices des Rois.

Les Provençaux , Gent cauteleuse ,

Ne sont pas aisés à duper ;

Celui-ci , par cette enjoleuse ,

Se laissa pourtant attraper.

Sur un large brancard transporté vers Lutece ,

On le cherche , on l'admire , il est comblé d'honneurs ;

Quel triomphe ! quelle allégresse !

Les regards du Monarque & de tous les Seigneurs

Honorent ses fruits enchanteurs :

Cétoit pendant l'Été , tems propre à son espèce :

L'Hyver vient ; il sévit : ses cruelles rigueurs

Font gémir l'Oranger , changent les ris en pleurs ;

De la bise éprouvant la fureur inhumaine ,

Et forcé d'être prisonnier ,

Dans une maison souterraine ,

Il passe deux saisons en triste casanier :

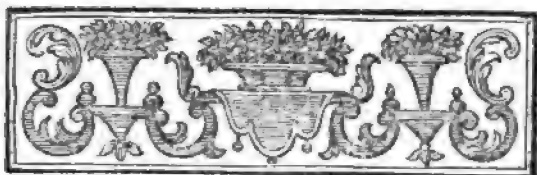
Cette Fable nous dit qu'on s'expose à la peine ;

Sitôt que de sa sphère on sort imprudemment ;

En dépit des clameurs de l'ambition vaine ,

Demeurons dans notre élément.





ALLÉGORIES.



U Caprice & de l'Inconstance,
Certaine Dêité jadis reçut le jour ;
On la nomme la Mode. Elle se plaît en
[France ,

Et Paris fut toujours son principal séjour.
Coëffure , habits , façons , couleurs , desseins , frisure ,
Plaisirs , jeux & talens , ragoûts , langage , allure ,
Regnent , quand il lui plaît , & tombent tour à tour.
Tel à qui nous voyons faire aujourd'hui la cour ,
Par la Mode chassé , fera demain retraite.

La Mode fait qu'un bon Poëte ,
Un grand Auteur , un bel Esprit ,
Cède à de moins sçavans qu'elle met en crédit.

La Mode fait qu'on sacrifie
Un homme de mérite à d'indignes rivaux.

La Mode fait que l'on oublie
Ses vieux amis pour des nouveaux.
Mais pour comble d'extravagance ,

E w

Et ce qui me paroît un trait plus vicieux ,
 C'est que la Mode étend ses droits & sa puissance ;
 Jusqu'au culte qu'on doit aux Citoyens des cieux.
 On change à cet égard , comme en toute autre chose :
 Tous les jours , sans sujet , ni cause ,
 On voit les nouveaux Saints faire oublier les vieux.



D A N S les Cieux Jupiter , un jour ,
 Voulut par un grand bal illustrer sa mémoire ;
 Le Dieu qui sur les cœurs emporte la victoire ,
 S'y rendit en rabat , ainsi qu'en manteau court ;
 Pluton d'un Médecin prit la perruque noire ;
 La Chicane en Themis brilla dans cette Cour ;
 Bacchus s'y présenta sous les traits de Grégoire ;
 Vulcain sous le manteau d'un Commis brusque & lourd ;
 La Folie y parut sous l'habit de la Gloire ;
 L'Intérêt prit l'habit du Zèle & de l'Amour.



U N jour pour chercher le Bonheur ,
 La Raison projetta de faire un grand voyage ;
 Toute prête à partir , deux chemins , par malheur ,
 Se trouverent sur son passage ;
 L'un étroit , raboteux , & d'épines rempli ;
 L'autre uni , grand , commode , & de fleurs embelli.
 Ce dernier , dit-elle , est , sans doute ,

La meilleure & plus belle route.
 Sans balancer vite elle y va.
 Sçavez-vous ce qu'elle y trouva ?
 Au bout d'une longue avenue ,
 Où se jouoient Flore & Zéphir ,
 De frais & d'ombrage pourvue ,
 Le temple brillant du Plaisir
 Frappe agréablement sa vûe.

Contente du chemin qu'elle avoit sçu choisir ,
 Elle entre ; mais à peine elle eut passé la porte ,
 Que par un monstre horrible elle se sent saisir :
 Le Regret est le nom que ce monstre affreux porte.
 Dès qu'il tint la Raison , l'inflexible vautour
 Se fit de la ronger une cruelle joye. . . .
 Elle sèche d'ennui dans ce fatal séjour ,
 Et de l'erreur qui la fourvoye ,
 Elle est encore , dans ce jour ,
 La triste victime & la proie.

DIEU nous gard' des intrus ; c'est l'engeance du
 [Diable.

La Justice autrefois reçut dans son Palais
 Une vieille Normande , étique , misérable ,
 Subtile , cauteleuse , aimant avec excès
 La noise , les débats , la guerre & les procès.
 La Chicane est son nom ; bientôt cette traitresse
 E.vj,

Du logis emprunté se rendit la maitresse :
Chaque instant tour nouveau, chaque jour quelque trait.
Malheur aux bonnes gens qui tombent sous ses pattes ;
Le droit & l'équité sont le triste jouet
De ses rubriques scélérates.

Bref, la Normande a si bien fait,
Qu'elle a chassé Themis de ses propres Pénates.

U N jour le Respect en courroux,
Fut trouver Cupidon dans un cercle de Dames,
Et lui dit d'un ton aigre-doux :
Je ne connois plus rien en vous.
Comment donc ! autrefois je conduisois vos flammes,
Je réglois vos transports, je dictois vos discours,
Vous me faisiez l'honneur de m'écouter toujours.
Aujourd'hui, sans règle & sans guide,
Plus effronté qu'un Grenadier,
Vous brusquez un sexe timide,
Qu'il faut solliciter, ménager & prier.
De la licerce ainsi franchit-on la barrière ?
Alexandre & Cyrus sçavoient bien leur métier ;
Comme eux, pour mériter un amoureux salaire,
Il faut, pendant dix ans, obéir & complaire :
Vous, dès le second jour, souvent dès le premier,
De vos soins, par vos mains, vous osez vous payer.
Tout beau, Monsieur le téméraire !
Demandez, demandez, aux Dames que voilà,

ALLÉGORIES.

109

Ce qu'elles pensent de cela.

Cupidon lui sourit; mon cher, dit-il, j'espère
Que, sur un pareil point, elles penseront bien.
Oui, répond le grondeur, si c'est moi qu'on écoute.
Mesdames, répondez. Là finit l'entretien.
De ce qu'on doit penser, mon esprit est en doute;
Mais le cercle coëffé ne lui répondit rien.

L'INTRIGUE autrefois dans Bordeaux,
Séjour témoin de sa naissance,
Vivoit au sein de l'abondance.

La Curiosité lui dit un jour ces mots :
Croyez-en mon conseil, changez de résidence ;
Ces lieux qui vous paroissent beaux,
Sont les moins charmans de la France.

Trop longtems la Garonne occupe vos travaux.
Cherchez un champ plus vaste, où, par votre science,
Vous ayez tous les jours des triomphes nouveaux.
L'Intrigue, comme on sçait, n'aime pas le repos ;
Elle est, de sa nature, & remuante, & vive.
De Bordeaux elle sort, à Paris elle arrive ;
Ses vœux y sont contens, elle y fait grand fracas ;
Chaque jour des exploits, tous les jours quelque hommage.
Si vous voulez encor triompher davantage,
Lui cria l'Intérêt, portez plus loin vos pas :
Honorez de votre présence.

Certain lieu qu'on nomme la Cour.

Elle s'y rend en diligence.

Dans cet ambitieux séjour ,

On l'occupe si fort, elle a tant de puissance ,

Ses travaux sont si grands , ils ont tant de succès ,

Qu'elle a pris le dessein de n'en sortir jamais.

LA Fortune, pour me séduire ,

Dans tout son brillant vint à moi ;

Si tu veux suivre mon empire ,

Tout ce que tu vois est à toi.

Vois-tu , dit-elle , l'abondance ,

Les trésors , la magnificence ,

Les jeux , les plaisirs , la bombance ,

La pompe , l'éclat , la splendeur ,

Les dignités & la grandeur ? . . .

Oui , mais par tous ces biens mon ame est peu séduite :

Adieu . . . Demeure . . . Non ; je fuis . . .

[Pour quel propos ? . . .

Rien n'est si beau que votre fuite :

Mais je n'y vois point le repos.

DA N S l'Isle du Plaisir il est deux vieilles sœurs ,

Qui portent toutes deux le nom de Jouissance ;

Mais pour les qualités , les façons , les humeurs ,

On trouve entr'elles deux très-grande différence.

Vif & délicat sentiment ,

Gracieux & doux caractère ,

Respectueux transport , flatteur empressement ;

Sont le partage heureux dont jouit la première.

Dans les prés , le gazon ; dans les bois , la fougère ;

Dans les jardins , jolis berceaux ;

Dans les villes , lit de repos

Sont sa résidence ordinaire.

La tendre Adolescence est sujette à ses loix :

C'est celle que l'Amour honore de son choix.

Sa sœur est pesante , grossière ,

Brutale , sombre , volontaire ,

Taciturne , maussade en tout ,

Ne montrant ni douceur , ni sentiment , ni goût ,

Donnant toujours courte audience ,

Et n'ayant pas grand appétit.

Phœbus , en se couchant , l'Aurore en sa naissance ,

Sont les témoins de sa présence.

Le feuillage naissant , le gazon qui fleurit ,

N'ont point d'agrément qui lui plaise :

Pour être toujours à son aise ,

A Madame il faut un bon lit :

C'est celle que l'Hymen pour les époux choisit.

IL ne faut point d'effort pour conduire un bateau :
Qui descend vers la mer , & suit le cours de l'eau ;

Mais , s'il faut aller en arriere ,
 Contre le fil de la riviere ,
 Le plus habile conducteur
 De l'obstacle souvent ne peut être vainqueur.
 Contre la pente naturelle ,
 Lorsque tu veux pousser notre barque , Raison ,
 Que ta foible rame peut-elle ?
 Malgré tout l'effort de ton zèle ,
 Bientôt , hélas ! bientôt plus fort que l'Aquilon ,
 Le vent des passions brise ton aviron.

L'AMITIÉ n'est pas facile ,
 Sur le choix d'un logement ;
 Elle aime un quartier tranquille ,
 Pour converser librement.
 Le plus beau manoir l'ennuie ,
 Quand elle y voit du vernis ;
 Des hauts & bas ennemie ,
 Elle veut des lieux unis.
 Son déplaisir est extrême ,
 Dans un lieu sombre & couvert ;
 Le grand jour est ce qu'elle aime ,
 Partout elle veut voir clair.
 D'une architecture folle
 Méprisant les vains rapports ;
 Elle défend qu'on immole ,
 L'intérieur aux dehors.

Telle est enfin sa maniere ,
Qu'il ne faut , dans son séjour ,
Point de porte de derriere ,
De-recoin , ni de détour.

Jamais pour sa résidence ,
Nul endroit n'est destiné ,
Qu'il ne soit , par sa prudence ,
Mûrement examiné.

Mais lorsque le sort propice ,
Lui fait trouver une fois
Un bon & commode hospice ,
Un lieu digne de son choix ;
Elle en fait son domicile ,
Et son cœur s'y plaît si fort ,
Que souvent dans cet asyle
On la voit jusqu'à la mort.

Cupidon , tout au contraire ,
Sans rien voir , loge en tout lieu ;
Mais il n'y séjourne guère :
Vite , il part , sans dire adieu.

Le terme de vingt-quatre heures
Lui suffit , & l'étourdi
Fait quelquefois six demeures ,
Du Dimanche au Samedi.



C'EST en vain que l'on court au pays d'Opulence ,
Pour arriver au lieu qu'on nomme Bon-repos.
L'un touche à l'autre en apparence ;
Mais qui les croit voisins , le croit mal-à-propos.
Entr'eux si grande est la distance ,
Que plus un voyageur vers le premier avance ,
Plus à l'autre il tourne le dos.

QUAND la Raison quitta le séjour du tonnerre ,
Pour demeurer sur terre ,
Elle habita d'abord un féminin cerveau.
De caprices , d'orgueil , d'erreurs & de folie ,
Cette tête remplie
Lui fit bientôt chercher un asyle nouveau.
Chez l'homme elle courut ; ce fut bien pis encore :
Injustice , larcin , fourbe , malignité ,
Parjure , trahison , mensonge , cruauté ,
Et d'autres monstres qu'elle abhorre ,
La firent déloger au tiers d'une saison.
Quelle demeure détestable ,
Dit-elle , en désertant sa deuxième maison !
L'ennemi le plus redoutable
Qu'ait à combattre la Raison ,
C'est l'animal , hélas ! qui se dit raisonnable.

SUR l'amoureuse mer , quand un jeune cœur flotte ,
L'espérance est le vent qui le pousse d'abord ;
Mais l'orage bientôt s'oppose à son effort.
Après quelqu'ouragan , qui longtems le ballotte ,
Le calme , qui renaît , le fait aller à bord.
Il y rencontre un triste sort ;
L'Amour qui lui sert de Pilote ,
Périt avec lui dans le port.

AU bout d'une longue avenue
De charmes qui , de loin , nous paroissent très-beaux ,
L'Hymen présente à notre vûe
Un champ fermé de murs , & semé de pavots.
C'est-là qu'on voit le souci croître ;
C'est-là qu'au mois de Mai la ronce & le chardon
Sont les plus belles fleurs qui s'y fassent connoître.
C'est-là que l'on entend un fâcheux oisillon
S'ébaudir aux dépens du maître ,
Et deux fois dans son chant répéter même son.
C'est-là qu'un air glacé nous transite , nous morfond ;
Et malgré ce grand froid , c'est-là que l'on voit naître
Des cousins dont l'aiguillon traître ,
Quand nous n'y pensons pas, vient nous piquer au front.



L'ESPÉRANCE ne nous tient guère
 Ce qu'elle a promis à nos vœux.
 Un jour ses conseils dangereux
 Me firent sottement entreprendre une affaire,
 Dont le destin fut malheureux.
 Je lui donnai, dans ma colère,
 Les noms les plus injurieux.
 Ton murmure, dit-elle; est injuste, odieux;
 Ne t'en prends qu'à toi seul du sort qui t'est contraire.
 Quand je flattai tes vœux d'un succès éclatant,
 Je ne te le promis qu'autant
 Que tu te livrerois au travail nécessaire.
 Pour l'avoir négligé, tu ne mérites rien.
 Travailler, c'est ton lot; promettre, c'est le mien;
 Chacun doit ici bas remplir son ministère:
 J'ai fait mon devoir, fais le tien.

JUNON, fière autant que jalouse,
 Reçut un jour avis que son mari Jupin,
 Sans le secours de son épouse,
 Avoit sçu mettre au jour un être tout divin.
 Voyons, dit-elle en elle-même,
 Si Jupiter lui seul peut engendrer ainsi.
 La voilà, dans l'instant, qui, d'un effort extrême,
 Se gonfle, & fait sabbien, qu'elle produit aussi.

Mais admirez la différence!

Ce Dieu fit une fille , & la Déesse un fils.

Pleine de sens , d'intelligence ,

L'une éclaire nos pas , & guide nos esprits ;

L'autre inégal , quinteux , bisarre ,

Nous trouble , nous perd , nous égare.

La première est toujours fidelle à la raison ;

Le second ne connoît ni regle , ni justice.

De l'une , Minerve est le nom ;

L'autre s'appelle le Caprice.

A U T R E F O I S dans Cythere, Amathonte & Paphos,

L'Amour faisoit tout par lui-même ;

Par des soins attentifs , par d'assidus travaux ,

Il marquoit aux mortels sa vigilance extrême.

Depuis que le fripon réside en ce séjour ;

Depuis qu'il voit souvent & la Ville , & la Cour ,

L'indolence est son lot , la paresse est son vice.

Comme un Bénéficiaire dans son fauteuil assis ,

Pour faire son devoir , & remplir son office ,

Depuis quelque tems , il a pris

Un Intendant à son service.

Cet Intendant , nommé Caprice ,

Gouverne , comme il veut , le maître & la maison.

Grand ennemi de la justice ,

Sur lui la regle & la raison

N'ont pas un plus puissant empire ,

Que sur l'esprit de Cupidon.
 D'où s'ensuit que chez eux tout est, pour ainsi dire ;
 Dans le désordre & l'abandon.
 Des Seigneurs imitant la conduite ordinaire ,
 Messire Amour vit aujourd'hui ,
 Sans se mêler d'aucune affaire ;
 Le caprice fait tout pour lui.

N O s voisins dans la bouche ont toujours ce beau
 [terme :
 Liberté , liberté.

Au poisson qu'un étang renferme ,
 On peut les comparer dans leur crédulité.
 Ce poisson qui dans les eaux nâge ,
 Mais dont l'espace est limité ,
 Trompé par un faux avantage ,
 Se croit libre au milieu de sa captivité.

L A Nature est la sœur de l'Art ;
 Mais avec le monde étant née ,
 Et lui n'étant venu que tard ,
 Elle est de beaucoup surannée.
 Par conséquent elle a des droits ,
 Que doivent respecter les loix.
 Suivant celle qui fut donnée ,
 Par le conseil des Dieux où présidoit Thémis ,
 L'Art toujours à sa sœur aînée

Doit être entièrement soumis ;
 Avec d'autant plus de justice ,
 Que , quoique l'Art , près de sa sœur ,
 Soit encore jeune & novice ,
 Quelquefois néanmoins c'est un vieux radoteur ;
 Au lieu que , malgré sa vieillesse ,
 La Nature a toujours même esprit , & sagesse ,
 Qu'elle eut dans sa première fleur.

LA Crainte , le Devoir , l'Honneur & la Raison ,
 Pour leur cause commune , un jour se rassemblèrent.
 Contre le petit Cupidon ,
 Tous quatre longtems déclamerent.
 L'Honneur , d'une voix de Stentor ,
 Se faisoit entendre à la ronde :
 Le Devoir , qui toujours contre les plaisirs gronde ,
 Donnoit , en mugissant , des leçons de Mentor.
 Par les sons trop aigus de sa voix glapissante ,
 La Raison copioit un Faucet d'Opéra.
 La Crainte même , ce jour-là ,
 N'avoit pas la voix si tremblante.
 Chacun d'eux , sur différent ton ,
 Signala sa haine & sa rage.
 On ne s'entendoit pas dans toute la maison ,
 Tant ces quatre bavards y faisoient de tapage.
 L'Amour parut alors , & cet aimable enfant

Ne dit qu'un petit mot , en nommant Sylvanire.

De ce mot effet surprenant !

La Crainte perd la voix : Raison , la tienne expire ;

Le Devoir est muet , l'Honneur l'est à son tour :

Tout se tait où parle l'Amour.

QUE le Plaisir sçait bien nous fasciner la vûe !

Leger , mince , fluët , & de taille exigüe ,

Quelque part qu'il porte ses pas ,

Il est toujours suivi d'une grande figure ,

Qui pend à sa ceinture ,

Mais que l'on ne voit pas.

Ce spectre affreux , Regret se nomme.

Or , qu'on me dise à présent comme

Il se peut , qu'un Nabot couvre un Géant , si bien

Que , s'il étoit encor des Argus sur la terre ,

Je suis sûr qu'au Plaisir adressant leur visière ,

Du Regret qui lui touche ils n'appercevroient rien.





TABLEAUX DE LA NATURE.



'A 1 plus de plaisir mille fois,
A voir les jeux de la Nature,
Ses dons épars à l'aventure,
Sans art, sans étude, & sans choix ;

Qu'à voir la riche architecture,
Le marbre, l'or & la peinture,
Qui parent les Palais des Rois.
Près d'une fontaine un arbruste,
Docile au souffle de Zéphir,
Me plaît mieux que l'aspect auguste
D'un vase, d'un terme, & d'un buste,
Que le goût fit avec plaisir.
L'onde, qui dans les airs s'élance,
Prodige heureux de l'art vainqueur,
Dans toute sa magnificence,
Ne m'offre rien de si flatteur,
Tome IV.

F

Qu'un ruisseau dont l'onde argentine,
 Miroir mobile & tremblotant,
 Court humecter, en serpentant,
 Le pied d'une rive voisine,
 Dont il rend l'émail éclatant.

LA Nature prudente & sage
 Veut qu'au soutien de son ouvrage
 Tout être vigilant cherche à contribuer.
 Au soin de la perpétuer,
 Elle attache un plaisir, dont la charmante yvresse
 A la servir sçait engager
 Les animaux qu'on voit marcher, voler, nager;
 Et les met à profit, chacun dans leur espèce.
 Si certains petits Vers, du travail grands amis,
 Dans le tems des chaleurs nous filent des habits,
 Avec tant d'ardeur, & d'adresse;
 S'ils s'attachent si fort au soin de nous servir,
 C'est qu'ils y trouvent un plaisir,
 Qui les pique, & les intéresse.
 Si pendant la belle saison,
 Dans chaque parterre & bocage,
 Les Abeilles, pour notre usage,
 Vont cueillir leur douce moisson,
 Le doux plaisir est l'aiguillon
 Qui les excite à leur ouvrage.

DE LA NATURE.

115

Qui fait multiplier sur terre , & dans les airs ,
Pour nous alimenter , tant de gibiers divers ?
Quel motif , dites-moi , porte à la géniture
Les poissons dont on voit les étangs se garnir ?

Quand Mai ramène la verdure ,
Qu'est-ce qui fait qu'~~l'~~ sortant de la pâture ,
De lait assidument vient nous entretenir ?
Qui fait que le pigeon ; voyant Mars revenir ,
De tant de volatils enrichit la Nature ,

Pour nous repaître & soutenir ?
Qu'est-ce qui porte enfin la poule à nous fournir
Des œufs , & des poussins , pour notre nourriture ?
C'est , à n'en pas douter , le charme du plaisir ,

Otez le plaisir de la terre ,
Alors à la Nature entière
Un hyver éternel se fera ressentir ,
Nous verrons cette bonne mere ,
Les yeux fermés à la lumière ,
Dans l'engourdissement bientôt s'anéantir.

IL n'est rien ici bas qui veuille voir sa fin.
Comme aucun privilège , aucun droit n'en délivre ;
L'amour-propre , du moins , ce moteur souverain ;
Veut qu'en des rejettons nous cherchions à revivre ;
C'est un désir qu'en nous a gravé le Destin.
La mere des humains , la Nature elle-même ,
F ij

Comme nous , se chérit & s'aime.
 Je crois , si son Auteur contentoit ses souhaits ,
 Qu'elle ne finiroit jamais.
 Sa grande attention , sa vigilance extrême ,
 Sur cet article me surprend ,
 Et dans le fond du cœur ~~sa~~ cesse je l'admire ,
 Quand je vois les soins qu'elle prend
 De ce qui peut la reproduire.
 Regardez le légume en Egypte adoré ,
 Voyez combien de fois son germe est entouré ;
 Considérez la noix , le maron & l'amande ;
 Voyez , comme elle a soin qu'un double mur défende
 Leur germe utile au genre humain.
 Considérez le grain qui nous fournit à boire ;
 Pour nous perpétuer son jus consolatoire ,
 Sa peau sert d'enveloppe au germe du raisin.
 La Nature a voulu que le germe divin
 D'un fruit , qui sur tout autre emporte la victoire ,
 Fût caché dans la pêche , & nourri dans son sein.
 Soumis à ses décrets , le fertile pepin ,
 Se tient clos & couvert dans le cœur de la poire ,
 Et sur ses volontés le chêne se réglant ,
 Tient son germe enfermé dans la coque du gland.

V O I R au mois de Septembre un espalier brillant ,
 Qui promet à nos goûts un dessert excellent ,

C'est un spectacle beau ; mais voulons-nous apprendre
Les soins de la Nature , & ses ressorts prudents :

Que de ces arbres abondans ,

Notre esprit , un moment , percel l'écorce tendre ;

Regardons le travail qui se fait au-dedans ,

D'une ardeur vive & curieuse ,

Suivons ce suc végétatif ,

Qui , prenant dans le sein de la terre amboureuse

Un mouvement toujours actif ,

De rameaux en rameaux se répand à la ronde ,

Pénètre , rafraichit tous les fruits tour à tour ,

Et les nourrit enfin par sa vertu féconde ,

Pour les mettre en état de nous nourrir un jour.

AVANT que le grain salulaire ,
Qui sert au genre humain d'aliment ordinaire ,

Parvienne à sa maturité ,

Combien de soins a-t-il coûté ?

Il faut , pour préparer la terre

A recevoir , faire germer ,

Substanter & nourrir ce qu'on doit y semer ,

Par un dispendieux & long préliminaire ,

L'engraisser , marnier & fumer.

Il faut , qu'au milieu de l'Automne ,

Du soc le fer lourd & tranchant ,

Trainé par deux chevaux, ou bœufs, qu'on aiguillonne ,

Ouvre les entrailles d'un champ ,
 Le brise , amolliſſe , & ſillonne.
 Pour lever tout obſtacle au progrès du froment ,
 Depuis l'aube du jour , juſqu'au ſoleil couchant ,
 Quand la terre eſt enſemencée ,
 Il faut , & ſans retardement ,
 Que ſa ſurface ſoit herſée ,
 Pour ferrer le germe en ſon flanc ,
 Depuis que le bout de la tige
 Pointille ſur notre horiſon ,
 Juſques au tems de la moisſon ,
 Il eſt des ſoins , que la Nature exige ;
 Plus ou moins , ſuivant la ſaiſon ,
 Quand du brillant fils de Latone
 Les rayons hâtifs & féconds
 De Cérès ont mûri les dons ,
 Quelle peine n'a pas celui qui les moisſonne ?
 Il faut qu'en la plaine arrivé ,
 Avant que Phoëbus ſoit levé ,
 Sans trêve , ſans repos , il ſe livre à l'ouvrage .
 Il faut que ſur ſon dos courbé
 Le poids de la chaleur tombé
 Le conſume , & le mette en nâge :
 Trempé , hors d'haleine , accablé ,
 Succombant au mal qui l'excede ,
 Et par la ſoiſ preſqu'étranglé ,
 Pour tout réconfort & remède ,
 Il faut qu'une eau bourbeuſe & tiède ,

Prise dans un vase égueulé ,
 Lui serve de nectar , & l'aide
 A tempérer l'ardeur de son gosier brûlé.
 Quand l'ombre de la nuit obscurcit la Nature ,
 Et qu'on se retire au Hameau ,
 Il faut que , satisfait d'un peu de soupe & d'eau ,
 Et de pain sec pour nourriture ,
 Son corps sur la paille étendu ,
 Mal à son aise , & tout vêtu ,
 Du jour prompt à venir attende l'ouverture ;
 Pour aller consumer son reste de vigueur ,
 Et mourir de nouveau de soif & de douleur.
 C'est à cet excès de souffrance ,
 C'est à ce travail dur , violent , obstiné ,
 Que le Paysan est condamné ,
 Pour nous fournir la subsistance.
 Cependant, ô rigueur dont je suis étonné !
 Nous voyons tous les jours avec indifférence ;
 Et même avec mépris , le soin qu'il s'est donné ,
 Et c'est à quoi jamais ne pense
 De l'aveugle Plutus ce mignon étonné ;
 Qui dispensé par l'opulence ,
 De toute peine , & tout devoir ,
 Tranquille au sein de l'abondance ,
 Du pénible travail qui maigrit l'indigence ,
 S'engraisse , en se gonflant du matin jusqu'au soir.



DANS tous les lieux de son domaine ,
La Nature sans cesse offre à nos yeux surpris
Plus d'un merveilleux phénomène ;
Mais celui qui le plus a frappé mes esprits ;
C'est le petit pepin , cette espèce de graine ,
Que l'arbre porte dans ses fruits ;
C'est ce germe fécond dont une pomme est pleine ;
N'est-il pas surprenant , qu'un enfant de dix ans ,
Dans le creux de sa main feroit tenir , sans peine ,
Ce qui pourroit , en moins de cinq lustres de tems ,
Dans une large & vaste plaine ,
Couvrir la quantité de plus de cent arpens ?

LA Nature , en ses dons , équitable & discrète ,
Ne prive aucun mortel de son soin bienfaisant ,
A tout ce qui respire , à tout ce qui végete ,
Elle fait un certain présent ,
Par qui leur défaut se rachete.
La Tortue & le Limaçon
Sont très-longs à faire un voyage ;
Mais leur dos porte une maison ,
Qui brave la grêle & l'orage.
L'Eléphant a le corps massif ;
Mais , par sa trompe , il est actif.

La Taupe n'a point d'yeux ; mais elle a bonne oreille.

Le Serpent est sans pieds ; mais son œil toujours veille.

Le Paon fait un cri déplaisant ;

Mais il charme par son plumage.

Philomèle n'a pas un dehors séduisant ;

Mais on admire son ramage.

Le Pavot nous déplaît par sa mauvaise odeur ;

Mais on ne voit aucune fleur

Egaler sa tête superbe.

La violette est sans éclat ,

Toujours entre la terre & l'herbe ,

Sa triste humilité l'abbat ;

Mais de sa douceur sans égale

Tout le monde fait grand état ,

Et par le parfum qu'elle exhale ,

Elle enchante notre odorat.

QUAND sur l'herbe couché près d'une fourmillière,

Je vois un bataillon d'animaux si petits ,

A des soins fatigans sans cesse assujettis ,

Courir , qui çà , qui là , d'une ardeur singulière ,

Et pour le bien public unis ,

De tout le butin nécessaire

Remplir le magasin de Formicapolis ;

Je dis que , pour jouir d'une heureuse abondance ,

F. V.

Les mortels , comme les fourmis ,
Doivent , par leurs travaux , aider la Providence.
Quand je vois de corbeaux un escadron épais
Voler avec ardeur où la faim les appelle ;

Je dis : c'est l'image fidelle
De tous ces Diables en procès ,
Et de cette noire séquelle ,
Qu'une faim gloutonne à l'excès ,
Tous les jours à midi , fait voler au Palais.
Près d'un ruisseau , lorsque j'arrive ,
Et que sur sa paisible rive
Mes yeux parcourent son chemin ,
Je vois son onde fugitive

Couler , pour s'abîmer dans un fleuve voisin ;
Faisant de cet aspect un usage solide ,

Je dis : c'est ainsi que nos jours
Coulent , sans s'arrêter , & vont , d'un cours rapide ,
Dans l'abîme des tems se perdre pour toujours.

Non omnis fert omnia tellus.

P O U R cimenter notre commerce ,
La Nature , en divers climats ,
Produit une moisson diverse.
Telle chose arrive de Perse ,
Telle autre nous vient de Damas ;
Le fer , dont l'Europe est la mere ,

Nous amène l'or du Pérou,
Des Pays Espagnols la laine originaire
Fait venir des peaux de Moscou.
Beurre Breton, beurre de Vanvre,
Sont renommés pour la saveur :
Ont-ils en Languedoc une égale douceur ?
La vigne, belle à Nuits, en Brie est sans valeur ;
Où le café périt, on voit croître le chanvre ;
L'oranger devient sec, où l'orme est en vigueur.

N O M B R E de secrets salutaires ,
Bien des arts anciens & nouveaux ,
Je ne sçais combien de lumieres
Nous sont venus des animaux .
La Musique est un art qu'on doit à Philomèle.
Le Maçon , pour bâtir , consulta l'Hirondelle..
Le talent de filer, ou du chanvre , ou du lin ,
Nous fut montré par l'Araignée.
Le même insecte encore a donné le dessein
Du filet , où souvent la Carpe est conignée..
Par le Chat alerte & malin ,
Par le Renard adroit & fin ,
La chasse nous fut enseignée.
Le Chien nous a fait voir que le chiendent est saint.
Du Pélican vient la saignée ;
De la Cicogne , l'anodin.

POUR mûrir tous les biens dont nous nous nourrissons,

Que la Nature fait d'ouvrages !

Quel soin n'a-t-elle pas , dans toutes les saisons ,
Pour peupler l'air d'oiseaux , & la mer de poissons ;

Pour émailler nos prés , reverdir nos bocages ;

Rougir notre vendange , & jaunir nos moissons ?

Elle est trente ans , & plus , à produire la pierre ,

Qui forme nos maisons , nos cités , nos châteaux.

Le bois qu'on met au feu , lorsque l'hyver nous serre ,

Coûte à la bonne mere un siècle de travaux.

EN VAIN Descarte , & ses sujets.

Contre les animaux déclament ;

La mouche & la fourmi nous prouvent par des faits ,

Que les moindres d'entr'eux , plus que nous , sont
[gourmets.

Goûtez à du fruit qu'ils entament ,

Vous me direz , s'il est mauvais.

QUAND ma voix , d'un ton brusque & fort ,

Parle à Sultan , Sultan d'abord.

Regarde dans mes yeux , pour voir si ma colere

Est feinte , ou Lien sincere.

Si feinte , il reste-là ;

Si sincere , il s'en va.

Ce chien distingue donc si le courroux m'enflamme ,

Ou , si d'aventure je ris.

Il sçait , (de qui l'a-t-il appris ?)

Que l'œil est le miroir de l'ame.

T O U r sert dans ce vaste Univers.

De cette vérité constante

Mille-exemples me sont offerts ;

Mais je m'en tiens au bled ; la preuve est suffisante.

Sièr que le froment , dans la grange rendu ,

Est battu comme il faut , vanné , criblé , moulu ,

Ce qu'il rend sert à nous repaître.

La fine fleur est pour le maître ,

Celle d'après pour les valets ;

Le son , qu'on mêlé à la criblaille ,

Nourrit , dans une basse-cour ,

Le quadrupede & la volaille ,

Dont on nous doit nourrir un jour.

Et tandis que l'on fait , pour le riche Chrysante ,

De ce grain merveilleux biscuit , tourte & croquante ,

De ses restes grossiers où l'ordure se voit ,

On forme un aliment pour le peuple champêtre.

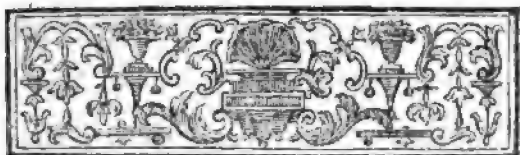
La paille sert de lit , le chaume sert de toit ,

Au malheureux Payfan dont les soins l'ont fait naître.

QUE ce printems délicieux
Enchante mon cœur & mes yeux !
Lorsque le jour est prêt d'éclorre ,
J'entends de mille oiseaux les chants mélodieux ;
Je vois s'épanouir la richesse de Flore ,
Et briller dans les prés les perles de l'Aurore.
Beaux jours que l'on trouve si doux ,
Que n'êtes-vous aussi durables !
A votre sort, hélas ! nos destins sont semblables ,
Et notre heureux printems s'écoule comme vous.

O H ! Que la Nature est charmante
Dans les prodiges qu'elle enfante !
Un petit épi nous nourrit ;
Un petit ver fait notre habit ;
Le petit travail de l'Abeille
Nous luit , lorsque Phœbus sommeille ;
Et dans l'Automne , un petit grain
Nous fournit la liqueur vermeille ,
Qui nous guérit de tout chagrin..





M Œ U R S

D U S I E C L E.



'A G E d'or n'a jamais existé qu'en idée ;
L'histoire de ce tems non encore arrivé ,
Sur la fable seule est fondée.

Quelqu'un qui , sur le Pinde , avant nous a
[rêvé ,

Dans son cerveau fécond , l'a sans doute trouvé.

Charman*te* invention ! fertile pépiniere !

Car depuis plus de deux mille ans ,

Nos Auteurs , en toute maniere ,

En ont fait & refait des portraits ravissans.

Malgré leurs beaux discours , je crois que notre tems

Des premiers en rien ne differe.

Et que nos devânciers , comme nous , étoient faits :

Mêmes défauts , même délire ,

Mêmes vices , mêmes forfaits.

Si l'on excepte Adam , que deux jours non comple*ts*.

Ont vu de la vertu suivre l'heureux empire ;
 Je ne pense pas que jamais
 On ait été meilleur , ni pire.



SUR l'homme vainement s'arrêtent mes regards ;
 Dans son ame on a beau fouiller de toutes parts ;
 De quelque côté qu'on se tourne ,
 On voit , pour dire ainsi , la ville de Livourne :
 Ou , s'il faut m'exprimer avec plus de clarté ,
 La ville de l'iniquité :
 Ville , où le crime habite , où le vice séjourne ,
 Pays de la méchanceté.
 Si , par fois , on y voit l'ombre de la bonté ,
 Vite , vite , elle s'en retourne.
 L'orgueil & la fatuité ,
 L'extravagance & la manie ,
 Fraude , avarice , dureté ,
 Fard , imposture , calomnie ,
 Trahison , noirceur , félonie ,
 Ingratitude , impiété ,
 Du séjour infernal affreuse colonie ,
 Pour demeure ont choisi ce lieu d'impureté.
 O toi , fils de Japet , qui fut son architecte ,
 Dans tes œuvres je te respecte ,
 Et je n'ai pas intention
 De former le moindre murmure
 Contre tous les défauts d'une telle structure ;
 Mais permets moi de faire une réflexion.

Quand tu fis cette ville étrange ,
 Tu la bâtis , dit-on , de limon & de fange.
 Toujours fange & limon , depuis ce moment-là ,
 Rien ne l'embellit , ne la change ;
 Et toujours , tant qu'elle sera ,
 Fange & limon on la verra.



D A N S tous les degrés de la vie ;
 Chez l'homme de Justice , & chez l'homme d'État ,
 Chez le fou , chez l'ami de la Philosophie ,
 Chez le grand , le petit , le bourgeois , le soldat ;
 Dans un enfant à la mammelle ,
 Dans un homme dont l'âge a mûri la cervelle ,
 Dans celui qui sçait peu , dans celui qui sçait tout ;
 Notre foible toujours à mes yeux se rappelle ,
 Et je trouve l'homme par-tout.



Q U'EST-ce que l'homme enfin ? c'est un être inconstant ,
 Un être dont l'esprit tourne dans un instant.
 D'un voile de candeur masquant son artifice ,
 Très-foible , & très-petit , sous un air imposant ;
 Toujours blâmant autrui , toujours de lui content ;
 Du bonheur d'un voisin faisant tout son supplice ;
 Gai , lorsqu'un autre souffre un outrage éclatant ;
 Dont toutes les vertus ont l'empreinte du vice ;
 Qui , contre la justice ,

Toujours se révoltant,
Fait le mal par penchant, & le bien par caprice.



DANS la Cité Parisienne,
Si Vulcain, tous les jours, voit croître son domaine,
En voici, je crois, la raison.
Tous les fils de bonne maison,
Dans un affreux libertinage,
Passent tout le cours du bel âge,
Et font au Dieu boiteux des sujets à foison.
Parvenus, dans la suite, à l'arrière-saison,
Ces vieux Braconiers d'Amathonte
Cherchent le matrimoine.
Ils prennent, sans crainte & sans honte,
Un objet fringant, qui ne compte
Que quatorze ans ; partant trop bon,
Pour l'usage d'un vieux barbon,
Dont l'âge au quadruple se monte.
Que naît-il de cette union ?
Grande guerre & division.
L'Amour, dont la gloire est blessée,
Punit leur débauche passée
De la peine du talion.
Si bien que sur le gros registre,
Au pareil & même chapitre,
Où de tant de maris ils ont couché le nom,
Le leur est écrit tout du long.



CH A C U N , dans cette grande Ville ,
 Fait un commerce différent.
 Le Notaire nous vend du stylé ;
 L'Avocat , du babil ; le Courtisan , du vent.
 Plus d'une Marchande & Marchand ,
 Pour du neuf nous vendent des restes ;
 L'Empirique nous vend quelqu'herbe & beaucoup
 [d'eau ;
 Melpomène nous vend de grands mots & des gestes ;
 Et l'Opéra , de l'oripeau ;
 Le Flatteur nous vend des mensonges ;
 Le Rimeur nous vend de vieux songes ;
 Le Libraire nous vend de l'ennui , des larcins ;
 Le Traiteur , des mets assassins ;
 La Beauté nous vend du caprice ,
 Du manège , & de l'artifice.
 Par un commerce qui nuit fort ,
 Au Palais quelquefois on nous vend l'injustice ;
 Mais , par un trafic pire encor ,
 La Faculté nous vend la mort.



DANS ses façons d'agir , que l'homme est équivoque !
 Que sa triste raison follement le conduit !
 Et que le régime qu'il suit ,
 Dément le bons sens , & le choque !
 Tantôt dans la mollesse il s'endort volontiers ;

Tantôt à la chasse il se tue.

Après n'avoir rien fait pendant huit jours entiers ;
Tout un jour on le voit qui travaille , & qui sue.

D'eau de riviere le matin

Il fait un excès ridicule ;

Et pour se rafraîchir demain ,

Aujourd'hui l'insensé se brûle.



A V A N T d'être prodigue , il faudroit être quitte.

Je connois quelqu'un , cependant ,

Qui , libéral-injustement ,

Donne plutôt qu'il ne s'acquitte.

Tandis que , par ses dons , Cléanthe refuseite ,

Damon , son créancier , meurt faute de paiement.

De cette pratique illusoïre

Quel est le secret fondement ?

Notre orgueil ; & voici comment :

A faire ce qu'on doit , on acquiert peu de gloire ;

Faire plus qu'on ne doit , annonce un cœur plus grand.



V O U S qui , maîtres passés dans l'art déclamatoire ,

Par des discours fleuris , charmez votre auditoire ,

Sublimes appuis du Barreau ;

Et vous , qui gouvernant les rênes du Bureau ,

Primez dans le talent de rédiger mémoire ,

Calcul , états & bordereau ,

Votre art est lucratif, le produit en est beau.
 Mais en vain, près d'Iris, vous cherchez la victoire,
 Ne prétendez pas à la gloire
 D'être, avec les guerriers, au pair & de niveau:
 Vous avez beau d'Amour feuilleter le grimoire;
 Vous avez beau, pour plaire, user votre cerveau;
 Votre amour, avec eux, fera toujours en risque;
 Sur vous, dans tous les tems, ils auront quinze & bisque;
 Quand même contre un seul, dix de vous seroient joints.
 Certain air cavalier, sitôt qu'on le regarde,
 Soumet bien mieux que vous la beauté léoparde:
 Et nous avons plusieurs témoins,
 Qui prouvent que plumet, point d'Espagne & cocarde
 Valent six mois de petits soins.



Nous blâmons tous les jours les Grecs & les Romains,
 Dont le zèle coupable offroit des sacrifices
 A mille Détés, ouvrages de leurs mains.
 Dans nos jugemens inhumains,
 Qu'il est d'erreurs, & de caprices,
 De préjugés, & d'injustices!
 Nous, quoique mieux instruits, quoique des livres saints
 Nous ayent des faux croyans montré les précipices,
 Avouons-le: faisons-nous mieux?
 N'avons-nous pas des Dieux factices?
 Et ne nous voit-on pas déifier, comme eux,
 Nos passions, & tous nos vices?



Nous voulons tous les jours, quoiqu'enfans de la terre,
Percer & pénétrer le séjour du tonnerre.

L'espoir de parcourir la haute région

Nous excite à voler sur les traces d'Icare ;

Mais , loin de réussir dans notre ambition ,

D'erreurs & d'embarras vient une légion

Qui nous désarçonne & nous barre.

Nous raisonnons : d'accord ; mais quel fruit en a-t-on ?

Toujours quelque sophisme en chemin nous égare ;

Dans nos raisonnemens nous noyons la raison.



JE vois de toutes parts des hommes mécontents
De ne pas vivre assez longtems.

Pour moi , qui suis de leur sottise

Et complice , & témoin ; ce qui fait ma surprise ,

C'est de voir que la faux dont s'arme le trépas ,

Plutôt ne nous moissonne pas.

Forçant à tout moment les loix de la Nature ,

Du jour faire la nuit , & de la nuit le jour ,

Sur les plaisirs , & sur l'amour ,

Ne connoître point de mesure ;

Boire sans soif , manger sans fin ,

Payer bien cher un assassin

Qui , de poivre & de sel chargeant la nourriture ,

Donne un goût piquant au venin ;

Des mortels d'aujourd'hui c'est la commune allure.

Elle regne à tout âge , en tout tems , en tous lieux.
Les hommes , dites-moi , vû toute leur folie ,
Ont-ils quelque raison de reprocher aux Dieux
La brièveté de la vie ?



LA qualité de Gentilhomme
Est un titre de plus , pour vivre en honnête homme ;
Cependant , je vois tous les jours ,
Que l'on se comporte au rebours.
En bonne foi , daignez m'apprendre
Si vous agissez noblement ,
Et si c'est faire honneur à ce titre éclatant ,
Que d'emprunter , pour ne pas rendre ,
Et de couler à fond Ouvrier & Marchand.
Au métier de voleur un fripon qui se livre ,
Est forcé de voler pour vivre.
Vous , pourquoi trompez-vous & le tiers , & le quart ,
Membres honteux de la Noblesse ?
C'est pour vous dégrader par l'excès & l'ivresse ;
C'est pour faire admirer le luxe dans un char ;
C'est pour séduire l'innocence ,
Pour entretenir la licence ;
C'est pour passer le jour & la nuit au brelan ;
C'est pour payer à des Danseuses ,
Des plaisirs , des faveurs , dont les suites fâcheuses
Vous font recourir à Daran.



CROYEZ-VOUS qu'un Berger , dans son état modique ;
 Ait tant à se plaindre des Dieux ?
 Je m'en rapporte à vous , esprits ambitieux.
 Le premier d'une République
 A-t-il un partage odieux ?
 Ce manant si grossier , ce pastre si rustique ;
 Tel que vous le voyez , est Roi.
 Il jouit de l'honneur insigne
 De voir deux cens sujets asservis à sa loi ;
 Jamais de mécontent , nul fâcheux qui rechigne :
 Tous , sans dire ni qui , ni quoi ,
 Se rangent en bon ordre à l'endroit qu'il assigne :
 Dans ce lieu chacun se tient coi ,
 L'on ne passeroit pas les bornes d'une ligne.
 Il a deux lieutenans , l'un & l'autre très-digne
 Qu'il ait confiance en leur foi ;
 Au moindre mot , au moindre signe ,
 Vous les voyez tous deux voler à leur emploi ;
 Sentinelle jamais n'a mieux sçu sa consigne.
 Dit-il , allez ; on va : revenez ; on revient.
 On sort , on mange , on boit , on dort , quand il désire ;
 Le sceptre pastoral qu'il tient ,
 Gouverne , dirige & contient
 Tout ce qui vit sous son empire :
 Ses ordres reglent tout , il commande en un mot ,
 Et c'est pour l'amour-propre un grand point , un gros lot.



SOUVENT

SOUVENT qu'en dira-t-on? produit de bons effets :

J'en sçais un exemple tout frais ,

Qu'il faut qu'ici je vous rapporte.

Le riche Chrémès , depuis peu ,

A fait du haut en bas équiper son neveu ;

Croyez-vous que pour lui son amitié soit forte ,

Et qu'en le traitant de la sorte ,

Le bien de ce neveu soit son unique objet ?

Point du tout. Quel est donc ce mobile secret ,

Qui le sollicite & le porte

A s'illustrer par ce bienfait ?

Il craint qu'en ce neveu quelqu'un ne le méprise :

Il appréhende qu'on ne dise :

Un tel est son parent , voyez comme il est fait ,

Regardez de quel air cette figure est mise.

Son équipement prouve bien

Que leur source & leur origine

Ne sont pas ce qu'on s'imagine ,

Et que monsieur son oncle est un homme de rien.



DANS ces agréables vallons ,

L'autre jour , voyant paître un troupeau de moutons ;

Une réflexion soudaine ,

A leur occasion , vint luire à mon esprit ;

Et pour vaincre l'orgueil de mon ame trop vaine ;

La Raison m'entretint un moment , & me dit :

Toi , qui ne fers de rien sur terre ,

Tome IV.

G

Qui, pour le bien public, de tes jours n'a rien fait,
 Mérites-tu qu'on te préfère
 A ce doux animal aux hommes salutaire ;
 Et qui par un triple bienfait,
 Tous les jours les nourrit, les couche, & les revêt.



P A R nos travers, par nos caprices,
 Par nos humeurs, nos injustices,
 Par les égaremens d'un ridicule amour,
 Par la débauche & le désordre,
 Il ne se passe pas un jour,
 Que sur nos actions nous ne donnions à mordre.
 Tout nous déprime, & cependant
 On nous voit sur chacun donner le coup de dent.
 De la foiblesse humaine & de la petitesse
 Peut-on plus loin porter l'excès ?
 Nous lançons tous les jours les plus sensibles traits,
 Et la moindre offense nous blesse,
 Toujours vains, orgueilleux, étourdis, indiscrets,
 Nous disons toujours des bêtises,
 Nous faisons toujours des sottises,
 Et nous n'en pardonnons jamais.



S'IL arrive jamais qu'Iris, en compagnie,
 Donne une louange à Sylvie,
 Qu'on y prenne garde, on verra,
 Qu'attentive à soi, cette belle,
 Dans sa rivale ne louera,
 Que ce qu'elle a de plus beau qu'elle.



DES enfans que l'Hymen fait faire,
Voici le partage ordinaire.

Quoique d'un même couple un grand nombre soit né,
La cause de leur être extrêmement differe.

C'est l'Amour qui produit l'ainé,
Des cadets le Devoir est pere.



JE n'ai jamais passé pour homme à faire peur ;
Et je ne fus jamais rien moins qu'un Olindeur.
Depuis peu , cependant , j'ai fait trembler un homme ;
Mais trembler , s'il vous plaît , comme on ne tremble
[point.

Ecoutez , & vous sçauvez comme
Cela s'est fait de point en point.

Je sçavois qu'il avoit un bien considérable ;
Et qu'il étoit sujet à l'erreur détestable
De ceux qui font leur Dieu de ce puissant métal ;
Qui fait dans l'Univers tant de bien & de mal.
L'ayant donc apperçu l'autre jour dans la rue ,
Le sort , fort à propos , vous présente à ma vue ;
Lui dis-je : j'ai deux mots à vous dire en secret ,
Eloignons-nous un peu , nous aurons bientôt fait.
Je n'étois pas alors en trop bon équipage ,
Et j'affectois un air craintif , embarrassé.
La frayeur aussitôt blanchissant son visage ,
Je vois un homme triste & décontenance ,

Gij

Qui craignant un emprunt , tire aussitôt sa montre :
 Je ne puis , on m'attend , je cours , je suis pressé ;
 Vous me direz cela dans une autre rencontre :
 Les tems sont malheureux , personne ne fait rien ;
 J'ai beaucoup à payer , & je n'ai pas un double ,
 Souffrez que je vous quitte. Il part , je le retien.
 Me confiant en vous , repliqué-je , je vien
 Vous demander.... La fièvre , à ce mot , lui redouble ;
 Voilà mon homme mort , il n'a jambe , ni bras.
 Tout son sang est glacé du haut jusques en bas.
 Après avoir joui quelque tems de son trouble :
 Je viens , lui dis-je enfin , je viens vous demander
 Ce que vous me pouvez aisément accorder.

C'est votre avis prudent & sage ,

Sur un certain petit ouvrage ,

Que j'ai ce matin ébauché.

O prodige ! il renaît , son œil s'ouvre , il respire.

Guéri de sa terreur , & n'étant plus fâché ,

Il me fit un souris , d'un air qui sembloit dire :

M'en voilà quitte à bon marché.

Oh ! que je me suis bien donné la comédie !

Et que le cœur de l'homme , à ma philosophie ,

Ce jour-là s'est bien déployé !

Non , jamais je n'eus de ma vie ,

Tant de joye , & tant de pitié.

C'est ainsi que , malgré la Fortune traitresse ,

Et la rigueur qu'elle a pour moi ,

Tous les jours , aux dépens de l'humaine foiblesse ,
Je me divertis comme un Roi.

LE DÉMOCRITE MODERNE.

QUAND j'ai du tabac dans ma pipe ,
Sur mon buffet du moraché ,
Mon esprit sçait tout , s'émancipe ,
Par moi tout vice est épluché.
Je ris d'un fou qui , sans principe ,
S'étant à la rime attaché ,
Croit égaler l'Auteur d'Œdipe ,
Pour quelqu'opuscule broché ,
Par les Caillettes recherché.
Je ris d'un Plaideur accroché
Dans des procès où l'on le pipe ;
Qui d'un faux espoir alléché ,
Pour nourrir la ferre & la grippe ;
N'est vêtu , nourri , ni couché.
Je ris du délire d'Alcipe ,
Qui de la peinture touché ,
Dans toutes les ventes niché ;
Prenant pour un vrai prototype ;
Croute & croquis mal ébauché ,
Pour connoisseur s'est affiché.
Je ris du travers de Xantipe ,
Qui du goût des fleurs entiché ,
Donne cent francs d'une tulipe ;

Qu'il croit avoir à bon marché.
 Je ris du fils du vieux Chrysis,
 Cet imbécille débauché,
 Qui dans une vieille Guenipe,
 Plus affreuse que le péché,
 Croyant voir une autre Ppsyché,
 Pour des restes usés dissipe
 Rentes & fonds en vrai Miché.

SI jamais, comme un tel, je nâge en l'opulence,
 Je me servirai mieux du bien qui me viendra ;
 Pour mes amis dans l'indigence
 Ma bourse toujours s'ouvrira.
 C'est ainsi qu'avant sa fortune,
 Parloit ce gros Rondin. Depuis qu'un heureux sort,
 Bannissant loin de lui la disette importune,
 De cinq ou six cens marcs garnit son coffre-fort,
 Loin d'exécuter ses promesses,
 Loin d'employer bien ses richesses,
 Les vilains procédés de ce vieux ladre-là
 Font souhaiter partout qu'un revers le débanque.
 Voici ce que l'on peut conclure de cela :
 La volonté nous vient, quand le pouvoir nous manque ;
 Le pouvoir nous vient-il, la volonté s'en va.



TANT qu'il plaît au Destin de nous laisser sur terre ;
 D'un bataillon d'erreurs, doutes & préjugés,

Nos cœurs sont sans cesse assiégés.
 Lance en main , casque en tête , ainsi-qu'un Militaire ,
 Il faut qu'à tout propos , notre foible Raison ,
 De même qu'un Bellérophon ,
 Se batte contre la Chimere.
 Tous les jours quelque choc , quelque affaut nous altere ;
 Plus souvent vaincus , que vainqueurs ,
 Aujourd'hui dans les ris , & demain dans les pleurs ,
 Pendant le dur combat l'âge vient à grande erre ;
 Bientôt nos pas tardifs & nos corps tremblotans
 Annoncent nos derniers instans.
 La fièvre prend, on meurt, sous la tombe on nous serre ;
 Doute , erreur , préjugé , chimere ,
 Disparoissent en même-tems.
 Ainsi se termine la guerre ,
 Et le combat finit , faute de combattans.



SE peut-il que l'extravagance
 Mette en nous tant d'inconscience !
 Nous chantons les Saints tous les jours ,
 Nous agissons tout au rebours.
 Tout haut nous nous appellons freres ,
 Pour être tout bas adversaires.
 Nous nous targuons de la raison ,
 Pour ne point suivre sa leçon.
 Ce que nous n'avons pas , nous tente ;
 L'avons-nous : nous n'en voulons plus.
 Giv

Veut-on que l'on se taise : on chante ;
 Veut-on que nous chantions : *motus*.
 Si Climene nous fuit , nous courons après elle ;
 Nous nous en éloignons , recherchés par la Belle,
 Tous les jours sur la Faculté ,
 Nous lançons des traits de satire ;
 Puis à la moindre infirmité ,
 Chez nous , par notre ordre , on l'attire ;
 La paix nous charme , & nous cherchons
 Ce qui renverse son empire.
 Nous voulons vivre , & nous faisons
 A nos jours tout ce qui peut nuire.
 Nous plaignons l'homme malheureux ;
 Lui souhaitons ce qu'il désire ;
 Si le sort remplit tous ses vœux ,
 Notre cœur jaloux en soupire.
 Quelle sotte humeur ! quel délire !
 Mortels , vous verra-t-on toujours
 Si prompts à démentir vos faits & vos discours !



TO U S les jours , quand il nous arrive
 Quelqu'accident injurieux ,
 Devons-nous , d'une voix plaintive ,
 En demander raison aux Dieux ?
 Il n'est point , à mon sens , de plus grande chimère ;
 Les fi , les car , les mais , n'y font que de l'eau claire ;
 Tout ce qu'on voit sur terre , insectes , végétaux ,

Plantes , arbrustes , animaux ,

Subissent la même fortune :

La même destinée à tous devient commune :

D'où vient que , sous mes pieds , certain insecte meurt ,

Tandis qu'un grand nombre en réchappe ?

D'où vient que ce jeune arbre expire par le heurt

D'un tombereau plein qui le frappe ;

Tandis que ses voisins en fleur ,

Par de brillans rameaux enchantant notre vue ,

Promettent de monter un jour jusqu'à la nue ?

D'où vient que tels oiseaux , au sortir de leurs nids ,

Sont inhumainement croqués par les mitis ?

D'où vient que cette fleur éprouve sa ruine ,

Par l'attaque d'un ver qui ronge sa racine ?

C'est ainsi que souvent un enfant au berceau ,

Tourmenté par les vers , descend dans le tombeau.

C'est ainsi qu'un effieu qui se rompt dans la rue ,

Tombe sur un passant , le fracasse & le tue.

C'est ainsi que du toit une tuile volant

Frappe un homme qui cause , & l'assomme en parlant.



QU'E le monde est changé depuis le siècle d'or !

Par un fâcheux abus , dont il faut qu'on gémissé ,

Des Mortels la moitié , les trois quarts , plus encor ,

Sont entretenus par le vice.

Le vice est leur soutien , le vice est leur recours ;

Sans le vice la faim termineroit leurs jours.

Si les vertus encore habitoient sur la terre ;
 Plus de mauvaise foi , partant point de Notaire ;
 Plus d'excès , plus de Médecin ;
 Plus de procès , plus d'injustice ;
 Plus de Greffe , plus de larcin ,
 Serviteur aux mangeurs d'épice ;
 Plus de gourmands , ni de bûveurs ;
 Et partant plus d'empoisonneurs ;
 Plus de ponpons , adieu les modes ;
 Plus de mensonge , adieu les odes.



IL n'est point ici bas de si chétif Mortel
 Qui ne se flatte assez pour croire
 Qu'il doit être l'objet des soins de l'Eternel ;
 Et régner seul en sa mémoire.
 De pluie a-t-il besoin : vite , & dans le moment ,
 Pour arroser quatre laitues
 Dans un jardin , qui n'a que le quart d'un arpent ,
 L'eau du ciel à son gré devoit fendre les nues ,
 Et pour mieux humecter , tomber tout doucement.
 Faut-il qu'il fasse un tour aux champs , ou dans la ville ,
 L'astre des cieux devoit , à ses desirs docile ,
 Pour lui seul , au mépris du reste des humains ,
 Ramener le beau tems , & sécher les chemins.
 Son esprit , tout à lui , ne s'embarrasse guère
 Si ce qui lui convient aux autres est contraire.
 Les Destins ont rempli ses vœux intéressés ,
 Il est satisfait , c'est assez.



JE connois de certaines gens
 Qui , lorsqu'ils étoient indigens ,
 Regardoient volontiers l'épargne comme un vice ;
 Qu'ils sont changés depuis ce tems !
 Le premier sac de mille francs
 Dans leur maison fit entrer l'avarice ;
 Et de leurs biens croissans suivant le cours heureux ,
 Toujours cette avarice a redoublé chez eux .
 Si bien qu'à force d'être chiches ,
 Malgré leur fortune & leur bien ,
 Ils sont aujourd'hui bien moins riches ,
 Que lorsqu'ils n'avoient presque rien .
 C'est ainsi que , dans ce bas monde ,
 L'homme ennemi de son bonheur ,
 S'opposant même au sort , quand le sort le seconde ,
 De sa peine devient l'auteur ;
 Et que , dans son erreur extrême ,
 Il fait l'instrument de ses maux .
 De ce que la bonté suprême
 Veut lui donner pour son repos .



D'ALMANACHS si j'étois faiseur ,
 Bientôt mieux que tout Astrologue ,
 Dans Paris , je prendrois faveur ,
 Et j'aurois partout grande vogue .
 Pour me garantir des défauts

Dont le métier est susceptible ,
 Pour ne prédire rien de faux ,
 Je prendrois tout le soin possible .
 Je prédirois aux pourchasseurs
 D'une gentille anti-Lucrèce ,
 Dans leur calcul bien des erreurs ;
 S'ils comptoient plaire sans espèce .
 Je présagerois à Laïs .
 L'appui d'un bon Milord des Fermes ;
 Du crédit aux jeunes Marquis ,
 Et de bons prêteurs à longs termes ;
 A la Musique bien du vin ;
 Bien des dupes au Médecin ;
 Aux Officiers bons équipages
 Fournis par le soin des Amours ;
 Aux Duchesses de jolis Pages ,
 Bons Écuyers Cavalcadours ;
 Triomphe à l'Actrice jeunette ;
 Gloire & profit aux bons Auteurs ;
 Des blancs-becs aux jeunes coquettes ;
 Table ouverte aux maigres Rimeurs .



JE crois que le manteau de la Religion
 Est le plus grand manteau du monde :
 Pour connoître le vrai de cette opinion ,
 Que votre œil examine & sonde
 Tout ce qui se passe à la ronde .

Vous verrez quel excès d'abomination ;
Caché sous ce manteau , se glisse , & nous inonde ;
Tout ce qu'aux faux dévots dicte la passion ,
Sur l'intérêt du Ciel se fonde.

Quelqu'un s'oppose-t-il à leur ambition :
Dans le sens du schisme il abonde ;
Et vite à l'Inquisition.

Si l'on n'ose du Styx lui faire passer l'onde ,
L'exil , à tout le moins , est sa punition.
L'imposture , à l'abri du voile en question ;
Voit régner la malice en cruautés féconde.
Partant , nul manteau , dans le monde ,
N'est si grand que celui de la Religion.



L'INTÉRÊT partout dominant ;
Le sentiment proscrit , l'humanité défunte ;
Font qu'il est rare maintenant
De prêter à quiconque emprunte.
C'est en vain que , d'un air douloureux & touchant ,
Il expose à nos yeux le besoin qu'il endure ;
D'un mot négatif & tranchant ,
On vous l'écondult sur le champ.
S'il arrive , par aventure ,
Qu'on veuille bien le secourir ,
Souvent une parole dure ,
Toujours quelque petit murmure ,
Joint de l'amertume au plaisir.

O tems ingrat que je déplore !
 Est-ce ainsi que le bien se fait ?
 Quelque fois on oblige encore ;
 Mais loin d'obliger tout-à-fait ,
 Par la manière on deshonore
 Le bienfaiteur & le bienfait.



LA population produit de bons effets ;
 D'un Royaume elle fait la force & la richesse ;
 Mais le mal-aise , la détresse
 Sont un obstacle à ses progrès.
 La peur de faire un misérable
 Fait souvent manquer au devoir.
 N'est-ce pas pour l'État un sort bien déplorable ,
 Quand il faut qu'un mari consulte son avoir ,
 Avant de se résoudre à faire son semblable ?



NOTRE cœur , tous les jours , à nous-mêmes fatal ,
 Sous les couleurs du bien , nous présente le mal.
 Du nom d'économie , il pare l'avarice ;
 Du voile de prudence , il masque l'artifice ;
 Il change en grandeur d'âme , un orgueil absolu.
 Par lui , ce qui n'est qu'injustice
 Du manteau d'équité se trouve revêtu.
 C'est ainsi que toujours sa flatteuse malice ,

D U S I E C L E.

159

Pour mieux donner le change à l'esprit prévenu ,
Met adroitement sur le vice
L'étiquette de la vertu.



JE sçais que la louange enfle la vanité ,
Et que , dans certains cas , elle devient fatale ;
Mais convenons aussi que souvent la morale

En tire quelque utilité.

Considérez un homme en sa tendre jeunesse ,
Dans son enfance même , au sortir du berceau ;
Si la maman le flatte , & lui dit qu'il est beau ,

Dans le moment il se redresse ;

Vous voyez le petit joufflu

Se rengorger pour plaire , & dans sa petitesse

Montrer un air de gentillesse.

Ce merveilleux effet à la louange est dû ;

Sur ce point , qui toujours , & partout intéresse ;

Nous sommes tous enfans jusques dans la vieillesse.

Ainsi , pour exciter à suivre les vertus ,

Pour attacher de plus en plus

Les gens de bien à la sagesse ,

Je crois que , sans blesser le souverain Auteur ;

Nous pouvons avec art , avec délicatesse ,

Carresser quelquefois la petite foiblesse

Que tout homme , en naissant , apporte dans son cœur.



QUAND un couple s'engage au champêtre séjour,
 C'est tout autrement qu'à la Cour.
 Dans les champs, le penchant décide ;
 A la Cour, l'intérêt préside :

La sombre politique en a banni l'amour.
 Chez les époux ruraux la famille foisonne
 D'héritiers : c'est l'Amour qui peuple leurs foyers.
 Aux époux couronnés la politique en donne.
 Le devoir fait les Rois ; le plaisir, les Bergers.



DES Hollandois la sage politique,
 Pour le bien de la République,
 Sçut établir des Clapermans,
 Qui, des devoirs de l'hyménée,
 Chaque heure de la nuit, jusqu'à la matinée ;
 Ont le soin d'avertir tous les maris dormans.
 Cet établissement là-bas est salulaire ;
 Mais que produiroit-il ici ?
 Vingt Clapermans, d'une voix de tonnerre,
 Ne réveilleroient pas, je crois, un seul mari.



DEux Héros, ici, je vous trace l'esquisse.
 Jugez-en, vous qui m'écoutez ;
 Pesez leurs qualités,
 Au poids de la Justice.
 Le premier, belliqueux & de gloire jaloux,

De l'Europe vingt fois déchira les entrailles ;
 Vingt rivaux subjugués ont senti son courroux ;
 Il a gagné trente batailles ;
 Son tonnerre bruyant foudroya cent murailles ;
 Deux cent mille ennemis sont tombés sous ses coups.
 Le second , de la guerre évitant les injures ,
 Rendit , par d'utiles travaux ,
 Les chemins plus aisés , & les routes plus sûres.
 Il a fait quatre ports , bâti douze arséniaux ,
 Desséché cent marais , fait creuser dix canaux ,
 Etabli vingt manufactures :
 Pour qui décidez-vous entre ces deux Héros ?



A Paris , chaque jour , je vois
 Peu d'amitié , bien des carresses ;
 Peu de bienfaits , bien des promesses ;
 Beaucoup de braves , peu d'exploits ;
 Peu de raison , bien du caprice ;
 Peu d'art , & beaucoup d'artifice ;
 Fort peu de mœurs , beaucoup de loix ;
 Beaucoup d'ouvriers , peu d'ouvrages ;
 Beaucoup de chanteurs , peu de voix ;
 Bien des visages ,
 Peu de minois.



LA beauté , je le sçais , est un don précieux :
 Le Sexe lui doit l'art d'enchaîner la victoire :

Mais je ne connois rien de si pernicieux.

En deux mots , voici son histoire :

Elle remplit d'orgueil celles qu'elle embellit ;

D'aigreur , de haine , de dépit ,

Les spectatrices de sa gloire ;

De maux , d'ennuis , & d'humeur noire ,

Les malheureux qu'elle asservit.



J A D I S , on appelloit nos peres

Jean , François , André , Nicolas ,

Robert , Jacques , Simon , Thomas.

Tous ces noms aujourd'hui semblent trop ordinaires ;

Le Vulgaire même en est las.

Les noms qu'aux champs , comme à la ville ,

Les parreins donnent maintenant ,

Sont César , Alexandre , Achille ,

Hector , Alphonse , Ferdinand.

Quelles chimeres sont les nôtres !

Funeste ambition , trop soumis à tes loix ,

Nous quittons les noms des Apôtres ,

Pour nous parer de ceux des Rois !



T Ous les hommes sont fous , maraude , fourbes , ingrats ,
Traîtres , menteurs & scélérats :

Le Sexe ainsi fait notre éloge.

C'est pourtant pour ces coquins-là ,

Que pendant six heures d'horloge ,
 Coëffeuſe , Laqueton , Soubrette , & cætera ;
 Sur un buſte appliquant leur vigilance entiere ;
 Tantôt de-çà , tantôt de-là ,
 Se donnent plus de mal que l'on n'en prend pour faire ,
 Dieu me pardonne , un opéra.
 C'eſt pour eux , c'eſt pour être en état de leur plaire ,
 Qu'on apprend à s'étendre au fond d'une bergere ;
 C'eſt pour eux qu'on s'inſtruit des graces du ſopha ;
 C'eſt pour eux qu'au Palais on vend mille babioles ;
 C'eſt pour eux que l'on va , chez Boutray , faire achas
 De cent ajuſtemens frivoles ;
 Et c'eſt pour eux que , chez Duchapt ,
 Un cercle gracieux d'aimables travailleuſes
 Font , du matin au ſoir , ſervir leurs doigts experts
 A mettre , ſur des habits chers ,
 Des bagatelles ruineuſes ,
 Qui mettent la cervelle & la bourse à l'envers.



L O R S q u'à remplir nos vœux la Fortune attentive
 Chez nous a fait pleuvoir le métal de Plutus ,
 Oh ! combien de parens , juſqu'alors inconnus ,
 Accourent nous marquer l'amitié la plus vive ,
 Et les vœux les plus affidus !
 Comment ? à quel degré ? d'où ſont-ils deſcendus ?
 C'eſt ce dont nul d'entr'eux n'a preuve déciſive :
 Souvent même il nous en arrive ,

Qui viennent d'aussi loin qu'*Alfana* vient d'*Equus*.

Il est plaisant de les entendre

Fouiller dans leurs ayeux , & r'ouvrir leurs tombeaux ,

Pour faire éclore de leur cendre

De consanguinité quelques titres nouveaux ,

Où nous ne pouvons rien comprendre ,

Et que l'intérêt seul forge dans leurs cerveaux.



JÉ ne suis pas surpris de voir plus d'un Notaire

Parqueter son plancher , & dorer son plafond ;

Après que sur la place ils ont mis notre fond ,

Nous leur donnons encore un honnête salaire ,

Pour les payer du gain qu'ils font.



DANS votre demeure champêtre ,

Moutons , petits moutons , que votre sort est doux !

Tous les jours en repos nous vous y voyons paître ;

De votre heureuse paix que mon cœur est jaloux !

Vous n'avez pas , dans vos retraites ,

Ce tas d'importuns rebutans ,

Ni cet essain fâcheux de langues indiscrettes ,

Qui troublent des cités les tristes habitans.

Vous n'avez point de ces faux sages ,

De ces indignes personnages ,

Qui portent deux ou trois visages.

Vous n'avez point de ces fripons ,

Qui tous les jours , en cent façons ,
 Des liqueurs nous font des poisons ;
 Point de cousin qui vous épuise ,
 Point de voisin qui vous détruisse ,
 Point d'anonyme qui vous nuise ,
 Point de domestique voleur ,
 De Maître-d'hôtel picoreur ,
 Ni d'Intendant , grand fourageur ;
 Point de créancier qui lamente ,
 Point de crieur qui vous tourmente ,
 Point d'usurier qui vous sergente ,
 Point d'impertinens curieux ,
 Point de contrôleurs ennuyeux ,
 Point de bavards fastidieux ,
 Point de ces fins lorgneurs d'espèce ,
 Point de Seigneur qui vous carresse ,
 Point d'emprunteur qui vous redresse ,
 Point d'Avocat à consulter ,
 Nul Rapporteur à visiter ,
 Aucun Juge à solliciter .

Dans votre demeure champêtre ,
 Moutons , petits moutons , que votre sort est doux !
 Tous les jours en repos nous vous y voyons paître ;
 De votre heureuse paix que mon cœur est jaloux !



C O M B I E N voit-on de jeunes gens
 Ne parler que de bagatelles ,

D'habits d'hyver & de printems ,
 De frisure & modes nouvelles !
 Combien , vis-à-vis d'un miroir ,
 Plus longtems que ne font les Dames ,
 Cherchent , du matin jusqu'au soir ,
 L'art d'inspirer de tendres flammes ,
 Et n'ont de plaisir qu'à se voir !
Dans ce séjour , oh ! que d'hommes font femmes !

Combien de Dames , chaque jour ,
 Ont un esprit , en fait d'amour ,
 Aussi changeant que nous le sommes !
 Combien , dans des repas secrets ,
 Sablent le mouffeux par excès !
 Combien , sous le nom d'économes ,
 Disposent de tout au logis ,
 Dans leurs coffres tiennent les sommes ,
 Et font la part à leurs maris !
Dans ce séjour , que de femmes font hommes !



CE que dans le monde on appelle
 Un agréable libertin ,
 Nous paroît un homme divin ,
 Qui dans l'art d'amuser excelle.
Toujours riant , chantant , un enjouement sans fin
Le fait passer pour le modèle
Du plus agréable destin.

Fertile en brillantes folies ,
 Dans la mousse du vin d'Aï ,
 Il puise un essain de faillies ,
 Dont tout le cercle est réjoui.

Chacun est enchanté du plaisir qu'il fait naître ;

Dans ses propos , où la gaité
 Triomphe avec la liberté ,
 Tout est feu , pétard & salpêtre.

Mais s'abandonnant trop à ses fougueux transports ;

Donnant dans tout , courant sans cesse
 De sa bouteille à sa maîtresse ,

Il s'use , en peu de tems , l'esprit comme le corps ;

Et bientôt cette double yvresse

Le dépêche au pays des Morts.

Je le compare à la fusée ,

Qu'on voit , par la vertu de la poudre , embrasée ,

Dans l'air , à grand bruit , s'élever ;

Mais qui tout d'un coup est usée ,

Et brille un instant pour crever.



V O U S êtes , Messieurs nos époux ,

Nos chefs , nos maîtres , & nos guides ;

Vous avez plus de force , & plus d'esprit que nous :

Pourquoi , s'il vous plaît , voulez-vous ,

Quand vous êtes légers , inconstans & perfides ,

Que des devoirs que vous bravez ,

Dans toute leur rigueur soient par nous observés ?

Un Sexe , selon vous , plus foible & plus fragile

Que le verre & l'argile ,

Fera-t-il , dites-moi , ce que vous ne pouvez ?

Tous les jours , de Belles en Belles ,

Nous voyons voltiger vos flammes infidelles.

Liés par des vœux solemnels ,

Dont les Dieux sont garants , faits au pied des autels ;

Vous leur donnez sans fin des atteintes mortelles ,

Qui font à vos Moitiés souffrir des maux cruels ,

Et vous en exigez des ardeurs éternelles !

Leur doit-il être défendu

De prendre leurs chefs pour modeles ?

Quel droit vous reste-t-il , quand le leur est perdu ?

Qu'osez-vous demander ? Et que vous doivent-elles ,

Quand vous les sevez de leur dû ?

Ce sujet est fertile , & la matiere est ample ;

Mais pour la mettre en racourci ,

Je vais finir par ce vers-ci :

Le chef des deux époux doit en être l'exemple.



D' , c'est curiosité

Qui conduit l'homme à la beauté ;

Beauté mene à l'amour , l'amour à l'espérance ;

L'espérance mene à dépense ,

A petits soins , à vigilance ;

Ceux-ci menent au doux retour ;

Doux

Doux retour mene à jouissance ;
 Jouissance mene au plaisir ;
 Le plaisir , quelquefois , mene à nouveau desir ;
 Nouveau desir souvent conduit à violence ;
 Violence mene à l'excès ;
 L'excès nous conduit à souffrance ;
 Souffrance nous mene aux regrets.



DANS un tems pluvieux , quand je suis dans la rue ,
 Forcé de me trainer à pié ,
 Triste , confus , humilié ,
 Je m'abaisse & me diminue ,
 De peur d'être vu de quelqu'un :
 De salut , je n'en fais aucun ,
 Et quiconque m'en fait , me tue.
 Suis-je auprès d'un Seigneur , dans son carrosse assis :
 Ma personne fait voir toute son étendue ;
 Deux fois , comme un ballon , je m'enfle & me grossis ,
 A droite , à gauche je salue ;
 De tous côtés portant la vûe ,
 Du plus loin que je vois passer
 La moindre de mes connoissances ;
 Par la portiere on voit ma tête s'élancer ;
 Je lui fais mille révérences.
 Savourant à l'excès cette ombre de splendeur ;
 A tout ce que je vois j'annonce ma grandeur.



DA M O N me dit un jour : nulle affaire aujourd'hui

Ne m'arrête en mon domicile ;

Il fait beau , sortons de la Ville ,

Allons aux environs égayer notre ennui.

Votre compagnie est charmante ,

Et j'aurois , répondis - je , un plaisir infini.

Mais , puisque vous n'avez nulle affaire pressante ,

Cliton , votre meilleur ami ,

Pour dette est détenu : son sort est déplorable ;

Jadis il fut vous voir dans un état semblable :

Son logis n'est pas loin , tout-à-l'heure allons-y.

Le voir aujourd'hui ! Non , je ne sçaurois le faire.

Eh ! mon Dieu ! je n'y pensois pas.

C'est demain que se doit juger certaine affaire ;

Il faut solliciter Procureurs , Avocats :

Le Rapporteur m'attend & chez son Secrétaire

Je m'en vais courir de ce pas.

De plus , il faut chez un Notaire

Faire une contre-lettre & signer deux contrats ,

Tout ira mal , si je diffère ;

Pardon , si je vous quitte. Il me quitte en effet.

Laissons ce faux ami remplir son caractère ,

Et réfléchissons sur ce fait.

Une minute avant , libre d'inquiétude ,

Il n'avoit , disoit-il , aucun soin sur les bras ;

Voyez comme chez lui dans un instant , hélas !

De l'isle de l'Ingratitude
Vient une flotte d'embaras !
Ce procédé , dans ces climats ,
Devient un vice d'habitude ;
Tous les jours même chose arrive en pareil cas.



SI l'on ne tendoit des embuches
Qu'aux renards , cerfs , daims , sangliers ;
Cerviers , corbeaux , vautours , autruches ,
Singes , guenons , serins , perruches ,
Et toutes fortes de gibiers ,
Je le pardonnerois bientôt & volontiers.
Mais de tous les côtés je vois que l'on en dresse ;
Aux dupes le joueur ; aux Juges l'Avocat ;
Le vendeur aux chalands ; le flatteur à l'Altesse ;
Le donneur de mémoire , aux Soutiens de l'Etat ;
Les cœurs ambitieux , à ceux de leur espèce ;
La gloire aux Conquérens ; la fortune aux Marins ;
L'intérêt à l'honneur ; l'amour à la sagesse ;
Et l'espoir à tous les humains.



NO U s voyons tous les jours quelque vieux Marador,
Qui se sentant tout prêt d'aller au sombre bord ,
Pressé du remords qui le pique ,
A l'héritier de son trésor ,
Laisse le soin , après sa mort ,

D'acquitter une dette antique.

L'héritier est exact à recueillir tout l'or ;
 Mais laissant dans l'oubli la dette surannée ,
 Il remet le paiement de jour en jour d'abord :
 Après , de mois en mois ; puis , d'année en année ;
 Tant , & si bien qu'au jour qui termine son sort ,
 La dette n'étant pas encore terminée ,
 Il en charge celui qui de son coffre-fort
 Doit avoir la clef fortunée.
 Celui-ci la renvoie à ceux de sa lignée ;
 Ces derniers à leur fils la réservent encor ,
 Tant de fois enfin l'on diffère ,
 Qu'au bout d'un siècle , ou deux , ce malheureux
 [paiement ,
 D'hoirs en hoirs retardé , toujours demeure à faire ,
 Et ne sera pas fait au jour du Jugement.



P O U R V U de quelque connoissance ,
 Et pouvant à l'utile occuper ton esprit ,
 A quoi bon , me dis-tu , cette froide indolence ,
 Qui dans le repos t'engourdit ?
 Travaille , cours , agis , cherche quelque profit
 Dans le commerce , ou la finance ;
 Par la faveur & le crédit ,
 Ouvre-toi le chemin qui mène à l'opulence . . .
 Pourquoi . . . ? Pour être à l'aise , & vivre largement . . .
 Le nécessaire me contente.

Pour mettre quelque jour en posture brillante ,

Un héritier âpre & gourmand ,

Dont ma santé fait le tourment ,

Et que ma vie impatiente !

Dieu me gard' , cher ami , d'y penser un moment .

Pour faire des ingrats , faut-il qu' on se tourmente ?

Quelle chimere ! quel abus !

Tandis que l'avare Crésus ,

Que l'on flatte & que l'on déteste ,

S'immole à la douceur funeste

D'entasser écus sur écus ,

Le tems fuit , la mort vient , l'homme part , le bien reste .

Qu'arrive-t-il enfin ? Des Chantres envinés

Conduisent le défunt en pompe funéraire ,

Au milieu d'un grand luminaire ,

Suivi de ses parens lugubrement ornés .

Arrivés au lieu saint , ils coffrent vite , vite ,

Le bon-homme en son dernier gîte :

Les Chantres , en riant , beuglent le *Libera* ;

Et les hoirs , en pleurant , chantent l'*Alleluia* .



S U R la cime d'un mont de difficile abord ,

La Vertu , pour séjour , fit choix d'un petit Fort ;

Il faut bon pied , bon œil pour s'y faire une route ;

On ne peut exprimer l'effort ,

Et le dur travail qu'il en coûte .

Cependant admirez à quel point l'homme a tort !
 Au lieu de s'y porter dans le tems qu'il est fort ,
 Ce fou , pour s'y traîner , attend qu'il ait la goutte :



POURQUOI, dis-je à Cléon, gardez-vous cinq laquais ?
 Passe, quand vous aviez vingt mille écus de rente.

Quatorze mille, non complets ,
 Font votre fortune présente ;
 Contentez-vous de deux valets ;

Et renvoyez-en trois ; cette dépense extrême
 Vous altere , à coup sûr , & vous n'irez pas loin :
 Il est vrai , répond-il , je vous avouerai même ,
 Que je me prive , moi , de ce dont j'ai besoin ;
 Mais enfin si je fors de mon train ordinaire ,
 Qu'est-ce que l'on dira . . . ? La plaisante chimere !

O Cléon ! quel est ton abus ,
 De te priver du nécessaire ,
 Pour nourrir trois coquins de plus !



QUOIQUE la Satyre ait lancé
 Mille traits contre la Vieillesse ,
 Dont l'esprit , trop intéressé ,
 Du soin de l'avenir s'embarrasse sans cesse ;
 Je ne me fâcherai jamais ,
 (Et je crois faire en homme sage ,)
 De la voir élever des maisons , des palais ;

Défricher un terrain , dessécher un marais ,
Et , pour accumuler ouvrage sur ouvrage ,
Vivre chez elle à peu de frais.

Au salutaire emploi d'enrichir la Nature ,
Si les vieillards s'appliquoient moins ;

Des champs & des jardins si l'utile culture ,
Des fermes , des maisons si la bonne structure ,
N'étoient pas l'objet de leurs soins ,

Tout manqueroit bientôt à nos pressans besoins :
Car la Jeunesse , hélas ! quoique dans l'heureux âge
Qui permet l'espoir de jouir ,
De ses peres détruit l'ouvrage ,
Ou du moins le laisse périr.



L'INFIDÉLITÉ d'un Objet ,
Chez nous & nos voisins , ne fait pas même effet.
L'Anglois , dans son dépit , donne l'amour au Diable ;
L'Italien est désolé ;
L'Espagnol est inconsolable ;
L'Allemand se console à table ;
Le François est tout consolé ;



DE l'homme à la débauche enclin
Voici l'image & le destin.
La passion qui le domine ,
Ne connoissant ni loi , ni frein ,

Le jeu , la bombance & Corine
 Menent cet'insensé grand train.
 Dans cette fougue libertine ,
 L'argent est bientôt à sa fin.
 L'argent manquant , contrats en main,
 Chez l'usurier on s'achemine ;
 L'usurier mene à la ruine ;
 La ruine mene au chagrin ;
 Du chagrin la guerre intestine ,
 Mene à la langueur pas à pas ;
 La langueur à la médecine ,
 Et la médecine au trépas.



O H ! que les vieillards me font rire !
 Quand , de leurs jeunes ans regrettant la douceur ,
 D'un ton satyrique & grondeur ,
 Sans cesse je les entends dire :
 C'est pitié , qu' de voir comme on vit maintenant ,
 De mon tems au siècle régnant ,
 Juste ciel ! quelle différence !
 Jadis on ne voyoit ici ,
 Que plaisirs & réjouissance.
 Eh ! mais , mon Dieu ! dans ce tems-ci ,
 Je ne reconnois plus la France.
 C'est ainsi que dans leur chagrin ,
 Se mettant au niveau de tout le genre humain ,

DU S I E C L E.

Parce qu'ils sont changés d'humeur & de figure ;
Tout paroît à leurs yeux changé dans la Nature.

Des vieilles gens étrange abus !

Ces malheureux martyrs du rhume & de la goutte ;

Privés de leurs sens & perclus ,

Se mettent dans l'esprit que personne ne goûte :

Des plaisirs qu'ils ne goûtent plus.



D A N S tous les Pays sublunaires ;

On ne voit point d'êtres contens ;

Les charges , les emplois , les honneurs éclatans ;

L'or & l'argent , si chers aux esprits mercénaires ,

Ne rendent pas heureux leurs possesseurs longtems.

S'ils usent de leurs biens , si de doux passe-tems ,

Leur font , comme l'on dit , hâter leurs luminaires ;

Souvent , dès l'âge de trente ans ,

Le plaisir trop goûté les rend sexagénaires.

De l'amour & du vin les effets ordinaires ;

Langueur , sciatique , dégoûts ,

Rhumatisme , gravelle & toux ,

Les rendent valétudinaires ;

Et bientôt nous les voyons tous :

Hydropiques ou poitrinaires.

S'ils épargnent leurs fonds , des soins continuels ;

Des craintes , des vapeurs , des vertiges cruels ,

Du pays du cerveau monstres originaires ,

Leur causent nuit & jour des embarras mortels.

H y

Dans le vaste Univers tous les hommes sont tels ;
 Ces malheureux visionnaires
 Se font des maux imaginaires ,
 Quand ils n'en ont point de réels.



F E M M E d'esprit , femme stupide ,
 S'il faut qu'aujourd'hui j'en décide ,
 Font également tort à l'honneur d'un époux.
 L'une , fertile en tours d'adresse ,
 Sous un beau dehors de sagesse ,
 Trouve mille moyens pour tromper un jaloux.
 L'autre , d'une bêtise honnête ,
 Quand on la trouve tête-à-tête ,
 N'ose se refuser aux soupirs des amans.
 Femme spirituelle , ou bête ,
 Je donne le choix pour fix blancs.



J E le dis , & dirai toujours avec raison :
 Femme coquette , en sa maison ,
 Est corne d'abondance , ou pomme de discorde.
 Des douces faveurs qu'elle accorde ,
 Si l'époux , pour son compte , a des revenans-bons ;
 Et que de son rival mille écus soient l'exorde ,
 Notre homme est doux comme un mouton ;
 Chez lui , librement on aborde :
 Mais s'il ne fait point de moisson ,
 Délicat sur l'honneur , & sans pitié ,

D U S I E C L E.

273

C'est un Turc, un tigre, un dragon ;
En terribles éclats sa fureur se déborde.
Je le dis , & dirai toujours avec raison :
Femme coquette , en sa maison ,
Est corne d'abondance , ou pomme de discorde.



Nous voyons plus d'un homme où la richesse abonde ;
Qui jadis piètre commerçant ,
Languissoit misérablement
Dans une obscurité profonde.
L'utile bonnet verd , qu'il prit adroitement ;
L'a fait riche , & par conséquent
Le plus honnête homme du monde.
Après avoir longtems , du fruit de ses larcins ;
Fait l'usure la plus énorme ,
Et par des vols affreux multiplié ses gains ,
Du gros capital qu'il s'en forme !
Il achette une Terre , & le voilà Seigneur.
Se gouvernant avec noblesse ,
Il est accablé de carresse.
Tous les jours honoré d'un hommage flatteur ;
Mis presqu'au niveau d'une Altesse ,
Il brille dans le banc des Marguilliers d'honneur.
O honte de ce siècle indigne !
Triste effet d'un abus insigne !
Mes sens , quand je le vois , ont peine à se rasseoir.
H vj

C'est ainsi qu'un gibier du ténébreux manoir ,
 Dont la face en public digne d'être exposée ,
 Devroit au Pilon nous servir de risée ,
 Non loin du Tabernacle a le droit de s'asseoir ;
 Et reçoit aux saints jours l'honneur de l'encensoir.



HEUREUX les lieux où les enfans ,
 Humblement élevés au métier de leur pere ;
 N'ont point la vanité de devenir plus grands !

Par un commerce héréditaire ,
 Les biens dans les maisons se conservent longtems ;
 Le soleil aux humains, si bon , si nécessaire ,
 Nous enrichit , sans sortir de sa sphere.
 Ce principe n'est point observé dans Paris :

A peine un pere est-il au large
 Que , curieux de voir ses enfans ennoblis ,
 Il acquiert pour eux une Charge ,
 Qui les met sur les fleurs de lys.
 De ce bienfait quel est le prix ?

Des dédains dont l'excès révolte les esprits ,
 Une fatuité qui va jusqu'à l'extrême ;
 Et ce titre d'honneur , qui décore son fils ,

Devient , chez ce fils même ,
 Contre le pere un titre de mépris.



PLEURS commande à l'Univers ,
 Rien n'égale sa gloire extrême :

D U S I E C L E

111

Dans les Cieux , & même aux Enfers ,
Tout reconnoît sa loi suprême.
Flore sans cesse , sur ses pas ,
Répand ses parfums délectables ;
Comus ordonne ses repas ,
Et Momus les rend agréables ;
Bacchus , de ses dons enchanteurs ,
Lui fait d'éclatantes largesses ;
Hébé le comble de faveurs ,
Vénus l'accable de caresses.
Dieu du Pindé , tu lui soumets
Ta lyre , ta voix , ta pensée ;
E'Amour lui consacre ses traits ,
Et Mercure son caducée.



DE Pluton les Royaumes sombres
Ne sont pas l'endroit seul habité par les Ombres ;
Sur la terre on en voit aujourd'hui quantité :
L'ombre de la franchise & de la vérité ;
L'ombre de la vertu , l'ombre de la sagesse ;
L'ombre de la bonté , l'ombre de la candeur ;
L'ombre du sentiment , l'ombre de la tendresse ,
L'ombre de la Justice , & l'ombre de l'honneur.



POUR hâter la course du tems ,
L'homme fait tous les jours des souhaits impuissans :

Dans le mois de Janvier au Printems il aspire ;
 Quand le Printems paroît , il demande Juillet ;
 Juillet est-il fini , pour l'Automne il soupire ;
 A l'Automne arrivé , l'Hyver est son objet.
 C'est ainsi que toujours un espoir inquiet
 Lui fait trouver trop lent le cours de ses années ;
 Mais toutes les saisons , l'une à l'autre enchainées ,
 S'écoulent tour à tour sans faire son bonheur ;
 Et le contentement ne vient remplir son cœur ,
 Ni dans les jolis mois où Flore nous parfume ,
 Ni dans les jours pesans où le chaud nous consume ,
 Ni dans le tems joyeux où le vin nouveau fume ,
 Ni dans l'âpre saison où le froid nous enrume.



J A D I S à l'ami qui souffroit ,
 Une bourse s'ouvroit sans peine ;
 Des prompts secours que l'on offroit
 La main devenoit lourde & pleine :
 Il n'est point aujourd'hui d'humains
 D'une trempe si bonne.
 Pour prendre , on se sert des deux mains ;
 De deux doigts , quand on donne.



T O U T homme , depuis qu'il est né ;
 (Tu l'as ainsi permis , ô Sagesse éternelle !)
 Porte en lui d'ennemis une troupe cruelle ,

Et d'un cercle d'erreurs se trouve environné.

Dans ce ténébreux labyrinthe ,

Bercé par l'espérance , agité par la crainte ;

De frivoles desirs esclave infortuné ,

Soumis aux préjugés , de chimere en chimere ;

Par son humeur légère ,

Sans relâche entraîné ;

Plein d'orgueil , yvre de fumée ,

Géant dans ses projets , dans ses œuvres Fignée ;

A quels vœux , à quels soins n'est-il pas condamné ?

Des vents impétueux les secousses bruyantes

Renversent les remparts qui veulent résister ;

D'un torrent effréné les ondes mugissantes

S'élèvent contre un roc qui veut les arrêter :

Les passions , chez nous , encor plus violentes ,

Ne cessent de se révolter.

Tout ce qui les combat sert à les irriter ;

Ce sont des Hydres renaissantes ,

Qu'un Hercule seul peut dompter.



IL est tems que je me repose ,

Je suis voisin de soixante ans.

J'ai de l'argent , & point d'enfans ;

Il ne me manque plus que telle & telle chose ;

Dès que je les aurai , zeste , je bats aux champs.

C'est-là l'ordinaire langage

Que tient le Financier barbon,
 Le projet qu'il médite est sage ;
 Mais le remplit-il ? Oh ! que non.
 Telle & telle chose obtenue ,
 D'une autre l'on se fait besoin ;
 De travailler on continue :
 Cette dernière étant venue ,
 Plus que cela , dit-il , & j'en demeure-là.
 Cette affaire à son gré finie ,
 Ne le rend pas content , & toujours dès qu'il a
 Satisfait sa dernière envie ,
 Vient un autre *plus que cela* .
 La raison vainement lui crie :
 C'est assez tourmenter ta vie ,
 Borne tes vœux , arrête , holà !
 C'est ainsi que souvent de remise en remise ,
 De travail en travail le corps vient à s'user .
 La fièvre prend , on agonise ,
 Sans avoir sçu se reposer .



QUAND , sous les étendarts du Dieu de la richesse ,
 Un galant homme a sçu promptement s'avancer ,
 J'applaudis au bonheur qui lui fit amasser
 De quoi se distinguer , & vivre avec noblesse .
 Mais ce qui déplaît à mes yeux ,
 Ce qui me paroît odieux ,
 C'est de voir d'un petit atôme

La chétive exiguité
Devenir si vite un phantôme ,
Boursoufflé par la vanité.



JE ne sçaurois souffrir qu'un homme qui se pare
D'un maintien sage & vertueux ,
Livre en secret son cœur au vice qui l'égare ,
Et par de faux dehors abuse tous les yeux.
Mais ce qui le plus me démonte ,
C'est ce jeune éventé , dont l'imprudent caquet
Prône de toutes parts les sottises qu'il fait ;
Qui croit trouver sa gloire en ce qui fait sa honte ,
Et se dit plus méchant , qu'il ne l'est en effet.



L'OISIVETÉ , dit-on , de tout vice est la mere.
Ce trait , en deux mots , expressif ,
Ne me paroît pas trop sévère ,
Et je n'y vois rien d'excessif.
Mais ce qui me paroît à la raison contraire ,
C'est qu'après avoir fait , d'un ton si décisif ,
La critique du monstre , enfant de la paresse ,
On ait pû trouver un motif ,
Pour en faire de la Noblesse.
Le caractère distinctif.
Vous êtes noble ; ergo , vous devez être oisif ,
Nul commerce , point d'art. Argument abusif !

Je sçais qu'au bel emploi de sauver la Patrie,

Un Noble se doit tout entier ;

Qu'aux dépens de son sang , au péril de sa vie ,

Il doit des Conquérans suivre le beau sentier ;

Mais on n'est pas toujours en guerre.

Quand , l'olive à la main , la Paix vient sur la terre

Rétablir le pouvoir des Arts , ses favoris ,

L'héritier d'un beau nom perdrait-il de son prix ?

Feroit-il honte à la Noblesse ,

Si dans un atelier , sur ses lauriers assis ,

Il osoit signaler son zèle & son adresse ;

Dans les beaux métiers où la Grece

Vit briller autrefois Phidias & Zeuxis ?

La couronne des Arts nuirait-elle à sa tête ?

Est-il plus décent , plus honnête ,

De voir un phantôme exilé

Dans une bicoque rustique ,

De son fusil presqu'accablé ,

Promener dans les bois une figure étique ?

Sied-il mieux de le voir de soucis travaillé ,

Logé dans un taudis dont la moitié s'écroule ,

Sans linge , sans manteau , plutôt nud qu'habillé ,

Soutenant d'une corde un vieux sabre rouillé ,

Frotter son pain d'une ciboule ,

Et chauffer au soleil un vieux corps tout gelé ?



AU x Directeurs de conscience ,
Si j'avois un avis , un conseil à donner ;
Ce seroit d'imposer silence
A de certains Causeurs qu'ils devroient réfréner ;
Mais surtout de fixer la langue babillarde
Du dévot Sexe féminin ,
A ce qui simplement les touche & les regarde ;
Sans y rien mêler du Prochain.
Ce qui concerne tante , oncle , neveu , cousin ;
Ce que fait le voisin , ce que dit la voisine ;
Ce qu'hier chez un tel on servit à dîner ;
Tout le détail de la cuisine ,
Par des Pénitentes prôné ,
Depuis le retour de Matine ,
Les tiendra quelquefois jusqu'à midi sonné :
Des nouvelles du jour tout se circonstancie ;
Pas un article ne s'oublie.
Tel est enfin l'excès de cet abus fatal ,
Qu'aux pieds du Confessional ,
On n'a pas plus de modestie ,
Qu'au Jardin du Palais Royal ;
Et que le sacré Tribunal ,
Comme l'arbre de Cracovie ,
Devient un caquetoir bannal.



ARISTE revient du Sermon ;
 Le discours étoit pathétique ,
 Le Prédicateur étoit bon.
 L'Auditeur attendri par la peroraison
 Fait vœu d'être bon Catholique ;
 Tiendra-t-il sa promesse ? Non.
 Avant qu'un jour entier s'écoule ;
 Dans son cœur flottant & douteux ;
 Les si , les mais , les car , s'en vont venir en foule ;
 Adieu les projets & les vœux.
 Ces conversions , d'ordinaire ,
 Font au cœur ce que fait au corps
 Une médecine légère ,
 Qui ne fait qu'émouvoir l'humeur & les ressorts.
 Loin que le mal cesse ou s'amende ,
 Le contraire arrive souvent ;
 Et la fièvre devient plus grande ,
 Qu'elle n'étoit auparavant.



A La vertu nombre de gens
 D'amitié font mainte grimace ;
 On lui fait de beaux complimens ;
 Mais il est rare qu'on l'embrasse.



AU caractère faux , pour plaire au genre humain ,
Faut-il donc , hélas ! qu'on se livre ?

Je l'ai dit mille fois , je le dirai sans fin :

Sçavoir mentir , c'est *sçavoir vivre*.

En effet , si la vérité

Nous voit suivre ses loix avec sévérité ;

Si la voix de l'honneur , si les cris du scrupule ;

Sont assez forts pour empêcher

Nos sentimens de se cacher ,

Et que le cœur jamais ne dissimule ;

Si l'on n'est pas versé dans l'utile talent

De gagner les Seigneurs , de séduire les Belles ,

Par des fleurettes peu fideilles ,

Par quelque mensonge galant ;

A qui plairons-nous dans la vie ?

D'un accueil gracieux , dans quelle compagnie

Voudra-t-on nous favoriser ?

Ergo , je reviens à mon thème :

Vrais on nous hait , faux on nous aime ;

La science du monde , est l'art d'en imposer.



MONTÉ sur son orgueil , l'homme à ses propres
[yeux

Paroît d'une hauteur extrême.

N'est-il pas étonnant qu'ayant reçu des Dieux

Le don de mesurer & la terre & les cieux ,

Il n'ait pas encor pu se mesurer lui-même ?



SI vous vous refusez à l'ardeur de médire ;
 Si vous ne lâchez pas à propos quelque trait ;
 Si pour ne pas blesser , ou nuire ,
 Votre esprit prudent & discret
 Retient dans votre bouche un bon mot prêt d'éclorre ;
 De vous , dans un repas , aucun n'est satisfait ,
 On vous nomme tout bas , bête , ignorant , péclore.
 Mais que ce deshonneur , cher Damon , vous honore !
 Et que l'injure qu'on vous fait
 Sera dans votre cœur , un jour , bien rétablie ,
 Par le contentement secret
 De n'avoir rien dit , dans la vie ,
 Dont vous puissiez avoir regret ?



A Tout âge , en toute saison ,
 De plaire , & d'être aimé , chacun a la manie ;
 Jusqu'aux derniers jours de la vie ,
 Dans nos cœurs ce desir tient bon :
 Moi-même qui croyois avoir de la raison ,
 Et qui présumoïs fort de ma philosophie ,
 Vivement on me mortifie ,
 Quand on me parle sur ce ton :
 A ton âge , mon cher , doit-on
 Faire ci , faire ça ? quelle étrange folie !
 Tu n'y penses pas : comment donc !
 Je crois qu'il veut encor tâter de la Sylvie !

Le beau métier pour un grison !

Je ris du bout des dents ; mais dans le fond j'enrage ,
Et malgré tous les plis de mon front sillonné ,
Dans ses prétentions l'amour - propre obstiné
Gémit d'être , par ce langage ,
A la retraite condamné.



LE s sermens dictés par l'honneur ,
Ceux que l'amitié dicte au cœur ,
Sont des sermens de Picardie.
Seremens de joueur & d'amant ,
Ceux que l'on fait en s'épousant ,
Sont des sermens de Normandie.



IL faut avouer que le bien
Chez nos filles produit un changement étrange :
Telle , qui pour habit se contentoit d'un rien ,
Veut porter à son cou les richesses du Gange :
Telle , que l'on voyoit de la cave au grenier ,
Faire par jour plus d'un voyage ,
Se meurt , s'il faut monter jusqu'au deuxième étage :
Celle qui sur ses pieds , bien loin de son quartier ,
Faisoit souvent plus d'un message ,
Pour aller à deux pas , a besoin d'équipage :
Telle , qu'un lourd fardeau ne fatiguoit jamais ,
Pour soutenir sa robe , a besoin d'un Laquais.



SUR la nécessité commune
 De subir la loi d'Atropos ,
 Pourquoi crier à tout propos ?
 Pourquoi , d'une plainte importune ;
 Fatiguer en vain les échos ?
 Outre que c'est peine perdue ,
 Et que de nos clameurs la Mort n'est point émue ;
 Nous avons grand tort ; car enfin ,
 Tout ce qui sur terre végete ,
 Depuis l'hyssope jusqu'au pin ,
 Tous les êtres créés par l'immortelle main ,
 Sont d'une nature sujette
 Aux loix d'un semblable destin.
 Pesé dans la même balance ,
 Tout , dans le Monde , a sa naissance ,
 Son progrès , son milieu , son déclin , & sa fin .



TANT qu'ici-bas notre ame habite la matière ,
 Nous sommes des Colins-Maillards ;
 Toujours quelque bandeau , qui voile nos regards ,
 Du jour nous cache la lumière.
 Dans un cercle d'erreurs notre esprit agité
 Se tourne en vain de tout côté ;
 De l'évidence qui nous frappe
 Nous méconnoissons la clarté.
 Quelquefois on nous voit tâter la vérité ;
 Mais toujours elle nous échappe .



VOULEZ-VOUS

VOULEZ-VOUS , sur le Mariage ,
 Que je dise mon sentiment ?
 Entre l'empire & l'esclavage ,
 Entre la joye & le tourment ,
 Entre hommage & mépris , entre amant & volage ;
 Je ne vois qu'un petit moment.



SUR tes dons , Fortune volage ,
 Peut-on compter solidement ?
 Entre le beau tems & l'orage ,
 Entre ferveur & refroidissement ,
 Entre monter & cheoir , entre gloire & naufrage ;
 Je ne vois qu'un petit moment.



NOUS traitons la Vertu , comme on traite une Reine ;
 Sa bonté , sa douceur , son air sçait nous toucher ;
 Mais un respect si fort près d'elle nous enchaîne ,
 Que nous n'osons en approcher.



DE plaire , en tous les tems , on cherche l'avantage ;
 Flatté de cet espoir peu sage ,
 Jusques à soixante ans , & même par-delà ,
 Un homme veut avoir beaucoup moins que son âge ,
 Changeant de note & de langage ,
 A quatre-vingts , un vieux Papa
 Se vante volontiers d'en avoir davantage.

C'est l'amour-propre encor qui fait cela.
 Quelle fraîcheur ! quel teint ! quel homme ! quel visage !
 Sitôt que le Penard entend ces doux mots-là ,
 Redressant de son corps la pesante machine ,
 Sur son ventre il frappe deux coups :
 Et faisant un hem , hèm , fort semblable à la toux ,
 Il tire un vieux éclat du fond de sa poitrine ,
 Pour dire qu'il vaut mieux que nous.



J E ne voudrois , pour m'enrichir ,
 Qu'autant d'écus dans ma cassette ,
 Que l'on voit de Porteurs de brette ,
 Qui ne pourroient pas s'en servir.
 Des hommes , voyez la folie !
 Même en ce qui touche la vie ,
 De l'utile ils font peu de cas ;
 Et leur tête est plus occupée
 A chercher une belle épée ,
 Qu'à se procurer un bon bras.



D A N S le fond d'un noir équipage ,
 Qui ne riroit de voir un héritier penché ,
 Faire tous ses efforts pour paroître touché ,
 Et par un air dolent attrister son visage ?
 Ce n'est que par l'extérieur ,
 Que sa fausse amitié s'épanche ;

DU S I E C L E.

Les appareils de la douleur
Environnent jusqu'à sa manche ,
Sans qu'il en ait la moindre au cœur.

Pour honorer un Mort , pour fêter sa mémoire ,
La France est un pays où l'on s'ajuste bien ;
Crêpe sur le castor , effilé , boucle noire ,
Jusqu'au plus petit accessoire ,
L'uniforme est complet , il ne lui manque rien ;
D'une funeste & vaine gloire
Voyez le ridicule effet !

Sous la pleureuse même on cache un air coquet ,
Oh ! qu'à l'Humanité ce procédé fait honte !
Je voudrois bien sçavoir si là-bas , supposé
Qu'au Testateur défunt notre état se raconte ,

Il nous tiendra grand compte ,
D'une batiste jaune & d'un soulier bronzé ;
Car , pour exécuter sa volonté dernière ,
C'est ce qu'on fait très-lentement :
Et si Monsieur son Légataire

Ne s'y sentoît forcé par un engagement
Revêtu du sceau d'un Notaire ,
Je parierois , sûr de gagner ,

Que les différens legs que le défunt sçut faire ;
Quelque soin qu'on pût se donner ,
Resteroient au Dépositaire ,
Aux dépens de tout Donataire

A qui le Trépassé voulut les résigner.



JE n'envierai point votre sort,
Vous qui nâgez dans l'opulence ;
Le secours d'un lourd coffre-fort
Donne à vos souhaits la puissance
De se satisfaire d'abord.
Mais bientôt le desir est mort,
Et dans le sein de l'indolence
La jouissance vous endort.

Voulez-vous , dites-moi , qu'au juste j'évalue
Ce bonheur si parfait que l'on vous attribue ?
L'abondance vous fait ignorer les besoins ;
Où le besoin n'est pas , les desirs ne font guère ;
Les desirs moins ardens font que l'on goûte moins
La douceur de les satisfaire.

En vain , pour vous trouver des ragôts insensés ,
L'Art , du matin au soir , redouble son étude.
Les plaisirs trop souvent par vous recommencés ,
Perdant leur sel par l'habitude ,
N'offrent rien de piquant à vos goûts émouffés.
J'établis , en un mot , pour maxime certaine ,
Que pour trouver un bien plus doux & plus charmant ,
Il faut l'obtenir avec peine ,
Et n'en jouir que rarement.



JE blâmois Themis autrefois ,
De nous vendre si cher l'appui sacré des loix ;

Mais aujourd'hui je lui pardonne ,
 Vû l'acharnement des Cliens.
 Bien davantage , je m'étonne
 Que les frais ne soient pas plus grands ;
 Si tout vice doit être affligé d'un supplice ;
 N'est-il pas juste , en vérité ,
 Qu'un Chicaneur avide , un Plaideur entêté ,
 Vache à lait d'un Mangeur d'épice ,
 Rencontre en son chemin des longueurs , des délais ;
 Des détours , des abus , même quelque injustice ,
 Qui le punisse & le guérisse
 Du goût qu'il a pour les procès ?



C'EST vainement que la Sagesse ,
 Pour calmer les fougueux transports
 Que l'homme éprouve en sa jeunesse ,
 Près de lui fait tous ses efforts.
 Elle ne peut lui faire entendre ,
 Qu'il en coûte , en servant Cypris ,
 Des frais pour les plaisirs à prendre ,
 Des regrets pour ceux qu'il a pris.



EST-ON à son aise ; est-on riche :
 On reçoit de tous les côtés
 Vins de liqueur , gibier , bouriche ,
 Truffles , jambons , fruits & pâtés.

Dans tous les climats , comme en France ;
 Le bien cherche toujours le bien.
 Point de présens pour l'indigence.
 Rien n'arrive à ceux qui n'ont rien.



DANS le siècle abondant de Saturne & de Rhée ;
 La justice ici-bas étoit une denrée

Très-commune & d'un grand débit.

Gratis à tout venant elle étoit délivrée ;
 Et le Grand n'en avoit pas plus que le Petit ;
 Quelle vicissitude & cruelle & bisarre !

Dans ce maudit âge de fer ,
 La justice est un bien dont on est très-avare ;
 Tout ce que le commerce amène par la Mer ,
 Tout ce qui vient des lieux qui touchent au Tartare ;
 Tout ce qu'on va chercher au-delà du Cap-Verd ,
 N'est point, dans ce Pays , marchandise aussi rare ;
 Aussi nous la vend-on bien cher.



QUAND des Complimenteurs en Cour font un voyage ,
 Pour offrir au Monarque un encens qu'on lui doit ,
 Ce devoir est un esclavage ,
 Moins pour celui qui rend horomage ,
 Que pour celui qui le reçoit.



TOUS ces Seigneurs , ou Courtifans ,
 Dont la grandeur est si bornée ,
 Par eux-mêmes sont-ils dignes de notre encens ?
 Leur mérite & leur prix font-ils leur destinée ?
 Sans le fracas & le grand bruit ,
 Dont leur marche est accompagnée ;
 Sans ce qui les précède & suit ,
 Le Géant quelquefois ne feroit qu'un Pignée.



QUI peut se vanter , sur la terre ,
 De n'être jamais captivé ?
 Le Soutien de Themis , le Chef du Militaire ,
 Tous ceux que leur emploi consacre au Ministère ,
 Ne sont-ils pas gênés dans leur Poste élevé ?
 Tel , à qui dans Paris nous allons rendre hommage ,
 Fait un rôle à la Cour tout-à-fait différent.

Ce Seigneur près de nous si grand ,
 Petit auprès du Maître , est humble en son langage ;
 Le desir de se faire un illustre partage ,
 Fait d'un Aigle superbe un insecte rampant ;
 Ceux-mêmes que le sort met au plus haut étage ,
 Au milieu des grandeurs dont ils font étalage ,
 Sous le joug se courbent souvent.
 C'est un esclavage brillant ,
 Mais c'est toujours un esclavage.



POUR acquérir les noms & de Juste & de Sage ;
 Pour être aimés , chéris , célébrés par Phœbus ,
 Les Grands sur les Petits ont un grand avantage ;
 Les vices qu'ils n'ont pas sont pour eux des vertus ;



SOUFFRIR une gêne éternelle ;
 Parler toujours contre son cœur ,
 Marquer de l'ardeur & du zèle ,
 Quand on n'a que de la froideur ;
 Rire , quand un Seigneur veut rire ;
 Complaître à tout ce qu'il desire ;
 Sans cesse applaudir à l'erreur ;
 Ce qui dans le fond est blâmable ,
 Faire semblant de l'estimer ;
 Ce qui n'est nullement aimable ,
 Se faire un devoir de l'aimer ;
 Célébrer les défauts , adorer le caprice ,
 Flatter la médifance , approuver l'injustice ;
 A la droite raison n'oser se conformer ;
 Que cette contrainte est amère !
 C'est-là pourtant ce qu'il faut faire ,
 Ou bien dans notre chambre il faut nous enfermer ;



C'EST un grand Maître que le Temps :
 Il éclaire , il instruit mieux que tous les Régens ;
 Mieux que tous les Docteurs qui sont le plus en regne ;

Mais l'impuissance où nos esprits
Par ce vieux tyran sont réduits ,
Mérite bien que je m'en plaigne.
C'est bien dommage , en vérité ,
Qu'il nous ôte la faculté
De faire ce qu'il nous enseigne.



DE ceux à qui le Sort & Plutus sont propices ;
Pourquoi ne voit-on pas les défauts & les vices ?
Leur or répand partout un éclat spécieux ,
Qui de nous éblouir leur donne l'avantage ;
Nos sens sont étourdis du bruit prodigieux.
Que fait leur superbe étalage :
Et le vent , qu'en roulant produit leur équipage
Nous jette de la poudre aux yeux.



LA Chicane , monstre infernal ,
Dont le domaine principal
Est sis au-delà de Pontoise ,
Sçait duper tous les jours , par quelque trait fatal ;
La simplicité Champenoise ;
La franchise Picarde en souffre bien du mal ;
Et c'est elle encore qui leurre
Deux vertus dont on fait emploi
Dans Berne , Fribourg & Soleure ,
La candeur & la bonne foi.



SI, lorsqu'il nous arrive une faute ou malheur ;
 Nous en allions chercher la source en notre cœur ;
 Notre esprit , pour être plus sage ,
 De ses chagrins feroit usage ;
 Mais ce n'est pas-là ce qu'on fait.
 Le vin , dit-on , console , il faut en aller boire ;
 Il faut aller voir un Objet ,
 Qui par ses agrémens chasse notre humeur noire.
 On s'y porte , on y court. La dissipation
 Met un palliatif sur notre affliction.
 Le bruit nous étourdit sur le mal qui nous trouble ,
 Et bien loin de rentrer dans un chemin meilleur ,
 L'erreur chez nous bientôt redouble ;
 Et nous sommes plus fous qu'avant notre malheur.



UN sourire , un regard , un petit mot flatteur ,
 Quelques attentions de la part de Glycère ,
 Nous persuadent que son cœur ,
 A tout autre amant nous préfère.
 Le penchant aussitôt nous parle en sa faveur ;
 Et nous aspirons à lui plaire.
 C'est ainsi que presque toujours ,
 Des amitiés & des amours
 L'amour-propre devient le pere.



JE fus ces jours passés témoin d'une querelle ;
 Entre deux bons Bourgeois , l'un & l'autre Marchand,
 Avec moi penfes-tu te mettre en parallele ,
 Dit l'un d'eux , en se rengorgeant ?
 Comme un homme d'honneur partout on me regarde ;
 Chacun connoît ma probité.
 Suis-je pas Marguillier , Grand-Garde
 De ma Communauté ?
 Le second prenant la parole ,
 Renonce , lui dit-il , à ta prévention :
 Je m'en vais , d'un seul mot , te prouver qu'elle est folle ;
 J'ai plus que toi de réputation ;
 Je paye cent écus de Capitation ;
 Tu n'en payes qu'une pistole.



LORSQUE des Livres dissolus ,
 Dont la licence est effrenée ,
 Sont si souvent lus & relus ,
 Qu'on les use en moins d'une année :
 Des Livres de moralités ,
 De bons Livres , dont chaque page
 Contient de belles vérités ,
 Sont si peu lûs & feuilletés ,
 Leur commerce est si peu d'usage ,
 Que peut-être au bout de cent ans ,
 Deux cens , trois cens & davantage ,

De nos neveux les descendans
 Les laisseront pour héritage ,
 Tout battant neufs à leurs enfans.



SI la Quêteuse est jeune & belle ;
 Damis aussitôt donnera.
 Sa bourse , qui s'ouvre pour elle ;
 Pour la laide se fermera.
 Triste effet du libertinage !
 Pour exercer la charité ,
 Faut-il que l'on mette en usage
 L'aiguillon de la volupté ?



AM I s , quand on nous dit que la chaste Diane
 Sçut convertir en cerf un amant indiscret ;
 C'est une erreur que je condamne :
 Voici la vérité du fait.

L'amoureux Actéon , par force , ou par adresse ;
 Sçut triompher de la Déesse ;
 Sitôt que son cœur fut content ,
 Aussi vite qu'un cerf il s'enfuit dans l'instant.



DE s fous l'abord est dangereux ,
 On les fuit , on s'éloigne d'eux.
 La petite vérole & la fièvre maligne
 Font craindre d'approcher quiconque en est atteint.
 Dans un degré plus fort certain mal que l'on craint.

Feroit ; pour l'éviter , fuir jusques sous la Ligne.
 La peste ou le scorbut , ce terrible venin ,
 Fit souvent désertier jusques au Médecin.
 Tous ces maux sont bien grands , tout chacun les déteste ;
 Il en est un pourtant encore plus funeste ,
 Qui chasse nos amis & plus vite & plus loin
 Que n'ont fait jusqu'ici le délire , la peste ,
 Fièvre , pourpre , charbon , scorbut , & tout le reste.
 Comment le nomme-t-on ? Besoin.



M O N T R E Z un Livre à quelqu'enfant ,
 Si ce Livre est rempli d'images ,
 Qu'il soit bon ou mauvais , il en sera content ;
 Et vous le verrez sur le champ ,
 En feuilletèr toutes les pages.
 Nombre de Spectateurs ressemblent aux enfans.
 Une mauvaise Piece avec art décorée ,
 De leur suffrage est honorée ,
 Et le plaisir des yeux les rend sourds au bon sens.
 Nous voyons tous les jours plus d'une baliverne ,
 Plus d'une bagatelle où regne le ponpon ,
 Comme l'Esprit-follet , le Prince de Salerne ,
 L'Arcadie enchantée , & d'autres sur ce ton ,
 Sur le meilleur ouvrage
 Remporter l'avantage.
 Qu'importe le bon sens ? qu'importe la raison ?
 Ce qui produit est bon ;
 La recette en décide.

C'est ainsi que d'un rien on se fait un trésor,
 Le brillant donne du solide,
 Et le clinquant attire l'or.



JE ne condamne pas ce qu'ordonne l'Eglise ;
 Mon ame avec respect à ses loix est soumise ;
 Mais je souhaiterois que , sur le cas suivant ,
 On voulût me donner quelque éclaircissement.
 Quel bien procure au Mort ce grand bruit qu'on achete,
 Tout ce tintamare étonnant ,
 Que l'on fait ordinairement ,
 Lorsqu'en son dernier gîte un Fossoyeur le jette ?
 Qu'on donne aux défunts quelque son ,
 Je le veux bien ; j'y vois quelque raison ;
 Mais secouer cloche & sonnette ,
 Faire un jour tout entier, din, dan, don, din, dan, don,
 A quoi ce tapage est-il bon ?
 Convient-il d'étourdir ainsi tout un canton ,
 Et de mettre en terre un squelette ,
 A double & triple carillon ?



QU'EL vacarme étonnant sème ici l'épouvante ?
 D'où vient ce grand fracas dont ce lieu retentit ?
 Quel malheur fait crier cette voix glapissante ?
 Pourquoi ces mots affreux que le courroux vomit ?
 Du feu la flamme redoutable ,
 Par l'imprudence d'un Valet ,

A-t-elle en ce logis fait un dégât notable ?

Quelque successeur de Nivet

A-t-il adroitement dégarni le buffet ?

Par un coup , ou par une chute ,

D'une glace en a-t-on fait trois ?

Quelque bijou fameux , quelque vase Chinois ;

Heuré par un Froteur , a-t-il fait la culbute ?

Point du tout. Eh!quoi donc?C'est que monsieur Frison,

Pour maronner le beau Cléon ,

L'a fait attendre une minute.



C E U x de nos brillans petits-Maitres ,

Qui comptent d'illustres ancêtres ,

Par ordre en ont tous les portraits ,

Qu'ils étalent dans leurs palais.

Pourquoi cela ? Pour faire entendre

Qu'ils ont la gloire d'en descendre ,

Et pouvoir dire avec raison ,

Je sors d'une antique maison ,

Qui par sa splendeur & son lustre ,

Pourroit avec la plus illustre

Faire à bon droit comparaison.

Je voudrois que plus raisonnables ,

Et pensant avec plus d'esprit ,

De ces peintures respectables

Ils tirassent plus de profit.

Ces hommes de vertu suprême ,

(Devroient-ils se dire en eux-même ,)
Ont sçu , par tels & tels exploits ,
Du Prince mériter le choix ;
Vingt fois au bien de la patrie ;
Ils ont sacrifié leur vie ;
C'est d'eux que mon pere descend ;
Je suis leur héritier , leur sang :
Dans la débauche & la mollesse ,
Dois-je ensevelir la noblesse
Que je tiens de leur bras puissant ?
Parmi la flamme & la poussiere ,
On a vû leur vertu guerriere ;
Docile aux leçons de César ,
Attacher la gloire à leur char.
Dans une obscurité tranquille ,
Dois-je être à la terre inutile ?
Ah ! si quelqu'un de ces défunts ,
Dans ce bas monde étoit encore ,
Qu'il riroit de voir les parfums
Dont son petit-fils se décore !
Qu'il seroit content de le voir
Grimacer devant un miroir !
Qu'il auroit l'ame satisfaite ,
De voir son descendant très-cher ,
Affublé d'un grand pet-en-l'air ,
Pendant quatre heures de toilette ,
Languir sous la main d'un Frater !



TOUS les Aveugles de Paris
 Ne portent pas, j'ose le dire,
 La jaquette & la fleur de lys.
 S'il falloit les loger *gratis*,
 L'Hôpital n'y pourroit suffire.
 Plus d'un homme dans son logis
 Ou ne voit rien, ou ne voit guères.
 Plus d'un Comte, plus d'un Marquis;
 Ne voit goutte dans ses affaires.
 Tireurs d'horoscope & Devins
 N'ont pas des visions bien claires;
 Et vous, Messieurs les Médecins,
 Malgré vos brillantes lumieres,
 Vous êtes tous des Quinze-vingts.



MALGRÉ tout ce qu'on voit de marbre & de dorure,
 Dans ces Palais où brille une superbe Cour :
 Malgré tout ce que l'Art peut joindre à la Nature,
 La demeure des Rois est un triste séjour.
 Ce n'est point-là qu'un cœur sincere
 Parle à son ami sans détour :
 Ce n'est point-là que la fougere
 Voit, sur le déclin d'un beau jour,
 Un jeune amant & sa bergere
 Se jurer le plus tendre amour.
 Les vrais biens sont dans l'innocence.

La candeur , la simplicité ,
 L'amour , l'amitié , la confiance ,
 Dans le sein de la liberté ,
 Nourrissent la félicité ;
 Non dans cette pompe bruyante ,
 Où , dupe de la vanité ,
 Par un faux espoir qui l'enchanté ,
 L'ambitieux est garoté.



LE quartier de cette Cité ,
 Où moi , pauvre Rimeur , je me plais davantage ;
 C'est le paisible endroit de l'Université.
 Dans tout autre quartier maint & maint équipage
 M'embarraße de tout côté.
 Ce n'est partout ailleurs que tumulte & tapage ;
 Je ne puis faire un pas sans me sentir pousser.
 Toujours quelques crochets , toujours quelque bagage ;
 Toujours contre le mur quelqu'un vient me presser ;
 Toujours quelque timon m'oblige d'avancer ;
 Toujours quelques chariots me bouchent le passage ;
 Toujours quelques chevaux me viennent traverser.
 Sur le Mont des beaux Arts je me promene à l'aise.
 Navarre , Montaigu , Beauvais ,
 Le Plessis , Harcourt , les Cholets
 N'ont jamais d'embarras , ni de train qui déplaîse ;
 On n'y voit ni chevaux , ni carosse , ni chaise ,
 Ni Coureur , ni cabriolets.



DEMAIN nous verrons ci , demain nous verrons ça ;
 Jamais pour aujourd'hui l'on ne se met en peine
 De faire ce qu'on doit ; c'est pis qu'un opéra.
 De demain en demain toujours on se promène ,
 De demain en demain toujours on remettra :
 Et puis après avoir longtems , à notre honte ,
 Pratiqué ces remises-là ,
 Un certain aujourd'hui viendra ,
 Qui fera le dernier du compte ,
 Et qu'aucun demain ne suivra.



NON , je ne blâme pas les Chefs du Sacerdoce ;
 De vivre avec éclat & d'aller en carosse.
 Les peuples éblouis de ce brillant fracas
 Leur portent plus de révérence ;
 Et la Grandeur & l'Eminence
 En ont plus d'eneens ici-bas.
 Si l'Apôtre , qui fut le premier des Prélats ;
 Vivoit dans le siecle où nous sommes ;
 Et qu'il vint aujourd'hui se présenter aux hommes
 Dans l'état qu'il étoit alors ,
 Quel accueil feroit-on à l'Evêque de Rome ?
 Il auroit beau prôner les célestes trésors ,
 Bien des gens lui diroient , en le poussant dehors :
 Dieu vous bénisse , allez bon-homme ;
 Sainteté sans richesse aujourd'hui ne se chome ,
 Et vous ne ferez pas fortune sur ces bords.



EN T R E deux jeunes cœurs qui ne se sont pas vus ,
 Voulez-vous faire naître une vive tendresse ?
 D'aucun projet d'hymen qu'ils ne soient prévenus ,
 Et que le hazard seul paroisse
 Dans tel ou tel endroit les avoir fait venir ,
 Pour se voir & s'entretenir.
 S'ils sçavent que pour l'hyménée
 Leur entrevue est destinée ,
 Sérieux , inquiets , stupéfaits , presque fots ;
 La gêne appesantit leur geste & leurs propos.
 La grace , la beauté n'est guère examinée ;
 Leur attention est bornée
 A la recherche des défauts.



ON croiroit volontiers qu'un homme de fortune ,
 Un homme qui servit avant de commander ,
 Vivroit avec ses gens sans arrogance aucune ,
 Et dans ses grands succès sçauroit se posséder.
 Point du tout : sitôt qu'il est maître ,
 Son insolente vanité
 Commence par se méconnoître.
 Poussant jusqu'à la cruauté
 Son humeur haute & despotique ,
 Du poids de son autorité
 Il accable son domestique ;
 Et se vengeant des maux affreux.

Qu'il éprouva dans le service ,
 Il opprime des malheureux
 Dont jadis il remplit l'office ,
 Et qu'un jour le destin propice
 Peut rendre aussi puissans , & non moins orgueilleux.
 O Fortune , tes biens sont-ils faits pour le vice ?
 Oui , je le mets en fait ; un Duc , un Prince , un Roi ,
 Ne sont pas , en donnant la loi ,
 Si rigides & si sévères ,
 Qu'un homme du plus bas aloi ,
 Que la protection a mis dans les affaires ,
 Au sortir du plus vil emploi.



N O N , ce n'est pas la vérité
 Qui dans nos débats nous inspire ;
 C'est le jaloux orgueil , l'opiniâtreté ,
 Le doux plaisir de contredire.
 Combien en voyons-nous , même des mieux instruits ,
 Qui par la passion conduits ,
 Ferment les yeux à l'évidence !
 Combien , contre leur connoissance ,
 Ont le front d'embrasser un ridicule avis ,
 Par l'unique raison qu'un tel autrement pense !
 On sçait , on ne veut pas sçavoir ;
 On voit , & l'on ne veut pas voir ;
 Quel caprice ! quelle démençe !

Par ce procédé vicieux
 L'esprit, ce beau rayon des Cieux ;
 Devient un présent inutile.
 Oui ; les ténèbres valent mieux
 Que cette lumière débile ,
 Qui ne fait qu'éblouir nos yeux.



QUAND d'un tas de cheveux & boudins arrangés ;
 Tant de crânes par toi se trouvent surchargés ,
 Mode , qu'à rire tu m'apprêtes !
 N'est-ce pas un objet bien digne d'égayer ,
 Que de voir dix-huit ou vingt têtes ,
 Sur la tête d'un Marguillier ?



PLUS d'une Dame , dans Paris ,
 S'embarrasse peu qu'on l'appelle
 Plus coquette encor que Cypris ,
 Pourvu qu'on la dise aussi belle.



PAR faveur , ou bien par mérite ,
 Quelqu'un s'avance-t-il plus promptement que nous ;
 Aussitôt nous voilà jaloux.
 Son rapide progrès contre lui nous irrite.
 Si , malgré sa fortune , il se gouverne bien ,
 Si sa façon d'agir ne nous présente rien
 Qui puisse exciter nos murmures ,

DU SIECLE.

215

Nous cherchons de son sang le rang peu glorieux ;
Chez ses premiers parens notre esprit envieux

Va déterrer des aventures ,

Et pour ternir l'éclat dont il blesse nos yeux ,

Nous allons chercher des ordures

Dans la cendre de ses ayeux.



DANS sa maniere de penser ,

Le peuple n'est-il pas comique ?

Il est vif , chaud , ardent : zeste , on le voit passer

A la triste froideur d'un calme léthargique ;

De la haine à l'amour , de l'estime au mépris ;

Des ris aux pleurs , des pleurs aux ris ,

Il passe d'un vol plus rapide ,

Que celui qu'aux beaux jours du Printemps renaissant

Fait voir l'hirondelle , en frisant

Les flots de l'élément humide.

L'autre semaine il arriva

Qu'une Princesse se trouva

Surprise d'une maladie ,

Qui menaça dès-lors sa vie.

Le bruit s'en répand dans Paris

Aussitôt le peuple en allarmes

Implore le Ciel à grands cris ;

Tout gémit , tout verse des larmes.

Elle meurt , son trépas répand le désespoir ;

La mort dans tous les yeux est peinte jusqu'au soir.

Le lendemain on tend de noir
 Les appartemens & la porte :
 L'on parle du convoi ; la douleur est moins forte.
 Déjà la publique cohorte
 Se promet le plaisir de voir
 D'un grand deuil la nombreuse escorte.
 Le jour arrive , on court , l'on se presse , on se porte ,
 Pour voir mener Madame en son dernier manoir.
 Tout se passe , en un mot , de sorte
 Que ce peuple livré , deux jours auparavant ,
 Aux plus tendres regrets , au plus cruel tourment ,
 Seroit , je crois , fâché qu'elle ne fût pas morte ,
 Pour n'être pas privé de son enterrement.



F I L S d'un simple Berger , le petit Griffonneau,
 Pauvre , & nud comme un ver , s'enfuit de son Hameau.
 La Fortune à Paris le mène.

Il cherche, court, s'intrigue, &, pour premier bonheur,
 Il entre, au bout d'une quinzaine,
 Au service d'un Procureur.
 Sa figure est gentille , on l'aime ;
 Madame en fait son laqueton :
 Il la sert d'une ardeur extrême ,
 Et c'est son petit factoton.

Quoique dans cet emploi tout paroisse lui rire ,
 Il s'y déplaît , son cœur soupire.
 Soumis à tous les Clercs , un d'eux le prend en gré.

Celui-ci

Celui-ci, pour le faire avancer d'un degré,
Dans les tems de loisir se charge de l'instruire.
 Sitôt qu'il commence d'écrire,
 Le sort, par un bienfait nouveau,
Permet que dans l'Étude il vaque un escabeau.
 Madame, pour lui le désire :
 On vous l'installe bien & beau.
Petit Clerc, douze mois ; second Clerc, l'autre année ;
 Et la troisième, Maître-Clerc ;
 Dans cette école fortunée,
Ses progrès sont si grands, qu'en deux ans il acquiert
 Une lumière non bornée.
Bientôt par des exploits dignes du plus expert,
 Il signale chaque journée.
C'est un aigle qu'on voit jusqu'au plus haut de l'air ;
Elever, en volant, son audace effrénée.
Le Procureur admire un sujet si charmant,
Du sçavoir de son Clerc son ame est étonnée.
 Sentant approcher le moment
 Qui doit finir sa destinée,
 Il lui legue par testament,
 Et sa Charge, & sa fille aînée.
Griffonneau les accepte, on s'unit promptement ;
Le premier fruit qui vient de ce doux hyménée
Est un fils. De ce fils, qu'il pousse avec éclat ;
 Il fait un célèbre Avocat :
L'Avocat fait le sien Conseiller aux Enquêtes ;

Le fils de ce dernier est Maître des Requêtes ,
 Intendant , Conseiller d'Etat ,
 Président à Mortier. De-là les Seigneuries ,
 Fiefs titrés , Marquisats , Comtés & Baronnies ;
 Cette gradation se voit journellement ,
 Et voilà sur quel fondement ,
 Bien des maisons aujourd'hui sont bâties.



QUI CONQUE ose parler avec sincérité ,
 Voit toujours à ses vœux la Fortune rebelle.
 Tandis que le flatteur porte , avec vanité ,
 Tous les jours parure nouvelle ,
 Les amis de la Vérité
 Sont nus , comme elle.



LORSQU'ON battu par la tempête ,
 Quelqu'un par le besoin me paroît poursuivi ,
 Si j'aime à le voir tête-à-tête ,
 Il faut que je sois son ami.



ENTRE les deux époux que la liberté regne.
 Le Guerrier me paroît excellent sur ce point ;
 Pratiquons ce qu'il nous enseigne.
 L'agrément à l'amour chez lui se trouve joint.
 Grand ennemi de toute entrave ,
 Quand il aime , il n'est point esclave ;
 Quand il épouse , il n'en fait point.



BELLES, que vos attraits sur l'homme ont de puissance!
 Non content d'imiter votre air, votre façon,
 Votre langage & votre ton,
 De la Nature, qu'il offense,
 Pour vous bien ressembler, il abdique le don,
 Oui ! pour le fort honneur de vous être semblable,
 Tous les jours on le voit, sexe ingrat & fripon,
 Du signe distinctif de son sexe honorable,
 Le rasoir à la main, dépouiller son menton.



GAGNER les faveurs d'une Belle,
 Qui nous fait acheter bien cher
 Le doux plaisir d'être aimé d'elle,
 C'est jouer à qui gagne perd.

Avec une aimable compagne,
 Dont le gain flatte les esprits,
 Mettre les as à *remotis*,
 C'est jouer à qui perd gagne.



L'ORGUEIL, que l'amour-propre engendre,
 A beau cent fois nous faire entendre
 Qu'en sçavoir nous sommes experts.
 Sur nous, c'est trop d'encens répandre;
 Quel prix avons-nous à prétendre,
 Sur l'hôte des bois & des airs ?

Un animal sçait se défendre ;
 Pour l'avoir , il faut le surprendre
 Avec des hameçons couverts.
 Mais nous , qui faisons les grands clercs ,
 Nous travaillons nous-même à tendre
 Le piège où nous nous laissons prendre ;
 Nos propres mains forgent nos fers.



ON parle ainsi d'un homme absent :
 Il est joli , vif , amusant ;
 Mais Ce mais-là vient tout détruire.
 Penchant aussi fort que fatal ,
 Tous les jours tu ne nous fais dire
 Du bien , que pour dire du mal.



LEs hommes, tous les jours, se moquent des enfans :
 Dans leurs passe-tems , leur foiblesse ;
 Dans leurs ébats , leur petitesse ,
 De pitié font en nous naître des mouvemens.
 Réfléchissons un peu sur nos amusemens ,
 Voyons si dans nos jeux il est plus de sagesse.
 Boire sans soif , & s'enfermer
 Pour pomper l'air & s'enfumer ;
 Courir , frapper du pied pour hâter une boule ,
 S'emporter sottement contre du bois qui roule ;
 Jeter des dez en murmurant ;
 Manger des cartes en jurant ;

Est-ce un emploi du tems plus noble & plus aimable ,
 Que d'aller à cheval , monté sur des bâtons ,
 Rouler des totons sur la table ,
 Ou cracher dans un puits pour y faire des ronds ?



CET homme-là, chez moi, vient un peu trop souvent ;
 Son importunité me lasse.
 Pour m'en débarrasser que faut-il que je fasse

R É P O N S E.

Prétez-lui de l'argent.



BIEN mieux que l'acier sur l'airain ,
 Mieux que la main la plus habile ,
 L'amour-propre offensé grave dans notre sein ;
 D'un outrage reçu la trace indélébile.
 Peut-être bien qu'un digne effort ,
 De vos ressentimens étouffant le transport ;
 A l'offenseur fera remettre
 La faute qu'il a sçu commettre ;
 Mais l'outrage n'est pas oublié pour cela ;
 Vécussiez-vous cent ans , & deux cents ans encore ;
 Fussiez-vous par-delà le Gange & le Bosphore ,
 Le souvenir toujours vous en demeurera.



SI depuis si longtems la terrible Bellonne
 Trouble notre Royaume & tous ses environs ,
 Dans cette longue guerre il n'est rien qui m'étonne.

Pourquoi ? Pour de bonnes raisons ;

Et voici ce que je réponds.

Paris , qui s'est toujours accru d'âges en âges ;
 Peut compter aujourd'hui , dans sa ville & faubourgs ,
 Trente-mille maisons qu'on habite toujours .

Les maisons ont autour de quatre ou cinq étages ;

Les étages souvent ont deux ou trois ménages .

Ce dénombrement fait , écoutez mon discours :

Je consens de mourir gouteux , paralytique ,

Etique , pulmonique , hydropique , asthmatique ;

Si , dans tant de maisons hautes comme des tours ,

Quelqu'un en trouve & m'en indique

Une seule où la paix regne pendant huit jours ,

Entre l'homme & la femme , ou dans le domestique .



L'H O N N E U R mérite bien tous les soins qu'il faut
 [prendre .

Qu'il est beau ! mais hélas ! qu'il coûte à cultiver !

Des hommes tous les jours meurent pour le défendre ;

Des filles , pour le conserver .



SO U S le voile de l'artifice ,
 Pour peu que l'on approfondisse ,

On distinguera clair & net ,
Que la plupart du bien qu'on fait ,
A son principe dans le vice ;
Et qu'en déguisant ses projets ,
L'homme souvent a la malice
D'être bon , pour être mauvais.
Si l'adroit & rusé Philandre
Prodigue tant d'or en secret ,
Un certain Office est à vendre ;
Le but de tous les dons qu'il fait ,
Est d'acquérir le droit de prendre.
Dans son trafic , dans son débit ,
Si Matthieu s'acquiert de l'estime ,
C'est pour établir un crédit ,
Dont quelqu'un sera la victime.
Si d'un air modeste & sans fard
Climène affecte l'apparence ,
C'est pour empaumer un richard
Nécessaire pour sa dépense.
Si Cléon , pour être sçavant ,
Nuit & jour au travail s'applique ,
C'est dans le dessein politique
De renverser un concurrent.
Si certaine tante est tigresse ,
Si son logis est bien fermé ,
C'est pour enchérir une nièce ,
Dont un Crésus est enflammé.

Si Lindor est souple & docile ,
 S'il parle avec tant de douceur ,
 C'est pour gagner un Testateur ,
 Dont les fonds lui rendront facile
 Le moyen d'être séducteur ,
 Et d'attraper une pupille ,
 Dont il veut attaquer l'honneur.



A V E C l'argent partout on plait ;
 Sans lui chacun nous abandonne ;
 Qui beaucoup a , se méconnoît ;
 Qui rien , n'est connu de personne.



L E S Philosophes de notre âge
 Ne sont , à dire vrai , que des pousseurs d'ergot ,
 Des Docteurs enivrés d'un bruyant vertigo ,
 Qui doivent leur mérite au pompeux étalage
 De ce pédantesque langage ,
Distinguo , concedo , nego.



C E n'est point à l'éclat d'un meuble de grand prix ;
 Qu'est dû ce doux repos qui charme nos esprits.
 Souvent la paix nous tranquillise
 Sur des tabourets délabrés ,
 Quand l'inquiétude est assise
 Sur des fauteuils à pieds dorés.



CH E z celles qu'on vous associe ;
 Maris , quand l'aimable douceur
 Avec la sagesse est unie ,
 Que votre sort est doux ! Non , rien n'est si flatteur ,
 Mais très-souvent , hélas ! l'orgueil & la hauteur
 A la vertu font compagnie .
 Qu'arrive-t-il de ce malheur ?
 On vous fait cherement acheter le bonheur
 D'un front exempt d'ignominie ;
 La tranquillité sur l'honneur
 Coûte à bien des époux le repos de la vie .



QU A N D , d'un coup de sa faux , l'inéxorable Mort
 Dépêche un vieux Crésus aux rives du Cocyte ,
 Ses héritiers pleurent d'abord ;
 Mais cette tristesse hypocrite
 N'est dans le cœur qu'un pur effort
 Où la décence les excite .
 Sitôt que le trésor à leurs yeux est présent ;
 Contre un aspect si doux leur chagrin ne tient guère .
 Plus le coffre-fort est pesant ,
 Plus la douleur devient légère .



UN E Coquette avec prudence
 Dans ses triomphes se soutient .
 Du geste & des regards possédant l'éloquence ,

Par des riens séducteurs, son manège prévient
Tous ceux que sa beauté soumet à sa puissance ;
Avec la glû de l'espérance ,
A son char elle les retient ;
Mais jamais à la jouissance ,
Chez elle , aucun d'eux ne parvient ;
Et toujours la juste balance
Dans l'équilibre les maintient.
Avec elle , en public , jamais de préférence ;
Tête-à-tête , chacun l'obtient.



QUELQUE EFFORT que l'on puisse faire ;
L'on ne peut s'affranchir des liens de l'orgueil :
De tout travers il est le pere ,
De toute raison c'est l'écueil.
La Grèce a beau vanter ces fameux personnages ,
Qui portèrent le nom de Sages ;
Sous leurs stoïques guenillons ,
Plus d'un de ces Docteurs logea cette vermine.
L'orgueil étoit plus fier sous leurs tristes haillons ,
Qu'il ne fut chez les Rois sous la pourpre & l'hermine.



J'E ris, quand je vois qu'on assigne
Le lieu , le jour , l'heure au Plaisir ;
Tout comme si ce Dieu , que la contrainte indigne ,
Étoit , à point nommé , prêt à nous obéir.

D U S I E C L E.

227

En vain , dans les transports d'une fête publique ,

Le faspêtre a beau l'appeller ;

Le canon partout despotique ,

Quand il ne le veut pas , ne peut le faire aller.

Le Destin même , c'est tout dire ,

Ce Dieu , dont tous les Dieux exécutent l'arrêt ;

N'a rien du tout à lui prescrire.

Le Plaisir & l'Amour , libres de tout empire ;

Ne viennent que lorsqu'il leur plaît.



PL U R U S sous ses loix fait plier

La sagesse la plus farouche ;

La Vertu ne peut plus crier ,

Quand l'argent lui ferme la bouche.

C'est en vain que Thémis même ,

Par les conseils du devoir ,

Veut de ce métal suprême

Braver l'absolu pouvoir ;

Bientôt sa rigueur expire ,

Par les dons du Financier.

L'argent convertit en cire ,

Les cœurs de bronze & d'acier.



LA FILLE DIFFICILE.

LE Bureau , la Robe & l'Épée ,
Nous offrent trois époux , dont aucun ne me plaît ;
 Lourdeur , inconstance , intérêt ,
Font que j'ai contr'eux trois l'ame préoccupée.
Dans le doute cruel qui m'agite sans fin ,
 Quel parti prendre ? Et comment faire ?
Je sçais , & rien n'est plus certain ,
 Que la lourdeur est financière ;
 L'inconstance , guerrière ;
 Et l'intérêt , robin.

L'HUMANITÉ n'est point la compagne des cœurs.
Que l'aveugle Plutus comble de ses faveurs.
 Le Dieu qui lance le tonnerre ,
Pour éprouver le zèle & la foi des mortels ,
 Descendit un jour sur la terre.
Tous les Crésus , pour lui , furent durs & cruels :
De chez eux , ces ingrats , sans pitié , le bannirent ;
 Et sans deux pauvres bonnes gens ,
 Qui dans leur cabanne l'admirent ,
Le Seigneur Jupiter eût couché dans les champs.



DE s jours que nous devons passer dans l'Univers ,
Le besoin du sommeil nous dérobe un bon tiers :

L'enfance tremblante & débile ,

La décrépitude imbécille ,

Se doivent retrancher du surplus de nos ans.

Si l'on en ôte encor ce que la maladie ,

Les ennuis , les chagrins , l'embarras , les tourmens

Nous font passer de mauvais tems ,

A quel nombre de jours réduira-t-on la vie ?

Et combien vivons-nous d'instans ?



POu r éclairer mes pas & me servir d'appui ,
Sur la foible raison c'est en vain que je compte ;

Jamais jusqu'à ce jour son flambeau ne m'a lui ,

Que pour me faire voir ma disgrâce & ma honte.

Toujours après la chute amenant le regret ,

Les stériles rayons de sa lente lumière

M'ont servi , non pas à bien faire ,

Mais à me repentir de n'avoir pas bien fait.



TOi qui dis qu'aujourd'hui Thémis est vierge encore ,

Oh ! que mal-à-propos tu nous tiens ce discours !

Personne sur terre n'ignore

Qu'on la viole tous les jours.



AUX regards de Thémis un coupable se cache ;
 Quand l'aveugle Fortune eut soin de l'enrichir.
 La poudre de Plutus emporte toute tache ,
 Le Pactole a des eaux qui savent tout blanchir.



QU'ELQ'UN voudroit-il bien me dire ;
 Pour quelle raison l'on a mis
 Un bandeau sur les yeux de l'auguste Thémis ?
 Si c'est pour ne point voir ce qui peut la séduire ,
 A la bonne-heure ; mais aussi
 Ne verra-t-elle pas ce qui pourroit l'instruire
 Sur un fait important qui n'est point éclairci.



GRANDS du siècle , répondez-moi :
 Pourquoi , dans votre erreur extrême ,
 Bravez-vous de la Loi
 La puissance suprême ?
 Pourquoi , par votre autorité ,
 La Justice est-elle immolée ?
 Votre dais doit servir de trône à l'Équité ,
 Faut-il qu'il soit son mausolée ?



LORSQU' à plaider un Chicaneur s'obstine ;
 Un bâton blanc est tout ce qu'il acquiert.
 A gagner des procès souvent on se ruine :
 Jugez du fort qu'éprouve un Plaideur qui les perd.



FRÈRE, cohéritier, parent, associé,
Tant qu'un même intérêt les touche & les rassemble ;
Vivent entr'eux sur le bon pié ;
Mais cet accord si doux est bientôt oublié ,
Et le jour que l'on compte ensemble ,
Est le dernier de l'amitié.



BANNISSONS un vainqueur terrible ,
Qui fait ses plaisirs de nos pleurs.
Que l'Amitié douce & paisible
Forme les liens de nos cœurs.

Que cette Déesse est charmante !
Point de légèreté , point d'humeur inconstante ;
Jamais son cœur n'a varié ,
Le Temps , ce tyran redoutable ,
Qui pour tout autre objet fait toujours sans pitié ,
A ses attraita est favorable.
Malgré le poids des ans , elle est toujours sur pié ,
Toujours fraîche , vive , agissante ;
Et les rides de l'Amitié
Ne la rendent que plus charmante.



QU'UN jeune Militaire , au sein de son foyer ,
Resente un petit mal de tête ,
Nuit , au secours , l'alarme est au quartier :

Médecine, bouillon, ptisanne, tout s'apprête ;
 Autant qu'un Abbé délicat,
 Un rien le change, un rien l'abbat.
 Suivez le même homme à l'armée,
 Et voyez-le dans un combat :
 Sa valeur bouillante, animée,
 Au terrible danger présente un front d'airain.
 La Mort qu'il voit la faulx en main,
 L'étonne moins par sa menace,
 Qu'il ne l'étonné lui, par sa superbe audace.
 L'homicide boulet dans l'air a beau siffler,
 Il l'attend, le reçoit, tombe & meurt sans trembler.



Pour sçavoir avec art conduire & manier
 L'instrument qui vient de Crémone,
 Pour joindre, avec l'archet, l'éclat au régulier,
 Pour avoir, en dansant, l'entre-chat familier,
 Pour attraper cet air que le bon goût nous prône,
 Pour mouvoir aisément les touches du clavier,
 Pour combiner les sons & les modifier
 D'une façon qui nous enchante,
 Pour être habile & singulier
 Dans l'instrument dont Pan se servit le premier,
 Pour faire une cadence & flatteuse & brillante,
 Pour le disputer à Canente,
 Et faire aux connoisseurs admirer son gosier,
 Que de travail il faut ! quelle affreuse torture !

Que de soins redoublés ! que d'efforts violens !
Surtout si l'on n'a pas reçu de la Nature
Les dispositions qu'exigent ces talens.
Quand les difficultés se trouvent obstinées ,
Pour en venir à bout , il faudra quelquefois ,
Pendant des quinze & vingt années ,
Tourner , plier , fléchir & la langue , & la voix ;
Et la tête , & l'épaule , & la jambe , & les doigts.
Tous les jours cependant cette peine infinie
Se prend avec succès , & l'homme diligent
Y donne volontiers la moitié de sa vie.

J'approuve ce soin vigilant ,
Et veux bien qu'aux beaux Arts on livre son génie.
Mais pourquoi , s'il vous plaît , & par quelle manie ,
Pour la morale est-on si froid , si négligent ?

Puisque par un travail pénible ,
Par de longs & constans efforts ,
Nous pouvons parvenir à plier les ressorts
D'un corps que la Nature a fait presqu'inflexible ,
Ne nous feroit-il pas possible
De fléchir aussi nos humeurs ?
Et ne pourrions-nous pas , à force d'exercices ,
Malgré la Nature & les vices ,
Parvenir à plier notre ame aux bonnes mœurs ?



P O U R garantir une fillette
Des pièges que lui tend l'Amour ,

Sa mere prudente & discrète
 La sermone en vain chaque jour.
 On l'écoute, on veut bien la croire ;
 Mais quel en est tout le profit ?
 Il vient un étourdi maudit :
 Une chansonnette , une histoire ,
 De petits riens le beau débit ,
 Un regard , deux souris , trois mots ont la victoire
 Sur tout ce que la mere a dit.



J A D I S , dans un état voisin de la détresse ;
 Lyfimon paroïssoit joyeux.
 Ce mortel , digne alors d'estime & de tendresse ;
 Faisoit voir en tous lieux
 Une ame généreuse & pleine de noblesse ,
 Qui sembloit condamner l'injustice des Dieux.
 La fortune aujourd'hui comble son espérance.
 Son coffre est plein du précieux métal ;
 Mais , hélas ! des trésors , voyez l'effet fatal !
 Devenu sombre , morne , avare avec outrance ,
 Il se refuse tout au sein de l'abondance ;
 Et depuis qu'il est mieux , il est cent fois plus mal.



G R A P I G N A N , pour son fils , veut avoir un Office
 De Conseiller au Parlement.
 De l'homme étrange avcuglement !

Il n'est point de trait d'avarice ,
De rapine , de vol , de détour , d'artifice
Où n'ait recours ce scélérat ,
Pour mettre son fils en état
De pouvoir rendre la justice.



EN vain dans un ami tu mets ton espérance ;
Crois-tu que , dans le sein de la dure opulence ,
Quelqu'un songe aux besoins où le sort t'a réduit ?
Erreur. Si par fois on y pense ,
Ce léger souvenir vite s'évanouit.
Bien plus , quand cet ami , dans ton mince équipage ,
Te rencontre sur son passage ,
Confidere-le bien ; tu verras de quel poids
Est la belle amitié qui regne dans notre âge.
Saisi d'un prompt effroi , qui lui coupe la voix ,
Ton apparition fait pâlir son visage ;
Il fuit , il s'échappe , & je crois
Que , pour chasser au loin ton importune image ,
Il feroit volontiers le signe de la croix.



JE ne puis supporter l'hommage
D'un adulateur séduisant ;
Mais je hais encor davantage
Le parasite médifant ;

Qui , pour plaire à qui le défraye ,
De bons mots sçachant faire emploi ,
Aux dépens du voisin me paye ,
Et le paye aux dépens de moi .



DIFFÉRENS effets sont produits
Par le besoin & le bien-être ;
Le bien-être nous fait connoître à nos amis ;
Le besoin nous les fait connoître .



UN ami vient nous voir , on le traite en ami ,
C'est-à-dire , sans chere aucune .
Je n'ose condamner ceci ,
La méthode en est trop commune .
Quand mon esprit pourtant réfléchit sur ce fait ,
J'y trouve de l'excès , de l'abus ; en effet ,
Mon cœur ne doit-il pas se faire mieux connoître
A ceux que l'amitié dans mon logis conduit ,
Qu'à quelqu'Etranger , qui peut-être
N'est amené chez moi que par son appétit .



QU e je hais , entre amis , ces protestations ,
Cette impétueuse carresse ,
Ces bruyans transports de tendresse ,
Ces élans , ces baisers & ces contorsions !

Lorsqu'un événement funeste
 Livre notre ame à la douleur,
 Pour nous marquer sa vive ardeur,
 Le bon ami ne fait qu'un geste,
 Qui part de la bourse & du cœur.



L'AMOUR du bien public, qu'on étale avec pompe,
 N'est qu'un masque souvent, dont se couvre & nous
 L'amour-propre, cet imposteur. [trompe
 Les Catons, les Brutus, dont le superbe cœur
 Sembloit, de leur vivant, jusqu'à l'idolâtrie
 Pousser l'amour de la patrie,
 Et qui de l'autre amour paroissoient détachés,
 En étoient au-dedans fortement entichés.
 Tous ces braves Guerriers que le courage emporte
 Dans les plus périlleux combats,
 N'ont point de cet amour une dose moins forte;
 Ils songent à leur gloire aussi-bien qu'à l'Etat.
 Tous ces Historiens, ces Glossateurs superbes,
 Qui des siècles passés éclairent les ténèbres;
 Ces fameux Traducteurs qui s'usent le cerveau,
 Pour mettre d'ancien dans un style nouveau;
 Ces grands Compilateurs au travail sédentaires,
 Qui s'épuisent sans cesse & le corps & l'esprit,
 Pour laisser au Public des tomes salutaires,
 D'épais *in-folio*, de gros vocabulaires,
 Se laissent chatouiller à ce commun prurit;

Tous pour le même amour ont le même appétit ;
 Moi-même , qui prends , dans ces rimes ,
 Le style d'Ecrivain moral ,
 Et qui veux m'ingérer de donner des maximes ;
 Sçavez-vous à quoi tend cet essai doctoral ?
 Ma vanité tout haut publie
 Que mon seul but , en ce projet ,
 Est de rompre le cours de l'humaine folie ,
 Et de porter au bien quiconque s'y soustrait.
 Il est vrai qu'un pareil effet
 Plairoit infiniment à mon ame ravie ;
 Mais s'il faut que mon cœur , sans nulle tricherie ,
 Développe ici son secret ,
 Est-ce-là mon unique envie ?
 Est-ce-là mon premier objet ?
 Le plaisir de la médifance ,
 Le desir de me faire un nom ,
 Dans cette caustique leçon
 N'entreront-ils pour rien ? Franchement, plus j'y pense,
 Et moins j'ose dire que non.



DE desirs en desirs notre ardeur inconstante
 Sans cesse nous entraîne & toujours nous tourmente.
 Un bien , quand il nous manque , inspire des souhaits ;
 Quand on l'a , des dégoûts : le perd-on ; des regrets.



LA douceur & l'humanité ,
 Dans le quartier de la Finance ,
 Sont communs , à peu près , comme l'urbanité ,
 L'agrément , & la vénéusté
 Dans le pays de la Science ,
 La bonne-foi regne chez nos Marchands ,
 Comme la vérité domine auprès des Grands.
 A Paphos aujourd'hui les amans sont sinceres ,
 Comme à l'Hôtel des Mousquetaires.
 Le bon goût triomphe au Marais ,
 Comme la Justice au Palais.



SA N s l'utile secours de l'éducation ,
 C'est en vain que l'éclat d'une haute naissance
 Est joint à plus d'un million.
 Qu'est-ce , en pareille circonstance ,
 Qu'un homme de condition ?
 C'est un homme pétri d'orgueil & d'arrogance ;
 C'est un homme entraîné , par toute passion ,
 Dans le désordre & la licence.
 C'est une idole d'or , qui sous l'éclat exquis
 Des diamans & des rubis ,
 Cache une ignorance profonde.
 C'est l'ombre d'un Baron ; c'est l'extrait d'un Marquis ,
 A qui des ayeux ont acquis
 Le droit d'être inutile au monde.



CEUX à qui d'un succès on décerne la gloire ,
 Sans le secours d'autrui , ne triompheroient pas.

Bons Officiers & bons Soldats

A de bons Généraux font gagner la victoire ;

De bons Clercs font les bons Notaires ;

Bons Conseillers sont faits par de bons Secrétaires ;

Bons chevaux , bons chiens , bons Piqueurs ,

Sont ce qui fait les bons Chasseurs.



QU'ON me trouve une Iris dont l'esprit soit égal ,

L'humeur douce , le cœur loyal ;

Une Iris insensible aux brillantes babioles ,

Dont on fait aujourd'hui son objet capital ;

Une Iris , dont l'amour pur , tendre , pastoral ,

Préfère d'un Berger le don simple & frugal

Aux bienfaits précieux d'un Fermier général ,

Qui , pourvu du puissant métal ,

Dans un équipage ducal ,

Mène au Cours , au spectacle , au bal ,

Donne régal sur régal ,

Et tous les jours fait faire carnaval ;

Une Iris , en un mot , dont le soin principal

Soit d'avoir toujours vrais les yeux & les paroles.

Si quelqu'un me la montre en propre original ,

Je ferai sur le champ présent de cent pistoles ;

Cent pistoles , pour moi , sont le trésor royal.



AUSSI-TOT

AUSSI TÔT qu'un Auteur commence de déplaire,
On ne se souvient plus du bon qu'il a sçu faire.
Du Parterre telle est la rigueur aujourd'hui,
Qu'aux célèbres Rimeurs, qui, par des vers d'élite,
Ont donné du plaisir pendant trente ans de suite,
Il ne pardonne pas deux minutes d'ennui.



LE vice sur nous a des droits,
Dont aucun effort ne le frustre.
Le Noble comme le Bourgeois,
Le Citadin comme le Rustre,
Tout est sujet aux mêmes Loix;
La gloire, malgré tout son lustre,
N'en sçauroit affranchir les Rois;
Et le Héros le plus illustre
Est homme jusqu'au bout des doigts.



PLUS chez nous la richesse abonde,
Plus ce mortel séjour pour nos cœurs a d'attraits;
Conséquemment je dis, & l'épreuve m'y fonde,
Que tous ces entasseurs qui n'ont d'autres souhaits
Que de rendre leur bourse ronde,
Font provision de regrets,
Pour emporter dans l'autre Monde,



LO R S Q U E j'entends dire d'un homme ,
 Qui , d'un gain légitime & bon ,
 Vit d'une certaine façon :
 Quelle dépense il fait ! quel argent il consomme !
 Venu dans une nuit ainsi qu'un champignon ,
 Il lui sied bien , ma foi , de vivre en Gentilhomme !
 Son pere n'étoit rien , c'est le premier du nom ;
 Un semblable discours m'affomme ,
 Et j'y trouve une absurdité ,
 Dont mon esprit est irrité.

Quand , par un bel exploit , par un trait magnanime ,
 Par un soin utile à l'Etat ,
 Par un commerce droit , par un art où l'on prime ,
 D'une juste noblesse on achere l'éclat ,
 Malgré les préjugés & le commun système ,
 De pleine autorité j'installe au rang suprême
 Ce fondateur de sa maison :
 Et je soutiens avec raison ,
 Que le premier du nom vaut mieux que le milliême.



Q U A N D vous arriverez dans la demeure sombre ,
 Où la Parque mettra tous vos lauriers à l'ombre ,
 Livrés à des remords cruels ,
 Héros , vous vous direz : Insensés que nous sommes !
 Falloit-il , pour être immortels ,
 Faire mourir cinq cent mille hommes ?



QUE le métier d'Auteur se fait peu noblement,
 Et qu'on l'exerce bassement !
 Dans tous les états de la vie ,
 Je ne crois pas qu'il en soit un
 Où l'on ait plus de jalousie ,
 Où le noir poison de l'envie
 Soit plus en regne & plus commun.
 C'est-là que la Cabale inique
 Soumet le vrai mérite à sa loi tyrannique.
 Qu'un jeune Auteur débute & veuille s'essayer ,
 Que par lui sur la scène une piece soit mise ,
 Loin de chercher à l'appuyer ,
 Et vite , il faut qu'on le détruise ;
 Chacun s'empresse à le noyer.
 Faut-il que des Sujets qu'Apollon favorise
 Souillent leur beau talent d'un vice si grossier ?
 Toujours quelque débat les trouble & les divise ,
 Toujours l'esprit de l'un contre l'autre s'aiguise ;
 C'est à qui se déchirera.
 Le ridicule affreux de cette guerre-là ;
 Sur le Corps entier donne prise ;
 A tous en général il cause du déchet.
 Des grands & des petits devenus le jouet ,
 On les berne , on les tympanise.
 Bref , Messieurs les Auteurs , dupes de leur sottise ;
 En se méprisant , ont tant fait
 Que tout le monde les méprise.



DU cœur du Philosophe examinez le fond,
Vous connoîtrez bientôt que la Philosophie.

N'est le plus souvent qu'un beau nom,
Dont la paresse est ennoblée.



LA Nature nous fit des dons avantageux,
Dont un prudent emploi rendroit nos jours heureux ;
Mais, hélas ! notre ame insensée
Tous les jours sçait en abuser.

La parole nous fut par les Dieux dispensée
Pour déclarer notre pensée ;
Nous ne nous en servons que pour la déguiser.



CACHER tous ses défauts dans une nuit profonde,
Des vertus qu'on n'a pas, se parer, se vernir,
C'est à quoi se réduit la science du monde,
Et le moyen de parvenir.



LE s Précepteurs & les Régens,
Que nous donnons à nos enfans,
Du Grec & du Latin leur montrent l'idiôme ;
On leur apprend combien de pas
Avoient le Cirque & l'Hippodrome.
On les instruit à fond du pays des Incas.
Ils connoissent Pekin, Pondichery, Madras ;

Les lieux d'où viennent l'or, l'azur, l'ambre, le baume ;
 Mais , ô honte du siècle ! ils ne connoissent pas
 Ce que produit la France en ses divers Etats ;
 On ne leur apprend pas l'histoire du Royaume ,
 Ni la langue de nos climats.



L Es chiffres & les armoiries ,
 Les devises, les écussons ,
 Les supports, les cimiers & tant d'autres folies ;
 Dont on veut chaque jour illustrer les Maisons ,
 Ne sont point , à mon sens , des ornemens frivoles ,
 Et quoique la raison , dans ses aigres discours ,
 Les mette au rang des fariboles ,
 Bien des Thermites de nos jours ,
 A ces éclatantes babilles
 Ont grand besoin d'avoir recours.
 Qui pourroit à vos yeux découvrir leur noblesse ,
 Sans ces signes extérieurs ?
 Seroit-ce la vertu , l'honneur & la sagesse ,
 Qu'ils osent traiter de foiblesse ,
 Et qu'ils pratiquent moins que leurs inférieurs ?
 Peut-on d'un œil serein voir tant d'extravagance ,
 Tant d'orgueil , tant de suffisance
 Chez certains rejettons d'ancêtres glorieux ,
 Qui doivent tout à leur naissance ,
 Et qu'un abus pernicieux
 Laisse jouir , par indulgence ,

Du mérite de leurs ayeux ?

Quand un Héros expire au sein de la victoire ;
Que fent ceux qui de lui font en droit d'hériter ?

Devant un nombreux auditoire ,

Par un grand discours oratoire ,

Ils ont soin de faire exalter

L'éminente valeur qui le couvrit de gloire ;

Mais ils ne songent point du tout à l'imiter.

Pour sçavoir à combien son héritage monte ;

Pour recueillir le fruit de ses nobles travaux ,

Leur avarice est vive & prompte ;

On prend son nom , son bien , ses titres , ses châteaux ;

Mais de l'essentiel on fait très-peu de compte ;

Le grand cœur du Héros se trouve évanoui ,

Son mérite se perd dans une nuit obscure ;

Et dans sa triste sépulture ,

On laisse ses vertus & sa gloire avec lui.



L'H O M M E , par ses efforts , par ses travaux divers ,
A trouvé le secret de contenir les mers.

Les arbres par ses soins , les fleurs par sa culture ,

Domptent la glace des hyvers.

L'airain , le fer , l'acier , la roche la plus dure

S'amollit sous ses doigts experts.

L'onde , quand il lui plaît , s'élance dans les airs.

En tout genre , en tout tems , sa connoissance sûre

Donne des loix au feu , met les vents dans les fers.

L'homme fera-t-il donc la seule créature ;
 Le seul objet dans l'Univers ,
 Où les soins ne pourront subjuguier la nature ?
 Ne trouvera-t-il pas enfin quelque mesure ,
 Pour arrêter le cours de son penchant pervers.



GRANDS nombres de travers sont introduits en France ;
 Mais un des principaux est l'énorme licence
 D'oser , de qualités , avec Dieu faire assault ,
 Et de voir des mortels prendre avec insolence
 Ce qui n'est dû qu'à lui , le titre de TRÉS-HAUT.



QUAND un Poète vient de voir
 Quelque drame nouveau qu'a fait son Adversaire ,
 Ses yeux & son maintien font aisément sçavoir
 L'effet que cette piece a fait dans le Parterre ,
 Et comment le Public vient de la recevoir.

Quel procédé ! quelle misere !
 O ciel ! accable-moi des traits de ta colere ,
 Que j'éprouve le sort le plus injurieux
 Que l'on puisse avoir sur la terre ;
 Mais fais-moi revenir joyeux ,
 Du triomphe de mon Confrere.



MA délicatesse est blessée ,
 De voir une Billevezée ,
 Sous le nom d'*Opera prima* ;
 D'*Opera secunda* , *terza* ,
 Avec emphase dédiée
 A quelqu'Altesse ou *Grandezza*.
 Dans Paris il n'est point de place ;
 Où ne s'affiche avec fureur
 De cachets le moindre Coureur.
 On ne sçait pas encor comme on chiffre une basse ;
 Que , rempli d'orgueil & d'audace ,
 On se fait annoncer pour un sublime Auteur.
 De ces colifichets lyriques
 Nous voyons un nombre infini ,
 Dans les encoignures publiques ,
 Se carrer près de *Vivaldi*.
 N'est-il pas beau de voir quelqu'Ariette usée ;
 Quelque sonate rapiécée
 Del *Signore Vacarmini* ,
 Se montrer avec plus de faste ,
 Remplir une place plus vaste ,
 Paroître sous un titre & plus grand & plus beau ;
 Que les premiers Chefs de la rime ,
 Ces Aigles de la double cime ,
 Et Corneille & Racine , & Moliere & Boileau ?



HORACE, Perse & Juvenal ;

Aux vices de leur tems ont déclaré la guerre :
 Corriger des humains l'odieux caractère ,
 Fut l'objet de leurs soins ; ont-ils réussi ? Mal,
 Ceux qui les ont suivis dans le talent d'écrire ,
 A leurs contemporains ont fait mêmes leçons ;
 Qu'ont-ils opéré ? Rien. Aujourd'hui nous faisons
 Même discours , même satire ;
 Rendons-nous les hommes meilleurs ?
 Les voyons-nous changer de mœurs ?
 Tout au rebours. L'erreur & le délire
 Plus que jamais exercent leur empire.
 Les Auteurs qui viendront après ,
 Intenteront au vice un semblable procès ,
 Et leur prose & leurs vers diront la même chose ,
 Et leurs vers & leur prose
 Auront même succès.



JE blâmerois peu la critique ,
 Si ménageant son correctif ,
 Toujours l'utilité publique
 Lui servoit de juste motif ;
 Mais dans tous les traits de satire ,
 Que nous fait entendre un Censeur ,
 Le prétexte est de nous instruire ,
 L'objet est de nuire à l'Auteur.



QUAND remédiera-t-on au déplorable abus
Que je vois tous les jours arriver au Théâtre ?

Un éternel flux & reflux ,
Les accès simulés d'un rhume opiniâtre ,
Des crachemens , des ris ; d'une ironique voix ,
Les *paix-là* répétés dans les plus beaux endroits :
Quelle misère ! quel désordre !
Du Censeur toujours prêt à mordre ,
Nul Auteur ne peut fuir les sinistres discours ,
Pas même ceux du premier ordre.
Triste condition des Rimeurs de nos jours !
C'est peu d'avoir écrit & récrit deux cents pages ,
C'est peu d'avoir passé deux ou trois ans complets
A polir , à limer , à revoir mes ouvrages ,
Quand sur la scène je les mets ,
Si je veux avoir les suffrages ,
Il faut acheter cent billets.



Du bien qu'ici bas on opère ,
Quel est le principe & l'auteur ?
Est-ce l'intérêt , ou l'honneur ?
Quand l'homme s'abstient de mal faire ,
Par quel fil est-il retenu ?
Par la crainte , ou par la vertu ?



AU Crésus le plus riche & le mieux décoré,
 Si le petit Bourgeois est par moi préféré,
 Il en faut imputer la cause
 A ce commun orgueil dont l'homme est enivré ;
 Et dont j'eus , en naissant , une assez bonne dose.
 Tel qu'en ce tableau je m'expose ,
 Pourrois-je à ce choix-là ne m'être pas livré ?
 Négligé du Crésus , du Bourgeois adoré ,
 L'un veut me dominer , de l'autre je dispose ;
 Chez l'un simplement toléré ,
 Chez l'autre toujours désiré ;
 Ici je ne suis rien , là je suis quelque chose.
 D'ailleurs chez le Bourgeois je vois quelque vertu ,
 Quelque raisonnement du moins vous'en impose ;
 Mais Crésus , dans un corps opaque & bien vêtu ,
 Ne m'offre qu'un esprit tortu ,
 Qui n'entend ni texte , ni glose.



QUAND deux amis se sont brouillés,
 On dit que la paille est rompue.
 Cette comparaison dans le Public reçue
 Sera-t-elle du goût des esprits ampoullés ?
 Je n'en sçais rien ; vaille que vaille ,
 Il est certain que l'amitié ;
 Comme elle est aujourd'hui sur pié ,
 N'est pas plus forte qu'une paille.



LE Prodigue ne peut comprendre
 Quel plaisir l'Avare peut prendre ,
 En mettant écu sur écu.
 L'Avare ne sçait pas comment on peut se rendre-
 Heureux , en dépensant plus que son revenu.
 Du Cafanier l'esprit tranquille
 Trouve blâmable & peu flatteur
 L'amusement qu'un Voyageur
 Va, loin de son pays , chercher de ville en ville.
 La danse à tout Rimeur , la rime à tout Danseur ,
 N'offre qu'un agrément stérile.
 Le Bûveur blâme les soupirs.
 L'Amant trouve l'ivresse horrible.
 Tout Mortel ici bas ne connoît de plaisirs ,
 Que ceux auxquels il est sensible.



TO U s les bons seins & les services ,
 Que nos amis nous ont rendus ,
 Sont bientôt oubliés , quand par quelques caprices ,
 Quelques frondeurs , quelques rebuts ,
 Ces mêmes amis nous affligent ;
 Une injure nous pique plus ,
 Que cent bienfaits ne nous obligent.



FRANÇOIS, quand Don Brutal par malheur vous atteint,
 Une jambe par lui souvent vous est ôtée ;
 Mais jamais de ce coup votre cœur ne se plaint.
 Un petit ruban rouge , où pend un petit Saint ,
 Vous console aisément d'une jambe emportée.



TANT qu'un grand Seigneur voit le jour ,
 La politique flatterie
 De Vassaux , qui lui font la cour ,
 Remplit toute sa galerie ;
 Mais lorsqu'il descend chez Pluton ,
 D'autres larmes souvent n'honorent sa mémoire ;
 Que celles qu'à sa pompe noire
 L'on voit peintes sur du carton.



POUR nous porter à l'entreprise
 De quelque édifice important ,
 L'Architecte nous dit , cela n'ira qu'à tant.
 Vous pouvez , sans peur de méprise ,
 En ajouter deux fois autant.
 Quand des faiseurs de mariage ,
 Pour prôner une fille , employent tous leurs soins ,
 De la dot & de l'avantage
 Qu'elle doit , à leur dire , apporter en ménage ,
 Vous pouvez retrancher la moitié tout au moins.



POSSÈDÉ du desir de nuire,
 Un esprit envieux déchire
 Ce qu'on doit le plus estimer.
 Parle-t-on de quelqu'un, toujours prêt à blâmer,
 On n'écoute le bien que pour le contredire,
 On n'écoute le mal que pour le confirmer.



ON vient d'annoncer à Clairval,
 Qu'un de ses amis est très-mal.
 Ira-t-il lui rendre visite ?
 Oui ; mais avant qu'il s'en acquitte,
 Il faudra, pour avoir la cervelle en repos,
 Qu'il fasse un tour à ses chevaux :
 Il faudra qu'il écrive à deux de ses amies,
 Pour un petit souper galant :
 Il faudra dépêcher Champagne ou l'Allemand,
 Pour deux loges de Comédie :
 Il faudra, chez le Vernisseur,
 Aller voir décorer un vis-à-vis très-lesté :
 Il faudra qu'il aille au Brodeur
 Faire voir un dessin de veste :
 Il faudra qu'il entende encor,
 Au milieu de la cour, un petit air de cor.



PLus un Avare en âge augmente ,
 Plus la soif d'amasser l'agite & le tourmente ;
 Sans songer à la mort , qui , dans un tour de main ,
 Nous dévalise & nous débanque ,
 Et ménage , il épargne , & touchant à sa fin ,
 Plus que jamais il pense au gain.
 Il craint que terre ne lui manque ,
 Quand il ne lui faut plus que six pieds de terrain.



QUAND un événement nous affecte ici bas ,
 L'intérêt du Public n'est pas
 L'objet qui le plus nous importe ;
 Et sur le général le personnel l'emporte.
 Ainsi , quand on nous avertit
 Que telle & telle affaire en ces lieux s'établit ,
 Notre premier coup d'œil se porte
 Sur le dommage ou le profit ,
 Que l'affaire dont il s'agit
 En particulier nous apporte :
 Aucun autre intérêt n'occupe notre esprit.
 Cette même affaire a beau nuire
 À mon voisin , à mon ami ,
 Contens du bien que j'en retire ,
 Sur leur sort je suis endormi.
 De ceci je conclus en somme ,

Et voici mon dernier refrain :
 L'homme pour lui seul est humain ;
 Il est homme pour tout autre homme.



DE trois cent soixante-cinq jours ;
 Qui de l'an composent le cours ,
 C'est le premier de tous où l'on ment davantage ;
 Nul autre ne fait voir tant de duplicité .
 Combien , dans ce jour si fêté ,
 Voit-on , par un fatal usage ,
 De baisers de Judas & donnés & rendus !
 Combien de l'amitié tiennent le doux langage ;
 Qui voudroient voir périr ceux qu'ils flattent le plus !
 De-là certainement vient le double visage ,
 Que la Fable donne à Janus.



SUR son compte chacun se plaît à babiller ;
 Partout regnè cette manie ;
 Et l'on aime mieux , dans la vie ,
 Dire du mal de soi que d'en point parler.



POURQUOI tant de Mortels traitent-ils de sottise ;
 De la réflexion les entretiens secrets ;
 C'est qu'il n'est rien qu'elle déguise ,
 Et que ses tableaux sont trop vrais.

DU S I E C L E.

157

Ils craignent de se voir dépeints d'après nature ;
Et leur intérieur leur semble si mauvais ,
Que malgré la raison , malgré tout son murmure ,
Ils n'y rentrent presque jamais.



BE L L E & jeune Moitié , Château sur la frontière ;
Vigne touchant au grand chemin ;
Ces trois articles font que le Propriétaire
Se réveille de grand matin.



QUAND pour un jeune Objet nul amant ne soupire ;
Nos yeux , fermés sur ses attraits ,
Font qu'il ne nous inspire
Ni plaisirs , ni souhaits.
Vient-il quelque'un sous son empire ;
Son mérite aussitôt nous flatte & nous attire ;
Nos esprits réveillés lui trouvent des attraits ,
Qui troublent notre paix ,
Par un jaloux desir.
Foible Mortel , hélas ! quel caprice est le tien !
Et que ton erreur est extrême !
Le plaisir de priver un rival de son bien ;
Te flatte plus que le bien même.



JE puis me tromper , mais je pense
 Que tout homme fait ici bas ,
 Depuis le jour de sa naissance
 Jusqu'à celui de son trépas ,
 Ou des dupes , ou des ingrats.



DE s Femmes que sert de médire ?
 Par une maligne satyre ,
 Les attaquerons-nous toujours ?
 Souvent par de tendres allarmes ,
 Par des soupirs & par des larmes ,
 Nous payons ces mauvais discours.
 Nous les accusons d'artifice ,
 Nous leur donnons pour lot l'orgueil & le caprice.
 Leur esprit fertile en détours
 Est pétri , disons-nous , de fourbe & de malice.
 Nous les nommons à tout propos ,
 Les moins parfaits des animaux ;
 Cependant on nous voit tous les jours de la vie
 Soumis , tremblans à leurs genoux ,
 A leurs suprêmes loix obéir malgré nous.
 Notre ame à leur joug asservie ,
 Pour contenter leurs vœux , perd sommeil & repos.
 Il faut que l'on rencontre en elles bien des charmes ,
 Si connoissant tous leurs défauts ,
 On ne peut s'empêcher de leur rendre les armes.



DE Cythere aujourd'hui les voyages sont courts ;
Chaque jour les amans en abregent le cours.

Il en est dont l'ame effrenée ,
Toujours d'humeur à s'envoler ,
Voudroient dans la même journée
Partir , arriver , s'en aller.



CONTRE la Fortune & le Sort ;
Pourquoi déclamons-nous si fort ?
Pourquoi notre jaloux délire
Fait-il tomber sur eux tant de traits de satire ?
C'est que ne pouvant pas atteindre à leur faveur ;
Nous nous vengeons de leur rigueur ,
Par le doux plaisir d'en médire.



CHEZ les Grands quelquefois nous sommes bien reçus ,
Par des lueurs d'espoir leurs discours nous amusent.
Pendant cinq ou six mois , auprès d'eux assidus ,
L'air poli dont ils nous abusent ,
Nous fait perdre en soins superflus
Des momens qu'autre part nous n'aurions pas perdus.
Non , rien n'est si cruel que ceux qui nous refusent
Jusqu'à la grace du refus.



LE jour au milieu des nuages ;
 Le soir au milieu des tisons ,
 Nous croyons découvrir de certaines images ,
 Dont souvent nous nous amusons.
 L'illusion ainsi fait tromper tous les hommes.
 Dans le tems même que nous sommes
 Bien éveillés & de sang-froid ,
 Elle offre à nos regards des palais magnifiques ;
 Des jardins enchanteurs , de merveilleux optiques ;
 Dont le charmant lointain nous plaît & nous déçoit.
 Faut-il donc regarder comme chose étonnante ,
 Tant de phantômes vains , tant d'objets imposteurs ,
 Tant de richesses , tant d'honneurs
 Qu'à nos yeux aveuglés l'ambition présente ,
 Et dont elle enivre nos cœurs ?



POUR se faire un état & brillant & commode ,
 C'est peu d'avoir du goût , de l'esprit , du sçavoir ;
 Il faut encoꝛ être à la mode.
 Nous ne valons qu'autant qu'elle nous fait valoir.
 Mais , comme il est en elle une inconstance étrange ,
 Et que tous nos efforts ne peuvent l'arrêter ,
 Il faut , aussitôt qu'elle change ,
 Changer de même & l'imiter.
 Si nous restons toujours dans notre forme antique ;

Malgré notre mérite , on fait , à notre égard ,
Ce que fait un Marchand d'un vieux garde-boutique ;
Dans quelque coin poudreux on nous laisse à l'écart.



EST-IL rien de plus triste & de plus désolant ,
Que le fâcheux état d'un homme qui postule ?
D'un homme malheureux qui , six heures durant ,
Dans un mortel ennui se promène , en comptant
Tous les carreaux d'un vestibule :
Qui , le Placet en main , l'air timide & tremblant ,
Regardant cent fois la pendule ,
Tantôt levant au Ciel les yeux en murmurant ,
Tantôt frappant du pied le plancher innocent ,
Entre la crainte & l'espérance ,
Du plus redoutable tourment
Souvent jusqu'à minuit souffre la violence ,
Pour avoir enfin , quoi ? Néant.



L O R S Q U'UN homme de bas aloi
S'est enrichi dans son Emploi ,
Quand il nâgé dans l'opulence ,
Le début de son mauvais cœur ,
C'est d'oublier la bienveillance
De ceux qui firent son bonheur.
Parents , amis n'ont plus de place
Dans son esprit d'orgueil rempli.

La consanguinité s'efface ,
 La naissance est mise en oubli.
 Sa mémoire , sur tout ingrate ,
 Laisse en repos sa vanité :
 Pour les Crésus de fraîche date ,
 Le Pactole est un vrai Léthé.



QUa ton empire est grand ! que ta gloire est extrême !
 Beau métal du Pérou. Ceux qui donnent des loix ,
 En reçoivent souvent de ton pouvoir suprême ;
 Des plus fameux Crésus tu passes les exploits ;
 Et tu rends les portraits des Rois
 Plus forts & plus puissans qu'eux-même.



DAÑ s les Sociétés , plus ou moins d'intérêt
 Rend l'amitié plus ou moins forte ;
 Quand l'utilité disparoît ,
 Du cœur elle ferme la porte :
 Monsieur n'est bon à rien , qu'il sorte.
 Ne serons-nous jamais délivrés du faquin ?
 Portier , laquais & galopin ,
 Chacun le traite de la sorte ;
 Le chien même en fureur jusqu'au ruisseau l'escorte ,
 Le serre , & le mord jusqu'au sang.
 Si nous voulons qu'on nous supporte ,
 Rendons quelque service , ayons quelque talent :
 Tout Mortel , en un mot , avec nous se comporte ,

Selon ce que chez lui notre visite apporte
De profit, ou d'amusement.

LES CAFEES.

CE sont des lieux qu'on enrichit,
Pour charmer les yeux du Vulgaire,
Des débris de maint inventaire :
Sallons que le marbre embellit,
Qu'avec des lustres on éclaire,
Et que de glaces on remplit ;
Où l'on fait un fort grand débit
De certaine liqueur amère,
Marchandise peu nécessaire,
Dont le Bourgeois sortant du lit
Fait son déjeuner ordinaire,
Et que le Peuple littéraire
Le plus souvent prend à crédit ;
Où sans cesse l'on entend faire
Sot discours, ennuyeux récit ;
Où l'on voit bien des gens d'esprit,
Qui quelquefois n'en montrent guère ;
Où l'Oisiveté salutaire,
Près d'un poêle qui l'affoupit,
Enfume son mauvais habit ;
Où le Caustique atrabilaire,
Sans respecter le Ministère,
De tout aveuglément médit ;

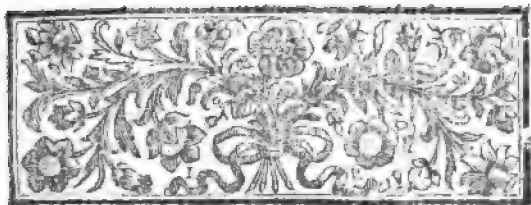
64 MŒURS DU SIÈCLE.

Où les Sçavans , d'avis contraire ,
S'embrouillant dans leur commentaire ,
Font un bruit qui nous étourdit ;
Où l'on bâtit mainte chimere ;
Où l'on discute chaque affaire ;
Où l'on contrôle chaque écrit.

DANS Paris aujourd'hui l'on a beau se pourvoir
Des talens les plus beaux qu'un homme puisse avoir ,
Il faut encor chercher quelqu'un qui nous protège ;
Il faut s'intriguer , se mouvoir ,
Agir , solliciter , souvent se faire voir.
Ce qu'on nomme entregent , souterrein & manège ;
Dans le monde a bien du pouvoir :
Le chemin de moitié , par leur moyen s'abrege ;
Sans cela rien ne peut valoir .
Fussiez-vous Grammairien plus que tout un Collège ;
Des beaux Vers eussiez-vous le brillant privilège ,
Pussiez-vous en Newton penser & concevoir ,
Fussiez-vous un Puget , un Rubens , un Corrège ,
Par des sons, mieux qu'Hindcl, pussiez-vous émouvoir ,
Vous n'arriverez que le soir
Où l'Ignare intrigant parviendra dès l'Aurore.
Pour pouvoir , en un mot , suivant notre vouloir ;
Monter à certain rang où chacun nous honore ,
Quelqu'œuvre, quelques traits que nous faisons éclore,
Le sçavoir-faire , ici , vaut mieux que le sçavoir.



COMPARAISONS.



COMPARAISONS.*



OUR contenir le cœur des hommes
[indociles ,
On a cru que les loix étoient de sûrs moyens ;
Mais ce sont, à mon gré , de belles inutiles,
Dont le moindre Mortel évite les liens.
Imaginez-vous voir au milieu de la rue ,
Pour gêner les passans & les arrêter tous ,
Une longue chaîne tendue
Par deux anneaux très-forts & scellés aux deux bouts ;
Sitôt que les passans à cette chaîne arrivent ,
Les obstacles par eux sont aisément vaincus :
Les petits par-dessous s'esquivent ,
Et les grands sautent par-dessus.



* Ce chapitre des Comparaisons, ou , si l'on veut, Similitudes ,
peut être regardé comme une suite du précédent.

Tome IV.

M

HOMMES fameux , grands Personnages ,
 Guerriers vaillans , Ministres sages ,
 Malgré les travaux glorieux
 Que vous exposez à nos yeux
 Pendant la paix , pendant la guerre ,
 Nous ne connoissons bien votre juste valeur ,
 Que quand la tombe vous enferré.
 Des cédres du Liban l'on ne voit la hauteur ,
 Que lorsqu'ils sont couchés par terre.



D'UN Amateur d'encens on tire peu de chose ,
 Si l'on ne l'exalte souvent.
 Semblable à ces moulins qu'au grand air on expose ,
 On ne les fait aller qu'avec beaucoup de vent.



QUAND il vous arrive un malheur ,
 Ne cédez pas à la douleur ;
 Le fort dans un moment varie :
 Une comparaison me fonde en ce conseil.
 Lorsqu'une fleur par la bise est flétrie ,
 Il ne faut quelquefois qu'un rayon de soleil ,
 Pour lui rendre la vie.



DE la plupart des jeunes gens
Le coq d'un clocher est l'image ;
Souvent guidés jusqu'au nuage ,
Changeans & tournans à tous vents ,
Il ne s'agit dans leur langage ,
Que de la pluie & du beau tems.



JE ne blâme point la Noblesse ,
D'allier quelquefois l'éclat de sa maison
A la roturiere richesse.
Tous les jours , par un fait d'une pareille espece ;
Un arbre enté sur sauvageon
Nous rapporte du fruit très-bon.



JE hais des grands Parleurs l'éloquence funeste ,
Qui se sauve par le fracas ,
Et croit nous éblouir par de bruyans éclats.
J'aime mieux l'entretien modeste
D'un homme moins brillant , mais qui n'étourdit pas ;
L'impétueux torrent , dont le bruit est terrible ,
A-t-il l'agrément d'un ruisseau ,
Qui ne troublant jamais le crystal de son eau ;
Charme par la douceur d'un murmure paisible ,
Et d'un flot tremblotant mouille le jeune ormeau ?



JE compare une jeune fille
 A la rave dans sa primeur ;
 Elle est vermeille , elle est gentille ,
 Elle pique par sa fraîcheur.
 Mais quand cette rave gardée
 Devient , au bout d'un certain tems ,
 Flasque , dure , creuse & cordée ,
 C'est une affaire décidée ,
 Je ne la mets plus sous mes dents.



L'H O M M E pourvu d'un bon esprit ,
 Dans la vieillesse encor , fait briller son génie.
 C'est ainsi qu'un bon arbre a toujours de bon fruit ;
 Qu'une bonne étamine , en s'usant , s'embellit ;
 Et que le vin de Nuys est bon jusqu'à la lie.



LO R S q u'à l'esprit de quelqu'Auteur
 Il se présente une pensée ,
 Pour la rendre juste & sentée ,
 Pour la mettre dans sa vigueur ,
 Pour l'orner , l'embellir , l'exprimer avec grace ,
 Malgré tout le talent d'un art supérieur ,
 Il faut qu'un certain tems se passe.
 Voici sur ce sujet une comparaison.
 Le matin quand Phœbus vient sur notre horizon ,

Il n'est point tout d'un coup à ce point de lumière,
Dont on le voit briller au fort de sa carrière.

Le crépuscule vient d'abord,
L'aurore lui succede, & le jour prend naissance,
De degrés en degrés le jour devient plus fort,
Et jusques à midi monte à sa consistance.

Tel est à-peu-près notre esprit.
Sur un sujet, d'abord un petit rien l'amorce ;
Une étincelle lui sourit ;
L'étincelle en lueur bientôt se convertit ;
La lueur, par degrés, acquérant de la force,
Devient lumière, & nous saisit.



TOUT ce que l'on écrit sur un jeune arbrisseau ;
A mesure qu'il croît, augmente & s'amplifie.
Tout ce que dans l'enfant on imprime au cerveau ;
Jusques dans ses vieux ans, chez lui se fortifie.



IL faut, quand on a du talent,
L'employer pour la République.
Que sert d'être un homme excellent,
Si dans un repos léthargique,
Par la paresse appesanti,
L'art que nous possédons se trouve anéanti ?
De son esprit un homme avare
Mérite que je le compare

270 COMPARAISONS.

A certain bois luisant, qui dans l'obscurité
Fait briller à nos yeux une lumière blême.

Ce bois ne fut jamais d'aucune utilité ;

Il éclaire à la vérité ,

Mais il n'éclaire que lui-même.



QUAND, par une affreuse disgrâce ;

Sur le fait de l'honneur quelques-uns sont flétris ;

Doit-on pour la famille en avoir du mépris ?

Non, non, pour un rameau qui par malheur se casse ;

L'arbre ne perd pas tout son prix.



LORSQUE le malheur nous agite ;

Tout le monde à l'instant nous tombe sur le dos.

Qu'un arbre se renverse, & vite

Chacun, de toutes parts, arrache ses rameaux.



VOULEZ-VOUS corriger les défauts d'un enfant. :

Papa, dans ce projet, allez tout doucement.

La branche d'arbre justifie

Ce petit avis important ;

En la ménageant, on la plie :

Mais on l'éclate, en la forçant.



PAR un effet assez commun ,
 Deux arbres dont l'espece est toute differente ,
 Sont réunis & ne font qu'un ,
 Quand on les greffe & qu'on les ente.
 Le mariage est , à mon sens ,
 Une espece de greffe , en ce que deux amans ,
 Quoique le plus souvent l'un de l'autre differe
 Par l'esprit & le caractère ,
 Sous les loix de l'Hymen , forment des nœuds si forts ,
 Qu'ils ne font tous les deux & qu'une ame & qu'un corps.



LA richesse devient une ressource nulle ,
 Quand elle est dans des coffres-forts.
 La santé de l'Etat veut que l'argent circule ;
 Comme le sang dans notre corps.



CRITIQUES qui mordez trop fort ,
 Des mouches redoutez le fort.
 Pour les prendre on met en usage
 Le miel qui sortit de leur flanc ;
 Souvent par votre propre ouvrage ,
 Comme les mouches , l'on vous prend.



DANS la grande cité que Paris on appelle ;
 Plus d'une épouse est telle
 Qu'un carosse d'Ambassadeur ;

Le jour d'entrée on se sert d'elle,
 Deux ou trois jours encor ; passé ce tems , la Belle ;
 Laisée à *remotis* , ne sert plus au Seigneur.



CETTE grande cité , comme toute autre ville ;
 En conseils fut toujours fertile ;
 On en donne à foison ; mais rarement , hélas !
 De l'exemple on les accompagne.
 Les donneurs de conseils ressemblent , dans ce cas ;
 A ces poteaux de la campagne ,
 Qui montrent le chemin , mais qui n'y marchent pas.



L'HOMME , ainsi que l'étoffe & la tapissérie ,
 Peut être vû de deux côtés ,
 L'un bon , l'autre mauvais. Aveuglé par l'envie ,
 Le médifant toujours a les regards portés
 Sur le mauvais endroit de celui qu'il décrie.
 De ces cœurs remplis de venin
 Détestons l'affreuse manie ,
 Et toujours du bon tens regardons le prochain.

SYMBOLES DE RECONNOISSANCE.

LA chaleur féconde & puissante
 De l'astre divin qui nous luit ,
 Fait briller la tulipe & la rend florissante ;

La tulipe reconnoissante
 S'ouvre quand il paroît , se ferme quand il fuit.
 Le ruisseau , dont l'eau claire & pure
 Dans les prés serpente & murmure ,
 Rafrâchit , en passant , le pied d'un jeune ormeau ;
 L'ormeau reconnoissant étend son verd feuillage,
 Pour nourrir la fraîcheur & conserver l'ombrage
 Sur les bords charmans du ruisseau.



A Force de gratter sa caboche , on l'épuise :
 L'esprit trop poussé dure peu.
 C'est ainsi qu'un caillou se détruit & se brise ;
 A force d'en tirer du feu.



QUEL fond sur les Mortels voulez-vous que l'on fasse ?
 L'on ne voit chez eux que du faux.
 On s'en tient aux dehors , tout se passe en grimace ,
 Tout est choquant dans leurs propos ;
 Ils n'ont , dans leurs jours les plus beaux ,
 Que de la surface ,
 Comme les tableaux.



L' E P O U X , pour être gracieux ,
 Doit n'être trop verd , ni trop vieux.
 Filles que tente l'hyménée ,
 M

Apprenez ces deux vers par cœur :

Bois verd se consume en fumée ,

Bois vieux ne fait plus de chaleur.



IL est des médifans d'une certaine espece ;
D'autant plus dangereux qu'ils font voir plus d'adresse.

Ce sont ceux dont le noir venin ,

Sous les dehors d'un air benin ,

Malicieusement se cache ;

Qui , pour nous excuser , nous font un plus grand mal ,

Et qui , par leur secours fatal ,

Me percent mon habit , pour m'ôter une tache.



AUX promesses des Gens de Cour

Malheureux l'homme qui se fie !

On est la dupe , chaque jour ,

De leur politesse infinie.

A l'éclat somptueux d'un superbe tombeau

Leur amitié peut être comparée :

Par dehors tout en paroît beau ,

Par le secours de l'art elle est bien décorée :

Mais , hélas ! le dedans , trop digne de pitié ,

N'offre à notre vûe alarmée

Qu'une carcasse inanimée ,

Qu'un vrai squelette d'amitié.



PRENEZ mon couteau , cher Damon ,
 Et frottez-le contre le vôtre ;
 En les pressant tous deux de certaine façon ,
 Ils s'aiguiseront l'un & l'autre :
 Mais de les ébrécher souvent on risquera ,
 Si l'on s'y prend à l'étourdie.
 De nos esprits de même il va :
 Dans la dispute & dans la répartie ,
 Agissons toujours sagement ,
 Avec certains égards , certain ménagement ,
 Sans étendre trop loin la maligne faillie.
 Disputons , mais sans nous fâcher :
 Aiguisons nos esprits , mais sans les ébrécher.



L'ESPRIT qui n'a pas certain feu ,
 Dans un ouvrage long succombe ;
 Il ressemble au jet d'eau , qui s'élevant un peu ,
 Dans le bassin vite retombe.



L'E passé devrait nous fournir
 Des armes contre le dommage ;
 C'est un miroir où l'avenir ,
 Avant d'être , offre son image.



L'AVARE , dans son coffre-fort ,
 Tient son argent jusqu'à sa mort ,
 Sans que jamais il en répande.

Des pois d'hiver parfait tableau,
Il faut qu'il creve, avant qu'il rende
Ce qu'il enferme dans sa peau.



UN Rimeur, un Sçavant qui prime en l'art d'écrire,
Tous les jours se voit honorer;
Mais pour se rendre utile au Public qui l'admire,
Il est, par le travail, forcé de s'altérer:
Et je le compare à la cire,
Qui brûle pour nous éclairer.



L'AMOUR n'est plus qu'un vain jargon,
Qu'un vrai déguisement, qu'une trompeuse adresse.
Quelqu'un a dit avec raison,
Que tout amant dans ce canton,
Pendant le cours de sa tendresse,
Est ver, chenille & papillon:
Ver, en rampant près de sa Belle;
Chenille, en détruisant d'une façon cruelle
L'arbre auquel il est attaché;
Papillon, fûtôt que Climene
Lui donne une preuve certaine
Que pour lui son cœur est touché.



EN voulant fuir l'Amour, il arrive souvent
Qu'un cœur, dans ses liens, s'empêtre plus avant.
Un cheval qu'une corde lâche

Par le pied dans les prés attache ,
 Me paroît dans le même cas.
 S'il tire avec effort , bien loin qu'il se dégage ,
 Le pauvre quadrupede , hélas !
 Resserre le nœud davantage.



LA vaillance d'Alcide eût été surmontée ;
 Et ce Héros terrible eût trouvé son écueil ,
 Si , par les ordres d'Euristée ,
 Il eût été forcé de combattre l'Orgueil.
 Acheloüs dompté par sa force puissante ;
 Cerbere dont il triompha ;
 Le Géant redouté qu'en l'air il étouffa ;
 Le Lion qu'il vainquit dans les bois d'Érimanthe ;
 L'Hydre à sept têtes , ces Taureaux
 Qui , dans une rage écumante ,
 Jettoient du feu par les nazeaux :
 Tous ces monstres étoient plus aisés à détruire ,
 Que celui qu'en nos cœurs Nature a su produire ;
 Et l'Amour-propre est un Dragon ,
 Plus fort dans son fougueux délire ,
 Que Thésée , Hercule & Jason.



TANDIS qu'au parterre de Flore
 Les fleurs doubles sont sur les rangs ,
 On abandonne & l'on ignore
 Les simples qui sont dans les champs.

Des cœurs il en est tout de même :
 Les simples sont dans le mépris ,
 Tandis qu'une faveur extrême
 Des doubles souvent est le prix.



UN petit rien , d'un homme illustre :
 Peut mettre la gloire au tombeau.
 Un drap neuf en est le tableau ;
 Pour lui dérober tout son lustre ,
 Il ne faut qu'une goutte d'eau.



VOULEZ-VOUS de quelqu'un corriger le défaut :
 Censeurs , n'employez point de satire trop aigre ;
 Comme dans la salade , il faut
 Que l'huile , en vos discours , domine le vinaigre..



LA Fortune a toujours sa roue en mouvement ;
 Quand l'un monte , l'autre descend.
 Mais voyez les effets qu'en tournant elle opère !
 Lorsque l'on est en bas , toujours on considère
 Le soleil & les cieux ;
 Lorsque l'on est en haut , rarement sur la terre.
 On abaisse les yeux.



PARTOUT où l'homme méchant passe ,
Il y laisse un air dangereux ;
Tel qu'un reptile venimeux ,
Qui laisse toujours sur sa trace
Un sillon sale & limoneux.



QUI, sur l'échasse de l'orgueil ,
Monte pour s'élever , pendant peu de tems brille :
Bientôt sa gloire est son écueil ;
L'allégresse se change en deuil ,
Et l'échasse devient béquille.



LA Limace , en rampant , trouve l'art de monter ,
Où ne se peut porter
Le Coq , qui peut aller plus vite.
Ainsi le bas flatteur sçait bientôt s'élever ;
Où ne peut arriver
La noble fierté du mérite.



LA plupart de nos jeunes gens
Sont , dans leur bouffon caractère ,
Roquets pour aboyer ; lievres pour battre aux champs ;
Papillons pour l'humeur légère ;
Chevaux pour le manège , & cabrils pour sauter ;
Raons pour se pavaner ; singes pour contrefaire ;
Et perroquets pour répéter.



L'H O M M E emporté tonne & fulmine ;
 Mais dans l'instant il devient doux.
 Le fournois n'en fait point la mine ,
 Mais il tient longtems son courroux.
 Le premier est plus supportable.
 Dans l'Été j'ai moins de chagrin ,
 D'un grand orage peu durable ,
 Que d'une bruine sans fin.



D A N S son point il faut que tout soit ,
 Si-non souvent on se déçoit.
 C'est ainsi qu'une perspective ,
 Malgré notre vûe attentive ,
 Hors de son jour perd ses attraits.
 Et c'est ainsi que la lumière
 Qui nous éblouit de trop près ,
 De trop loin très-peu nous éclaire.



Q U I C O N Q U E veut briller dans un poste sublime ,
 Souvent en devient la victime.
 Après quelques momens de triomphe & d'éclat ,
 Il éprouve le sort d'Icare.
 A votre cerf-volant, enfans, je le compare :
 Un coup de vent l'élève , un coup de vent l'abbat.



C O M P A R A I S O N S. 281

O Toi que la satire offense ,
 Pour te consoler , sois instruit
 Que le ver de la médisance
 Toujours s'attache au plus beau fruit.

En vain les traits de la cabale ,
 Contre toi , Vertu , sont tournés ;
 Son invective est une balle ,
 Qui lui retombe sur le nez.



P O U R bien conduire une charrue ;
 Il faut que deux chevaux marchent d'un pas égal.
 Vous que l'on voit liés par le nœud conjugal ,
 Ne perdez point cet exemple de vûe ,
 Si-non le ménage ira mal.



D E l'esprit faut-il qu'on décide ;
 Sur le bruit d'un parleur sans fin ?
 Ne sçait-on pas qu'un tonneau vuide
 Résonne mieux qu'un tonneau plein.



J E me souviens toujours d'un bon mot de Sancho ;
 Permettez que je puisse être ici son écho.
 Tant que sur l'Echiquier les échets sont en place ,
 De leurs noms , de leur rang l'on fait distinction ;
 L'un est Roi , l'autre Tour , Chevalier , Dame , Fion.

282 COMPARAISONS.

Dans la boîte qu'on les entasse,
Toute différence s'efface;
Ils ont tous même sort, même condition.
Vous qui de la grandeur avez atteint le faite,
Superbes Potentats, cet exemple est pour vous.
Tant que le Temps sur votre tête
De sa cruelle faux sçait suspendre les coups,
Mille hommages vous font distinguer entre tous;
Mais sitôt que vos corps, enfermés dans la boîte,
Cessent d'être sur terre & qu'ils gisent dessous,
Toute votre grandeur à ce terme s'arrête,
Et vous n'êtes pas plus que nous.

✱✱✱
MALGRÉ sa triste destinée,
Notre ame souffre moins quand le corps est content.
Dans le pré, la chevre enchaînée,
Du nœud qui la retient se console en broutant.

✱✱✱
QU'UNE personne, en cheminant,
D'un quart de ligne seulement
S'écarte de la droite voye;
Au bout de deux jours, il verra
A quelle distance il sera.
Du sentier de l'honneur pour peu qu'on se fourvoye,
L'on éprouve le même effet.
Si loin, en moins d'une semaine,
Le quart d'une ligne nous mène,
Que nous sommes bientôt égarés tout-à-fait.



L'HONNEUR dont le Sexe se pique ,
 Et dont on nous fait tant de bruit ,
 Est semblable au Nectar bacchique
 Que le côteau de Reims produit.
 Quelque soin , quelque vigilance
 Dont use l'humaine puissance ,
 Pour l'enfermer dans son réduit ,
 Souvent ce pétillant breuvage ,
 Qu'irrite un trop long esclavage ,
 Fait sauter le cercle , & s'enfuit.



SI l'on veut aller longuement ;
 Il faut aller tout doucement.
 Sur cette affaire essentielle ,
 Je tiens de ma grand'mere un proverbe très-beau :
 Mes chers enfans , nous disoit-elle ,
 Conduisez sagement le ressort du couteau ,
 Si vous ne voulez pas émousser l'alumelle.



DANS un cœur , ou dans un esprit ,
 Veut-on s'insinuer pour corriger leur vice :
 Avec ménagement , & petit-à-petit ,
 Il est à propos qu'on agisse ;
 Sans cela , l'on ne doit attendre aucun profit.
 La pluie , en tombant goutte à goutte ,
 Mouille la terre avec douceur ;

Quand elle tombe avec fureur ,
 Elle met la plante en déroute ,
 Détruit & la feuille & la fleur.
 C'est par cette raison qu'un Jardinier habile ;
 D'une machine très-utile ,
 Que l'on nomme Arrosoir, inventa le secret ,
 Afin que l'eau tombant en cent jets partagée ,
 La terre , par degrés , en ressentit l'effet ;
 Au lieu qu'elle seroit bien vite submergée ,
 Si l'on verfoit tout d'un seul jet.



AU Jeu de longue-paume un Tireur fort adroit ,
 En rejettant au loin la balle qu'il reçoit ,
 Prend bien garde qu'elle ne passe
 La largeur d'un certain-espace.
 C'est peu de pousser fort , il faut qu'elle aille droit.
 Vous qui voulez , sans crainte aucune ,
 Gagner au jeu de la Fortune ,
 Modeléz-vous sur ce Joueur.
 Il est des bornes que l'honneur ,
 Pour faire un gain sûr , a prescrites :
 Marchez , avancez , poussez fort ;
 Mais dans votre plus grand effort ,
 Allez droit & jamais ne sortez des limites.



QUAND de nous élever nous formons le desir ,
 Souvent quelque lien sçait nous appelantir ,
 Et nous ramene à notre sphere.

Pareils à des ballons , quelquefois d'heureux bonds
 Nous font quitter la terre ;
 Mais bientôt nous y retombons.

 LE feu dont on use en ménage ,
 Dans ses effets se contredit ;
 De la poule il durcit l'ouvrage ,
 Et par lui le bœuf s'attendrit.
 Des faveurs qu'un Galant moissonne ,
 Belles , voici ce qui provient :
 Elles enflamment qui les donne ,
 Elles glacent qui les obtient.

 N'APPROFONDISSEONS point les cœurs ;
 Tenons-nous-en à la surface.

Quand de les pénétrer notre esprit s'embarrasse ,
 Bientôt de ces dehors si doux & si flatteurs
 Mille défauts prennent la place.

Tel est , dans les champs , un ruisseau.
 Sa surface fait voir un cristal pur & beau ;
 Quand , par-là seulement , de regard l'examine.
 Mais si vous remuez le fond ,
 Cette eau qui sembloit argentine ,
 Est bientôt comme une fange
 Pleine de fange & de limon.



FRÈRES & sœurs, parens, amis,
 Voulez-vous surmonter vos communs ennemis;
 Prêtez l'oreille à ce langage.
 Quand le terrible vent du Nord,
 Contre vous, grossit un nuage,
 A son impétueux ravage
 Opposez un commun effort.
 Unissez-vous, rien n'est plus sage.
 Certaine espece de poisson
 Vous donne sur ce point une bonne leçon:
 Les anguilles, dans un orage,
 Sçavent se mettre en peloton.



CEUX que l'on voit, auprès d'un Grand
 S'élever, en nous dénigrant,
 Ressemblent fort à la fumée.
 A gagner l'air accoutumée,
 Elle s'élève, en noircissant
 Tout ce qu'elle touche en passant.



LE mal que nous disons d'un homme, en sa présence,
 N'est pas si dangereux, & lui fait moins de tort,
 Que ce qu'on dit en son absence.
 Je compare la médisance
 Au mousquet, qui de loin sçait nous porter la mort.



SUR le haut d'une tour pour peu que l'on séjourne,
Souvent la tête manque, & la cervelle tourne.
Les hautes dignités, les sublimes honneurs,
Font perdre ainsi la tête à leurs fiers possesseurs.



UN chêne, un orme, un pin, font aisément connoître
Quel sort l'Ambitieux peut avoir à la Cour.
Ils sont plus de cent ans à croître ;
On les abbat en moins d'un jour.



UN Chat adroit, qui veut voler
Quelque morceau sur votre assiette,
Commence par vous cajoler :
Semblant ne point voir ce qu'il guette,
Il tourne autour d'un air discret ;
Puis, quand il voit que l'on caquette,
Et que l'on est un peu distrait,
La griffe part ; adieu Minet :
L'assiette, par ses soins, est nette.
Cette leçon pour vous est faite,
Mamans ; retenez-la toujours.
Pour vous, & pour votre fillette,
Craignez la patte de velours.



A M I S , quand nous avons reçu quelques injures ;
 Loin de nous répandre en murmures ;
 Loin de gémir & de crier ,
 Faisons ce que fait le papier.

Tous les jours il reçoit plus de mille insolences :
 D'extravagances ,
 D'impertinences ,

Il se voit accablé de l'un à l'autre bout :

Motus , point de courroux ; le papier souffre tout.



R A I S O N , tous les jours tu nous traites
 Comme un volant , que les enfans

Font aller avec deux raquettes ,

Pour leur servir de passe-tems.

Tu nous balottes , tu nous lasses ,

Tu nous tracasses ;

Nous te servons de vrais joujoux.

Quand nous tombons , tu nous ramasses ;

Pour te jouer encor de nous.



Q U A N D on veut charger un Chameau ,

Loin de rejeter le fardeau ,

Cet animal doux & traitable

Se courbe pour le recevoir.

Vous , que votre devoir accable ,

Vous voyez-vous dans ce miroir ?



QUOIQU'ENTRE

QUOIQ'ENTRE deux objets regne un grand intervalle,
 Ces objets, vus de loin, paroissent s'approcher ;
 Souvent même à nos yeux ils semblent se toucher.
 Tu nous caufes, Plutus, une surprise égale.
 De loin, dans tes amis, on croit voir le bonheur ;
 De près, on apperçoit la distance fatale
 Du contentement à leur cœur.



NO U S voyons aisément tous les défauts des autres ,
 Sans nous appercevoir des nôtres.
 Nous faisons, en cela, de même que nos yeux ;
 Ils peuvent parcourir, fans des efforts extrêmes ;
 Tout ce qui se trouve autour d'eux,
 Et ne peuvent se voir eux-mêmes.



LES Femmes tous les jours nous paroissent des Anges ;
 Par leur grande douceur. Ne vous y fiez-pas.
 Elles sont à-peu-près semblables aux oranges
 Que l'on cultive en ces climats.
 A les voir à l'arbre, on les aime ;
 Ce fruit, quelquefois même, est assez désiré :
 Mais il cache souvent une amertume extrême
 Sous un dehors bien coloré.



A Travers un quillier la boule que l'on jette,
Du destin des Humains est l'image parfaite.
Ainsi la pâle Mort, à son gré fauchant tout,
Laisse ignorer celui qui doit rester debout.



PAR lui-même, & de sa nature,
L'encens s'élève jusqu'aux cieux.
Flatteurs, c'est une preuve sûre
Que l'encens n'appartient qu'aux Dieux.



CONSIDEREZ ce verd gazon,
Certain fardeau dont on le presse,
Pendant la brillante saison,
L'accroît ; lors même qu'il l'affaïsse,
Il en est plus fort, & plus beau.
De la Vertu c'est le tableau.



D'UN Petit-Maître & jeune Fat,
Le maronnier, qui vient de l'Indien climat,
Est le symbole & la figure.
D'une brillante chevelure
Tous deux font étalage aux beaux jours du Printems;
La beauté de leurs fleurs, l'éclat de leur parure,
De quiconque les voit rendent les yeux contens;
Mais de l'un, ni de l'autre, on ne peut faire usage.

Tous leurs dons bien peſés , ils ne ſont , tout au plus ,
 Propres qu'à donner de l'ombrage.
 Encor de cet honneur ſont-ils bientôt déchus ;
 Car leur beauré s'enfuit avant que l'Hyver donne ;
 Quelquefois même , dès l'Automne ,
 Tous leurs agrémens ſont perdus.



LE fer trop exercé s'uſe à force d'uſage ;
 Celui qui ne ſert point , par la rouille eſt détruit.
 De notre ſanté c'eſt l'image ;
 Trop de travail la perd , trop de repos lui nuit.



LE plus petit Sujet , quand on ſçait l'employer ;
 Eſt utile à l'Etat : je diſ plus , néceſſaire.
 L'Artiſan fait , avec l'oſier ,
 Ce que du chêne il ne peut faire.



QUAND , par d'indiffolubles nœuds ,
 Une femme trop vive , un homme trop ſougueux ;
 Ont uni leurs deſtins , pour leur repos je tremble.
 La concorde jamais ne demeure avec eux ;
 Et ce ſont deux riſons qui , réunis enſemble ,
 S'embrâſent l'un & l'autre , & périffent tous deux.



L'AMBITION & la tendresse
Sont deux oreillers très-mauvais ;
De quelque côté qu'on les dresse ,
D'un plein somme on n'y dort jamais.



QUICONQUE au jeu d'Amour jouera ,
Y doit, comme au Brehan , montrer de la prudence ;
Car un va-tout , à ce jeu-là ,
Est d'une grande conséquence.



VOUS , chez qui la force est usée
Par les ans , ou l'infirmité ,
Tout espoir de répi ne vous est pas ôté.
Vous pouvez de vos ans allonger la fusée ,
En veillant sur votre santé.
Un vase fêlé qu'on ménage ,
Longtems encor sert en ménage.
Un vieux bâtiment étayé ,
Longtems encor reste sur pié.



VOYEZ un homme au sein de la prospérité :
Quel orgueil ! quelle vanité !
C'est un feu qui dans l'air s'élance ;
C'est un torrent séditieux ;
C'est un colosse d'arrogance ;

C O M P A R A I S O N S. 293

C'est un chêne qui touche aux cieux.
 Pour peu que la fortune change ,
 Regardez cet être important ;
 Voyez son changement étrange ,
 Et quel il devient à l'instant !
 Le grand feu n'est plus que fumée ;
 Le torrent à peine est ruisseau ;
 Le colosse devient Pigmée ;
 Le chêne se change en roseau.



TR O P de bonté souvent aux enfans est contraire.
 Pour former leur esprit , pour diriger leur cœur ,
 Il est quelquefois nécessaire
 D'employer un peu de rigueur.
 Il faut , lorsque du bois on veut faire un ouvrage ;
 Le raboter pour le polir :
 Il faut , quand l'Ouvrier du fer veut faire usage ,
 Qu'il le batte pour l'amollir.

Mais quelquefois , pour former la Jeunesse ;
 L'adroit ménagement vaut mieux que la rudesse.
 C'est ainsi qu'une boule & s'écarte & se perd ,
 Lorsqu'avec trop de force un imprudent la pousse.
 C'est ainsi , pour polir le fer ,
 Qu'il faut que la lime soit douce.



QUELQUE plaisir qu'on ait avec un homme sage ;
 Il faut voir quelquefois & les fous , & les sots ;
 Puisqu'il est vrai que des défauts
 On peut tirer quelque'avantage.
 L'insecte armé d'un aiguillon ,
 Par qui la cire se compose ,
 Ne prend-il pas sur le chardon ,
 Autant de suc que sur la rose ?



TOUS les oiseaux à leur nichée
 Vont porter , au Printems , la petite bécquée ;
 C'est le vivant tableau du devoir des parens ;
 Et le Pélican nous enseigne ,
 Qu'il faut qu'un bon pere se saigne ,
 Pour faire vivre ses enfans.



ON a beau nous humilier ;
 Notre orgueil est toujours entier ,
 De se révolter il ne cesse.
 Semblable aux feuilles du Palmier ,
 Qui s'élèvent , plus on les presse ,
 Cet orgueil ne peut se plier ;
 Il se hausse , plus on l'abaisse.



UN Fleuve , dans son origine ,
 Nous fait voir une eau crySTALLINE ,
 Où chacun se mire en passant ;
 Mais loin de sa source avançant ,
 Pour étendre son onde altière ,
 Il y reçoit mainte rivière ,
 Qui le trouble en le grossissant.
 Souvent du destin de ce fleuve
 Notre Noblesse fait l'épreuve.
 Et c'est ainsi qu'en s'unissant
 Au Pactole de la finance ,
 Plus d'une source claire , en France ,
 Se ternit en s'enrichissant.



CERTAINS oiseaux , nommés Harpies ,
 Portotent dans leur haleine un poison redouté ,
 Qui des viandes les mieux choisies
 Corrompoit soudain la bonté ;
 Tout ce qu'elles touchoient en étoit infecté.
 Détracteurs , médifans , forgers de calomnies ,
 Vous portez avec vous même fatalité.



A Notre vice dominant
 Attachons-nous par préférence ;
 Certains qu'en le déracinant ,
 Nous pourrions de tout autre étouffer la semence.

Lorsque le trépas a détruit
 Un Chef, un Général d'Armée,
 Toute la Troupe qu'il conduit,
 Par l'épouvante désarmée,
 Se met en déroute & s'enfuit.



U N E Coquette habillissime
 Ressemble aux voleurs aguerris ;
 Il est entr'eux même maxime :
 C'est de prendre , & n'être pas pris.



F U S S I O N S - N O U S laids à faire peur ;
 N'eussions-nous que défauts dans l'esprit , dans le cœur,
 Des plus belles couleurs notre orgueil sçait nous peindre.
 Par lui , le vice , hélas ! se transforme en vertu ;
 Et l'amour-propre est un cylindre ,
 Qui redresse un objet contrefait & tortu.



T E L , qui s'est toujours bien conduit ,
 Souvent dans ses vieux jours succombe.
 Notre raison ressemble au fruit ;
 Quand elle est trop mûre , elle tombe.



LA parure , au tems où nous sommes ,
 Du vrai mérite a les honneurs.
 Comme les melons , sont les hommes ;
 Les mieux brodés sont les meilleurs.



LORSQUE le poids des ans nous fait baisser la crête ;
 L'esprit nous abandonne & s'enfuit à grands pas.
 Pareils aux arbres , dans ce cas ,
 Nous mourons d'abord par la tête ,
 Le cœur est le dernier qui subit le trépas.



LORSQUE de la Vertu quelqu'un a le trésor ;
 Et que son cœur , en tout , prend l'Honneur pour arbitre ;
 Faut-il examiner la maison dont il sort ?
 Non , non ; l'éclat du sang me paroît un vain titre.
 Dans le sable souvent on rencontre de l'or ;
 La pourpre vient du ver , & la perle d'une huître.



DU Sort la plus petite injure
 Renverse un esprit fort , de la même façon
 Que la plus petite piquûre
 Sçait défenfler un gros ballon.



LE Chien de basse-cour , l'Huissier , le Procureur ,
 S'ils veulent tous les trois briller dans leur métier ,
 Ne se doivent jamais servir de la douceur ;
 Il faut que chacun d'eux agisse sans quartier.

Voici , touchant ces trois objets ,

Le jeu de mots que nous faisons :

• Ils sont bons , quand ils sont mauvais ;

• Ils sont mauvais , quand ils sont bons.



COMME le vin dans sa primeur ,

L'Homme , dans sa verte jeunesse ,

Est vif , emporté , plein d'ardeur.

En vain de sa fougueuse humeur

Minerve veut être maîtresse ;

Ses passions sont une yvresse ,

Ses transports sont une fureur.

Quand cette première vigueur

Par le tems se trouve affoiblie ,

Il perd un peu de son aigreur ,

Son ame acquiert quelque douceur ;

Mais il est rare qu'il oublie

Tout ce qu'il avoit de folie ,

Tout ce qui corrompoit son cœur.

Il est , pendant toute sa vie ,

Comme la bacchique liqueur ;

Le vin repose sur la lie ,

Lui repose sur son erreur.



AVANT d'immoler la victime ,
Les Payens avoient pour maxime ,
De l'orner & de l'encenser.
C'est de cette façon qu'agit la médifance ;
Presque toujours elle commence
Par louer un absent : qu'elle veut offenser.



PRESSEZ du basilic dans vos mains sans l'étreindre ,
Par son odeur il vous plaira.
Si vous le pressez fort , sa vapeur est à craindre ;
Votre odorat en souffrira.
Ceci s'adresse à vous , Potentats de la terre :
Des fideles Sujets , que le sort vous soumet ,
Le basilic est le portrait :
Suivez , à leur égard , cet avis salutaire..



Je ne suis pas surpris de voir
Si peu d'hommes tenir le chemin du devoir.
Nos passions impétueuses
Sont plus roides & plus fongueuses ,
Que les quatre Courriers du chariot de Phœbus :
Et notre raison imbécille ,
Pour tenir une bride , est encor moins habile ,
Que le sot rival d'Epaphus.



ELEVÉ dans les airs, & voisin du tonnerre ;
Le cédre est le jouet des fougueux Aquilons ;

On foule aux pieds dans les vallons.

L'herbette, dont le sort est de ramper à terre.

Dans l'état le plus bas, dans le plus haut degré ;

C'est ainsi qu'au péril un Mortel est livré ;

D'où s'ensuit cette conséquence :

Que, pour donner au Citoyen

D'un tranquille bonheur la douce jouissance,

Nul état ne vaut mieux que l'état mitoyen.



LA gêne excessive est nuisible,

Le péril en devient plus grand.

Resserrez un ruisseau paisible ;

Vous risquez d'en faire un torrent.



POUR expliquer la loi, pour instruire un procès,

Pour débrouiller le droit, pour éclaircir des faits,

Thémis, de longs écrits, d'éternels verbiages,

Remplira quelquefois plus de deux mille pages ;

Mais loin d'allumer son flambeau,

Cet énorme fatras le couvre d'un nuage ;

Toujours de plus en plus grossissant son fuseau ;

Comme le ver à soie, elle fait son tombeau,

Et s'étouffe dans son ouvrage.



DE l'aigle le hibou differe ,
 Autant que l'on peut différer.
 Le premier, du soleil affronte la lumiere ;
 Le second , ne peut l'endurer.
 L'homme , qui de l'honneur suivit toujours la regle ;
 Soutient le grand jour comme l'aigle ;
 De toute crainte délivré ,
 Son pas est affermi , son regard assuré.
 Celui que le deshonneur tache ,
 Est ténébreux comme un hibou ;
 Tant que le jour dure , il se cache ,
 Et n'ose abandonner son trou.



UN Objet, (fût-il plus aimable
 Que le Dieu même de l'Amour ,)
 S'il trébuche , il est méprisable ;
 Personne ne lui fait la cour.
 Le fruit qui se conserve à l'arbre est pour la table ;
 Celui qu'abbat le vent est pour la basse-cour.



D'UN Crépus l'héritier chéri
 N'a pas plus de reconnoissance ,
 Et n'est guères plus attendri ,
 Pour l'auteur de son opulence ,
 Qu'un Malade en convalescence
 Pour le Docteur qui l'a guéri.



MA L-à-propos on est fâché
 Contre un bon Auteur qui s'oublie.
 Les meilleurs courriers ont bronché ;
 Le meilleur vin fait de la lie.



UN homme est , selon mon avis,
 Une petite République.

Deux tribunaux divers chez lui sont établis ;
 L'un se tient dans le cœur ; l'autre, non moins antique ,
 Se tient dans le cerveau. Du matin jusqu'au soir ,
 Longues discussions , grands débats s'y font voir.
 La chambre haute pense , & le bon sens l'éclaire ;
 Mais malgré les raisons , qui ne lui manquent pas ,
 Comme en certain pays , il est fort ordinaire
 Que le conseil d'en-haut cede au conseil d'en-bas.



UN homme simple & droit a beau rouler sa vie ,
 Rarement on le voit devenir opulent ;
 Quand une boule est bien usie ,
 Elle amasse , dit-on , peu de terre en roulant.



QUAND deux cœurs sont gênés par le soin vigilant
 De quelqu'Argus inexorable ,
 Leur feu , que l'on captive , en devient plus brûlant.
 L'Amour à la poudre est semblable ;
 Plus il est resserré , plus il est violent.



L'HONNEUR, en plus d'un point, à l'or est comparable;
 Précieux, comme lui, rare, cher, estimable,
 Il pèse tout autant, & l'on voit chaque jour
 Des gens qui le trouvent très-lourd.
 Il est ainsi, que l'or, d'un usage admirable;
 Mais, comme ce métal, il ne se soutient pas:
 Et qu'il s'en faut, hélas!
 Qu'il soit aussi durable!

Sur un certain article encor,
 Je trouve que l'honneur est différent de l'or.
 S'il survient au dernier quelque défaut ou tarre,
 On peut refondre & resouder;
 Ce n'est pas un secret bien rare
 De sçavoir le raccommoder.
 L'autre n'est pas de même; il n'est soins ni rubriques
 Qui puissent, s'il déchoit, lui rendre sa valeur.
 Qui pourroit resouder l'honneur,
 Auroit ici bien des pratiques.



PÈRES, que nous voyons de fortune manquer,
 Et qui ne laisserez qu'un très-mince héritage
 Aux fruits de votre mariage;
 Songez du moins, songez à les bien éduquer.
 Par une honnête subsistance,
 Qu'à l'étude ils puissent vaquer,
 Jusqu'à ce que sçachant agir & pratiquer,

Un travail assez fort fournisse à leur dépense.
 Aux oiseaux , sur ce point , vous devez ressembler.
 Ces petits animaux , guidés par la Nature ,
 N'abandonnent leur géniture ,
 Que quand leur soin l'a mise en état de voler.



LE charme de la voix est un rare avantage ;
 J'en ai toujours fait cas ; mais je ne puis souffrir
 Ces avarés Chanteurs qui , loin de vous offrir
 Quelque chose du leur, se font , suivant l'usage ,
 Prier , pousser , presser , lasser , persécuter ,
 Avant que nous puissions les résoudre à chanter.
 De tels Musiciens , fléaux des compagnies ,
 Sont semblables , dans leurs manies ,
 A ces gros instrumens d'airain ,
 Dont les clochers sont la demeure.
 Leur son plaît , mais il faut , avant qu'ils soient en train ,
 Le secours de plus d'une main ;
 Et , pour les mettre en branle , on passe un gros quart-
 [d'heure.



DANS le fond d'une orniere un chariot embourbé ,
 (Fût-il jusqu'à l'essieu par la fange absorbé ,)
 Par un cric ou levier , à la fin s'en retire.
 On peut , avec un cabestan ,
 Lever de son chantier le plus puissant navire ;
 Pour le lancer dans l'Océan.

L'homme seul , l'homme seul tient si fort à la terre ,
Qu'il résiste aux plus grands efforts.

Pour le tirer de cette ornière ,
Il n'est cric , cabestan , ni leviers assez forts.



U N Sçavant , que j'ai consulté
Sur l'art de conduire une femme ,
Blâme le trop de liberté ;
Contre trop de gêne il déclame.

Dans cette occasion , comme en tout autre cas ;
Du milieu , m'a-t-il dit , ne vous écarter pas.
La femme , dans un point , au courfier est semblable :
L'excès , des deux parts condamnable ,
Nous fait par ce dernier jouer un mauvais tour ;
Trop vif quand on est doux , rétif quand trop on frappe ,
Il se cabre , tenu de court ;
Lâchez-lui la bride il s'échappe.



A H ! que nos passions sont dures à mener !
On ne sçauroit s'imaginer
Quelle peine il en coûte avant qu'on les manie !
Il n'est cheval , mulet , ni bête d'Arcadie
Si difficile à gouverner.

Je sçais qu'en la raison nous avons une bride ;
Mais cette bride est peu pour les moriginer :
Il faudroit encor un bon guide ,
Qui , d'un front sévère & rigide ,

La menace à la bouche, & le fouet à la main ,
 Reglât leur marche trop rapide ,
 Et leur fit prendre un bon chemin.
 Faute de ce secours , une fougue plus forte
 Que toute la morale & la crainte des loix ,
 Parmi les ronces & les bois ,
 Dans des abîmes nous emporte.
 On perd la tête & l'étrier :
 Adieu cheval & Cavalier.



DE la Fortune, hélas ! tous les jours on abuse ,
 Au point de n'avoir plus ni bonté , ni douceur.
 Telle que fut jadis la tête de Méduse ,
 La richesse en rocher sçait changer notre cœur.



SI dans le sein du crime un méchant , un fripon
 Gagne de l'embonpoint , je n'y vois rien d'étrange.
 Il est comparable au poisson ,
 Qui s'engraisse & grossit au milieu de la fange.



LE plaisir, comme la vipere ,
 Nous est funeste & salulaire.
 A son venin subtil lorsque nous nous livrons ,
 Nous en devenons la victime ;
 Avec précaution si nous y recourons ,
 Notre corps languissant prend force & se ranime ;
 Le trépas fuit , nous respirons.



LA Mode depuis peu fait regner le vernis ,
 Non-seulement au meuble & dans les équipages ,
 Mais encor pour d'autres usages.
 Les esprits en sont pleins , les cœurs en sont garnis ;
 Dans les mœurs on en voit , comme dans les ouvrages.
 L'homme dur , sur sa cruauté ,
 Répand un vernis de bonté.
 Le détracteur malin couvre sa médifance
 D'un beau vernis de charité.
 Le gourmand sçait coucher , sur son intempérance ,
 Un vernis de sobriété.
 Le vernis de l'économie
 Par l'avarice est emprunté.
 Par un vernis d'hypocrisie ,
 Tartuffe ôte l'aspect de sa malignité.
 Sous un vernis de modestie ,
 Le Sçavant orgueilleux cache sa vanité.
 Tout ce vaste Univers en Vernisseurs abonde ;
 Et pour apprêter , de leurs mains ,
 Le vernis le plus beau du monde ,
 Tous les Mortels en bloc sont singes des Martins.



PLus un arbre tient à la terre ,
 Moins le vent l'en peut arracher.
 Plus la fille tient à la mere ,
 Moins elle est sujette à broncher.



TR E N T E ans , voilà l'âge ordinaire
 Où les filles cessent de plaire.
 De soucis leur cœur accablé
 Fait que leurs charmes se flétrissent.
 On les voit , ainsi que le blé ,
 Jaunir sitôt qu'elles mûrissent.



DA N S un obscur & noir séjour ,
 Le Drapier vend ce qu'il débite.
 'Pour nous inspirer de l'amour ,
 Plus d'une Belle doit tenir cette conduite ;
 Souvent trop de clarté fait tort à son mérite :
 Elle a , comme le drap , besoin d'un abajour.



FI L L E dont on veut se défaire ,
 Et que l'on fait bien habiller ,
 Est comme une pillule amère ,
 Qu'on a soin de dorer pour la faire avaler.



TO U S les maux qu'éprouve le Sage ,
 Bien loin d'alterer son courage ,
 Ne font que le fortifier.
 C'est dans la tempête & l'orage
 Qu'un Pilote apprend son métier.



L'AMOUR n'aime point le frimat ,
D'un grand soleil il fuit l'éclat ;
Cet enfant tendre & délicat ,
Tout de même que le concombre ,
Veut de la chaleur & de l'ombre.



HEUREUX , heureux ces bons Humains :
Que la Providence divine
Fait servir à ses bons desseins ,
Et pour le bien d'autrui destine ;
Ces cœurs , ces tendres cœurs , qui , charmés d'obliger ,
Sont remplis d'une ardeur pareille
A celle qu'on voit chez l'Abaille ,
Quand Zéphyr dans les airs commence à voltiger .
De la ruche , au matin , sortant avec vitesse ,
Elle cherche dans les jardins ,
De quoi remplir ses magasins .
Pour la cire & le miel sa trompe , avec adresse ,
Sans offenser les fleurs , prend leur suc le plus doux ;
Et son bourdonnement exprime l'allégresse ,
Qu'elle a de travailler pour les Dieux & pour nous .



L'ESPRIT de nos Docteurs est sublime & profond ,
Ils raisonnent de toutes choses ;
De tout ce que les cœurs désirent , pensent , font ,
Ils savent aisément développer les causes .

310 COMPARAISONS.

Mais avec un esprit si grand & si fécond ,
 Chez eux l'ennui souvent habite ;
 Leur grave & froid maintien dégrade leur mérite.
 L'esprit du monde a peu de fond :
 Mais il est amusant , jamais il ne se ride ;
 L'enjouement toujours y préside.
 Dans la réplique , vif & prompt ,
 Ce n'est point un torrent impétueux , rapide ;
 C'est un petit ruisseau qui , suivant à pas lents
 Le penchant flatteur qui le guide ,
 Rend les prés fleuris & brillans .
 Ce n'est point un bruyant , un terrible Borée ,
 Dont la force démesurée
 Renverse tout par terre & fait un grand fracas ;
 C'est un petit vent plein d'appas ;
 C'est un doux & tendre zéphyre ,
 Qui baise , en se jouant , la surface de l'eau ,
 Et dont le souffle aimable , agitant l'arbrisseau ,
 Par la fraîcheur qu'il sait produire ,
 Flatte nos cœurs & nous inspire
 Un agrément toujours nouveau.



NE vous fiez pas à l'Amour ,
 Vous en seriez la dupe un jour.
 Traître , ingrat , menteur & parjure ,
 Rien n'est pire que ce lutin ;
 Il ne vaut pas , je vous le jure ,

Ce que j'ai trouvé ce matin.
Quelquefois il est agréable ,
Il nous flatte d'un doux souris ;
Mais , sur ce point , il est semblable
Au chaton qui prend la souris.
Celui-ci , quand il tient sa proie ,
Ravi , transporté , plein de joye ,
Fait d'abord patte de velours ;
C'est un plaisir de voir ses tours ,
Et comme il mene sa conquête.
Tantôt tournant un peu la tête ,
Et feignant de l'abandonner ,
Il met en liberté la bête ,
Et lui permet de s'éloigner ;
Tantôt il l'accroche & l'arrête ,
La laisse encor se promener ,
La suit & sçait la ramener ,
Ce jeu , quelquefois dure une heure ;
Mais enfin cela n'est qu'un leurre :
Le *Mitis* , las de badiner ,
De la souris perce la robe ;
Paf , la saisit , vous l'engueule & la gobe :
Son joujou devient son diner.



LE s décorations dont brille l'Opéra ,
Aux Spectateurs ne semblent belles
Qu'en-deçà de l'Orchestre , & jamais au-delà.

312 C O M P A R A I S O N S.

L'hymen est à-peu-près comme elles ;
Beau , quand de loin nous le voyons ,
Souvent il nous déplaît , passé les violons.



BE I L L E S , en vous voyant, nous gagnons de l'esprit :
Mais quelquefois aussi près de vous il s'épuise.
Une comparaison, pour le prouver, suffit :
La meule use toujours le couteau qu'elle aiguise.



U N P E R E A S E S E N F A N S.

TA N T que vous serez tous attachés l'un à l'autre ;
Nulle force jamais n'égalerà la vôtre ;
Vos ennemis en vain viendront vous attaquer.
Qu'un de vous se détache : il sera très-facile
De vous combattre & de vous subjuguier :
La chaîne devient inutile ,
Dès qu'un chaînon vient à manquer.



C O N S E I L S E T M A X I M E S.



CONSEILS ET MAXIMES.



O I C I quels attributs doit avoir en partage
Tout homme qui , dans ces bas lieux ,
Aspire au titre glorieux
D'aimable & sensé personnage.

Qu'il soit fier , sans être orgueilleux ;
Exact , sans être pointilleux ;
Complaisant sans bassesse , & hardi sans audace ;
Dévot , sans faste ni grimace ;
Poli , non cérémonieux ;
Vif sans étourderie , Econome sans crasse ;
Qu'il ait du brillant sans clinquant ,
Propreté sans afféterie ,
Finesse sans finasserie ;
Du sçavoir , sans être pédant ;
De la bonté sans duperie ;
Tome IV.

De la folie un peu , jamais d'égarement ;
Termes bons & choisis , sans précieux langage ;
Dans l'esprit délicat point de raffinement ;
Et dans la liberté point de libertinage.



QU'AND le Sort nous livre la guerre ,
Quand son caprice nous resserre
Dans un cercle un peu trop étroit ,
Pensons à ce Soldat qui ne mange & ne boit
Que la moitié du nécessaire :
Pensons aux malheureux que dans les champs on voit ,
A qui le fêgle sert , tant qu'ils sont sur la terre ,
D'aliment , de lit , & de toit.



SI quelqu'un nous blesse & nous nuit ,
Quelque grande que soit l'offense ,
Laissons l'espace d'une nuit
Entre l'injure & la vengeance :
L'Aurore à nos yeux rend moins noir
Le mal qu'on nous a fait la veille ;
Et tel qui s'est vengé le soir ,
En est fâché lorsqu'ils s'éveille.



SI nos réflexions précédient nos manœuvres ,
 Nous nous repentirions moins souvent de nos œuvres ;
 Quand de quelqu'action notre front a rougi ,
 C'est que l'on n'a pensé qu'après avoir agi.



DE quelqu'une de nos bêtises ,
 Tant que nous existons , tous nos jours sont témoins.
 Ceux qui font le moins de sottises ,
 Ce sont ceux qui vivent le moins.



LE solide , à mes yeux , l'emporte sur l'éclat ;
 On a beau m'étaler l'esprit le plus sublime ,
 Le plus fin , le plus délicat ;
 Quand il est déplacé , dès-lors je le déprime.
 Dans les Négocians je condamne la rime ;
 La Musique n'est point le fait d'un Avocat.
 Il faut , pour gagner mon estime ,
 Avoir l'esprit de son état.



QU'AND vous méditez un projet ,
 Ne publiez point cette affaire ;
 Toujours au fond du cœur gardez votre secret ,
 On se repent toujours d'un langage indiscret ,
 Et presque jamais du mystère.
 Certain Auteur , sur ce sujet ,

S'explique de cette manière :
 Le causeur dit tout ce qu'il sçait ;
 L'étonné , ce qu'il ne sçait guère ;
 Les jeunes , ce qu'ils font ; les vieux , ce qu'ils ont fait ;
 Et les fots , ce qu'ils veulent faire.



LORSQUE nous nous trompons , cédon avec douceur ,
 Reconnoissons notre bévûe.
 Il est plus glorieux d'avouer une erreur ,
 Qu'il n'est honteux de l'avoir eüe.



QUAND quelque bienfaicteur oblige une personne ;
 Bientôt entr'elle & lui l'égalité déchoit ,
 On est maître , lorsque l'on donne ;
 Et serviteur , quand on reçoit.



DAMIS est-il aimable ? . . . Assez . . . Ce personnage
 Connoît-il les bons procédés ? . .
 Assez . . . Dit-on qu'il ait de l'esprit , du langage ? . .
 Assez . . . A-t-on chez lui bien du plaisir ? . . . Assez . . .
 Quoique cet assez-là soit partout en usage ,
 J'ai peine à supporter ces éloges glacés .
 Et , comme dit fort bien un Docteur de notre âge ,
 Dans de semblables cas , assez n'est pas assez .



VO I C I , pour le bienfait , une règle certaine ,
 Qu'il faut graver dans votre sein :
 Que celui qui le rend jamais ne s'en souviennè ;
 Que celui qui l'obtient s'en souviennè sans fin.



LE Peuple Médecin seroit-il nécessaire ,
 Si , moins avides de plaisir ,
 Et plus empressés d'obéir
 A la Nature notre mere ,
 Tous les jours pour manger , boire & nous satisfaire ,
 Nous attendions la faim , la soif & le desir ?



EN T R E deux partageans quand un bien se divise ;
 Ce bien , pour chacun d'eux , est réduit à moitié.
 Je crains peu qu'un Censeur ici me contredise ;
 Il en faut cependant excepter l'amitié.

Plus son ardeur se communique ,
 Plus elle acquiert d'accroissement ;
 Et c'est , je crois , la chose unique
 Qu'on augmente en la partageant.



LA prudente & sage Nature ;
 Qui , par un ordre tout divin ,
 Sçut arranger le corps humain ,
 Et forma si bien sa structure ,

Mit la tête au-dessus du cœur,
 Pour montrer à l'homme fragile,
 Que de son penchant peu docile
 Son esprit doit être vainqueur.



A V A R E malheureux, toi dont le cœur sauvage
 Jamais pour aucun don ne s'est laissé fléchir,
 Un insecte t'apprend à devenir plus sage.
 Tous les ans, quand on voit l'Été prêt à finir,
 Le petit ver, dont la soye est l'ouvrage,
 S'en dépouille pour te vêtir.



P O U R voir un monceau d'or dans son coffre empilé,
 Chacun se donne la torture.
 Qu'est-ce que ce métal à son éclat, sa figure.
 Mérite-t-il, au fond, que l'on en soit troublé ?
 Pour sçavoir ce qu'il vaut, au taux de la Nature,
 Mettez près d'une poule un louis & du blé.



Q U E l'on voit aujourd'hui de Marquis & Marquises,
 Pour acquitter leur dû, remettre au lendemain !
 Tous les jours payer de remises,
 D'un emprunt, & se faire un larcin.



LA consolation qui reste aux misérables ,
 C'est, dit-on , d'avoir des semblables ;
 Discours , hélas ! trop vrai , mais qui prouve combien
 Le cœur de l'homme a de faiblesse ,
 J'ai pensé dire , de bassesse.
 Car enfin je ne conçois rien
 De plus vil , de plus méprisable
 Que la nécessité d'un si cruel soutien ,
 Le malheur d'un ami doit-il rendre le mien
 Moins amer & plus supportable ?
 D'un sentiment si bas l'honneur est-il capable ?
 Et dans le mal d'autrui doit-on trouver un bien ? —



DE s biens à quoi sert l'abondance ,
 Si l'on ne sçait en profiter ?
 A leur égard voici , je pense ,
 Comme l'on doit se comporter.
 Il faut les gagner sans bassesse ;
 Les employer avec sagesse ,
 Les perdre sans les regretter.



PO ur triompher d'une Maîtresse ,
 Bêvez , dit-on. Quel conseil est-ce-là !
 Guérir de l'amour par l'ivresse ;
 C'est tomber , comme on dit , de Charybde en Scylla.



SUIVANT qu'on a bien ou mal fait ;
Louez , ou reprenez toujours avec prudence.

Il faut , c'est ainsi que je pense ,
Louer devant le monde , & reprendre en secret.



QUAND le Printems en nous bourgeonne ;
Qu'un travail assidu nous orne & nous façonne ,
Par l'étude des bons Auteurs ,

Formons nos esprits & nos cœurs.

Ménageons-nous des fruits pour le tems de l'Automne ;
Ils nous consoleront de la perte des fleurs.



N'INSULTONS jamais au malheur
D'un esprit que l'on met dans la dernière classe ;
Quand la bonté , chez lui , se joint à la candeur ,
A ces grandes vertus quelque défaut se passe ;

Et le mérite d'un bon cœur ,

Pour l'esprit doit obtenir grace.



PAR ses moindres objets , Nature notre mere

Tous les jours m'enseigne & m'éclaire.

Par elle , dans le vrai , je suis plus affermi ,

Que par ces beaux écrits dont l'étude est profonde ;

Et j'apprends plus d'une fourmi ,

Que de tous les livres du monde.



N'AVEZ-VOUS jamais, chers amis,
 Dans un sentier vu des fourmis?
 Quand quelqu'une d'elles succombe
 Sous un poids un peu trop pesant,
 Pour soulager celle qui tombe,
 Il en vient une autre à l'instant.
 Cette concorde fraternelle
 Leur fait porter au magasin,
 Cahin, caha, ce que le zèle
 Leur fit ramasser en chemin.
 Sur leurs façons reglez les vôtres,
 Mortels; ceci s'adresse à vous:
 Secourez-vous les uns les autres;
 Le poids en deviendra plus doux.



CHEZ les hommes, lorsque je voi
 Tant d'abus où leur cœur s'adonne,
 Le courroux d'abord m'aiguillonne.
 Mais quand je réfléchis sur moi,
 Dans le moment je leur pardonne.



IL est deux jours pendant la vie,
 Où le riche, en dépit de l'or,
 Et le pauvre, malgré l'état qui l'humilie,
 Sont pourvus d'un semblable sort;
 Le jour qu'on entre au monde, & le jour qu'on en sort.



JE veux qu'ici-bas un Mortel

Commence par être honnête homme.

C'est le point capital , & cet article est tel

Que rien ne vaut sans lui ; c'est pourquoi je vous somme

De l'observer à la rigueur ,

Pour votre paix & votre honneur.

Le deuxième des points que je vous recommande ,

C'est d'être doux , liant , aisé , commode , humain ,

Bon frere , bon cœur , tel enfin

Que la société demande.

Soyez , après cela , sçavant , docte , érudit ,

Homme de Lettres , bel Esprit ,

Acquerez des talens qu'on estime & renomme ;

Si de ces dons divins vous êtes décoré ,

Vous vous verrez alors justement célébré ,

Et votre nom , connu de Paris jusqu'à Rome ,

Portera votre gloire au suprême degré.



SI l'homme , plus sensible à ses vrais intérêts ,

Pour conserver ses jours modérait ses envies ,

Qu'il s'épargneroit de regrets ,

D'argent , de soins & de folies !

Pour peu qu'on sçache calculer ,

On verra qu'il en coûte à l'homme ,

Pour avancer la mort , le triple de la somme

Qu'il paieroit pour la reculer.



TR O P de loisir aux vertus est contraire ;
Qui ne fait rien , n'est pas loin de mal faire.



IL est bon de voir ses amis ;
De leurs discours , de leurs avis ,
Nous pouvons retirer un avantage extrême :
Mais aussi quelquefois soyons seuls , sans témoins.
Il faut , pour acquérir la sagesse suprême ,
Chaque jour une fois au moins ,
S'entretenir avec soi-même.
Tout ce que devant nous on a fait , on a dit ,
S'offrant alors à notre esprit ,
Par la réflexion l'on en peut faire usage :
Tantôt , nous disons-nous , quand tel mot s'est lâché ,
Damis a changé de visage ;
Lisidor en a ri , Cléon s'en est fâché.
D'où vient cela ? Pourquoi ? Découvrons-en la cause.
C'est de cette façon que pesant chaque chose ,
Et pénétrant des cœurs les mouvemens secrets
Seul , loin du bruit , & porte close ,
Dans la morale on peut faire de grands progrès.



UN e louange prodiguée ,
Une protection trop vive & trop marquée ,
A l'ami dont on veut devenir le support ,
Fait quelquefois grand tort.

Pour ne point avoir ce déboire ,
 Mettez-vous bien dans la mémoire ;
 Qu'on renverse souvent ceux qu'on pousse trop fort.



LA I S S O N S gouverner notre humeur
 Par la clémence & la douceur ;
 Notre langue , par la prudence ;
 Nos jugemens , par l'équité ;
 Notre maintien , par la décence ;
 Nos récits , par la vérité.



VOULEZ-VOUS que la paix dans vos cœurs se conserve ?
 Belles , que le travail vous occupe toujours.
 Souvent l'aiguille de Minerve
 Repousse les traits des Amours.



QU A N D les cruels Destins nous privent
 De l'aspect fortuné du céleste flambeau ;
 Le cœur de ceux qui nous survivent ,
 Est notre plus riche tombeau.



SI la peur de passer aux ténébreux rivages
 Trouble votre repos , & vient vous allarmer ;
 Par bonnes œuvres , bons ouvrages
 Il faut tâcher de vous calmer.

La mort n'étonne point qui sçait ainsi s'armer.
 Tant que l'Etre éternel conserve notre vie ,
 Le plus juste des vœux que nous puissions former ,
 Le soin le plus flatteur qui nous doive animer ,
 C'est de laisser à la Patrie
 Un souvenir de nous qui nous fasse estimer.



DE la Fortune ennemie
 Qui n'a point senti la rigueur ,
 D'une valeur affermie
 Ne se peut arroger l'honneur.
 Les beaux jours de notre vie
 Ne décident point notre cœur.



SANS nous embarrasser du langage imposteur ,
 Que tient le Calomniateur ,
 Soyons toujours ce que nous sommes.
 Notre gloire est dans notre cœur ,
 Et non dans la bouche des hommes.



FAITES pour votre table une honnête dépense ,
 Vivez même avec abondance ;
 Pour la société je permets quelques frais ,
 Et je veux bien , par complaisance ,
 Que souvent près de vous le plaisir ait accès.
 Mais après avoir eu plus que le nécessaire ,

Privez-vous de certains excès ,
 Pour soulager de votre frere
 Les besoins urgents & secrets
 Et pour vous engager à taire
 Ce qu'il tiendra de vos bienfaits ,
 Apprenez qu'un homme qui pense ,
 Préfere le chagrin d'un besoin ignoré ,
 A la commode subsistance ,
 Que pourroit lui fournir un secours déclaré.



QUELQU'ART , quelque talent dont on soit revêtu ,
 Quelque sçavoir , quelque lumiere
 Que de l'Étude on ait reçu ,
 Jamais on ne peut être heureux sans la vertu.
 Pour m'expliquer sur cette affaire ,
 En bref & sans mot superflu :
 Bien dire & bien penser ne sont rien sans bien faire.



DE tous les habitans du Monde ,
 Qui croyez-vous le plus heureux ?
 Est-ce Midas , où l'or abonde ,
 Qu'une fortune sans seconde
 Fait briller dans un char pompeux ?
 Est-ce un Sçavant , un esprit lumineux
 Qui mesure les cieux , & la mer & la terre ?
 Est-ce un Héros , un Conquérant fameux.

Dont les bras lancent le tonnerre ?

Non, non ; c'est le Mortel qui , content de son sort ,

Sans désir , sans envie ,

Passé en repos sa vie ;

Qui sachant réprimer un aveugle transport ,

Ne gémit pas le jour des fautes de la veille ;

Qu'aucune débauche n'endort ,

Et qu'aucun regret ne réveille.



QU'IMPORTE à celui qu'on oblige ,

Qu'un intérêt secret fasse agir pour le sien ?

Profitant du bienfait , faudra-t-il qu'il exige

Qu'un motif épuré lui procure ce bien ?

Non , non ; quelle que soit la cause clandestine ,

Un plaisir doit , pour nous , avoir même valeur.

Et quand le vice même en feroit l'origine ,

Nous n'en devons pas moins à notre bienfaiteur.



POUR ceux que l'indigence abat ,

Faisons voir plus d'égards & plus de politesses ,

Que pour ceux à qui les richesses

Permettent la pompe & l'éclat.

Les premiers n'ont que trop à souffrir des faiblesse.

Dont il faut régaler l'orgueil d'un jeune fat.

Si ce n'est par des dons , du moins par des caresses ,

Tâchons d'adoucir leur état.



DE tous les vices de la terre ,
 L'ingratitude est le plus odieux ,
 Sa barbare fureur , jusqu'au trône des Dieux ,
 Ose porter la guerre.
 Il blesse également la Nature & Thémis .
 Une reconnoissance éternelle , infinie
 D'un bienfait est le juste prix ;
 Et l'on ne doit oublier dans la vie ,
 Que les coups de ses ennemis ,
 Et les faveurs de son amie .



AL'importunité , des bienfaits accordés
 Ne sont pas , à mon sens , d'une valeur bien grande .
 Un bienfait reçu sans demande ,
 En vaut plus de cent demandés .



ON a soin de punir les fautes des enfans ;
 Quoique , pour réfléchir , ils soient trop ignorans ,
 Et qu'en leurs petites cervelles ,
 Ils n'aient de jugement que quelques étincelles .
 Les fautes que l'on fait dans la mûre saison ,
 Sont , sans comparaison ,
 Plus dignes du fouet que celles
 Que l'on fait avant la raison .



POUR aiguïser le goût de ceux où l'or abonde,
Il faut de cuisiniers un nombreux attirail ;
L'appétit du payfan n'a pas besoin que l'ail
Ou le gingembre le seconde.
Les meilleurs cuisiniers du monde,
Sont l'exercice & le travail.



SI votre procédé n'est pas
Conforme aux loix de la justice ;
Si l'erreur entraîne vos pas
Dans le bourbeux sentier du vice ;
Malgré tous vos talens , malgré tous vos écrits ,
Ne vous flattez pas , beaux Esprits ,
Que jamais je vous applaudisse.
Mettez-vous dans la tête , & souvenez-vous bien ,
Que tout ce que l'on sçait n'est rien ,
Si le cœur , des vertus ignore l'exercice.
Les sentimens , l'humanité ,
La droiture & la probité ,
Sont des fruits que l'étude , en nous , doit faire naître.
Nous devons , avant tout , en tirer ce profit ;
Et notre cœur doit toujours être
Le premier soin de notre esprit.



DE l'emploi le plus bas au faite de la gloire,
 Vous que la Fortune éleva;
 De ce que vous étiez conservez la mémoire,
 Personne ne s'en souviendra.
 Si vous vous oubliez, vous aurez le déboire,
 Que pas un ne vous oubliera;
 De votre premier sort loin d'étouffer l'histoire,
 Tout le monde la publiera.



UN homme a beau souffrir des pertes continues;
 La pitié ne conduit personne à son logis.
 Un malheureux tombe des nues,
 Il est sans parens, sans amis.



DES pièges que l'orgueil tous les jours sçait nous
 On voit le Sage se défendre; [tendre,
 Il y met tous ses soins du matin jusqu'au soir.
 Dans sa sphere fixé, trop modeste pour prendre
 Un vol qui passe son pouvoir,
 Jamais, dans le dessein de se faire valoir,
 En propos hazardés il n'ose se répandre;
 Jamais trop curieux d'apprendre
 Ce qu'on fait hors de son manoir,
 Sa sagesse ne sçait que ce qu'il faut sçavoir,
 N'entend que ce qu'il faut entendre,
 Et ne voit que ce qu'il faut voir.



QU E, d'un pas léger & brillant ,
L'homme trace en mesure un huit-de-chiffre Arabe ;
Qu'il possède l'heureux talent
D'arranger dans des Vers syllabe sur syllabe ;
Que son gosier formé par dix ans de travaux ,
Enchante nos esprits par les sons les plus beaux ;
Que maniant le fer avec aisance & grace ,
Il sçache , en étendant le nerf ,
Coucher un rival sur la place ;
A la chasse plus vif , plus prompt qu'un jeune cerf ,
Qu'aucun gibier n'échappe au plomb que son adresse
Fait dans l'air , en sifflant , voler avec justesse :
A quoi lui serviront tous ces dons admirés ,
Si des vertus du cœur ils ne sont décorés.



GA R D E - T O I de faire paroître
Contre ta femme aucun soupçon ;
Mari , par-là tu ferois naître
Le mal dont tu crains le poison.
Retiens donc , comme une leçon ,
Ce qu'en deux Vers dit un grand Maître :
Quiconque est jaloux sans raison ,
Aura bientôt raison de l'être.



B A R B O N S , qui m'écoutez , laissez aux jeunes gens
 Le soin de courtiser une jeune Maitresse ,
 Et supprimez vos airs galants .
 Si votre cœur encor se mêle de tendresse ,
 Vous apprendrez , à vos dépens ,
 Que les soupirs d'un cœur âgé de soixante ans
 Ne vont jamais à leur adresse .



C' E S T sur l'amitié que se fonde
 Des biens le plus cher , le plus doux .
 Pouvons-nous être heureux au monde ,
 Si quelqu'un ne l'est avec nous ?



V O U L E Z - V O U S rendre un cœur amoureux & fidèle ?
 Belles , sur vos attraits ne mettez point trop d'art .
 De tout Amant , à cet égard ,
 La façon de penser est telle :
 Je vous déclare de leur part ,
 Qu'ils aiment mieux baiser la laideur naturelle ,
 Que toute la beauté du fard .



P O U R feindre des vertus , à tort on dissimule ;
 Notre cœur , tel qu'il est , doit toujours se montrer :
 Les défauts que l'on a rendent moins ridicule ,
 Que les fausses vertus dont on veut s'illustrer .



SERIEZ-VOUS assez fou pour vous sacrifier
 Au sordide intérêt d'un avide héritier,
 Qui, de tous vos momens calculateur fidele,
 N'a les yeux attachés que sur votre trésor,
 Et qui tous les matins, attiré par votre or,
 Vient de votre santé s'informer avec zèle,
 Pour voir si vous vivez encor ?



L'AMOUR, par le courroux, la fureur & la rage,
 Se venge d'une trahison.
 Le mépris & l'oubli d'un cœur qui nous outrage,
 Sont les armes de la Raïson.



POURQUOI de tant de maux, pourquoi de tant de soins
 La vieillesse est-elle suivie ?
 Le Ciel, qui connoît nos besoins,
 Mit tous les maux, sans doute, à la fin de la vie,
 Pour engager nos cœurs à la regretter moins.



DANS ses liens sacrés, vous quel'Hymen engage,
 Pour apprendre & sentir vos devoirs importants,
 Voyez, examinez dans les jours du Printems,
 Ce que font les oiseaux dans leur petit ménage.
 La mere constamment demeure dans le nid,
 Pour couvrir sa progéniture;
 Tandis que dans les champs par son instinct conduit,



L'admirable Socrate & le divin Platon

Sont , parmi les Sages d'Athenes ,

Ceux qui des passions gouvernant mieux les rênes ,

Ont acquis le plus de renom.

Ferois-je , en les prenant , un choix heureux & bon ?

Non.

Jetteroîs-je les yeux sur l'ami de Mecene ?

Prendrois-je Caton , Démosthene ,

Virgile , Ovide , ou Cicéron ?

Non.

Qui donc , à la fin , voudrois-je être ?

Un homme , que jadis un village a vû naître ;

Un simple & bon Humain , dont l'étroite maison

Fut digne d'héberger , des Dieux le puissant Maître ;

Un homme qu'ont formé , dans un réduit champêtre ,

Et la Nature & la Raison ;

Qui ne pensa jamais à se faire connoître ;

Dont la simplicité nous offre une leçon :

Qui dans ses procédés , ainsi qu'en son langage ,

Fut toujours sans détour , sans art , & sans façon.

Enchanté des vertus d'un si bon personnage ,

Pourvu qu'une Baucis pût m'écheoir en partage ,

Je voudrois être un Philémon.



D'UNE vanité chimérique

Je ne fus jamais enyvré.

Dans mon réduit philosophique ,

Où ,

Où, quoique seul, je suis serré,
 J'aime mieux n'avoir pour optique
 Qu'un bas d'armoire délabré ;
 Quelque fauteuil fait à l'antique ,
 Avec un rideau déchiré ;
 Sur deux planches que le ver pique ,
 J'aime mieux un dîner modique
 Par mon appétit préparé :
 Que de voir un lieu magnifique
 Par l'art à grands frais décoré ,
 Où, foulant le marbre Italique ,
 Et sous un plafond bien doré ,
 Dans un grand fauteuil rembourré
 Par la mollesse Asiatique ,
 D'un nombreux & gros domestique ;
 A table on se voit entouré.



COURIR de Maitresse en Maitresse ;
 Passer ses jours en libertin ,
 Dans la continuelle yvresse
 Qui naît de l'amour & du vin ;
 Par des liqueurs de toute espee
 Se brûler du soir au matin ,
 C'est mettre un poignard dans son sein ;
 C'est se presser de vivre , & hâter sa vieillesse ;
 C'est creuser son tombeau , c'est courir à la fin ;
 C'est , en termes de Banque , escompter sa jeunesse.



LE bien de la Société
 Demande de la complaisance :
 Mais dans la réciprocité
 L'on doit en trouver récompense.
 Deux mots vous diront, sur ce fait,
 A quoi le devoir nous oblige :
 Il faut que tout le monde en ait,
 Et que personne n'en exige.



VIEILLARDS qui vous gouvernez mal,
 Par ce dérangement fatal,
 Vous abrégez vos destinées.
 Voulez-vous vivre encor longtems ?
 Fuyez les filles de quinze ans,
 Buvez du vin de quatre années.
 La jeune Beauté nous vieillit ;
 Mais le vin vieux nous rajeunit.



N'Ayez contre personne aucune arme offensive.
 Vous en avez une leçon,
 Dans l'air dont nos Auteurs ont armé la Raison :
 Et c'est une loi décisive.
 Pour toute arme elle porte une égide à la main.
 Or il est très-certain
 Que l'égide ne sert que pour la défensive.



PARESSEUX, ne dis plus que l'aveugle Destin
Te déclare une injuste guerre.
Lorsqu'il te met la balle en main,
Tu la laisses tomber par terre.
Bon ! ne voudrois-tu pas que , pour la ramasser ,
Le Destin prit aussi le soin de se baisser ?



AM I, si l'on te propose
Quelque projet
Qui n'est pas net,
Fais - y réflexion , lorsque sur le chevet ,
Sans trouble & sans témoins , ton esprit se repose.
Dans les ténèbres de la nuit ,
La raison voit plus clair que quand le jour nous luit.



P A R M I ceux que l'on voit jouir d'un sort prospère ;
Plusieurs se servent de leur bien :
Mais , le font-ils comme ils doivent le faire ?
Bien dépenser , dépenser bien ;
L'un de l'autre beaucoup diffère.



SU R les défauts humains lorsque je veux avoir
L'éclaircissement nécessaire ,
Je ne vais pas bien loin chercher de la lumière ;
Je suis moi-même le miroir
Où je vois l'humaine misère.

METTRE au jour des enfans , n'est pas ce qui suffit ;
Pour les bien éduquer , grand soin est nécessaire.

Les ouvrages du corps , comme ceux de l'esprit ,
Coutent plus à polir qu'à faire.



POURQUOI l'homme a-t-il moins d'ardeur
Après , qu'avant le mariage ?

C'est que , de sa Philis tranquille possesseur ,
Librement il lui rend hommage ,

Et que dans ses desirs rien ne gêne son cœur.

Ce principe posé , tirons la conséquence :

Quand un mari coquet se donne la licence

De porter loin de vous sa tendresse & ses vœux ,

Pour étouffer son caprice amoureux ,

Gardez-vous bien de le contraindre ;

L'entière liberté de contenter ses feux

Est le meilleur moyen qui puisse les éteindre.



A Mes amis on trouve étrange
Que je donne trop de louange.

Ils n'ont peut-être pas , dit-on ,

Les vertus dont tu leur fais don.

Cette louange est-elle un vice ?

Non , je la donne avec raison.

S'ils ont ces vertus , c'est justice :

S'ils ne les ont pas , c'est leçon.



PLus d'une probité, sujette à caution,
 Par l'épreuve pourroit rencontrer du mécompte.
 Pour être véritable, il faut qu'elle surmonte
 Le besoin & l'occasion.



Lors qu'aux traits de la médifance
 Quelqu'un donne trop de croyance,
 J'en tire un augure fatal
 Pour ses mœurs & son caractère,
 Le penchant à croire le mal
 Prouve le penchant à le faire.



UN petit asyle champêtre,
 Un pouce de terre, un étui,
 Si court, si ferré qu'il puisse être;
 Plaît toujours aux yeux de son maître;
 Rien ne le flatte tant que lui.
 Lorsque l'on se promène, il est bien doux de dire :
 Je marche, en ce moment, sur quelque chose à moi;
 Ce ruisseau dont le frais m'attire,
 Ce tilleul, cet ormeau qu'agite le zéphyre,
 Cette fleur que je sens, cette autre que je voi,
 Sont autant de Sujets à qui je fais la loi.
 Tout rit où l'on a de l'empire,
 Tout est charmant où l'on est Roi.



UN fameux Cynique , jadis ,
 Cherchoit un homme dans Athene ;
 Je cherche une femme à Paris ,
 Et je n'aurai pas moins de peine.
 Je veux qu'un modeste enjouemens
 Chez elle anime l'agrément ;
 Que l'humeur n'ait point de caprice ;
 Que l'esprit n'ait point de fierté ;
 Que le cœur n'ait point d'artifice ;
 Que l'éclat n'ait rien d'emprunté.



LA régularité des traits
 M'importe peu chez une amie ;
 Je veux du gay dans ses attraits ,
 Et que sa beauté soit jolie.
 Dans un jeune Objet , la laideur
 Me déplaît moins que la fadeur ;
 J'estime peu la belle bouche ,
 Qui se tient close & ne dit rien ;
 Un bel œil n'a rien qui me touche ,
 S'il ne se fait entendre au mien.



QU E L Q U E souris , quelque regard ,
 Quelque petite agacerie ,
 Belles , sous vos loix , tôt ou tard ,
 Nous font faire quelque folie.

Vous nous causez quelque souci :
Mais souvent il arrive aussi
Que quelques soins , quelques promesses ,
Quelques sermens d'un fin matois ,
Sont cause de quelques foiblesses
Dont vous soupirez quelques mois.



A U bon droit , il faut du secours ;
A l'esprit , il faut du génie ;
A la beauté , quelques atours ;
Aux talens , un peu d'industrie ;
A l'art , il faut du naturel ;
A la morale , un peu de sel ;
Aux jeunes filles , point d'absence ;
De la promenade aux jaloux ;
Aux amans , de la complaisance ;
De la patience aux époux.



B O N N E S gens font les bons pays ;
Bon cœur fait le bon caractère ;
Bons comptes font les bons amis ;
Bon Fermier fait la bonne terre ;
Bons Livres font les bonnes mœurs ;
Bons maîtres , les bons serviteurs ;
Les bons bras font les bonnes lames ;

344 **CONSEILS ET MAXIMES.**

Le bon goût fait les bons écrits ;
Bons maris font les bonnes femmes ;
Bonnes femmes , les bons maris.



UN moment quelquefois suffit ;
Pour changer le destin des armes ;
Un moment , chez nous , convertit
Les pleurs en ris , les ris en larmes ;
Il ne faut qu'un petit moment ,
Pour faire un nigaud d'un Sçavant ;
Pour mettre aux abois un Athlete ;
Pour mettre en carosse un faquin ;
Pour changer Agnès en coquette ;
Pour coëffer Argus en Vulcain.



L'EXERCICE est , pour la santé ,
De la plus grande utilité.
Dans l'eau qui croupit & repose ,
Il s'amasse un limon fatal :
Dans l'eau qui court , rien ne dépose ;
Elle est nette comme un crystal.





AUX AUTEURS.



'A I toujours estimé les sçavantes neuf
[Sœurs,
A cultiver leurs dons je trouve des douceurs;
Mais de leur immoler tout le cours de ma vie,
De leur sacrifier mon sommeil & ma paix,
C'est une erreur, une folie
Où je ne tomberai jamais.
En vain plus d'un Auteur publie
Qu'on ne peut trop payer les rameaux toujours verds
Dont on couronne les beaux Vers;
Je ne puis approuver cette maxime fautive.
Quand Lachésis, que rien n'exauce,
M'enverra sur les bords où tous nous descendrons,
Il m'importe fort peu qu'on mette sur ma fosse,
Ou des lauriers, ou des chardons.



QU'APOLLON, s'il le veut, s'en choque,
 Que le Censeur m'en blâme, ou non,
 Des neuf doctes Sœurs je me moque,
 Et de tout le sacré Vallon.
 Quand un doux loisir me provoque
 A quelqu'œuvre de ma façon,
 Voici les trois Sœurs que j'invoque,
 Vérité, Nature & Raison.



MON Pégase doux & docile
 Ne m'égare pas dans les airs ;
 J'aime mieux la clarté facile
 Des modestes & petits Vers,
 Que la pompe inintelligible
 D'un sublime rempli d'éclairs,
 Qui, par une fougue terrible,
 Seme l'effroi dans l'Univers ;
 Et qui, dans l'ardeur qui l'excite,
 Confondant la terre & les mers,
 Roule à grand bruit, & précipite
 Le bon sens au fond des enfers.



JE plains un Rimeur candidat ;
 Qui débute avec grand éclat.
 C'est un malheur, pour lui, que cette réussite.
 Sédait par un essai flatteur,

A se livrer au dur métier d'Auteur,
 Ce premier suffrage l'excite.
 Adieu fortune & biens, serviteur aux emplois ;
 Le rameau d'or devient un poids
 Que pour le laurier sec on quitte.
 Pour des soins fructueux, pour d'utiles écrits,
 En vain le besoin sollicite ;
 Tout ce qui rapporte & profite,
 N'inspire plus que du mépris.
 J'en tire cette conséquence,
 Qu'au Parnasse l'Adolescence
 Perd tout, quand elle y gagne un prix.



C O N T R E un bon Citoyen a-t-on risqué d'écrire,
 Par imprudence ou passion :
 On en veut faire en vain la réparation,
 Dans une apologie on a beau se dédire ;
 Ce qu'une demi-ligne a fait d'impression,
 Vingt rames de papier ne pourroient le détruire.



L ' H O N N E U R de mettre au jour Epigramme jolie,
 Dans notre jeunesse nous rit.
 Nous lâchons trait sur trait dont on se divertit,
 Notre malice est applaudie ;
 Mais quand notre raison mûrit,

Cette gloire , à nos yeux , paroît une folie ;

Le regret alors nous faïfit ,

Et fait payer au cœur les fautes de l'esprit.



B O I L E A U , la Fontaine & Moliere ;

Pour orner leurs doctes écrits ,

Sans peine & librement de toutes parts ont pris

Tout ce qu'ils ont jugé capable de nous plaire.

La critique la plus sévère

De ces vols , cependant , ne les a pas repris.

Quand vous déroberiez , Auteurs , suivez leurs traces ;

Faisant , comme eux , ne craignez rien.

Ils ont à leurs larcins ajouté tant de graces ,

Qu'ils en ont fait leur propre bien.



V O U S qui voulez briller sur ces illustres bords ,

Où le charmant Dieu de la lyre

Fait résonner ses doux accords ,

Ne vous hâtez point trop d'écrire ;

Modérez d'indiscrets transports.

Aux enfans de l'esprit , comme aux enfans du corps ;

Un terme court ne peut suffire.

La Nature a seu nous prescrire

Trois points que nous devons commencer par remplir :

Il faut , avant que de produire ,

Concevoir , former , & mûrir.



L Es habits, qu'en hyver nous voyons tous les jours,
 Sont faits de drap ou de velours ;
 Mais , malgré ce rapport & cette ressemblance ,
 Dans l'arrangement du galon
 Quelque variété de peu de conséquence ,
 Quelque changement au bouton ,
 Entre tous ces habits met de la différence.
 C'est ainsi qu'il en est des ouvrages d'esprit.
 D'un nouvel agrément la vieille étoffe ornée ,
 Trouve quelqu'un qui la chérit ;
 Au rhabilleur adroit le Parterre applaudit ;
 Et la phrase bien retournée ,
 Dans le Public , souvent , prend un nouveau crédit.



J'AIME que d'ornemens une œuvre soit garnie :
 Leur secours toujours l'embellit ;
 S'ils sont , ces ornemens , trouvés par le génie ,
 Arrangés par le goût , & polis par l'esprit.



O Vous qui vous livrez au plaisir de la rime ,
 Dans les fleurs de la double cime.
 Ne mêlez rien de corrompu.
 Ne risquez aucune maxime ,
 Par qui l'honneur soit combattu.
 Souvenez-vous qu'un mot , un seul mot pour le vice ,
 Fait plus d'impression sur un esprit novice ,
 Que vingt sermons pour la vertu.



DE s'ornemens, par l'Art, l'un sur l'autre appliqués,
 La multiplicité confuse
 Fait que les bâtimens, tout haut, sont critiqués,
 Et que l'Ordennateur passe pour une buse.
 C'est ainsi que, dans ses écrits,
 Un Auteur trop fécond s'abuse,
 S'il croit en augmenter le prix,
 En se livrant sans borne aux transports de sa Muse,
 Et les chargeant de traits fleuris,
 L'un sur l'autre empilés & par tas réunis;
 Ce qui seroit une risée,
 Si la prudence de l'Auteur
 Moins près d'une autre l'eût placée,
 Perd son mérite & sa vigueur.
 Retenez bien enfin cet avis salutaire,
 Que deux traits tout de suite au Théâtre sont trop;
 Et qu'il faut laisser au Parterre,
 Le tems de goûter un bon mot.



ABANDONNE, crois-moi, le dur métier d'Auteur;
 Le fuir, c'est éviter la peine & la misère.
 Tu veux rimer ! Eh ! quoi ! cher ami, veux-tu faire
 Ce que, ces jours passés, a fait certain Rimeur ?
 Compagnon d'Arachné dans un fixième étage,
 Où les noirs Aquilons exerçoient leur ravage,
 Mourant, accablé de douleurs,

AUX AUTEURS.

35

A force de crier : O tems ! ô siècle ! ô mœurs !
Il gagna , l'autre jour , un rhume de poitrine ,
Qui de l'urgent besoin secondant les rigueurs ,
En six jours l'envoya rimer chez Proserpine.



J'AIME mieux la foible peinture
D'un portrait léger & croqué ,
J'aime mieux un morceau brusqué
Qui sort des mains de la Nature ,
Qu'un grand ouvrage alambiqué ,
Où , par l'effort & la torture ,
On sent que l'esprit est plaqué ;
Tout ornement cesse de l'être ,
Dès qu'il ne vient point du sujet ;
Jamais ce qu'on appelle un Maître
N'a mis hors de son cadre un trait.
L'esprit , suivant ce bon système ,
Ne doit jamais être forcé ;
S'il ne se place de lui-même ,
Toujours il paroît déplacé.



SI vous voulez me plaire , Auteurs , n'employez pas
D'enflure trop grande en vos rimes.
Sublime & galimatias
Sont , par fois , termes synonymes ;
Car enfin , quoi qu'à ce sujet

Plus d'un Ecuyer de Pégase ,
 Dans ses Vers ampoullés , nous dise avec emphase ,
 Tous ces Aigles du Pinde , à qui Phœbus permet
 D'aller dormir au frais sur le double fomet ,
 Sont sujets , dans leur somme , à bien des rêveries .
 La vérité se fert de phrases moins fleuries ,
 Et la simplicité méconnoît ces grands mots ,
 Dont le bruit affommant étonne les échos .



Q U E L Q U E chose ici-bas qu'un Mortel ait dessein
 D'exécuter & de produire ,
 Pour prévenir certain chagrin ,
 Fruit ordinaire du délire ,
 Je pense qu'il est bon d'envisager la fin .
 J'adresse ce conseil à tout le genre humain ,
 Surtout aux faiseurs de satire .
 Lorsque , dans un écrit méchant ,
 S'émancipant avec audace ,
 L'on a , contre des Gens en place ,
 Mis quelque trait vif & tranchant ,
 On est sûr de la réussite .
 Vos Vers occupent tous les yeux ;
 Partout on vous prône , on vous cite ;
 Votre nom , porté jusqu'aux Cieux ,
 Ne craint ni Léthé , ni Cocyte ;
 Rome , du Livre fait achat ;
 Londres le suit , Berlin le vante ;

Moscou même en fait grand état.
 Mais d'une gloire si brillante ,
 Quel est enfin le résultat ?
 Tôt ou tard la vengeance éclate ;
 Et par un funeste revers ,
 Dont le Public retient la date ,
 L'Auteur de l'ouvrage pervers
 Sent pleuvoir sur son omoplate
 La récompense de ses Vers.



L'ÉPIGRAMME fine & piquante
 Réveille l'esprit & le cœur ;
 Mais quand elle est trop mordicante ,
 Les Rieurs sont contre l'Auteur.
 Il faut donc qu'il nous divertisse
 Par quelque sel sans âcreté ;
 Je lui veux un peu de malice ,
 Et jamais de malignité.



SATYRIQUES Auteurs , pernicious Esprits ;
 Modérez la fureur qui regne en vos écrits.

Par une épigramme maligne ,
 Faut-il , à tout propos , faire un outrage insigne ?
 Faut-il , que tels & tels , impudemment nommés ,
 Souffrent un tort que rien n'efface ,
 Et , pour l'éternité , soient par vous diffamés ?

Faut-il, jusqu'au ciel même, élever votre audace ?

Contre des sentimens reçus

Devez-vous, chaque jour, lancer des traits aigus ;

Et, pour mieux dénigrer ce que nous devons croire,

Tremper votre pinceau dans l'encre la plus noire ?

Quelle sottise ! quel abus !

Eh ! quoi ! pour composer manquez-vous de matière ?

Tout ce que l'Univers vous présente d'objets

Sont, pour vous, autant de sujets.

Regardez seulement l'Astre qui nous éclaire,

Son cours, son mouvement, sa cause & ses effets ;

Pour vos Vers, quelle pépinière !

O quanta dicendi seges !



EST-CE sagesse, est-ce folie,

D'être nuit & jour agité

Pour arranger des mots, trouver une saillie

Digne de la postérité.

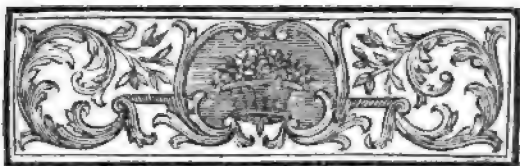
Ceux qui s'usent ainsi le corps & la cervelle,

Méritent bien, en vérité,

Qu'on les raille & qu'on les appelle

Dupes de l'Immortalité.





ÉPIGRAMMES *ET MADRIGAUX.*



A sage & prudente Nature,
Dans chaque lieu faisant venir
Tout ce qu'il faut pour subvenir
Non-seulement à notre nourriture,
Mais encor au remede & curé
De toute maladie, ainsi qu'il nous convient ;
Je suis surpris que cette mere
Ait, si loin de notre hémisphere,
Placé l'Isle fameuse où l'hellébore vient.



PARLER le langage des Dieux,
Est-il profession plus noble sous les cieux ?

R É P O N S E.

Non, non, je ne conteste point

Cet illustre avantage au métier que vous faites.

Il est très-noble dans un point ;
C'est qu'on n'y paye pas ses dettes.



DANS la dispute & controverse ;
Quand la raison nous manque , il faut
Y suppléer par un ton haut ,
Et qu'à crier la voix s'exerce ;
L'effet n'en peut être que bon.
Souvent la force du poulmon
Nous sert autant que la science ;
Et tous les jours maint Cicéron ,
Dans ses discours, à l'Audience ,
A plus de voix que de raison.



N'AYONS plus dans nos discours ;
Que la Raison toujours
Est grondeuse & hautaine ;
Elle aime tant les jeux , les ris & les amours ,
Qu'elle ne peut quitter un instant ma Climene.



JE donne à l'Intérêt le titre d'Ubiquiste ,
Et je crois franchement que ce nom lui va bien.
Le Monde est son séjour , tout pays est le sien :
Il est Athée ; il est Dciste ,
Mahométan , Juif & Chrétien.



MAL-AISÉMENT, dit-on, le bon sens se remue,
Il va plus lentement que chenille & tortue.
Quiconque parle ainsi pourroit bien se tromper.

Combien, dans ma chère Patrie,
Sans fruit, à sa recherche, en voit-on s'occuper !
Combien passent toute leur vie
A courir après lui, sans pouvoir l'attraper !



SOUS l'amoureuse loi Philis va m'enchaîner ;
Contre cette Beauté, Raison, viens me défendre.
Que pourrois-je espérer de l'amour le plus tendre ?

Trop belle, pour n'en pas donner ;
Elle est trop sage pour en prendre.



LORSQUE le Chantre de la Thrace
Dans les sombres lieux descendit ;
On punit d'abord son audace ,
Par sa femme qu'on lui rendit.

Mais bientôt par une justice,
Qui fit honneur au Dieu des Morts ,
Ce Dieu lui reprit Euridice ,
Pour prix de ses divins accords.



L'AMOUR ne nous fait voir que caprice, inconstance,
Détour & trahison.

Chez Minerve, en tout tems, résident la prudence,
La vertu, la raison.

Ne vous étonnez pas de cette différence :

D'une Déesse est né l'Amour ;

D'un Dieu Minerve tient le jour.

LE MARI MÉCONTENT.

MA Femme est un animal
Original,
Qui, tous les jours, bien ou mal,
S'habille,
Babille,
Et se deshabilie.

LA charmante Cloris, & toi, puissant Amour,
Vous sçavez tour-à-tour,
A votre gloire mutuelle,
Travailler chaque jour.
Tu fais triompher cette Belle,
Tes traits lui doivent leur vertu ;
Sans ton secours, que feroit-elle ?
Sans ses attraits, que ferois-tu ?



LORS QUE Bellérophon, ce Héros si vanté,
Triompha dans les airs du monstre redouté,
Pégase l'y porta sur ses ailes légères.
Par les Auteurs du tems monté,
Ce Cheval aujourd'hui porte bien des chimères.



CONTRE la Gloire & le Dieu de Paphos,
Non, ce n'est pas mal-à-propos,
Raison, que, chaque jour, à plein gosier tu beugles;
Tous deux au genre humain font souffrir mille maux.
L'Amour fait des aveugles;
La Gloire, des manchots.



ON a beau vous marquer les plus tendres ardeurs,
La Raison, près de vous, sçait tout rendre inutile;
Vous la chassez de tous les cœurs,
Et le vôtre lui sert d'asyle.



NOUS voyons de certains Galants,
Qui, dans le célibat, consumant leur printems,
Satisfont chez l'Hymen leur ardeur inconstante,
Consolateurs vifs & pressans
Des épouses qu'on mécontente,
Ils font des Ménélas jusques à quarante ans,
Et, pour le devenir, prennent femme à cinquante.



UN bâtiment à reconstruire ,
 Un mal d'aventure à guérir ,
 Et , ce qui me semble encor pire ,
 Un procès à faire finir ,
 Sont trois choses que l'avarice
 Fait durer autant que les fonds
 Du malheureux Bourgeois qui met en exercice
 Juges , Chirurgiens , Mâçons.



BIEN loin que le trépas m'allarme ,
 Je le demanderois aux Dieux ;
 S'il devoit à de si beaux yeux
 Coûter seulement une larme.



DES habitans de notre France
 Plus d'un bon quart , au moins , travaille à l'Audience ,
 Ou pour instruire les procès
 Sur lesquels les Clients poursuivent des Arrêts.
 Parcourez l'Europe & l'Asie
 L'Afrique & les vastes pays
 Nouvellement peuplés de mainte Colonie ;
 Vous ne trouverez point , je vous le certifie ,
 De climats où Thémis
 Ait tant de serviteurs , & soit si mal servie.



QUAND

QUAND une Comtesse ou Marquise
 Du Sort reçoit assez de bien ,
 Pour vivre en son domaine & ne manquer de rien ,
 Est-ce sagesse , est-ce sottise ,
 De solliciter , chaque jour ,
 Pour se procurer à la Cour
 La gloire d'être mal assise ?



AUX doux accens de Philomèle ;
 L'hiver fait succéder un Aquilon grondeur ,
 De leur chevelure si belle
 Les arbres dépouillés ont perdu leur vigueur.
 Des ruisseaux , dont souvent j'allois voir couler l'onde ;
 La glace a suspendu le murmure flatteur.
 Tout est changé , Cloris , sur la face du Monde ,
 Hors votre mérite & mon cœur.



Ceux à qui l'on enseigne , aux Écoles de Droit ,
 Du dédale des loix les routes difficiles ,
 Ressembloit fort , si l'on m'en croit ,
 A certains Généraux habiles ,
 Qui de la carte d'un pays
 Se font exactement instruire ,
 Pour le traiter en ennemis ,
 Et pouvoir un jour le détruire.



LE Drapier Nicolas nâge dans l'abondance ,
 Tandis qu'en ce métier Martin mange le sien :
 Cela dépend d'un petit rien ;
 Et voici la raison de cette différence :
 L'un , en coupant du drap , met le pouce en-delà ,
 Et l'autre le met en-deçà.



LA s s é des rigueurs de Sylvie ,
 Pour finir des feux trop constans ,
 J'attendois le secours du Temps.
 Vaine espérance , hélas ! quelle étoit ma folie !
 Le Temps qui , dans l'excès de sa rapidité ,
 Sçait tout entraîner sur ses traces ,
 N'emporte point l'Amour , quand il est arrêté
 Par la douceur & la beauté ,
 Par les sentimens & les graces.



EV I T O N S les procès ; ils nous portent dommage ,
 Malgré droit , justice & raison.
 Tous les jours , au Palais , on me tient ce langage ,
 Que la forme emporte le fond.
 Pour moi , j'en dis bien davantage ;
 Voyant ce que la forme opere en ces cantons ,
 Je soutiens qu'elle emporte & le fond , & les fonds.



TOUT ce qu'en l'art des Vers Ovide si vanté
Dit de la Nymphé Echo , me paroît une fable ;
Mais j'y trouve une vérité :
C'est que chez le Sexe adorable ,
Qui pour le nôtre a tant d'appas ,
L'usage de la langue est un don si durable ,
Qu'à peine craint-il le trépas.



QUITTEZ, cher Papillon, quittez le sein de Flore ;
Allez voltiger à l'entour
De l'Objet divin que j'adore ;
Sans peur , faites-lui votre cour.

Bien loin de vous brûler , les beaux yeux de Sylvie ;
Si vous aviez perdu le jour ,
Vous rappelleroient à la vie ;
Et c'est leur doux pouvoir qui fait , dans ce séjour ,
Revivre les Plaisirs , la Nature & l'Amour.



POUR vous peindre nos Crésus ,
Longs discours sont superflus.
Deux petits Vers sont capables
De rendre au vrai ces Midas.
Aux louis d'or comparables ,
Ils sont lourds , durs , ronds & plats.



364 ÉPIGRAMMES

CHÉZ l'Amant Cadédis, est-il quelque ressource ?
Non, non ; qui s'y fieroit , seroit en grand danger,
Le corps , l'esprit , le cœur , l'équipage & la bourse,
Chez un Gascon , tout est léger.



LA Vérité partit un jour
D'Amiens , son antique séjour ,
Pour faire le tour de la France.
Mais chacun lui tournant le dos ,
La fièvre lui prit à Coutance ;
Elle alla mourir à Bordeaux.



VOUS n'avez pas encor cet âge plein d'attraits ,
Où du Dieu de Paphos on sent les premiers traits ;
Et déjà , de vos yeux une vive étincelle
D'amour nous fait mourir.

Trop jeune , à la fois , & trop belle ,
Attendez , pour blesser , que vous puissiez guérir.



GERONTE , homme prudent, dit à sa femme, un jour :
Nous avons deux garçons qui n'auront en partage
Qu'un très-modique bien ; si tu m'en crois , m'amour ,
L'un des deux a du verbiage ,
Il en faut faire un Médecin :
Voüons l'autre au Palais. Votre conseil est sage ,
Dit la femme , & déjà j'entrevois leur destin.

L'Esculape aura soin de faire
Des veuves & des orphelins,
Qui procureront à son frere
Bien des procès & des larcins.



NON, non, je n'aimerai jamais ;
J'en ai fait le serment , & je vous le répète ;
Puisque l'on ne peut vivre en paix
Sous l'empire d'une Coquette ;
Puisque la plupart des Objets
Sont vains , capricieux , & fièrs de leurs attraits ;
Non , non ; c'est une affaire faite :
Non , non , je n'aimerai jamais
D'autre que vous , jeune Lisette.



SI jamais , par quelque Sentence
Contraire au desir des Joueurs ,
Dans ces climats on fait défense
Du Livre à quatre couleurs :
Plaisir , il faudra que tu partes ;
Tout passe-tems fera perdu.
Sans la médifance & les Cartes ,
Beau Sexe , hélas ! que ferois-tu ?



APOLLON fut longtems le Dieu de nos Auteurs ;
 Son regne est passé : c'est Mercure
 Dont leur Muse , à présent , implore les faveurs.
 Non , non , je ne crois pas , qu'en toute la Nature ;
 Il soit de plus hardis voleurs.



VOUS préserve le ciel , de ces petits Auteurs ;
 Auprès d'un Mécénas , hardis solliciteurs ,
 Superbes Avortons , dont la Muse impudente
 Ose exiger le prix de quelques Vers croqués ,
 D'un ton plus assuré qu'un Colonel ne vante
 Cinquante ans de service , & deux bras confisqués.



QUE de Femmes , hélas ! sont d'humeur obstinée ,
 Véritables esprits de contradiction ,
 Dont la bouche dit oui le jour de l'hyménée ,
 Pour acquérir le droit de dire toujours non !



DU bien-être & de l'abondance ,
 Plus d'un Cloître est la résidence :
 Que de biens dans la pauvreté !
 Là , pour les rangs , on se tourmente ;
 On se débusque , on se supplante :
 Que d'orgueil dans l'humilité !



DANS le *telonio* ceux qui passent la vie,
 Traitent la bonté de folie ;
 Rarement en voit-on dont le cœur soit humain.
 Un des prodiges du Messie ,
 C'est d'avoir attendri l'ame d'un Publicain.



LES Ordres de Chevalerie
 Ne me semblent point un abus.
 Pour les exploits , pour les vertus ,
 C'est une récompense , à bon droit , établie ;
 Mais , il faut vous dire une peur
 Dont mon ame est , je crois , mal-à-propos saisie.
 Brodés sur un habit , les signes de valeur
 A tous les Chevaliers font-ils le même honneur ?
 Et n'en est-il pas , je vous prie ,
 Qui ne les ont que sur le cœur ?



JE ne suis point surpris du peu de naturel
 Qu'on trouve aux parens de notre âge.
 Jadis , on s'aimoit davantage.
 Pourquoi ? Par la raison que chaque parentage
 Venoit du côté paternel ,
 Aussi-bien que du maternel.
 Mais , hélas ! aujourd'hui , grace au libertinage ,
 Il n'en est presque point de tel.

Q iv

Et si nous ne voyons plus guères ,
 Dans les familles , d'amitié ,
 C'est que beaucoup de freres
 Ne le sont qu'à moitié.



LEs Voleurs , dans Paris , se comptent par milliers :
 Dans la ville , aux fauxbourgs , en tous lieux & quartiers ,
 On vole au jour , comme aux lanternes.
 Mais pour les meilleurs tours , & les vols les plus gros
 Laverne a désigné deux quartiers principaux :
 Le premier aboutit à deux Places modernes :
 Le second se rencontre entre deux vieux Châteaux.



DANs Paris , l'autre jour , Vénus porta ses pas :
 Même jour , dans Paphos , vit arriver Hortense.
 Personne , dans ces deux climats ,
 Ne s'aperçut de leur absence.



SI j'en crois ce que dit un Auteur non suspect ,
 Le mensonge est Normand ; Gascone , l'hyperbole ;
 Le courage , François ; la prudence , Espagnole ;
 La ruse , Italienne ; & l'artifice , Grec.



D E M A N D E.

EN quoi les Grands & les Petits
Diffèrent-ils , à votre avis ?

R É P O N S E.

Les Grands , en beaux discours , débitent des fadaïses ;
Les Petits , des *bibus* , en phrases très-mauvaises.
Le faux également regne en leurs entretiens.

D E M A N D E.

Leurs occupations , en quoi diffèrent-elles ?

R É P O N S E.

Les Petits font de petits riens ;
Les Grands , de grandes bagatelles.



L O R S Q U E vous paroissez, quel triomphe éclatant !

Et que d'hommages vous arrivent !

Il n'est point de Beauté qui ne cede à l'instant ,

Il n'est point de Mortel que vos yeux ne captivent.

Si vous dites un mot , toute oreille l'entend ;

Si vous faites un pas , tous les regards vous suivent.



P O U R Q U O I Mercure a-t-il quatre ailes ,

Quand Saturne , l'Amour , Zéphyr n'en ont que deux ?

C'est pour marquer qu'auprès des Belles ,

Q u

Certain emploi , quoique honteux ,
Fait , au sommet de la richesse ,
Voler avec plus de vitesse ,
Que les talens les plus fameux.



PHILANDRE a depuis peu fini sa destinée ;
Sa femme doit , dit-on , en être consternée.
Pourquoi ? C'est qu'il étoit la perle des maris.
Quoiqu'il ne sortît pas quatre fois dans l'année ,
Jamais il n'étoit au logis.



CESSEZ , cessez , Tircis , de blâmer ma rigueur ,
Et ne m'accusez pas d'en écouter un autre.
Si je vous refuse mon cœur ,
C'est que je veux garder le vôtre.



DAMRS aura bientôt bourse pleine , & je gage
Que sa fortune ira grand train.
Pourquoi ? C'est que du Sort il reçut en partage
Trois grands points ; bouche d'or , cœur d'acier , front
[d'airain.



LA Fable étant œuvre enfantine ,
Il lui faut un style enfantin.
D'un Auteur la Muse badine ,
Par-là , s'est fait un beau destin.

Cet admirable Fabuliste ,
 Le premier de toute sa liste ,
 Sur son Livre , qu'il a poli ,
 A séché longtems & pâli :
 Mais dans son sublime modeste ,
 Nul travail ne se manifeste ,
 Les Graces s'y montrent sans fard ;
 Chaque mot au vrai se mesure ,
 Et tant d'adresse y cache l'art ,
 Que l'on n'y voit que la nature.



DUSSEZ-VOUS vivre cent années ,
 Vous ne verrez jamais ce que je viens de voir.
 J'ai vû deux Prudes surannées
 Passer , sans médisance , une heure au caquetoir.
 J'ai vû de jeunes petits-mâtres
 Se plaindre des rigueurs d'Iris.
 J'ai vû deux Procureurs , vieux Reîtres ,
 Terminer un procès gratis.
 J'ai vû des Vestales champêtres
 Garder leur sagesse à Paris :
 Des Gascons blâmer leurs ancêtres ;
 Des rivaux vivre en bons amis ;
 Des serviteurs vanter leurs maîtres ;
 Des femmes louer leurs maris.



QUAND, par Diane la sauvage,
 Aëon fut si maltraité ;
 Sçavez-vous quel motif lui causa cet outrage ?
 Fut-ce son indolence , ou sa témérité ?



EN vain contre Boileau vous osez déclamer,
 Censeurs ; son Plagiat me paroît estimable ,
 Et je crois qu'on peut le nommer
 L'Imitateur inimitable.



CONTRE les Médecins, les Abbés, & les Femmes,
 Critique , c'est en vain que toujours tu déclames :
 Tant que le monde durera ,
 Toujours Femme coquettera ;
 Toujours Abbé muguettera ;
 Toujours Médecin trompera ;
 Toujours des trois on médiera ;
 Toujours des trois on usera ;
 Toujours des trois dupe on fera.



LE Dieu d'Amour en ce pays,
 Mieux que l'Hymen, fait ses affaires.
 Que de filles ont des maris !
 Et que de femmes n'en ont guères !



MERE qui n'a jamais d'autre chose à nous dire,
 Que ce qui touche les enfans ;
 Rimeur qui , tout le jour, ne cesse de nous lire
 Ses Vers mauvais & fatigans ;
 Plaideur qui , nous traînant dans cinquante Audiences ,
 Nous dit , de vingt procès , toutes les circonstances ;
 Bûveur , d'un babil importun ,
 Commencant vingt propos , sans en finir aucun ;
 Bretteur qui nous décrit chaque assaut & bataille ,
 Où son bras dépêcha maint homme au monument ;
 Vieillard qui , de son bâtiment ,
 Par le menu , tout nous détaille ,
 Sans nous faire quartier d'aucun coin ni réduit ;
 Soupirant qui partout nous fuit ,
 Pour nous faire un récit très-plaintif & très-tendre
 Des rigueurs que l'on a pour lui ,
 Sont des gens qu'il est bon de connoître & d'entendre ,
 Quand on voudra mourir d'ennui.



THÉMISS, pour les Plaideurs , agit d'une façon
 Contraire à ce qu'on fait à l'égard du poisson.
 Le Pêcheur , toujours à propos ,
 Laisse aller les petits , & s'empare des gros.
 Tout au rebours , Dame Thémis ,
 Laisse sauver les gros , & mange les petits.



QUI veut se pousser, doit avoir
 Recours à quelqu'Objet qui reçut en partage
 Le don de plaire & d'émouvoir.
 Tous ceux que nos Vénus ont dessein de pourvoir,
 Sont Docteurs sans apprentissage.
 Des Belles tel est le pouvoir,
 Que c'est assez de leur suffrage,
 Pour obtenir dispense d'âge,
 De mœurs, d'esprit, & de sçavoir.
 ❖❖❖

LE ton brusque & fâcheux, l'humeur sombre & revêché,
 Par moi sont condamnés chez Messieurs les époux.
 Dans tous mes écrits je leur prêche
 D'être galants, polis & doux.
 Je ne veux pourtant pas que l'on soit débonnaire ;
 Le mot de *Benin* me déplaît.
 Certain Voyageur, qui connoît
 Du pays de l'Hymen l'antique itinéraire,
 A décidé l'affaire ;
 Et voici son arrêt :
 De *Débonnaire* à *Sot*, on n'a qu'un pas à faire :
Benin n'est pas loin de *Benêt*.
 ❖❖❖

PLUS d'une femme, ici, pourra se rencontrer,
 Qui n'ait eû, de ses jours, galanterie aucune ;
 Mais je ne pense pas qu'on m'en puisse montrer
 Qui, tant qu'elle a vécu, n'en ait jamais eu qu'une.
 ❖❖❖

TOUT Plaideur court à sa ruine.

Quelqu'un a dit avec raison ,

Que la Justice est une épine ;

Il n'y passe pas un mouton ,

Qui n'y laisse de sa toison.



DE certains Livres recherchés ,

Si , par hazard , vous retranchez

La vignette , & la dédicace ,

L'avant-propos , & la préface ,

Les observations , la table , & l'errata ;

Dites-moi ce qui restera.



DE s Humains la mere commune

Leur fit deux pieds, deux mains, deux oreilles, deux yeux.

Mais elle n'a placé qu'une langue chez eux ;

Et c'est encor trop que cette une.



DE l'aimable & simple Nature ,

L'Auteur s'écarte à tout moment.

Dans son geste & dans son allure ,

L'Auteur , tous les jours , la dément.

Chez Vénus , un art tyrannique

La gêne , en la voulant farder.

Les Membres du Corps Galénique

L'étouffent , en voulant l'aider.



376. ÉPIGRAMMES ET MADRIGaux.

SI la Déesse pâte & fourde
Respecte désormais l'Honneur & la Vertu ;
Si , sous sa faux tremblante & lourde ,
Le Mérite , à la fin , cesse d'être abbattu ;
Si la Sageffe peut éterniser la vie ;
Si la faveur des Dieux affranchit du tombeau
Ce que dans l'Univèrs ils ont fait de plus beau ;
Que vous vivrez longtems , adorable Sylvie !



Tous les matins ,
Bien des Robins
Vont, d'un pas différent , faire au Palais leur rôle.
Tout Président y marche gravement ;
Tout Conseiller , d'un pas léger , s'y rend ;
Tout Avocat y court ; maint Procureur y vole.

SUR UN COMMIS.

DAMIS.

C'EST la meilleure main de France.

LYSIMON.

Il n'a pas , morbleu , les doigts gourds.

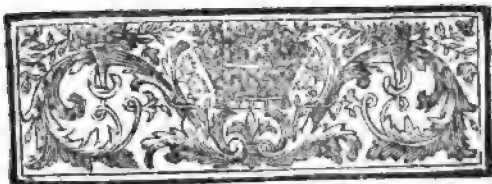
DAMIS.

On le nomme partout l'Aigle de la finance.

LYSIMON.

De tels Aigles sont des Vautours.





ÉNIGMES.



O u t Philosophe Grec , Latin , Chinois ;
[Arabe ,

Sont demeurés d'accord , vû mes effets divins ,
Que je suis le monosyllabe

Le plus nécessaire aux Humains .

Mobile universel , ma voix enchanteresse

Sçait tourner les esprits , mieux que tout Cicéron ;

Je fais obéir la Sagesse ,

Et je commande à la Raison .

D'un mouvement exact pourvû par la Nature ;

Toujours , dans mon emploi , je marche avec mesure .

Jamais ni Colin , ni le Roi ,

Ni tous ceux du même Art , dont on nous fait l'éloge ;

N'ont fait de pendule & d'horloge ,

Qui vous marquent si bien les secondes que moi .

Les Sujets que Bellone excite ,

Par moi , sçavent braver la mort ;

Des Héros je fais le mérite ,
 Et , sans moi , le Vainqueur d'Hector
 N'auroit été qu'un franc Therfite.

Vous faut-il quelque chose encor ?
 Caché dans un asyle où jamais la lumiere ,
 Même en plein jour , ne s'aperçoit ,
 Cette sombre demeure est pour moi nécessaire :
 Je ne suis plus , dès qu'on me voit.

E N V O I.

Le sens de cette Énigme est votre vrai ballot.
 A qui , plutôt qu'à vous , doit-elle être adressée ?

Vous devez , pour trouver son mot ,
 Moins qu'une autre , être embarrassée.
 Ce qu'elle vous présente est soumis à vos loix ;
 Vous en avez à votre choix ,
 De toute espee , & de tout âge :
 Vos rivaies jamais n'en eurent davantage.
 Je suis surpris lorsque je vois
 Qu'à deviner qui ce peut être ,
 Votre esprit incertain est encore empêché.
 Quoique vous ne sachiez , Climene , que de naître ,
 Vous en avez déjà tant pris , & tant touché ,
 Que vous devriez le connoître.

Le Cœur.



C'EST sur la vanité que mon pouvoir se fonde :
La Beauté me chérit , & me cherche en tous lieux.
Si je n'existois pas , il n'est personne , au Monde ,
Qui pût voir , à son gré , ce qu'il aime le mieux.

Le Miroir.



PARTOUT on me hait , on m'évite :
Je suis l'horreur de tous les cœurs ;
Ce n'est pas sans sujet. Aux lieux que je visite
Je coûte , tous les jours , bien du sang & des pleurs.
Au sombre Nautonier je donne
De la pratique nuit & jour ;
Le ciseau d'Atropos agit , quand je l'ordonne :
Rien ne sçait mieux que moi peupler le noir séjour.
Je me glisse en serpent , sans bruit , & sans paroître ;
Dans un dédale obscur habile à me cacher ,
L'oreille , ni les yeux ne me peuvent connoître ,
Et je ne suis jamais sensible qu'au toucher.
Tout est indifférent à ma toute-puissance ,

Maitres & Valets ,

Rois & Sujets.

Les qualités , le nom , le rang & la naissance ,
Les plus fameux talens , les arts les plus vantés ,
Par moi ne sont point respectés ,
Et jamais de leurs droits je n'ai pris connoissance.

Dans les Hameaux , dans les Palais ,
 J'exerce fierement un tyrannique empire ;
 Et dans tous les lieux où je vais ,
 Pour qu'on vive , il faut que j'expire.
 Dans cette ville de Paris ;
 J'ai cinq ou six cens ennemis ,
 Dont le fatal courroux à ma perte conspire :
 Tous ensemble souvent contre moi réunis ,
 Tout leur but , tout leur soin ne tend qu'à me détruire.
 Cependant , j'ose ici le dire ,
 Dans le Monde ils n'ont point d'amis.
 Qui leur fassent le bien que je sçais leur produire ;
 Malgré tout ce qu'ils font pour me perdre & me nuire ,
 C'est moi qui les soutiens , c'est moi qui les nourris.

La Fievre.



DU Mortel qu'en ces Vers je trace
 Tâchez de deviner le nom.

C'est un vilain qui , de sa grace ,
 Change le Pactole en poison.
 C'est un ingrat , une ame basse ,
 Qui retient son maître en prison.

L'Avare.



QUAND je suis seul , je ne suis rien ,
 Et peu de chose en compagnie ;
 Cependant je fais quelque bien :
 Mais il faut qu'on me multiplie.

Je suis pere de trois enfans ,
Moin's forts , mais plus vieux que leur pere ;
Quoiqu'ils soient bannis dès longtems ,
On les voit dans plus d'une affaire.

Dans mainte Eglise fréquemment
Des gens de robe , pour moi , viennent ;
Et c'est-là qu'ordinairement ,
Sans me regarder , ils me prennent.

Tous les soirs & tous les matins ,
Je cours les fauxbourgs & la ville ;
Mais la maison des Quinze-Vingts
Est mon principal domicile.

Le Liard.



J E n'ai que deux pieds , & pourtant
Du nord jusqu'au midi , du levant au couchant ,
Nuit & jour , en tout tems , & sur terre , & sur l'onde ,
Je parcours tout le Monde.

Sans parler , entendre , ni voir ,
C'est moi qui du Docteur mets au jour le sçavoir ;
Du devoir d'un Soldat , j'instruis le Militaire :
C'est par moi qu'un Banquier fait aller son comptoir ;
J'enseigne à l'Avocat ce qu'il doit dire & faire ;
Garde-note & Greffier me tiennent tous-les jours ;
Philis m'occupe à sa toilette.
Sans recourir à mon secours ,

On ne fait pas la moindre emplette.
 Des injures de l'air , & de l'âpre saison ;
 Quand je défends une maison ,
 Cela n'indique pas une grande opulence.
 Je fers également le crime & l'innocence ;
 L'homme d'esprit , comme l'oïson.
 J'adoucis les maux de l'absence ,
 Et les rigueurs de la prison.
 Je n'ai qu'un nom qui n'est pas long.
 Tous les jours , cependant , dans la ville où nous sommes ,
 Et dans tous les autres cantons ,
 De plus de cent mille hommes ,
 Je porte tous les noms.

Le Papier.



P O U R sçavoir qui je suis
 Il ne faut point , amis ,
 Une étude profonde.
 Je n'offre ni couleur , ni figure , ni traits ;
 Je suis ce que jamais on n'a vû dans le Monde ,
 Et ce qu'on ne verra jamais.
 Cette Énigme , pour vous , est-elle embarrassante ?
 Songez , pour me trouver , que je suis où l'on chante.

La Voix.



I L est certain être invisible
 Qui blesse nos cœurs , malgré nous.
 Le lieu le plus inaccessible

É N I G M E S.

323

N'est point à couvert de ses coups.
 De lui , l'Oisiveté , presque toujours, accouche.
 Du matin , jusqu'au-tems où le soleil se couche ,
 Loin de l'Objet aimé , partout il fait nos pas.
 Son atteinte fâcheuse , aux plus fiers Potentats ,
 Pour le peu qu'il les touche ,
 Fait étendre les bras.
 Quelquefois même , aux Rois il fait ouvrir la bouche.
 Les modernes écrits le font naître , & souvent
 L'Orateur le débite , & l'Imprimeur le vend. *L'Ennui.*



JE porte le nom du séjour
 Le plus riche de ceux où Plutus tient sa cour.
 C'est le doux Printems qui fait naître
 Les mets dont j'aime à me repaître.
 L'Été , l'Automne aussi me donnent des repas :
 C'est pourquoi ces saisons ont pour moi des appas.
 Mais avec soin , toujours au froid je me dérobe ;
 Tel que cet Ancien , qui , couvert d'un manteau ,
 Dit : *Omnia mecum porto.*
 Partout où l'on me voit sur ce terrestre globe ,
 Je porte , avec moi , mon berceau ,
 Mon palais , & ma garde-robe ,
 Mes magasins , & mon tombeau. *Le Limas.*



ORIGINAIRE de Provence ,
 J'habite maintenant tous les lieux de la France ;
 Chez les Étrangers même on me voit quelquefois.

Des environs de la Samaritaine ;
 La Mode me conduit dans les palais des Rois.
 A mon pere souvent j'ai causé de la peine ,
 Et mon esprit malin lui fit sentir du bois.
 Je fais partout du bien ; j'ai même tant de charmes ,
 Que sur la perte d'un procès ,
 Sur les rigueurs d'Iris , & sur d'autres allarmes ;
 J'endors le dépit des François.
 Monté sur tous les tons , couvert de toute étoffe ,
 Comique , sérieux , critique , adulateur ,
 Délicat , polisson , véridique , menteur ,
 Libertin , par état , & par fois , Philosophe ;
 Berger , Soldat , Amant , Bûveur ,
 Tout est de mon ressort , à tout je me destine.
 J'ai , dans cette cité, trois soutiens principaux ,
 (Qui pourra deviner , devine :)
 Un petit , un grand , puis un gros.
 Au Théâtre , je suis utile ;
 Le silence , par moi , de la table s'exile ;
 Dans les cercles , je fers en vieux & nouveau style ;
 Des plaisirs du dessert agréable mobile ,
 On m'admire à la Cour , on me fête à la Ville ;
 J'amuse , sous l'ormeau , dans le champêtre asyle ;
 Comme sur terre , en mer je dissipe la bile.
 Veut-on encor un trait plus clair & plus facile ?
 La rime vous dira qui je suis *Vaudeville.*



CANTATES.



C A N T A T E
A D E U X V O I X,
SUR LA CONVALESCENCE
DE M. LE DUC DE FRONSAC.

LA FRANCE, LA SANTÉ.

R É C I T.

LA FRANCE.



U E L monstre, échappé du Ténare ;
Seme l'horreur autour de nous ?
Sur qui sa colere barbare
Fera-t-elle tomber ses redoutables coups ?
Que vois-je ? ô ciel ! quelle affreuse disgrâce !
Mes destins sont liés aux beaux jours qu'il menace ,
Et je vais ressentir le poids de son courroux.

Tome IV.

R

Arbitres de mon sort , c'est en vous que j'espère.
 Dieux puissans , signalez pour moi votre pouvoir.
 La France attend du Fils le courage du Pere :
 Sauvez du noir trépas ma gloire & mon espoir.

A I R.

Accourez , charmante Déesse ;
 Santé , revenez en ce jour.
 Calmez , par votre heureux retour ,
 La vive douleur qui me presse.

Replongez au fond des enfers
 Le monstre dont je crains la rage.
 Rendez aux vœux de l'Univers
 Le sang des Dieux & leur image.

R É C I T.

L A S A N T É.

France , rendez le calme à vos sens éplorés ,
 Mon secours a rempli votre juste espérance ;
 Celui pour qui vous m'implorez ,
 A , de l'enfer jaloux , dompté la violence.

A I R.

Loin de l'Objet de vos souhaits ,
 Si vous m'avez vu disparaître ,
 C'étoit pour lui faire connoître

L'importance de mes bienfaits ;
Pour toujours je l'ai fait renaitre,
Je ne le quitterai jamais.

R É C I T.

L A F R A N C E.

Quel plaisir dans mon sein répand cette promesse !
Que ne devons-nous point à vos soins généreux ?
Déjà dans tous les cœurs les soupirs douloureux
Sont remplacés par l'allégresse.

A I R.

Ah ! que mes sens sont enchantés !
L'Objet de notre amour a bravé l'onde noire :
Trompette bruyante , éclatez ;
Chantez , chantez ,
Et nos plaisirs , & sa victoire.

R É C I T.

L A S A N T É.

Des Lys charmant espoir , ô Vous que la Santé
Rappelle des bords du Léthé ,
Sur les pas d'un illustre Pere ,
Remplissez la noble carrière
Que Vous préparent les Destins.
On connoit les Héros à des signes certains.

R ij

CANTATES.
LA FRANCE.

Un doux présage nous fait croire
Que Vous sçauvez , par la valeur ,
Éterniser Votre mémoire.

D U O,

Des Dieux secondez la faveur :
Conservez , pour notre bonheur ;
Des jours destinés à la gloire.

Devant les yeux ayez toujours
Ce que de Vous l'État désire ;
Et souvenez-vous que Vos jours
Sont moins à Vous qu'à cet Empire.

Vos ayeux ont été le soutien de nos Rois.
Vivez , pour mériter , par de pareils exploits ,
Une place dans l'Histoire.

Vivez , pour contenter les vœux
De tous les habitans des lieux
Qu'arrosent la Seine & la Loire.

Des Dieux secondez la faveur :
Conservez , pour notre bonheur ,
Des jours destinés à la gloire.



AUTRE.

LE MARIAGE PAR INTÉRÊT.

R É C I T.

QUEL spectacle enchanteur éblouit mes regards !
De quels sons éclatans retentit ce rivage !
Un superbe appareil m'offre , de toutes parts ,
Des plus riches trésors le brillant assemblage.
Non , ces lieux d'un mortel ne sont point le séjour.
C'est le Temple fameux où l'Hymen tient sa cour.

Que d'amants l'Avarice entraîne
Pour leur donner des fers aux pieds de ces autels !
Que de jeunes Beautés , que l'Intérêt amène ,
S'y viennent enchaîner par des nœuds éternels !

A I R.

Quel transport fatal vous anime !
Quel délire trouble vos cœurs !
Amants , ouvrez les yeux ; voyez , craignez l'abîme
Que Plutus cache sous les fleurs.
Un funeste sort va détruire
L'espoir qui sçut vous enivrer ;
Et le faux bien qui vous attire ,
A de vrais maux va vous livrer.

R É C I T.

Le Temple s'ouvre : ô ciel ! quelle image terrible ;
 Dans ce fatal moment , épouvante mes yeux !
 Je frémis à l'aspect horrible
 Des monstres dévorans qui désolent ces lieux !
 Les Chagrins , les Regrets , la Douleur , la Tristesse ,
 Y font régner le Désespoir.
 J'y vois le froid Dégout étouffer la Tendresse ,
 Et l'Amour expirer dans les bras du Devoir.

A R I E T T E.

L'épouse volage
 Recherche l'hommage
 D'un nouvel amant ;
 L'époux infidèle ,
 Près d'une autre Belle ,
 Trahit son serment.
 La gêne , la crainte ,
 L'ennui , la contrainte
 Les troublent toujours ;
 Les soins , les allarmes
 Détruissent les charmes
 De leurs plus beaux jours.

R É C I T.

Hâtons-nous de quitter un séjour détestable ,
 Qui , sous l'appas trompeur d'un dehors gracieux ,

CANTATES.

397

Nous cache un enfer véritable.
Fuyons , dérobons à nos yeux
De ces tristes époux le spectacle odieux.

A I R.

Voulez-vous qu'à vos souhaits
L'Hymen se rende propice ,
Jeunes cœurs , que jamais
L'or ne vous éblouisse.
Des lieux où regne l'Avarice ,
Les Dieux ont exilé la paix.
Que l'Amitié vous unisse ;
Des liens remplis d'attraits
Rendront vos cœurs satisfaits.

CANTATILLE.

QUOI ! déjà tu me fuis ! & ton cœur inconstant
Va porter ailleurs son hommage !
Mon amour devoit-il éprouver cet outrage ?
Hélas ! hélas ! le même instant
T'a vu satisfait & volage.
Reviens , reviens ; qu'un prompt retour
De mes regrets calme la violence.
Si ton cœur ne veut pas me rendre son amour ,
Ah ! rends - moi du moins ta présence.

R iv

C'est ainsi que la Rose en pleurs
 Tâchoit de ranimer son amant infidèle.
 Vœux superflus, vaines clameurs !
 Pendant la plainte de la Belle ,
 L'Ingrat avoit déjà trompé deux autres fleurs.

A R I E T T E.

Cruel Tyran des cœurs, que de maux tu nous causes !
 Depuis longtems , hélas ! sans fruit nous t'implorons,
 Toutes les Belles sont des roses ;
 Tous les Amants , des papillons.

A U T R E.

P O U R Q U O I changer comme vous faites ,
 Disoit , un jour , la Rose au papillon léger ?
 Petit inconstant que vous êtes ,
 Vous verra-t-on sans cesse voltiger ?

Sans raison , lui dit-il , votre courroux m'accuse.
 Cessez de m'imputer mes légères ardeurs.
 Non , non , les papillons ne manquent pas d'excuse :
 S'ils carressent toutes les fleurs ,
 C'est qu'aucune ne les refuse.





VARIÉTÉS.



U n ce soit sagesse, ou folie,
Chacun est ici bas pour la variété,
C'est d'elle que dépend le bonheur de la vie.
Ce qui livre d'abord nos cœurs à la gaité,
Bientôt nous lasse & nous ennuie.
Lorsque je suis dans un chemin,
Et qu'il s'offre à mes yeux une grande avenue,
Cet aspect, dans l'abord, flatte mon ame émue,
Et j'en admire le lointain.
Mais bientôt sa longue étendue
Importune mon œil chagrin ;
Et pour avoir un autre point de vue,
Je brûle d'en trouver la fin.



S i dans les Lunaires climats,
Comme Aristote le rapporte,
Zéphyr, sur ses ailes, emporte

Tout ce que l'on perd ici bas.
 Il faut qu'en ces vastes campagnes,
 Dont les bords nous sont inconnus,
 Il soit trois ou quatre montagnes.
 De conseils & de tems perdus.



U N homme enclin à la colere,
 Colere qui souvent alloit à la fureur,
 De ce vice, à la fin, sçut délivrer son cœur;
 Et voici de quelle maniere:
 Toutes les fois qu'il n'avoit pû
 De cette passion dompter la violence,
 De vin il s'imposoit la cruelle abstinence;
 Pas un seul petit coup, ce jour-là, n'étoit bû.
 Lorsque de ce vice, au contraire,
 Un généreux effort l'avoit rendu vainqueur,
 Du breuvage bacchique il doubloit l'ordinaire;
 Beaucoup de vin, & du meilleur,
 Du triomphe étoit le salaire.
 De ce fait il advint que, petit-à-petit,
 Par la fidélité qu'il eut à satisfaire
 Au devoir qu'il s'étoit prescrit,
 Il parvint à donner des loix à la colere.
 On demande à présent quelle estime on doit faire
 Du moyen dont il se servit?
 Faut-il le condamner? Faut-il qu'on l'applaudisse?

Car , pour en parler saine ment ,
 C'est vaincre un vice par un vice.
 Moi , je dis qu'il fit bien , & de mon sentiment
 Voici le fondement.

Les aveugles transports de sa colere extrême
 Retomboient souvent sur autrui ;
 Femme , enfans , pere & mere même ,
 Chacun en ressentoit un violent ennui ;
 Au lieu que , par le vin , en eût-il pris un muid ,
 Il ne faisoit tort qu'à lui-même ;
 Tout l'inconvénient ne tomboit que sur lui.



SI les Castors parloient , comme du tems d'Ésope ,
 Oh ! qu'ils déclameroient contre la cruauté.
 Du Sort , qui les réduit à la nécessité
 D'envoyer leurs peaux en Europe ,
 Pour couvrir tant d'orgueil & de fatuité !



CE Charlatan n'est pas menteur ,
 Quand de son élixir il vante la puissance.
 Le plus cruel des maux , c'est la triste indigence.
 Tous les jours ce remede en guérit son Auteurs.



D A N S ce tems-ci qu'est-ce qu'un Sage ?

R É P O N S E.

Je ne crois pas pouvoir vous en tracer l'image ;
L'autre jour , cependant , j'ai lu je ne sçais où ,
Qu'un Sage est un mortel à qui les maux & l'âge
Ont ôté , malgré lui , le pouvoir d'être fou.



L E charmant fils de Sémélé ,
Calme , par sa douce puissance ,
Toute dispute & démêlé.
Jamais Thémis n'employa sa balance ,
Pour les procès dont ce Dieu s'est mêlé.



V O U S qui sçavez à fond les cas de conscience ,
Docteurs , tirez-moi d'embarras.
J'ai reçu de quelqu'un un plaisir d'importance ,
Sa généreuse bienfaisance
M'a tiré d'un mauvais pas ;
En un mot , je lui dois la vie.
Ce quelqu'un , qui pour lors étoit homme d'honneur ;
Et dont la renommée étoit bien établie ,
Devient par la suite un voleur ,
Un scélérat fiéffé , de qui la barbarie
Répand aux environs & le meurtre & l'horreur.
Je puis , de sa fureur , délivrer ma patrie ;

V A R I É T É S.

37

Et si je dis un mot, il peut être arrêté.

Faudra-t-il, par reconnoissance,
Garder, pour le sauver, un éternel silence;
En trahissant le bien de la Société?
Faudra-t-il, oubliant son premier caractère,
Et le plaisir qu'il m'a sçu faire,
Pour l'intérêt public perdre mon bienfaiteur?
Je suis bon citoyen : mais je ne pourrois guère
À ce dernier parti déterminer mon cœur.



D A N S les sacrifices antiques,
Les Grecs & les Romains, sur ce point, fanatiques,
Vers les Dieux irrités s'acquittoient, aux dépens
Des quadrupedes innocens.
La dose s'augmentoît, plus l'offense étoit grande.
On vous sacrifioit dix, vingt, trente animaux;
Le nombre étoit plus fort de la part des dévots,
Et jusqu'à l'Hécatombe on a poussé l'offrande.
Quelle fatale erreur aveugloit nos ayeux!
Leur encens n'eût-il pas monté plus vite aux cieux,
Si le vice immolé par leurs cœurs magnanimes,
Eût payé sur l'autel ses forfaits odieux,
Et si des passions on eût fait les victimes.
Du sacrifice offert aux Dieux ?



NU L Dieu , pas même le porteur
Des terribles feux du tonnerre ,
N'a les bras longs comme l'Erreur ;
Elle embrasse toute la terre.



PO U R tous états ,
En tous climats ,
La vie est pleine de tristesse.
Les chagrins & les maux ,
Qui la suivent sans cesse ,
De nos cœurs agités bannissent le repos.
Contr'elle , quelquefois , dans l'ennui qui nous presse ,
Nous osons lâcher de gros mots.
Il n'est rien cependant qui plus nous intéresse ,
On ne peut la quitter , & c'est une maîtresse
Qu'on aime avec tous ses défauts.



LE François est-il estimable ?
A tous égards , nenni : je n'ose l'affirmer ,
Vû la légèreté dont son cœur est coupable ,
Plus que je ne puis l'exprimer.
Bien est-il vrai qu'il joint à l'esprit sociable
D'autres dons qui le font aimer.
Bon bûveur , vif amant , intrépide guerrier ,
A table , au combat , à Cythere ,
Le goût , la valeur , l'art de plaire ,
Réunissent chez lui , pampre , mirthe & lauriers.



ALLER , venir , courir sans cesse ;
 Vouloir , ne pas vouloir , sans raison , sans sujet ;
 Toujours faire & trahir une vaine promesse ;
 Etre étourdi , volage , inconstant , indiscret ;
 Prodiquer follement , emprunter , mettre en presse ;
 Dire tout à rebours , ne rien faire à propos :
 Ce sont-là les défauts de la vive Jeunesse ;

Mais qu'elle y joint de gentillesse !

Tes vertus , âge mûr , valent-ils ces défauts ?



QU'UN autre , méprisant danger & précipice ,
 Parcoure les climats connus des Talapoins ;
 Qu'il aille sur les flots , conduit par l'avarice ,
 S'exposer à servir de pâture aux marsoins ;
 Pour une fortune bien grande ,
 Je ne suis point d'humeur à prendre tant de soins :
 A la bonté des Dieux tout ce que je demande ,
 C'est de m'affranchir des besoins.



SUR les confreres de Mercure ,
 Dont l'esprit est benin , doux , commode , obligeant ;
 Pourquoi l'importune censure
 Lance-t-elle toujours quelque trait outrageant ?
 Par maint exemple , il est notoire
 Qu'à l'honneur cet emploi n'a rien de dérogeant.
 A leur table , les Dieux ne laissent-ils pas boire

Ceux qui , pour ce métier , font voir de l'entregent.
 C'est pour eux un canal & d'honneur & d'argent ;
 Le grand Jupiter même y trouve tant de gloire ,
 Que de son propre fils il a fait son Agent.



L'U S A G E des fantés que l'on boit à la table ,
 N'est pas autrement raisonnable :
 J'ose le mettre au rang des abus les plus vains ;
 Et je ne crois pas que la mode
 Ait rien fait de plus incommode.
 L'Architrickin , surtout , est celui que je plains.
 Après avoir servi tour-à-tour tout le monde ,
 Les bras las & presque rendus ,
 Il faut que tout-à-coup il s'incline à la ronde ,
 Dix fois de suite , & souvent plus ,
 Pour répondre à tous ces saluts.
 Il est encore une manie ,
 Que l'on verroit bientôt bannie ,
 Si l'on suivoit mon sentiment ;
 C'est la vaine cérémonie
 De choquer tous de compagnie ,
 Et de trinquer à tout moment.
 Dites-moi ce que signifie
 Ce bruit perpétuel , ce continuel choc ?
 A votre santé , tinc ; à la vôtre , toc , toc ;
 Au retour de Monsieur , aux plaisirs de Madame.

Que fait la bacchique liqueur ,
Dont nous allons laver notre ame ;
Aux plaisirs de Madame , au retour de Monsieur ?



P O U R jouir , dans l'hymen , d'un destin plus heureux ,
Il auroit été nécessaire
Que Dame Nature eût sçu faire
Le mari sans oreille , & la femme sans yeux.
Dans les fréquens débats qui divisent leur ame ,
On ne les verroit pas tomber ;
L'époux n'entendrait point les clameurs de sa femme ;
La femme ne pourroit voir son mari fourber.



Q U E reste-t-il , qu'emporte-t-on ,
Cruelle Atropos , quand tu tranches
Le nœud qui nous attache au terrestre limon ;
Et qu'on s'embarque en quatre planches ,
Pour aller passer l'Achéron ?



Q U A N D l'âge d'or regnoit au Monde ,
Ce métal étoit inconnu ;
Et c'est depuis que l'or abonde ,
Que l'âge de fer est venu.



Q U A N D je vois , dans notre Paris ,
 Montrer au doigt tant de maris ,
 Cet abus enflamme ma bile.
 En sont-ils la cause , entre nous ?
 Dans le cœur d'une femme habile ,
 Croyez-vous qu'il soit bien facile
 De prévenir de certains coups ?
 Non , je ne puis voir , sans courroux ,
 Que , dans un vaisseau si fragile ,
 On ait mis l'honneur des époux.



O Toi qui sçais mesurer les instans ,
 Fille de l'Art , interprete du Tems ,
 Montre , ma compagne chérie ,
 De ma fin , nuit & jour , ton mouvement exact
 Averût ma philosophie ;
 Et chaque fois que tu fais tac ,
 C'est autant de pris sur ma vie.



E N V A I N la Fortune sévère ,
 Chaque jour , contre moi , redouble sa rigueur ;
 Tous les efforts de sa colere
 Ne la feront jamais triompher de mon cœur.
 Dût cette cruelle Déesse
 Me réduire à la nudité ,
 J'aurai du moins , dans ma tristesse ,

V A R I É T É S.

La consolante vanité
De ressembler , en ma détresse ,
A l'Amour , à la Vérité.



O U I , je l'ai déjà dit , & j'y suis entêté ;
Dans une agréable Jeunesse ,
Quand je vois un air de gaité ,
Et qu'aux charmes piquans de la vivacité
Elle joint une humeur dont le charme intéresse ,
Je préfère sa gentillesse ,
A la plus parfaite beauté.
Quelle erreur ! ciel ! quelle foiblesse !
Quoi ! l'épaisseur d'un *Carolus*
Sur la bordure d'une bouche ;
Le quart d'une nuance , au plus ,
Sur la peau d'un minois qui touche ;
Dans l'orbite de l'œil une ligne de moins ,
Balancera nos vœux & suspendra nos soins !
Si l'on nomme cela fine délicatesse ;
Si tel est le goût des Gourmets ;
Je n'en veux point de cette espèce ,
Et j'y renonce pour jamais.



I L n'est point de malheur dont quelqu'un ne profite.
Des Créateurs d'impôts la guerre est le soutien ;
Quand tout le monde meurt , le Crieur ressuscite ;
La foudre & la tempête aux Couvreurs font du bien ;

La fièvre aux Médecins procure un bénéfice ;
 Pour certains Charlatans, les Débauchés sont bons ;
 Des Juges, la Chicane est la mere nourrice ;
 Aux Exempts, aux Prevôts, il faut des Vagabonds.



A D V I N T qu'un jour un Militaire
 Des environs de Pézénas ,
 Facétieux, c'est l'ordinaire ;
 Riche, c'est ce qu'on voit très-peu dans ces climats.
 Advint, dis-je, qu'il fut blessé dans une affaire :
 Voyant qu'il ne pouvoit fuir la loi d'Atropos ,
 Soit appas d'un bon mot , soit aigreur de la bile ,
 En haine du Chef inhabile
 Qui l'avoit au péril livré mal-à-propos ,
 Il laissa, par son codicile ,
 Forte somme à des gens dévots ,
 Pour prier la Toute-Puissance
 De vouloir donner à la France
 De bons & prudens Généraux.
 Par une semblable taillie ,
 Ou si, vous l'aimez mieux, folie ,
 Certain Seigneur, connu par de comiques traits ,
 Sur le point de finir sa vie ,
 Fit à sa Paroisse un gros legs ,
 Pour expier, par des prieres ,
 Les menfonges de ses valets ,
 Les vols de ses hommes d'affaires ,

Les dédicaces des Auteurs ,
L'encens perfide & les chimères
Dont l'avoient bercé les Flatteurs.



D'UN très-modique bien les Dieux m'ont partagé ;
D'un âge plus que mûr mon front porte l'affiche :
Je suis , malgré cela , content du sort que j'ai ,
Quiconque ne doit rien , est riche ;
Quiconque est sain , n'est pas âgé.



QUAND on nous entretient de fameux Personnages ;
Dont nous ne connoissons la taille ni les traits ;
L'imagination nous offre leurs images ,
Sous les dehors les plus parfaits.
Rempli de leur valeur , imbu de leurs hauts faits ,
L'esprit jamais ne se figure
Que tant de grands travaux , tant d'exploits inouis
Pussent avoir été produits
Par une petite figure.
Nous voyons leurs Auteurs beaux , grands & faits au tour.
Jugement faux , pure chimère !
Le vainqueur de Porus , Turenne & Luxembourg ,
Sont une preuve du contraire.



JADIS , la qualité de Citoyen Romain
Faisoit bien de l'honneur à qui l'avoit acquise ;
Et même par un Souverain

V A R I É T É S.

On assure qu'elle fut prise.
 Celle de Bourgeois de Paris ,
 Loin d'être d'un semblable prix ,
 Aux moindres grimands est permise.
 Parfaite liberté s'accorde sur ce point ,
 Et c'est la qualité de ceux qui n'en ont point.



J E voudrois bien sçavoir si les Grecs , les Romains
 Etoient faits, de leur tems, comme on les accommode ;
 Droits , empesés , faisant deux anses de leurs mains ;
 Portant , d'épais cheveux une charge incommode ;
 Par ressorts , mesure , & compas ,
 Remuant & leurs pieds , & leur tête , & leurs bras ,
 Comme un automate ou pagode.
 Oh ! que , si quelques-uns , du ténébreux manoir ,
 Revenoient dans ces lieux , où la Raison radote ,
 Ils feroient surpris de se voir
 Fagotés comme on les fagote !



P É G A S E étant formé du sang d'une Gorgone ,
 Faut-il que l'on s'étonne
 S'il est si hargneux , si fougueux ;
 Et si , par fois , il s'abandonne
 A des transports si furieux ?



J'ENTENDS dire souvent à certains Personnages
 Que les Arts libéraux, surtout celui des Vers ,
 Font à la République un notable dommage.
 C'est-là le sot discours d'un esprit de travers.
 Quelques-uns , j'en conviens , en font mauvais usage :
 Mais , pour cela , faut-il en priver l'Univers ?
 De l'astre qui nous luit la lumière féconde
 Fait l'ornement des cieux, & le bonheur du monde ;
 C'est lui qui regle les saisons ,
 Qui fait naître les fleurs , qui mûrit les moissons.
 Si ses rayons , par fois , en perçant une nue ,
 Font souffrir un trépas soudain ,
 Lui doit-on , pour cela , le titre d'assassin ?
 Et pour quelqu'imprudent qu'il tue ,
 En est-il moins utile à tout le genre humain ?



QUAND Alcide rendit Alceste à la lumière,
 Il pouvoit la garder , sans qu'Admete en colere
 Pût réclamer ses droits sur un Objet si doux.
 Sa vertu , cependant , fit un effort extrême ;
 Le vainqueur du trépas fut vainqueur de lui-même :
 Il rendit l'épouse à l'époux.
 Mais il est , sur ce point , une remarque à faire ,
 Qui fait douter un peu de son cœur généreux.
 Quand Alceste , avec lui , du séjour ténébreux

S'éloigna , pour revoir l'astre qui nous éclaire ;
 Ils étoient , ces amants , tête-à-tête tous deux ;
 Et le chemin est long des enfers à la terre.



J'ADMIRE tous les jours avec quelle harmonie ,
 Des Dieux la puissance infinie
 Gouverne les mortels dans leurs états divers ;
 Et de quelle façon toutes nos destinées ,
 Par d'utiles besoins l'une à l'autre enchaînées ,
 Font subsister ce Tout que l'on nomme Univers.
 Parcourez cette immense & commune famille :
 Le Boulanger nourrit le Tailleur qui l'habille ;
 L'altéré Porteur d'eau porte au Cabaretier
 Le prix de l'eau qu'il vend en ville ;
 Au Président , au Merguillier ,
 Le Perruquier se rend utile ;
 Pour avoir , en hyver , de quoi boire & manger ,
 Le Mâçon , en été , travaille à nous loger ;
 Le Courtier diligent , ingambe ,
 Par le Banquier est employé ;
 Le Bonnetier couvre la jambe
 Du Cordonnier qui lui couvre le pié.
 Par quelque acte ambigu , tous les jours , le Notaire ,
 Du Palais est le Nourricier ;
 L'Auteur barbouille du papier ;
 Le donne à bon prix au Libraire ,
 Qui se vend quelquefois bien cher , pour ennuyer.

C'est

C'est ainsi que la Providence ,
 Dans divers trafics & métiers ,
 Sçachant placer avec prudence
 Les Marchands & les Ouvriers ,
 Fournit à tous la subsistance ;
 Et que , chacun prenant l'emploi qui lui convient ,
 Par différens travaux , l'un l'autre on se soutient.



É R É S I C T O N , jadis , cet infâme glouton ,
 Pressé d'une faim dévorante ,
 Vendit , pour l'assouvir , une fille charmante ,
 Dont il mangea le prix , dit-on.
 Ce n'étoit alors qu'une fable ;
 C'est vérité dans ce canton.
 Paris , de nos cités la plus considérable ,
 Renferme dans son sein plus d'un Érésiction.



M A L G R É le respect que je dois
 A Messieurs de l'Académie ,
 Ils se trompent plus d'une fois ;
 Et je vais le prouver , si quelqu'un m'en défie.
 Dans ce volume épais , pour qui la Compagnie
 Sçut tant de fois se réunir ,
 L'homme est qualifié d'animal raisonnable ;
 C'est une erreur insoutenable.
 Moi , je l'appellerai , pour le bien définir ,
 Animal indéfinissable.

Tome IV.



S

J'ENTENDS avec plaisir ces tuyaux de métal ,
 Qui soutenus du vent , & d'une main sçavante ,
 Forment dans les lieux saints un accord musical ;
 Mais je ne puis souffrir la longueur assommante
 D'un homme qui ne peut cesser.

Fût-on un Marchand , un Calviere ,
 De Forcroix , de Daquin eût-on la main légère ,
 Le jeu , jusqu'à l'ennui , ne doit pas se pousser.

Je veux que la raison subjugué
 Les écarts combinés d'une éternelle fugue ,
 Et qu'on sçache finir avant de nous lasser.
 Je ne veux pas non plus qu'un chant trop loin s'étende.

Quelque musique qu'on entende ,
 Malgré ces doux accords , malgré ces sons si beaux ,
 Malgré ces traits brillans du célèbre la Lande ,
 L'*Amen* vient toujours à propos.



TOUT est singe à la Ville , ainsi qu'en la Province :

Le Marchand Pest du Conseiller ;

Le Conseiller , de l'Officier ;

L'Officier , du Seigneur ; & le Seigneur , du Prince.

Dans les Arts libéraux même abus , même mal ;

A tous Faiseurs de Tragédie

Voltaire sert d'original ;

A tout Forgeron d'harmonie ;

Rameau sert de modele & de maire banal ;

V A R I É T É S.

411

Despréaux , qui suivit Horace & Juvenal ;
 Sert d'exemple à tous Satyriques ;
 Marot , aux Auteurs de rondeaux ;
 Rousseau l'est aux Faiseurs d'ouvrages Pindariques ;
 La Fontaine , aux Conteurs nouveaux.
 Plus de neuf aujourd'hui , plus de traits de génie ;
 Le moule en est cassé , tout suit mêmes chemins ;
 Et le meilleur des Écrivains
 Est celui qui le mieux copie.



A U x amours de Femme coquette,
 Faut-il laisser un libre cours ?
 Musicien , Danseur , Poète ,
 Sont-ils gens à voir tous les jours ?
 Quand la fièvre , avec violence ,
 Nous presse & nous tient en échec ,
 Faut-il consulter la science
 De ces Docteurs fourrés de Grec ?
 Quand le devoir veut que l'on quitte ,
 Pour quelque tems , l'Objet chéri ,
 Faut-il en laisser la conduite
 A la bonne foi d'un ami ?
 Pour la conjugale alliance ,
 Doit-on préférer une Agnès
 A la femme d'expérience ?
 La légèreté des Plumets ,

Sur le maffif de la finance ,
 Doit-elle emporter la balance ?
 Contre l'Amour faut-il tenir ?
 Faut-il céder pour en guérir ?
 Faut-il laiffer dans l'ignorance
 Une fille jufqu'à vingt ans ?
 Faut-il , au fortir de l'enfance ,
 Lui donner quelque connoiffance
 Du monde , & des défauts du tems ?
 Sur ces matieres d'importance ,
 Je répondrai , comme on répond
 Dans le pays de Sapience ,
 C'est-à-dire , ni oui , ni non.



IL faut avoir dans cette vie ,
 Pour jouir d'un fort gracieux ,
 Quand on eft jeune , belle amie ;
 Et bon ami , quand on eft vieux.



IL n'eft point de pays , il n'eft point de féjour
 Parcil au Théâtre lyrique ,
 Pour mettre les talens au jour ;
 Les planches de ce lieu magique ,
 Pour des pieds de quinze ans ont un charme myftique.
 Quand on monte deffus (effet prodigieux !)
 Elles ont quelquefois une force élaftique ,
 Qui poulfe un jeune Objet jufqu'au trône des Dieux.



UN proverbe des plus antiques
 Dit, qu'avec rien l'on ne fait rien.
 Ces mots, à tous égards, me semblent véridiques ;
 Et pour s'avancer, je soutien
 Qu'avec beaucoup d'esprit il faut un peu de bien.
 Un Éleve, dont le génie
 Se livre aux talens de Zeuxis ,
 Parviendra-t-il au point d'y remporter le prix ?
 Un Écolier en harmonie
 Sera-t-il, quelque jour, au rang des Corellis ?
 Un apprentif Jurisconsulte
 Connoîtra-t-il les loix à fond ?
 Un Enfant d'Esculape, en sa science occulte ,
 Se rendra-t-il assez profond ,
 Pour mériter qu'on le consulte ?
 Verrons-nous dans son art assez docte & fécond
 Celui, qui sur le Pinde offre aux Muses son culte ?
 Si, depuis les plus tendres ans ,
 Jusques par-delà l'âge adulte ,
 Chacun d'entr'eux ne peut subvenir aux dépens
 Qu'il faut pour devenir expert dans ses talens.
 De ce que j'ai dit il résulte
 Que sans un *certum quid*, sans quelqu'aide ou moyen ,
 La plus parfaite intelligence ,
 La plus active diligence ,
 Ne feront pas sortir de l'état mitoyen.



L'HOMME CONTENT.

J'AI dix mille hommes en Bourgogne,
Qui cultivent , pour moi , certain fruit plein d'attraits ;
Dont Silene rougit sa trogne.
J'en ai dix mille ailleurs , dont toute la besogne
Ne tend qu'à m'appréter les présens de Cérès.
C'est pour moi qu'un Marin , passant ligne & tropique ,
Va chercher dans Bengale & dans Pondichéry
Ce qu'ils ont de plus magnifique ,
De plus rare & de plus chéri.
C'est pour moi qu'à Moka le café se cultive ;
C'est pour moi qu'en Égypte on file le coton ;
C'est pour moi que du Gange on visite la rive ;
C'est pour moi que l'on va dégarnir le Japon ;
C'est pour moi qu'un Pêcheur sur l'Élément liquide ,
Dès la pointe du jour , va tendre ses filets.
C'est pour moi qu'un Chasseur avide ,
Par le cruel secours du salpêtre homicide ,
Dépeuple l'air & les forêts.
Dans l'un & dans l'autre Hémisphère ,
Pour moi , tous les Mortels ont des emplois divers ;
J'occupe la Nature entière ,
Tout me sert dans cet Univers.



J E ne puis me mettre en pensée ,
Pourquoi l'on a fait de Persée
Un demi-Dieu si renommé ;
Ce qu'il a fait me semble un peu trop estimé.
Monté sur un cheval qui vole
Mieux que tous les enfans d'Éole ,
La tête de Méduse en main ,
Armé d'un bouclier , ouvrage de Vulcain ,
Du casque de Pallas , & d'une grande épée
Dans l'onde infernale trempée ,
Dans les airs , pour la Belle , il s'élance soudain ;
Et dans cet attirail , du triomphe certain ,
Son bras tout-puissant a la gloire
D'abattre le Monstre marin.
O le plaisant exploit ! ô la belle victoire !
Autant en eût fait Arlequin.
Pour moi , quoi qu'en dise l'Histoire ,
Je ne puis m'empêcher de croire
Que la demi-Divinité
Au prétendu Héros n'a pas assez coûté ,
Et que les Contrôleurs du Temple de Mémoire
Eurent pour lui trop de bonté.



S I l'Opéra n'a rien qui me flatte & m'amuse ;
A tous ces beaux jargons qu'il prend dans les Romans
Si mon suffrage se refuse ,

Siv

Mon dégoût , sur ce point , ne manque pas d'excuse.
 Puis-je être satisfait d'un Spectacle où j'entends
 Toujours les mêmes mots, toujours les mêmes chants ?
 Je suis si rebuté de l'amoureux mystère ,
 Que je voudrois enfin qu'il allât se cacher
 A l'ombre d'un ormeau , sur la verte fougère.
 Le son des chalumeaux ne peut plus me toucher ;
 Je m'endors au récit d'un papillon volage ;
 Le murmure de l'eau ne m'offre que fadeurs ;
 Je suis las des oiseaux , & de leur vain ramage ;
 Les roses & les lys me donnent des vapeurs ;
 Dégouté des soupirs de Flore & de Zéphyre ,
 Quand j'entends , *Vastes Mers !* je suis presque noyé ;
 Pour moi , les doux plaisirs deviennent un martyre ;
 Les graces & les jeux n'ont plus rien qui m'attire ;
 Les ris ne me font plus rire que de pitié.

LE CHARME DU VAUDEVILLE A TABLE.

Q U E feroit-on dans un repas ,
 Si la Chançon n'en étoit pas ?
 Rappelez-vous ce qui s'y passe ,
 Malgré la quantité des mets appétissans ,
 Qu'avec un ordre exquis sur la table on entasse ,
 Bientôt le sombre ennui vient assoupir les sens.
 Dans une langueur insipide ,
 Sur l'assiette baissant les yeux ,

Tous les gens du festin gardent le sérieux ;
Les hommes sont pesans , le beau sexe est timide ;
Point de gaieté , cela dure jusqu'au dessert.

Aussitôt qu'on le sert ,
Le joyeux Vaudeville arrive.

Quel changement ! sa voix récréative
De tous les Convies excite les transports ;
Rend la Prude moins fière , & l'Agnès moins craintive ;
La liberté renaît , on s'épanche au dehors ;

Plus de contrainte. C'est alors -
Que l'Hôte plus aimable , & l'Hôtesse plus vive
Font couler , à longs traits , les liquides trésors
Que la Seine , pour nous , conduit sur cette rive.

C'est alors qu'un joyeux Convive ,
Saisissant un flacon scellé ,
Qui de Reims & d'Aï tient la liqueur captive ,
Fait sauter jusqu'à la solive
Le liège défilé.

Tout le cercle attentif porte un regard avide
Sur cet objet qui les ravit ;

Ils présentent leur verre vuide ,
Le nectar pétillant aussitôt le remplit.

On boit , on goûte , on applaudit ;
On redouble , & par l'Assemblée
La mousse Champenoise à plein verre est sablée.
De-là naissent les ris , les transports éclatans ;
La sève & tout son feu , jusqu'au cerveau montans ;

Font naître des débats , des querelles polies
 Qui réveillent l'esprit de tous les Assistans.
 On attaque , on répond , les traits & les faillies
 S'enchaînent l'un à l'autre , & partent sur le tems.
 On voit paroître alors ces fornettes jolies ,
 Ces contes amusans , ces riens dits à propos ,
 Badinage , impromptu , fleurette , petits mots ,
 Enfin tout ce recueil d'agréables folies ,
 Qui , du tems fugitif semblant fixer le cours ,
 Prolongent les repas , & les font trouver courts.

PERMETTRAIS-JE à mes pieds d'écraser ce fourmi ?
 Dois-je tuer ce ver au soleil endormi ?

Sur l'ouvrage de la Nature
 Ai-je des droits assez puissans ?
 N'est-ce pas lui faire une injure
 Que de détruire ses enfans ?



LORSQUE la Déesse infernale
 Qui préside aux fâcheux débats ,
 Des Grecs & des Troyens fuscita les combats ,
 Ce fut par le secours d'une pomme fatale.
 Je pense que ce fruit a des charmes secrets ,
 Pour semer la discorde & diviser les hommes.
 La Normande Province est le pays des pommes.
 On sait qu'elle est aussi le pays des procès.





ÉTRENNES ET BOUQUETS.

A MONSIEUR DE L**.

AIR : *Ici je fonde une Abbaye.*



E Ç O I S le tribut ordinaire
Du Doyen de tes Compagnons ;
Chacun te fête à sa manière ,
La mienne est toujours en Chançons.

Mon cher Ami , veux-tu m'en croire ?
L'Amour nous plut dans le Printems ;
Au Dieu charmant qui nous fait boire ,
Donnons l'Octobre dé nos ans.

Si notre Été nous abandonne ,
Faut-il nous livrer aux douleurs ?
Doit-on se plaindre de l'Automne ,
Quand elle a du fruit & des fleurs ?

S.vj

Bien souvent la grêle & l'orage
Viennent en Juin nous ennuyer ;
Tandis qu'un soleil sans nuage
Nous vient en Septembre égayer.

Il n'est point de saison si belle
Que celle où les raisins sont beaux ;
Prions le bon fils de Séméle
De remplir toujours nos tonneaux.

De ses faveurs s'il nous honore ,
Rien ne m'allarme , & j'ai raison ;
Je vis , & je veux vivre encore ,
Puisque je trouve le vin bon.

Couronné de pampre & de lierre ,
Je suis plus glorieux qu'un Roi ;
Pour trône un berceau sçait me plaire ,
Le verre est un sceptre pour moi.

C'est ainsi que mon cœur tranquille
Brave les caprices du sort ;
Avec l'arme la plus fragile ,
J'abbats le chagrin le plus fort.

Suis-moi , tu ne sçaurois mieux faire ;
Prends un peu de ce jus divin.
Dieu , s'il n'étoit pas salutaire ,
Auroit-il changé l'onde en vin ?

Des Médecins , sur ce breuvage ,
N'écoute plus les sots discours ;
S'ils nous en défendent l'usage ,
C'est qu'il rendroit vain leur secours.

Ces Docteurs n'ont point d'ennemie
Plus à craindre que la Santé ;
Soutiendroient-ils une ambroisie
Qui l'entretient dans sa beauté ?

Souviens-toi du papa Silène ;
Penses-tu qu'il ait pris dans l'eau
Cette ronde & grosse bedaine ,
Qu'il conserva jusqu'au tombeau ?

Jette l'œil sur moi , je te prie :
Est-ce à ta boisson que je dois
Cette demi-lune fleurie ,
Et tout l'embonpoint que tu vois ?

Que mon plaisir seroit extrême ,
Si le discours que je te tien ,
Dans ce qui fait mon bien suprême ,
T'engageoit à chercher le tien !

Tâchons pourtant que la Sagesse
Gouverne toujours nos desirs ;
Buvons , chantons , mais que l'ivresse
Ne souille jamais nos plaisirs.

Qu'auprès de nous , toujours à table ,
 La Raison puisse nous parler ;
 Buons , pour la rendre agréable ,
 Non pour la perdre & l'immoler.

A U M E S M E.

AIR : *Dans ma Cabane obscure.*

Q U A N D le Dieu du Permesse
 Me vient offrir des fleurs ,
 Pour fêter la richesse ,
 Ou l'éclat des grandeurs ,
 Je fais la sourde oreille ,
 Et je suis endormi ;
 Mais bientôt je m'éveille ,
 Pour chanter mon Ami.

Que l'aveugle Fortune
 Me poursuive toujours ;
 Que sa vieille rancune
 Dure autant que mes jours :
 Contre sa violence ,
 Mon cœur est affermi ;
 Et j'en ris , quand je pense
 Qu'il me reste un Ami.

Rar le Dieu de Cythere
 Que je sois immolé ,

Du poids de sa colere:
Que je sois accablé ;
Malgré toute la haine
De ce fier ennemi ,
Je charmerai ma peine ;
En chantant mon Ami.

Vous , que l'intérêt mene
Où regne le crédit ,
Mon cœur plaint votre peine ,
Et ma sagesse en rit.
Toute la bienveillance
De Séchelle & Paulmy ,
Dans ma juste balance ,
Pese moins qu'un Ami.

Si quelque maladie
Vient s'attaquer à moi ,
Quoique j'aime la vie ,
Je n'en ai point d'effroi ;
Du danger , pour moi-même ,
Je n'ai jamais frémi ;
Mais ma crainte est extrême ,
Pour les jours de l'Ami.

Les faveurs de Bellone
Nous coûtent des regrets ;
La richesse ne donne
Que des biens imparfaits ;
Des plaisirs de Cythere ,

Souvent on a gémi ;
 S'il est un bien sur terre ,
 C'est un fidele Ami.

Ce n'est point l'excellence
 Des ragoûts délicats ,
 Ce n'est point l'abondance
 Qui fait les bons repas ;
 N'eût-on , pour toute chere ,
 Que grillade & salmi ,
 Aux festins je préfère
 La table de l'Ami.

O toi , qui pour De L**.
 Nous fait voir tant d'ardeur ,
 Pour le fêter en forme ,
 Bois de cette liqueur ;
 Prends-en bonne mesure ,
 Ne mets point d'eau parmi ;
 Qu'elle soit aussi pure ,
 Que le cœur de l'Ami.

Vous , que l'Hymen engage ,
 Tâchez d'être d'accord ;
 Songez que du ménage
 L'union fait le sort.
 Il faut , quand on s'allie ,
 Ce que l'on trouve ici :
 Dans la femme , une Amie ;
 Dans l'époux , un Ami.

Dans ce jour d'allégresse ,
Que chacun d'entre nous
S'abandonne à l'ivresse
Des transports les plus doux :
Charles , pour ceux qu'il aime ;
Ne fait rien à demi ;
Comportons-nous de même
Pour ce fidele Ami.

Novembre , je t'honore ,
La saint Charle est chez toi.
Un autre mois encore
A des attraits pour moi ;
C'est celui dont la porte
S'ouvre par saint Remi.
Ce bon mois nous rapporte
De quoi boire à l'Ami.

A U M E S M E ,

En lui présentant son Portrait pour Bouquet.

AM I , dussé-je te déplaire ,
Je vais te peindre d'un seul trait.
Bien penser , bien dire , & bien faire ,
C'est ce qu'ensemble on ne voit guère ;
Et c'est , en trois mots , ton Portrait.



A MADAME DE L**.

C'E S T aujourd'hui sainte Opportune ,
 Fête , dans ce tems-ci , pour moi très-importune ,
 Et qui me fait un peu pester ;
 Car enfin que vous présenter ?
 Des fleurs ? On en voit peu , l'hyver a glacé Flore ,
 Et la belle saison n'est pas fort belle encore.
 Offrirai-je mon cœur ? Inutile recours !
 Cette offre est insipide , & paroît peu sincere ;
 Les cœurs font, dans ce siècle, un présent très-vulgaire ,
 Que l'on offre sans cesse , & qu'on retient toujours.
 Des vœux ? Autre fadeur , rien n'est plus ordinaire.
 Et puis quels vœux former ? Ma foi, je n'en sçais rien.
 Vous avez des attraits , de la santé , du bien ;
 Il ne me reste en tout qu'un seul souhait à faire ;
 Si j'en croyois mon cœur , je le risquerois bien :
 Mais je crains, entre nous, que quelqu'un n'en murmure.
 Ce quelqu'un est l'époux , & cet époux m'assure
 Qu'il m'aime , & je l'en crois , avec juste raison.
 Malgré cela , je conjecture
 Qu'il trouveroit fort mal, dans cette conjoncture ,
 Ce que je trouverois fort bon.



A L A M E S M E.

DUN Ami du vieux tems vous voyez le Bouquet :
 Recevez-le , Madame , au gré de mon souhait ;
 C'est une faveur que j'espere.
 L'amitié ne craint rien du tems qui tout détruit ;
 Et bien loin que l'âge l'altère ,
 Semblable à la liqueur que l'Automne produit ,
 Elle est , en vieillissant , & meilleure & plus chere.

A M A D A M E T **.

SOUS les loix de l'hymen vous êtes engagée ;
 Cécile , de mes Vers ce sera le sujet.
 Le desir de vous voir d'un doux sort partagée ,
 Me dicte aujourd'hui ce Bouquet.

Que tout ce qui produit les guerres intestines ,
 Contradictions , bruits , clameurs ,
 Plaintes, rebuts , débats , caprice , humeurs chagrines,
 Jamais de votre hymen ne troublent les douceurs.
 Les amours d'aujourd'hui n'ont pas fortes racines ,
 Six mois , le plus souvent , détruisent les meilleurs :
 Que vos heureux liens , de Saturne vainqueurs ,
 Soient plus forts dans vingt ans que dans leurs origines.
 Quoiqu'en ces bas lieux les douleurs
 Des plaisirs soient toujours voisines,

Puissiez-vous ne point voir des ris naître les pleurs :
Qu'au contraire toujours , pour flatter vos deux cœurs ,
Les Amours & les Jeux entourent vos courtines.

Que , loin d'employer les rigueurs
Qu'exercent les maris des cités transalpines ,
Le vôtre , de la France imitant les Seigneurs ,
Dorme tranquillement sur la foi de vos mœurs.
D'un grand nombre d'époux les flammes clandestines ;

Chez nos Laïs & nos Corines ,
Vont chercher follement des coupables faveurs ,
Qui souvent causent leurs ruines :

Que le vôtre , abjurant les brutales fureurs

De ces crapules libertines ,
Pour des charmes divins , pour des vertus divines ,
Renferme , en vous aimant , tout ce qu'il a d'ardeurs.

Certains maris , dont les léfines
Font que tout manque en leurs cuisines ,
Sont au jeu des dissipateurs ;

Des indiscrets va-tout les pertes assassines
Menent à l'hôpital mari , femme & mineurs :
Que votre ami , toujours éloigné des joueurs ,
Ne fasse pas chez lui des épargnes mesquines ,

Pour aller tout répandre ailleurs.

La plupart des époux sont lourds , fâcheux , grondeurs :

Que T * * n'ait jamais que des graces badines ,
De galants procédés , des mots doux & flatteurs.

La plupart des maris sont des fagots d'épines :

Que le vôtre toujours soit un Bouquet de fleurs.



A M. D E V **.

DANS ce jour où cinquante-quatre
A fait place à cinquante-cinq,
Ma Mûse, pour toi, va s'ébattre
Dans un ouvrage très-succint.
N'ayant point de plus forte envie,
Que de pouvoir, toute la vie,
Te voir heureux plus qu'à demi ;
Je te souhaite, cher Ami :

Dans ta maison paix fraternelle,
Que le tems ne puisse affoiblir ;
Point d'embarras dans ta cervelle,
Dans ton cœur point de vain desir ;
Dans ta bourse de quoi fournir
Aux vœux d'une ame noble & belle ;
Dans ton cellier un élixir
Dont la bonté soit naturelle :

Dans ton oncle, pour t'affermir,
Vigueur & lumière éternelle ;
Dans ta Moitié, pour ton plaisir,
Grace & beauté toujours nouvelle ;
Dans tes enfans, pour t'obéir,
Des cœurs soumis, jamais rebelles ;
Dans tes gens, pour te bien servir,
De bons bras, & des mains fidelles.



A MADAME DE V**.

H I E R dans un promenoir errant à l'aventure ,
 Je révois au Bouquet qu'il falloit vous donner.
 Le choix m'embarraſſoit ; dans cette conjoncture ,
 Quelqu'un que j'entrevis ſcut me déterminer.
 C'étoit Apellius : à l'inſtant ſa préſence

Rappella dans mon ſouvenir
 Ce portrait véridique où votre reſſemblance
 Œait ſi bien frapper & ſaiſir.
 Le pinceau de ce jeune Apelle ,
 Dans tout ce qu'il trace eſt fidele ;
 Mais on peut dire que ſon art
 Brille ſurtout à votre égard.

Il a , dans votre image , attrapé la nature
 Bien mieux que ne feroit le plus célèbre Auteur ;
 Par moi-même j'en ai la preuve la plus ſûre ,
 Et quand on me fit voir ce portrait enchanteur ,
 Je ſentis tout-à-coup le vrai de la peinture ,
 Par le mouvement de mon cœur.

Après avoir rendu d'une juſteſſe extrême ,
 Dis-je alors en moi-même ,
 Tout ce qui , chez Thémire , enchante nos regards ,
 Que tu ſerois , cher Peintre , honoré chez les Arts ,
 Si ton pinceau pouvoit décrire
 La beauté de ſon ame , & tout ce qu'elle inspire !



A LA MESME.

JE vous offre, Thémire, un tribut si léger,
Qu'un Zéphyr n'auroit point de peine à s'en charger.
Nous autres habitants du Mont à double cime,

Si fort brouillés avec Plutus,

Que nous ne connoissons la richesse qu'en rime,
Nous donnons volontiers force vœux, rien de plus.

Ceux-ci sont au surplus

Enfantés par mon cœur, & c'est lui qui s'exprime.

Que la capricieuse & volage Borgnon,

Qui fait, sur un pivot, tourner le sort du monde,

Se fixe auprès de vous, & si bien vous seconde,

Que vous puissiez, sur rue, avoir plus d'un pignon.

Que l'infernal trio de ces vieilles Fileuses,

Qui de Parques portent le nom,

Changeant en humeurs gracieuses

Leur esprit fâcheux & grognon,

N'ourdissent, pour vos jours, que des trames soyeuses,

D'un tissu plus uni que le plus beau linon.

Que l'Envie au teint pâle, au maigre & noir chignon,

Ne puisse vous blesser de ses dents venimeuses;

Que les roses, pour vous, ne soient point épineuses;

Et n'éprouvez jamais ni revers, ni guignon.

Surtout pour empêcher la camarade Guenon

De m'envoyer dormir aux rives ténébreuses ;
 Ne donnez jamais lieu de mettre des pleureuses
 Sur des manches de drap-Pagnon :
 Qu'un bonheur toujours pur, qu'un sort exempt d'allarmes
 Vous conserve toujours cet embonpoint mignon ,
 Qui donne du prix à vos charmes ,
 Et que vos yeux jamais ne versent d'autres larmes ,
 Que celles qu'autrefois , sur les bords du Lignon ,
 Le plaisir fit répandre à la fidelle Astrée ,
 Quand son ame étoit pénétrée
 Des feux de son cher Compagnon.

A L A M E S M E.

D A N S ces premiers jours de l'année ,
 L'usage & l'amitié demandent que par moi
 Vous soyez , Thémire , étrennée.
 Je suis prêt d'obéir à cette douce loi ;
 Mais pour avoir votre suffrage ,
 Il faut que quelques traits nouveaux & délicats
 Vous recommandent mon ouvrage ,
 Et , ma foi , c'est-là l'embarras.
 Si dans un Madrigal ma Muse vous expose
 Que le Printems vous suit même au tems des frimats ,
 Et que l'on voit en vous tout l'éclat d'une rose
 Dans les beaux jours de Mai nouvellement éclosé ,
 De ces vieux lieux communs vous ferez peu de cas.
 Dirai-je

Dirai-je que vos yeux ont un charme admirable,
Qui fixe les Amours auprès de vos appas ;
Que des Graces , des Jeux , des Ris la troupe aimable ,
D'Amathonte , pour vous , a quitté les climats ?
De ces mots rebattus on est si las , si las !

Aux Divinités de la Fable

Oserai-je vous comparer ?

Outre qu'en cette idée il n'est rien d'estimable ,
Nulle d'elles ne peut avec vous figurer.

Je vois dans Cytherée une franche Coquette ,
Qui, ne se bornant pas à l'hommage des Dieux ,
D'un Chasseur , d'un Berger mendia la fleurette ,
Et souvent , pour la terre , abandonna les cieux.
Dans l'Aurore je vois une Belle innocente ,
Qui , pouvant se donner un époux gracieux ,
Pleure , tous les matins , la sottise éclatante
Qu'elle a faite en prenant un mari froid & vieux.

Je vois dans Flore une Jeunesse

Dont le cœur un peu trop ouvert

De tous les Papillons approuve la carresse ;

Et par trop de bonté se perd :

Dans Diane une Chasseresse ,

Qui des bois n'aimoit le couvert ;

Que pour jouir de la tendresse

Du beau Galant qui lui fut cher :

Dans Minerve une Prude , un esprit sombre & fier ,

Comme l'oiseau que la Déesse

Porte sur son casque de fer :

Tome IV.

Dans Cybele je vois une folle Déesse ,
 Qui , dans son temple , eut la Diablesse
 De s'entêter d'un jeune Clerc ;
 Et dans Junon une Diablesse ,
 Dont les transports jaloux font damner Jupiter.
 De vous , à ces objets , grande est la différence.
 Ainsi , de ce côté , perdant toute espérance ,
 Je prendrai le parti de finir en deux mots ;
 Et pour ne point lasser par d'ennuyeux propos ,
 Je me contenterai de dire
 Qu'en vous , tous leurs charmes , Thémire ,
 Ne sont accompagnés d'aucun de leurs défauts.

A L A M E S M E.

J' A I toujours fui les tendres feux ;
 Mais si jamais mon cœur soupire ,
 Je veux que l'Objet de mes vœux
 Soit fait ainsi que je vais dire.

D'abord , & pour premier souhait ,
 Je veux qu'une taille mignonne ,
 Deux beaux yeux noirs , un nez bien fait ,
 Se trouvent chez cette personne.

Je veux qu'un joli petit bras ,
 D'une rondeur appétissante ,
 Conduise mes yeux aux appas
 D'une main fraîche & ragoûtante.

Je veux qu'un pied bien figuré
La rende légère à la danse ,
Et qu'un embonpoint mesuré
Des Graces lui laisse l'aisance.

Je veux que la sincérité
Fasse d'elle une bonne amie ,
Et qu'elle rende la beauté
Compagne de la modestie.

Je veux qu'avec le sentiment
Le goût, chez elle, se rassemble ;
Que l'esprit & le jugement
Soient surpris de s'y voir ensemble.

Je veux qu'exemte de hauteur ,
Dans l'air elle ait de la noblesse ,
De l'égalité dans l'humeur ,
Dans son parler de la justesse.

Je veux que son esprit badin
Paroisse un peu malin , sans l'être ;
Et qu'au rebours son cœur mutin
Soit un peu fier , sans le paroître.

Chez elle , je veux voir unis
Vénus & l'enfant de Cythere ;
Qu'elle ait tout l'agrément du fils ;
Toutes les graces de la mere.

Je veux , (& c'est mon dernier vœu ,)
 Que, fuyant le commun système ,
 Des autres elle parle peu ,
 Et moins encore d'elle-même ,

Voilà le fidele portrait
 De la personne que j'envie.
 Où trouveras-tu cet-Objet ,
 Dira quelqu'un ? je t'en défie.

A cela je réponds en bref ;
 Qu'un si digne Objet est trouvable ;
 Et que , vis-à-vis saint Joseph ,
 On en pourra voir un semblable ,

A MADEMOISELLE DE V.

POUR Étrenne aujourd'hui recevez , petit Cœur ,
 Les vœux que l'amitié forme en votre faveur ,

Que jamais souci , ni tristesse
 De vos ans ne trouble le cours :
 Daignent les Dieux veiller sans cesse
 Sur votre sort , & sur vos jours.

Vivez , pour remplir l'espérance
 Que les charmes de votre enfance
 Nous font justement concevoir.
 D'un bon Maître bonne Écolière ,

Vivez, pour acquérir tout ce qu'il faut avoir
De connoissance & de sçavoir.

Vivez, pour exceller dans le talent de plaire ;
Talent, chez vous, héréditaire ;

Que vous faites déjà presqu'aussi-bien valoir,
Que ceux dont le soin vous éclaire.

Au Dieu d'Amour vous êtes chere :

Son zèle pour vous s'est fait voir,

Par d'heureux dons qu'il sçut vous faire.

Dans quelques ans, pour vous pourvoir,

Il doit s'entendre avec son frere.

Vivez, pour augmenter sa gloire & son pouvoir.

Attentive toujours à la voix du devoir,

Vivez, pour chérir une Mere,

Dont l'esprit & le caractère

Des vôtres font le vrai miroir.

Vivez, pour contenter un Pere

Dont vous êtes l'amour, le plaisir & l'espoir.

A LA MESME.

LE Dieu du double Mont, lui dont l'esprit futile

Dans le sombre avenir lit mieux qu'une Sybille,

Vient de me déclarer que l'aimable Fanfan,

Pour qui Flore aujourd'hui décore cet asyle,

Quand l'âge la rendra nubile,

Soumettra tout au doux Tyran

Qui du monde est le vrai mobile ;

Et qu'elle doit un jour briller dans la grand'ville ;
 Qui porte le beau nom d'un des fils de Priam ,
 Comme y brille l'Objet qui la fit si gentille.

La Maman fut ce qu'est la Fille ;
 La Fille , avant de voir dix fois le jour de l'an ;
 Deviendra ce qu'est la Maman.

A M A D E M O I S E L L E C * * * .

En lui envoyant un bouquet de soucis.

S I j'ose aujourd'hui vous donner
 Un bouquet de cette nature ,
 Ne formez contre moi ni plainte , ni murmure :

Le choix des fleurs pourra vous étonner :

Mais il n'est point à condamner.

Quelque raison m'y porte , & c'est pour vous apprendre
 Que , dès longtems , pour vous , ayant pris du souci ,
 Autant que deux beaux yeux jamais en ont fait prendre,
 Je voudrois que , pour moi , vous en prissiez aussi.

Non pas de ce souci qui tue ,

Qui , le jour & la nuit , rend une ame abattue ,
 Et jusques au trépas s'obstine à l'affliger ;

Mais un autre souci moins dur & plus léger :

Souci qui fait que l'on désire ;

Souci qui fait que l'on soupire ;

Souci que le plus beau des Dieux

Fait sentir , & sentit lui-même ;

Souci qui sçait rendre ennuyeux

ET. B O U Q U E T S.

439

Tout ce qui n'est pas ce qu'on aime ;
Souci qui fait compter les mois ,
Les jours , les momens de l'absence ;
Souci qui souvent , dans les bois ,
Fait chercher l'ombre & le silence ;
Souci qui rend pensif ; souci qui fait trouver
Un plaisir secret à rêver ;
Souci qui fait qu'une Bergere ,
Sensible aux soins de son Berger ,
S'occupe de lui seul , ne cherche qu'à lui plaire ,
Et brûle de le soulager ;
Souci qui , des grandeurs dédaignant l'avantage ,
Par l'éclat des trésors ne peut être adouci ;
Qui , dans les tendres cœurs , ne souffre aucun partage ,
Et sçait les délivrer de tout autre souci.

ÉTRENNES POUR M. LE M**.

J E voudrois , dans l'an qui commence ,
Marqué par un , sept , cinq & neuf ,
T'assurer , cher ami , de ma reconnoissance ,
Par quelque opuscule tout neuf ;
Et c'est pour satisfaire à cette bonne envie ,
Que ma Muse , en commerce avec les animaux ,
Comme fut autrefois l'Esclave de Phrygie ,
Va chercher dans le sein d'une ménagerie ,
Matiere pour des vœux nouveaux.

T iv

Que la faveur des Destinées ,
Des jours qui me sont chers conservant le flambeau ;
Te fasse vivre autant d'années
Que la corneille & le corbeau ;
Que le cerf , si tu veux , ou la biche légère ;
Quand l'un & l'autre ont le bonheur
D'échapper au plomb du Chasseur.
Pour toutes les fleurs de Cythere ,
Je crois que l'on fait bien d'être un peu papillon ;
Sois toujours tel , n'y reste guère ,
De l'abeille , en cela , suis la sage leçon.
Surtout , pour éloigner la fin de ta carrière ;
Évite avec grand soin le sort du hanneton.
Si tu veux , en un mot , dans le tendre mystère
Passer encor quelque saison ,
Tourterelle ou colombe auront de quoi te plaire ,
Caille & poulette encor pourront te satisfaire ;
Fixe toi-là , c'est la raison :
Mais éloigne de toi , cher Frere ,
Toute chouette , margot , pigrieche & guenon.
Ton talent & ton sçavoir faire
T'approchent quelquefois du beau Sang de Bourbon.
La complaisance étant chez les Grands nécessaire ,
Fais-en voir : mais ne sois nulle part limaçon ,
Chien couchant , ni caméléon.
Veux-tu que , dans chaque maison ,
Ta présence toujours , comme aujourd'hui , soit chere ?

Bannis le sot orgueil de l'oiseau de Junon.

Ne fois en aucune maniere

Chat-huant, ours, ni hérifson :

Mais ne cesse jamais d'être, à ton ordinaire ;

D'un facile & bon caractère ,

Sans être pourtant trop mouton ;

Car avec son cœur débonnaire ,

Mouton tous les jours est dindon.

Puisse-t-on voir toujours en toi, mon cher Patron ,

Du serpent qui s'endort, sans fermer la paupiere ,

La prudente précaution ;

Le soin de la fourmi pour faire,

En tems & lieu, provision ;

Du cygne la candeur, la bonté du minon

Qui de Coco, chez toi, porte le joli nom ;

L'amitié fidelle & sincere ,

Ce zèle ardent que rien n'altère

Chez Barbet, Caniche & Bichon ;

L'amour du pélican pour ceux dont il est pere ;

L'esprit fin du renard, la force du lion ,

Du Roi des basses-cours la tête noble & fiere ;

L'œil aussi perçant, aussi bon

Que l'oiseau qui, jadis, enleva Ganimede ;

Tout le vif du moineau, tout le feu du pigeon ;

Toute la gaité du pinçon ,

Tout l'appétit du quadrupede

En quoi fut changé Lycaon.

Pour t'exempter enfin de l'indigestion ,

Mal commun qui du noir Pluton
 Peuple fort la demeure obscure ,
 Que ton Médecin te procure ,
 Par son exacte attention ,
 Le bon estomach dont Nature
 Fit à l'autruche l'heureux don.
 Pour n'omettre aucune pécure
 Qui puisse à quelque vœu donner occasion ;
 Je te souhaiterois encore
 Certaine vertu qui décore
 Le rablu croqueur de chardon :
 Mais sur un tel point la décence
 Veut que l'on garde le silence.
 Gardons-le donc , & vite à la conclusion.
 Si , de tant d'animaux rassemblant le mérite ,
 Tu remplis tous mes vœux , je te jure , ma foi ,
 Que le phœnix , malgré tout ce qu'on en récite ,
 Sera bien moins phœnix que toi.

M O T E T F R A N Ç O I S

P O U R L A F Ê T E D U M Ê M E ,

Mis en musique par M. Blaise.

R É C I T.

Q U E la reconnoissance en ces lieux vous appelle ,
 Vous qui brillez dans l'Art d'*ur , re , mi , fa , sol , la*.
 Préparez en ce jour une Fête nouvelle :

ET BOUQUETS.

448

Mais , pour nous épargner une langueur mortelle ,
Gardez-vous d'imiter les récits d'Opéra.

AIR DE MOUVEMENT.

Célébrez , par le chant , un ami dont le zèle
Toujours , avec ardeur , les beaux Arts appuya.
Pour fêter cet ami fidele ,
Chantez , chantez *Alleluia*.

CH Œ U R.

Pour fêter cet ami fidele ,
Chantons , chantons *Alleluia*.

R É C I T.

Celui qui , sur ces bords , attire notre hommage ,
D'un encens prodigué craint les fortes odeurs.
Que de sinceres vœux soient l'offrande & le gage
De la tendre amitié qu'il inspire à nos cœurs.

PRÉLUDE GRAVE.

Prions le Maître du tonnerre
Que jamais , à ce bon ami ,
La peine & le souci
Ne déclarent la guerre.

Item :

Que la bonté des Dieux à jamais lui conserve ,
Dans sa bonne Maman , la plus sage Minerve ,
Qui soit depuis Lima jusqu'à Jérusalem.

Item :

Tvj

Aux fruits de son hymen que le ciel soit propice ;
 Qu'un heureux sort les garantisse
 D'Oremus & de Requiem.

Item :

Qu'il n'éprouve jamais ni perte, ni dommage ;
 Et si quelqu'envieux ose lui faire outrage ,
 • Qu'il soit mis en cage ,

Secundum legem.

Item :

Toutes les fois que le compere.
 T'implorera, Dieu de Cythere ,
 Sans biais & sans détour , fais lui réponse *ad rem.*

Item :

S'il cueille, en ton jardin, quelque rose naissante ;
 Que cette rose , Amour , d'épines soit exemte ;
 Et qu'il puisse toujours , sans danger , faire *idem.*

Item :

D'une bonne fanté toujours dépositaire ,
 (Car c'est-là le grand *tu aurem,*)
 Qu'aucune fièvre ne l'altère ;
 Que le rhume jamais ne l'oblige de faire

Hem , hem , hem.

Item :

Pour n'être point sitôt privé de la lumière ;
 Et s'en aller tard *ad patrem* ,
 Qu'il triomphe , à son gré , de la Parque sévère ;

ET BOUQUETS.

445

Qu'il soit plus longtems sur la terre ,
Que Nestor & Mathusalem.

Tandem :

En faveur , & pour récompense
Du zèle , de l'ardeur , & de la bienfaisance
Qui nous rendent si cher *amicum Joannem* ,

Que la divine Puissance ,
Dans tous les tems , lui dispense

Fortunam , honorem ,

Gloriam & pacem.

Amen , amen , amen.

. C H Œ U R .

Que la divine Puissance , &c.

POUR LE MESME.

EN T R E la Fille & le Papa ,
Dans ce doux instant , me voilà .
Maitre des Dieux , à votre table
Je me plairois moins de moitié :
Je suis , dans cette place aimable ,
Entre l'Amour & l'Amitié .

Que ne puis-je être incessamment
Comme je suis dans ce moment ?
Jamais du plaisir que j'éprouve .

Je ne me sens rassasié :
Quand, chez le M * *, je me trouve ,
Entre l'Amour & l'Amitié.

De Plutus les plus doux bienfaits
Ne rempliroient pas mes souhaits ;
Il est un bien plus estimable ,
Et par mon cœur plus envié :
C'est celui que l'on goûte , à table ,
Entre l'Amour & l'Amitié.

C'est en vain que le Sort jaloux
Voudroit m'accabler de ses coups ;
Bientôt, grace au jus qu'on me verse ,
Tout chagrin seroit oublié :
En a-t-on ; quand Bacchus nous berce
Entre l'Amour & l'Amitié.

Voici Philis , voici du vin :
Tous deux balancent mon dessein.
Nul ennui jamais ne nous trouble ;
Quand le plaisir est varié :
Et que l'on rend son bonheur double ,
Par l'Amour & par l'Amitié.

Pour être heureux à tous égards ,
De nos loisirs faisons deux parts ;
Moitié pour un Sexe adorable ,

Pour nos amis l'autre moitié.
Que le partage est agréable
Entre l'Amour & l'Amitié !

Quoique ma Musette n'ait pas ,
Fameux Auteurs', vos grands éclats ,
Il ne faut point qu'on la condamne :
Phœbus a dit , sur son trépié ,
Que les chalumeaux sont l'organe
De l'Amour & de l'amitié.

A M O N S I E U R L E L **.

B I E N nous en prend , mon cher Le L ** ,
Que , pour conforter notre cœur ,
Tu sçaches composer palmire , eau de genievre ,
Cinnamome , scubac , & mainte autre liqueur.
Chez toi l'on a besoin de ce secours flatteur.
On y voit une Dame à qui le petit mievre ,
Que l'on appelle Cupidon ,
De blesser tous les cœurs a départi le don.
Seine & Marne jamais , ni rivière de Bievre ,
N'ont rien vu de tel : car elle a
Plus d'appas que jamais il n'en fut , & fera
Depuis Charenton jusqu'à Sévre.

Aussi dès qu'on la voit , adieu la liberté.

Non , non , quand on auroit l'âge & la gravité

Du feu Président de Bellievre ,

L'on ne pourroit jamais d'Amour braver les loix.

Quand je l'aperçus , moi , pour la première fois ,

Soudain je fus saisi d'une brûlante fièvre ;

Et si , d'abord , je n'eusse fui

Aussi vite qu'un jeune lievre ,

Peut-être serois-je , aujourd'hui ,

Pour tempérer mes feux , réduit au lait de chevre.

Or donc , cher ami , si tu veux ,

Que l'on aille chez toi passer une heure ou deux ,

Puisqu'un cruel devoir nous sevre

De cet Objet si gracieux ,

Soulage nous du moins par un jus précieux ,

Et qu'il puisse souvent nous humecter la levre.

Sois certain , au surplus , qu'une place en ton cœur

Est un bien , pour moi , plus flatteur

Que tout l'or & l'argent qu'on voit chez maint Orfèvre ;

Et que tous ces bijoux de prix ,

Qui sont dans le Palais , & sur le Quay de Gesvres

Venir , ces jours-ci , tout Paris.

Adieu. Ne trouvant plus pour toi de rime en *evre* ;

Ma Muse , plus longtems , ne peut t'entretenir ;

Et je t'embrasse , pour finir.



A MADAME LE L.**

L'AMOUR, dont tous les soins ne tendent qu'à
[vous plaire,

Pour vous, a cueilli cette fleur.

Mais n'osant vous l'offrir, quoiqu'il soit téméraire,

Il a prié sa bonne sœur

De tenter ce qu'il n'ose faire.

Daignez donc, pour Bouquet, recevoir en ce jour,

Des mains de l'Amitié, le tribut de l'Amour.

A MONSIEUR B.**

REÇOIS, B**, mon Compliment.

La Nature & le Sentiment,

De ton pinceau guides fideles,

Du siècle où nous vivons t'ont rendu l'ornement.

Tu semes tes tableaux de fleurs toujours nouvelles,

Et, pour la vérité, comme pour l'agrément,

On peut te comparer aux plus fameux modeles.

Conduit par le bon goût à l'immortalité,

La nuit des tems ne peut obscurcir ta mémoire;

Mais pour mener ton cœur à la félicité,

Ce n'étoit pas assez que cet excès de gloire :

Et l'Amour a voulu, pour combler tes desirs,

A des honneurs si grands égaler tes plaisirs.

Plus d'une fois ta main sçavante
 Nous fit de ce Vainqueur une image parlante.
 Dans son air , dans ses traits , tout est si bien frappé ,
 Qu'aucun Peintre jamais ne l'a mieux attrappé.
 D'un prix plus cher que l'or & que toute richesse ,
 Il a récompensé ton zèle & ton adresse :
 Dans le choix d'un Objet on est souvent trompé.
 Pour t'en préparer un digne de ta tendresse ,
 Tout son art s'est développé.
 Il s'est , à le former , tout entier occupé.
 Et pour combler d'attraits cette aimable Mortelle
 Qui , de ton nom , s'appelle ,
 A ses soins rien n'est échappé ,
 Jugeant bien qu'il falloit pour le nouvel Apelle ,
 Une nouvelle Campa^gné .

BOUQUET A MADAME G **.

C E R T A I N Aveugle , ce matin ,
 M'a dit que c'étoit votre Fête.
 Vite , vite , ai-je dit soudain ,
 Il faut que ma Muse s'apprête
 A faire un Bouquet pour G **.
 A ces mots Phœbus , sur le champ ,
 Et sans attendre autre requête ,
 M'est venu souffler dans l'esprit ,
 Plus vite qu'un trait d'arbalète ,
 Ce qu'ici vous voyez écrit.

Qu'à Paris , & dans la Campagne ,
La faillante gaité toujours vous accompagne.

Que , pour votre félicité ,
Tout le cercle des Dieux s'entende ;
Et que leur suprême bonté ,
Chez vous , à pleines mains répande
Biens , honneur , plaisir & santé.

Dans cet endroit , G ** , je cesserois d'écrire ;
Mais j'ai quelque chose à vous dire
Sur l'espece & la qualité
De l'Aveugle que j'ai cité.

Je pourrois , d'un seul mot , sur ce point , vous instruire :
Mais un certain motif , que le respect m'inspire ,
Me défend de vous le nommer.

Je vous dirai pourtant , (& je puis l'affirmer ,)
Que cet Aveugle-là n'a point de tire-lire ;
Que pour l'âge , les traits , la taille & les habits ,
Il est tout différent de ceux qui , dans Paris ,
Trainant jaquette brune & faite en houpelande ,

Connoissent à fond la légende
De tous les Saints du Paradis ;
Et qui , dans les saints lieux admis ,
Sous l'appui royal que leur prête
La respectable fleur de lys ,

Bredouillent volontiers mainte antienne longuette ,
Et des *oremus* à souhait ,

Pourvu seulement que l'on mette
Le quart d'un sou dans leur godet.

Quel est donc mon Aveugle ? Un peu moins de mystère :
C'est un aimable enfant aussi beau que sa mère ;
C'est un petit lutin , qui n'est , dans tout son corps ,
Guères plus grand qu'une bamboche :
Mais qui de l'humaine caboche
Sçait déranger tous les ressorts ,
Par de certains traits qu'il détoche.

Devant lui tout se tait , tout tremble à son approche.
Les géans les plus forts sont moins puissans que lui.
Il vous fuit en tous lieux ; partout il me raccroche :
Il vous comble de gloire ; il m'accable d'ennui.

C'est mon Vainqueur , & votre Esclave :
Vous l'enchaînez ; il me donne des fers :
Vous le bravez ; & lui me brave :
Il vous sert ; & moi , je le sers.
Enfin , si , pour vous en instruire ,
Tout cela ne pouvoit suffire ,
C'est un petit fripon que nous portons tous deux :
Moi , dans le cœur ; vous , dans les yeux.

A M A D A M E D E T **.

T O u s les jours Cupidon me réveille pour vous ;
Mais aujourd'hui dans ma chambrette ,
Plutôt que de coutume , il est entré tout doux.

Comment ! dit-il , tu dors , & rien ne t'inquiète !

Ignores-tu , mon cher , que tu dois , ce matin ,

Visiter , de ma part , un Objet tout divin ,

Pour qui , moi-même , je soupire ?

C'est sa Fête aujourd'hui ; devrait-on te le dire ?

Allons , allons , debout ; fors vite , & va soudain

Porter à cet Objet ces fleurs de mon jardin.

De la commission je m'acquitte avec joie ,

Dans l'attente du prix qu'on ne peut refuser

A tous ceux que l'Amour , dans pareil cas , emploie.

Ce n'est or , ni bijoux qu'il veut que l'on m'octroie :

C'est un don que mon cœur cent fois sçait plus priser.

Qu'est-ce donc ? C'est une monnoie ,

Qu'au pays de Cythere on appelle un baiser.

Pour le port du Bouquet que l'Amour vous envoie ,

Faites-moi l'amitié de m'en favoriser.

A MONSIEUR D. L. T.

M O D E L E des Époux , Couple tendre & fidèle ,

Vous qui me disputez l'honneur de faire voir

Que la bonne amitié du siècle de Cybele

N'a point perdu tout son pouvoir ;

Daignez tous les deux recevoir

Ces Vers , ouvrage de mon zèle ,

Sur le don que le Ciel vous fit hier au soir ,

Les fruits que produit l'hyménée,
 Quand on a, sous sa loi, vu couler quelqu'année;
 Sont ordinairement les enfans du devoir.
 Chez vous, ce qui m'étonne & me plaît davantage,
 C'est que le gros joufflu qui vient de voir le jour,
 Après six ans de mariage,
 Soit encore enfant de l'Amour.

A M A D E M O I S E L L E J**.

J E n'en ai que trop d'assurance,
 Et trop bien, hélas! je le voi:
 Très-sensible est la différence
 Qui se trouve entre vous & moi.
 Vous avez des beautés divines,
 Du Ciel j'obtins peu de faveurs;
 Je suis dans l'âge des épines,
 Vous êtes dans l'âge des fleurs.

J'ose, pourtant, belle J**,
 Vous offrir encor mon tribut.
 Peut-être fais-je une folie;
 Mais, supposé que cela fût,
 Doit-elle vous mettre en colère?
 Faut-il, pour cela, m'en vouloir?
 A qui n'en feriez-vous pas faire?
 Peut-on être sage, & vous voir?

Pour porter les cœurs au délire ,
L'Amour sçut vous former exprès.
A quel âge peut-on se dire
Exemt de ceder à vos traits ?
Vos yeux font sentir leur puissance
Aux barbons , ainsi qu'aux enfans ;
Vous avancez l'adolescence ,
Et vous reculez les vieux ans.

A MADEMOISELLE P**.

Pour accomplir la loi que l'amitié m'impose ,
Je dois de quelques Vers accompagner la fleur
Que dans vos mains , de ma part , on dépose.
Souffrez donc que , pour vous , aujourd'hui je compose,
Ou plutôt qu'en votre faveur
Ma Muse rime quelque prose.
Mon Bouquet n'aura point d'encens , ni de fadeur.
Je ne vous y dirai , Céphise , qu'une chose
Nécessaire à votre bonheur.
L'Enfant qui de nos cœurs dispose ,
Par un langage séducteur ,
A mille regrets nous expose ;
De tous nos maux il est l'auteur.
Qui s'y livre à l'excès , jour ni nuit ne repose.
Qu'à ses progrès toujours votre raison s'oppose ;
Ne vous abandonnez jamais à ce trompeur.

Quelque avantage qu'il propose ,
 L'amertume bientôt succède à la douceur.
 Quand l'abeille pique la rose ,
 Elle n'effleure que le cœur.
 Que l'Enfant de Paphos , si par hazard il ose
 Tenter d'être votre vainqueur ,
 N'y fasse pas plus longue pause.
 N'ayez , de l'amoureuse ardeur ,
 Qu'une légère & foible dose :
 Vous brillerez toujours au jardin de l'honneur.
 Jaloux & médifans auront la bouche close ;
 Et vos attraits, exemts de la métamorphose
 Que cause une tendre langueur ,
 En conserveront mieux leur gloire & leur fraîcheur.

A M O N S I E U R D**.

D O N N E R des bouts rimés , cher ami, pour Bouquet,
 Cela , je crois , ne se fait guere ;
 Qu'importe ? risquons le paquet :
 Par la variété , quelquefois , on sçait plaire.

Quelle erreur aux beaux Arts t'attache , cher D** !
 Reçois , pour t'en distraire , un sage & bon conseil.
 Quand ton esprit seroit le plus beau de l'Europe ,
 Quand tu l'emporterois sur l'Auteur de Merope ,
 Quand tu joindrois aux dons d'Euterpe & Calliope
 Tout ce qu'ont sçu Leibnitz, Newton, Descarte & Pope,

Si

Si le vil pinchina te couvre & t'enveloppe,
 Si ton logis n'est pas mieux meublé qu'une échope,
 Nulle fête pour toi, pas le moindre appareil;
 Tout Forgeron de Vers, sans bien, n'est qu'un Cyclope.
 L'indigence aujourd'hui, telle qu'un microscope,
 Rapetisse un objet, & si fort le syncope,
 Qu'il paroît, fût-ce un pin, plus petit que l'hysope.
 Veux-tu donc que, chez toi, la Fortune galope,
 Pour t'offrir ce qui rend dodu, frais & vermeil,
 Bourse pleine: renonce à l'esprit misanthrope
 Qui chez toi te renferme & te livre au sommeil;
 Que, dès le point du jour, l'intérêt t'ouvre l'œil;
 Leve-toi, fors, vas, cours, vole, non chez Procope;
 Mais chez un protecteur: assiste à son réveil,
 Vante son air, ses traits, fût-il fait comme Ésope;
 Courtise l'homme en place: en un mot, sois pareil
 A celle de nos fleurs qu'on nomme Héliotrope:
 Sans cesse tourne-toi du côté du soleil.

A U R. P. S***. *Prédicateur du Roi.*

VOUS dont l'Éternel a fait choix
 Pour émouvoir le cœur des Rois,
 Écoutez, je vous en conjure,
 Ce que deux Sœurs en Jésus-Christ
 Vous ont tracé dans cet écrit;
 Une amitié fidelle & pure

Tome IV.

V

Y brille plus que leur esprit.
 Vous faites revivre , en cet âge ,
 Le saint Fondateur des Feuillans ;
 Vous êtes la parfaite image
 De ses mœurs & de ses talens.
 A cette gloire non commune
 Volontiers nous applaudissons.
 Mais vous qui , chaque jour , nous donnez des leçons ,
 Souffrez que l'on vous en fasse une.
 Rien n'est plus beau que les travaux
 Où l'amour de Dieu vous engage ;
 Et pour atteindre , un jour , au rang des saints Héros ,
 Il faut , au bien public , se vouer sans partage :
 Mais dans un si pénible ouvrage ,
 Faut-il se refuser un moment de repos ?
 Inspiré désormais par un zèle plus sage ,
 N'oubliez plus votre santé ;
 Et que la prudence ménage
 L'organe de la Vérité.

A MONSIEUR LE CURÉ
 DE SAINT JACQUES DE CORBEIL,

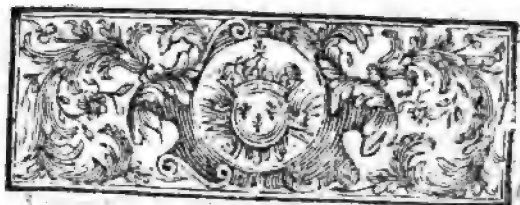
VÉRITÉ, mon cœur t'implore :
 Viens du céleste séjour
 Peindre celui que j'honore ,
 Et que l'on fête en ce jour.

Que des siècles l'ombre noire
 N'efface point la mémoire
 D'un fidele & bon Pasteur,
 Dont le plaisir & la gloire
 N'ont qu'un but, notre bonheur ;
 Dont la dévotion vraie
 Se consacre avec ardeur
 Au soin d'extirper l'ivraie
 De la moisson du Seigneur :
 Dont le zèle apostolique ,
 Confirmant , par la pratique ,
 Les leçons de l'Orateur ,
 Sçait puiser dans l'Évangile
 Cette éloquence fertile
 Qui va germér dans le cœur :
 Qui , dans sa doctrine aisée ,
 N'a point l'enflure empestée
 De ces Docteurs hérissés ,
 Méprisans & méprisés :
 Qui , scrupuleux sans foiblesse ,
 Bannissant des saintes mœurs
 Une sauvage rudesse ,
 Couvre la vertu de fleurs ;
 Sçachant à la politesse
 Joindre la sincérité ,
 L'agrément à la sagesse ,
 La décence à la gaité ;

460 ÉTRENNES ET BOUQUETS.

Que nul attrait mercénaire
 N'enleveroit aux desirs
 De son Troupeau qu'il préfère
 A tous biens , à tous plaisirs :
 Qui court avec zèle & joye ,
 Mais sans éclat & sans bruit ,
 Où la Charité l'envoie ,
 Où l'Esprit-Saint le conduit :
 Qui , loin de souiller sa vie
 Par la fardide manie
 D'enfouir de vains trésors ,
 Au Pauvre qui le reclame ,
 Fournit les besoins de l'ame ,
 Sans oublier ceux du corps :
 Qui , sur les pas des Saints Peres ,
 Reglant tous ses mouvemens ,
 Fait aimer à tous ses Freres
 Son esprit par ses lumieres ,
 Son cœur par ses sentimens ,





V Œ U X
POUR MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.

1742.



ARBITRES souverains des Princes & des Rois,

Dieux puissans , écoutez ma voix,
Plaise à votre bonté suprême ,

Que l'Héritier des Lys chérisse avec ardeur
Cette heureuse candeur

Dont ils portent l'emblème ;

Et que , dans tous les tems , elle regne en son cœur.

Que ce Prince élevé sous les yeux de Minerve ,
Télémaque nouveau , prenne un illustre effor ;

Et pour devenir Grand , qu'en son ame il conserve

Tout ce que lui dit son Mentor.

C'est à toi, Châtillon, que le choix équitable

D'un Monarque judicieux

Commit ce dépôt précieux.

Que ton ardeur infatigable

Sçait bien justifier un choix si glorieux !

Fut-il jamais emploi de plus grande importance ?

Ton Prince est sous ta loi, ton Maître t'est soumis ;

Oui, lorsque de ce soin l'on chargea ta prudence,

Le destin de l'Europe en tes mains fut remis.

Qu'attentif aux conseils de son auguste Mère ;

De la vertu, sans cesse, il goûte les attraits ;

Et que, dans l'exemple du père,

Il puise la justice & l'amour de la paix.

Que sa santé si nécessaire

Ait toujours la fraîcheur d'une fleur printanière ;

Que jamais la fièvre en son sein

N'allume une ardeur meurtrière,

Qui fasse, à ses côtés, veiller un Médecin,

Souvent plus que la fièvre, à la santé contraire.

Pardonne-moi ce trait, habile Chicoyneau ;

Ton sçavoir, je le sçais, profond & salutaire,

Peut suspendre le coup du funeste ciseau ;

Sur ses plus grands secrets la Nature t'éclaire :

Puisses-tu cependant, jusqu'au siècle nouveau,

Gagner ton argent sans rien faire.

Une bonté sensible , un courage indompté ,
De tout tems , des Bourbons ont été l'appanage :
Du Dauphin que ces dons deviennent le partage ;
Mais pour notre intérêt , & pour sa sûreté ,
 Je souhaite que son courage
 Lui serve moins que sa bonté.

Oh ! que cette vertu , sous la pourpre , est aimable !
 Un Prince bienfaisant , affable
Jouit , comme Titus , du don de tout charmer ;
Sans cela vainement on y voudroit atteindre :
L'éclat fait admirer , la puissance fait craindre ;
 La seule bonté fait aimer.

Chéri de son Peuple fidele ,
 Qu'un Prince , sur son trône , est fort !
Les Cœurs le gardent mieux que toute Sentinelle :
L'Amour veille toujours , mais le Devoir s'endort.

A mon Héros naissant déjà tu fers de guide ,
Raison : pour le couvrir , prends en main ton égide ;
 Sur ses pas fixe ton regard ;
Dans le cours orageux de l'ardente jeunesse ,
Contre les passions sois son ferme rempart ;
Puisse-t-il n'éprouver jamais , par nul écart ,
Que l'âge de la force est l'âge où la foiblesse ,
Dans l'oubli du devoir , fait tomber la sagesse.

Charmés de lui prouver & leur zèle & leur foi ;
De jeunes Courtisans un cercle le contemple ;
Qu'il ajoute à l'honneur de leur donner la loi ,
L'honneur cent fois plus beau de leur donner l'exemple ;

Dans le choix d'un Conseil combien se sont déçus !
Rien n'est si difficile , & rien n'importe plus.

A bien placer sa confiance ,
Instruis-le de bonne heure , ô divine Prudence ;
Des Narcisses & des Burrhus ,
Fais-lui sentir la différence.

Puisse-t-il , quelque jour , trouver des Favoris ;
Tel que Rosny parut au plus grand des Henris.

Dans la lecture de l'Histoire ,
Qu'il cherche des leçons utiles à sa gloire ;
Et pour mieux profiter de ce qu'il y verra ,
Qu'il pense que son siècle aura
Des Suétones , des Plutarques ,
Censeurs qui porteront , avec sincérité ,
Le flambeau de la vérité ,
Sur la conduite des Monarques.

Pour les Muses , rempli de bontés & d'égards ,
Près du Trône , souvent , que sa voix les attire.
Un Roi doit protéger les Arts ,
Pour le soutien de son Empire.

Dans'un nuage radieux ,
La Gloire que je vois paroître ,
Vient sans doute à mon jeune Maître
Inspirer des combats les desirs furieux.

De cette brillante chimère ,
Que Louis se dégage aux traits de ta lumière ,
Sageesse : fais-lui voir le ridicule abus
De ces ambitieux , vrais fléaux de la terre ,
Qui , toujours combattans , ont , au bout d'une guerre ,
Cent mille hommes de moins pour un Château de plus.

Oh ! qu'ils sont aveuglés ces Vainqueurs redoutables !
Pour s'élever au rang des Héros respectables ,
Faut-il tout ravager , tout mettre dans les fers ?
Non , non : par la douceur la route est plus aisée ,
Et le pouvoir du Dieu qui régit l'Univers
Se fait tout aussi-bien sentir par la rosée ,
Que par la foudre & les éclairs.

Le céleste flambeau qui sur tout autre excelle ;
Devise de nos Rois , doit être leur modele.
Cet astre bienfaisant enrichit nos climats :
Il chauffe la terre , & ne l'embrâse pas.

Que cette vérité chez mon Prince s'imprime ;
Clément , vertueux , magnanime ,
Qu'il soit aimé , béni , comblé de gloire : enfin ,
(Ciel , à ce dernier vœu sois le plus favorable ;)

466 VŒUX POUR M. LE DAUPHIN.

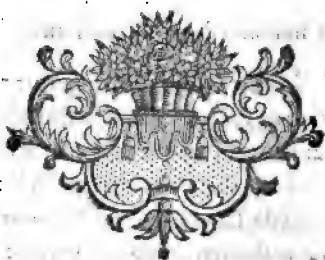
Qu'en ses respects pour toi son cœur inébranlable

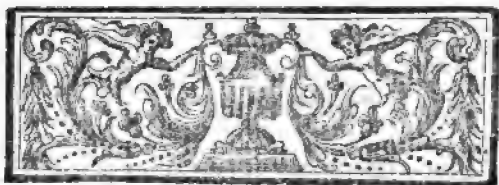
Fasse de t'obéir son bonheur souverain.

Fils & premier Sujet du plus grand Roi du monde ;

Qu'il l'imite, qu'il le seconde ;

Pour apprendre à régner, qu'il soit longtems Dauphin.





CONSEILS

A

UNE JEUNE DEMOISELLE.



U n d'autres , chez Flore , aillent prendre
De quoi galamment vous fêter ;
De l'hommage qu'on doit vous rendre
Les Muses sçauront m'acquitter.

D'un ton plus utile qu'aimable ,
Je vais , si vous le permettez ,
Dans le langage de la Fable ,
Vous dire quelques vérités.

L'insecte dont la trompe aigue
Picote les dons du Printems ,
Au sein même de la cigue
Sçait trouver des sucs bienfaisans :

Vvj

Ainsi ma Muse , en sa naissance ,
Vouée au genre des Chansons ,
Du sein même de la licence ,
Sçut tirer d'utiles leçons.

Sur l'éclat naissant de vos charmes ;
Mes Vers , s'il vous plaît , se tairont ;
Vos yeux , où l'Amour prend des armes ,
Mieux que moi vous en instruiront.
Déjà des traits qu'ils vous présentent ,
Sans doute vous leur sçavez gré :
Si l'on croit les yeux , quand ils mentent ;
Que fait-on , lorsqu'ils parlent vrai ?

Fiez-vous aux vôtres , Cécile ,
Puisqu'ils disent la vérité ;
Mais craignez la pente facile
Qu'ils vous font à la vanité.
L'orgueil est la peste maudite
Des attraits , comme du sçavoir ;
Il n'est point de plus beau mérite
Que de croire n'en point avoir.

Le Dieu du Pinde , qui sçait lire
Dans l'avenir le plus obscur ,
M'éclaire assez pour vous prédire ,
Qu'un destin brillant vous est sûr.
Aujourd'hui , sous la vigilance

A UNE JEUNE DEMOISELLE. 469

D'une Tante pleine d'amour,
Méritez, par l'obéissance,
L'honneur de commander un jour.

L'âge agréable où l'on sçait plaire,
Est l'âge où les périls sont grands;
Les soins d'une guide si chere
Rassureront vos pas tremblans.
Ses conseils seront votre égide:
Non, vous ne tomberez jamais,
Avec un appui si solide,
Dans aucuns pièges, ni filets.

Quelque attrait qui chez vous éclate;
Conservez toujours la douceur;
Cet heureux don si fort nous flatte,
Qu'il soutient jusqu'à la laideur:
C'est à cette vertu qu'on donne
Le prix dans la société;
C'est le *Sancy* de la couronne,
Dont on doit parer la beauté.

Sans cet appas que rien n'égale,
Le demi-Dieu si renommé,
Qui, jadis, brûla pour Omphale;
N'eût jamais été défarmé.
Ce que Géant, Hydre, Cerbere,
Taureaux & Lions en fureur

Contre Hercule n'avoient pû faire ,
L'Amour l'a fait par la douceur.

Ce feroit une loi trop dure ,
Que de bannir l'ajustement ;
Donnez , Cécile , à la Nature
Le secours de quelque ornement :
Mais que le soin de la parure
N'en détruise pas un meilleur ;
Songez , en parant la figure ,
Qu'il faut orner aussi le cœur.

Parez-vous de la modestie :
Rien au monde ne sied si bien.
De toutes les vertus amie ,
C'est leur appui , c'est leur soutien.
De ses traits les nuances sombres
Leur donnent un lustre plus beau ;
De même , à peu près , que les ombres
Font sortir les jours d'un tableau.

Du soin matinal de l'abeille
Les Dames font si peu de cas ,
Qu'à midi plus d'une sommeille ;
Croyez-moi , ne les suivez pas.
Ce que ma Muse ici vous prêche
Ne peut altérer votre teint ;
L'Aurore en est-elle moins fraîche ,
Pour se réveiller du matin.

Tous les traits d'un esprit sublime ,
 Tous les trésors d'un corps charmant ,
 Ne méritent que peu d'estime ,
 Sans les mœurs & le sentiment.
 La beauté fût-elle adorable ,
 Je fuis , quand le cœur n'est pas bon ;
 Que me fait un vase admirable ,
 Qui n'enferme que du poison.

C'est sur la raison que se fonde
 Toute la gloire de nos jours ;
 Vous en priverez bien du monde :
 Tâchez de la garder toujours.
 Ses rayons déjà vous éclairent :
 Ne donnez pas dans le défaut
 De tant d'esprits qui ne l'acquièrent ,
 Que pour l'immoler aussitôt.

Plus d'un Tircis, avec adresse ,
 Vantant aux Belles ses ardeurs ,
 Sçait , pour endormir leur sagesse ,
 Les bercer avec des fadeurs.
 Au cœur trop crédule il en conte ;
 Fuyez ces conteurs doucereux :
 Tous les hommes que l'on écoute ,
 Ne sont que des menteurs heureux.

Du penchant la flatteuse amorce
Trop souvent , hélas ! nous séduit ;
Pour vous armer contre sa force ,
Retenez-bien le trait qui suit :
Une Belle à bien de la gloire ,
Quand elle règne sur les cœurs ;
Sur le sien gagner la victoire ,
C'est-là le comble des honneurs.

Cette victoire est fort douteuse ,
Dans le grand monde & le fracas :
C'est une mer troublee , orageuse ,
Pleine d'écueils à chaque pas :
La raison ; souvent aveuglée ,
S'y perd & ressemble au poisson ,
Qui , dans l'eau bourbeuse & troublée ,
N'apperçoit aucun hameçon.

La rose orgueilleuse & superbe
Recherche l'éclat du grand jour ;
L'humble-violette , sous l'herbe ,
Fixe son modeste séjour :
Celle-ci longtemps est fleurie ,
L'autre ne dure qu'un soleil ;
Laquelle des deux , je vous prie ,
Prendrez-vous pour votre conseil ?

De tous les biens que l'on désire ;
Aucun ne vaut la paix du cœur ;
Je ne puis trop vous le redire ,
Conservez-la par la rigueur :
Les meilleurs Amans sont à craindre ,
Chez eux le changement est prompt ;
Sitôt qu'ils ne sont plus à plaindre ,
Ce sont leurs Belles qui le sont.

Une chagrine indifférence
N'est pas ce que je vous prescris ;
Les ris soumis à la décence
Par Minerve vous sont permis.
On peut être sage & sévère ,
Sans renoncer à l'agrément ;
Et le devoir le plus austère
Sympathise avec l'enjouement.

La Nature nous a fait naître
Pour aimer la société ;
Cherchons-la : mais il faut connoître ,
Pour s'y livrer en sûreté.
Bien des dangers sont à sa suite ,
Et souvent nous nous y noyons ;
Presque toujours notre conduite
Dépend de ceux que nous voyons.

Si jamais il vous prend envie
De former quelque liaison ,
Prenez bien garde à quelle amie
Vous ouvrirez votre maison :
La contagion nous attrappe
Par la seule odeur du venin ;
Un grain gâté dans une grappe ,
Corrompt bien vite son voisin.

Si l'on en croit la voix publique ,
Le Sexe à causer est sujet ;
Sans approuver cette critique ,
Voici mon avis sur ce fait :

La langue , aux Mortels , sçait produire
Du bien & du mal ; c'est selon :
Ne la reglons pas , rien n'est pire ;
Gouvernons-la , rien n'est si bon.

Dans un cercle on est sûr de plaire ,
Quand on décoche un trait malin ;
Il faut , si l'on ose le faire ,
Que la prudence y mette un frein :
Bien souvent , tel qui toujours drape ,
Voudroit n'avoir pas sçu parler ;
Songez qu'un mot qui nous échappe ,
Ne peut jamais se rappeler.

Des Destins l'Arbitre suprême
Doit , un jour , par ses tendres soins ,

A UNE JEUNE DEMOISELLE. 471

Vous mettre au point de ne pas même
Craindre l'approche des besoins :
Dans quelque aisance que l'on vive ,
Cécile , il ne peut être beau
Qu'une Dame toujours oisive
Méconnoisse aiguille & ciseau.

L'emploi du tems est d'importance ,
Sa perte est la source du mal ;
D'une paresseuse indolence
Craignez l'effet toujours fatal :
Au travail quiconque s'adonne ,
N'y peut trouver qu'à profiter :
Vaquez-y , non pour ce qu'il donne ,
Mais pour ce qu'il fait éviter.

Lisez : la lecture est utile ,
Pour le goût , pour le jugement ;
Mais souvent on la rend stérile ,
Pour n'en pas user sagement :
Il faut qu'avec soin l'on choisisse
Des Livres qui portent du fruit ;
Et que notre cœur se nourrisse
De ce qui repaît notre esprit.

Qui veut tout apprendre , s'expose
A ne rien sçavoir comme il faut :
C'est à quoi la raison s'oppose ;

Tâchez d'éviter ce défaut.
Il est un degré de lumière
Dont chaque état doit se pourvoir ;
Faites votre étude première
De ce que vous devez sçavoir.

Des talens l'exercice aimable
Procure un innocent plaisir ;
C'est un passe-tems agréable
Qui charme l'ennui du loisir :
Cultivez-les , leur doux usage
Sçait divertir utilement :
Mais au lieu d'en faire un ouvrage ,
N'en faites qu'un amusement.

Votre Patrone est le modèle
Qui doit diriger tous vos pas :
Elle a chanté ; chantez comme elle :
Mais de grâce n'oubliez pas
Qu'un bonheur pur & sans allarmes
Aux seuls agrémens n'est point dû ;
Et qu'il faut, au clinquant des charmes ,
Réunir l'or de la vertu.

Toute la terre étant remplie
De ces cruels épilogueurs ,
Dont la maligne jalousie ,

A UNE JEUNE DEMOISELLE. 477.

Sur des riens , fait procès aux mœurs ;
Il faut que , sur les bienfaisances ,
Le Sexe soit très-attentif ;
Du mal les seules apparences ,
Pour lui , sont un mal effectif.

Voulez-vous donc rendre inutile
Des envieux le noir poison ?
Que votre conduite , Cécile ,
Soit à l'abri de tout soupçon.
La sagesse veut qu'on retranche
Tout ce qui blesse le devoir :
Elle est comme une étoffe blanche ;
La moindre tache s'y fait voir.

Peut-être est-ce trop pour votre âge ,
Qu'un langage si sérieux.
Aussi jamais un tel ouvrage
N'eût été mis devant vos yeux ,
Si je n'avois preuve évidente
Que l'esprit , le goût , la raison ,
Grace à votre guide prudente ,
Sont chez vous avant la saison.

Daignez , avant que je finisse ,
Agréer un vœu que je fais :
Que des Dieux la bonté propice
Conserve & protège à jamais

478 CONSEILS A UNE JEUNE DEMOISELLE.

La Tante si sage , si bonne ,
Qui , pour vous conduire aux vrais biens ,
Avec tant de zèle vous donne
L'ordre , l'exemple & les moyens.

V E R S

E N V O Y É S A L' A U T E U R

Par M. F **.

Au sujet de la Piece précédente.

J' A I vû tes Conseils à Cécile ;
Ce ne sont point là des Chançons :
Tu joins aux agrémens du style
La solidité des leçons.
D'instruire, en riant, la Fillette,
Ton art a trouvé le moyen :
En toi , j'estime le Poète ,
Et plus encor l'homme de bien.





DERNIERS OUVRAGES *DE L'AUTEUR.*

A UN GRAND SEIGNEUR,
SUR SA RETRAITE DU MONDE.



É NI soit à jamais le jour de ton bonheur ;
Jour illustre où le ciel a sçu toucher ton cœur.
Ce cœur, qu'un amour pur, qu'un zèle ardent
[excite,

Pour consacrer ses vœux à de solides biens ,
Du monde & de la chair brise tous les liens.
Soumis à l'Esprit-saint , qui dans ton ame habite ,
Tu sçais t'anéantir dans le sein des grandeurs ;
Et, pour vivre à Dieu seul , à toi-même tu meurs :
Permits , en bon Chrétien , que je t'en félicite.

Qu'il est beau , dans un âge où l'ardeur du désir
Aux réflexions nous arrache ,

480 DERNIERS OUVRAGES

De sentir tout le faux du terrestre plaisir ,
D'entrevoir sous les fleurs le poison qu'il nous cache ,
Et de montrer qu'on s'en détache ,
Dans un tems où chacun s'empresse à le saisir !
Ce sage procédé nous prouve
Que tu connois le vrai , que tu sçais le choisir ;
Et, pour peu que l'on pense, il faut que l'on l'approuve.

Devons-nous , en effet, pour regarder le Ciel ,
Attendre que les ans nous penchent vers la terre ?
Est-il tems de courir au laurier immortel ,
Que présente aux Élus la main de l'Éternel ,
Quand des pieds chancelans , & que la goutte altere ,
D'un corps lourd & matériel
Ne peuvent plus porter la masse octogénaire ?
Quel aveuglement ! quel abus !
Une sagesse peu sincère ,
Des remords que la fièvre opere ,
De vains retours qui ne sont dûs
Qu'à l'impuissance de mal faire ,
Seront-ils au rang des Vertus ?
Porter aux pieds sacrés de la Toute-puissance
Ce que le Monde ne veut plus ,
Est-ce un bien qui mérite une ample récompense ?
Et la suprême Majesté
Peut-elle n'être pas blessée ,
Quand on lui vient offrir , avec indignité ,

Les restes languissans d'une victime usée
Sur l'autel de la Volupté ?

Ne nous abusons point par trop de confiance :
Quoique l'Etre éternel soit bon par excellence ,
Et qu'un seul repentir le ramene au Pécheur ,
Sa justice devant mesurer sa clémence ,
On ne peut croire , sans erreur ,
Que deux jours de sagesse excités par la peur
Auront dans sa balance
Même poids que trente ans de zèle & de ferveur.

A la Grace , il est vrai , tout âge peut prétendre :
Mais c'est trop y compter , que de toujours attendre ;
Lorsque depuis longtems dans la fange embourbé ,
Des noires eaux du siècle un cœur est imbibé ,
Qu'il est rare d'y voir la céleste rosée
S'y tracer une route aisée !
Que difficilement l'homme , près du tombeau ;
Se fait un cœur nouveau !
Et que l'effet tardif de la foible vieillesse
N'a guères de pouvoir contre un vice obstiné ,
Que la débauche & la mollesse
Dans une ame ont enraciné !

Non , non , quiconque veut en faire un sacrifice ;
Ne s'y peut appliquer trop tôt , ni trop longtems ;
Cet ouvrage où les Saints donnoient tous leurs instans ,
Tome IV.

482 DERNIERS OUVRAGES

Du travail le plus dur demande l'exercice.

Pour nous rendre, en un mot, de nous-mêmes vainqueurs,
Pour maîtriser nos sens , pour changer nos humeurs,
Il faut que la raison , sur nous , sans cesse agisse ;
Encor voyons-nous peu que son soïn réussisse ,
Et que tout son effort nous plie aux bonnes mœurs.

Le moyen qu'elle nous fléchisse !

La Nature a formé nos cœurs

De fer pour la vertu , de cire pour le vice :
Par un maudit penchant , hélas ! trop général ,
Nos premiers mouvemens sont toujours pour le mal ;
Et pour le moindre bien il faut qu'on réfléchisse.

Sages réflexions , heureux qui vous saisit !
Plus heureux mille fois , qui vous met à profit !

C'est par leur secours salutaire
Que la Grace , chez toi , fit un effet si prompt ;
Jeune Athlète , elle vient de t'ouvrir la barrière :
Vas, cours, vole , poursuis. Pour couronner ton front ,
La Victoire t'attend au bout de la carrière,
Quelle gloire t'apprête un triomphe si beau !
Quelle leçon pour nous ! & qu'un pareil flambeau ,
Sur l'horison Chrétien , répandra de lumière !

Dans leur poste éminent les Grands sont vus de loin ;
Tous les yeux , avec soïn ,
Contemplant leur image ;

Sur leurs vertus , sur leurs travers ,
Notre cœur aisément s'engage
A regler , bien ou mal , ses mouvemens divers.
J'en tire cet heureux présage ,
Qu'utile aux Seigneurs de ton âge ,
Ton exemple bientôt prudemment observé ;
De la saine raison leur apprendra l'usage ;
Que de les éclairer l'honneur t'est réservé ;
Et que , du haut degré qui t'échut en partage ,
Leur découvrant l'orage
Qui tourmente sans cesse un Monde dépravé ;
Tu sçauras les guider dans le chemin du Sage :
Semblable à ce fanal dans Pharos élevé ,
Qui montrait les écueils , & par qui du naufrage
Plus d'un vaisseau fut préservé.

Nous connoissons, grand Dieu, le prix de tes
[ouvrages ;
Des prodiges divers par ta main opérés
Nous sentons tous les avantages ;
Et par toi nos yeux éclairés
Ont sçu percer tous les nuages
Dont la Fable & l'Erreur nous avoient entourés.
Ces bienfaits mis à part , ainsi que l'espérance
De jouir , avec toi , d'un bonheur sans égal ,
Pardonne-moi , grand Dieu , si quelquefois je pense
Que le plus stupide animal ,

484 DERNIERS OUVRAGES

Le moindre de tous ceux qu'a formé ta puissance ,
 Sur nous , en plus d'un point , obtint la préférence ,
 Et que dans ces bas lieux son sort est moins fatal.

Soumis aux loix de la Nature ,
 Il trouve en son sein libéral
 Ce qu'il lui faut de nourriture ;
 Sans se donner soins , ni torture ,
 Il a tout ce qui coûte à l'homme tant de mal ;
 L'habit qu'en naissant il apporte ,
 Tant qu'il existe , lui suffit ;
 Cet habit est si bon , l'étoffe en est si forte ,
 Qu'à l'animal même il survit ;
 De façon que ce qu'il nous laisse
 Sert encore après son trépas ;
 Et que , dans ce secours , notre foible vieillesse
 Trouve de quoi braver l'âpreté des frimats.
 Quand il est attaqué de quelque maladie ,
 Sans consulter la Chirurgie ,
 Ni des cerveaux coëffés d'un bonnet doctoral ,
 Sa santé promptement se trouve rétablie.
 Bien mieux que la science & la philosophie
 De tout le Corps Médicinal ,
 Connoissant ce qui peut lui conserver la vie ,
 Jamais d'un *quiprôquo* la dangereuse erreur
 Ne l'expose à cesser de vivre ;
 Et son heureux instinct le sauve du malheur
 Où le novice empoisonneur ,

Par son imprudence, nous livre.

Quand d'un sang pétillant l'effor impétueux

Le porte à des excès fougueux,

Les loix & le devoir, qui toujours nous enchainent,

N'ont point d'obstacles qui le gênent.

Quoi qu'il ose tenter, dans ses vœux indiscrets,

La Raison ne lui fait jamais aucun reproche ;

De nous son flambeau ne s'approche

Que pour nous découvrir l'horreur de nos forfaits,

Et pour nous accabler de honte & de regrets.

Sur son destin futur n'ayant lumière aucune,

Dans le sein du repos l'ignorance l'endort,

Nulle crainte ne l'importune :

Pour nous, qui sçavons notre sort,

Et que nous ne pouvons, malgré tout notre effort,

Echapper à la loi commune,

La certitude de la mort

Nous fait mourir cent fois pour une.

Pourquoi donc notre Auteur a-t-il ainsi traité

Notre chétive humanité ?

Sans trop fouiller dans des mystères

Qui doivent être révévés,

Croyons, sur le rapport des célestes lumières

De tant de Docteurs inspirés,

Qu'à quelques douceurs passagères,

A quelques biens imaginaires,

486 DERNIERS OUVRAGES

Dieu n'a pas voulu voir les Mortels trop livrés ;
Et que l'homme est soumis à toutes ces misères ,
Pour mériter les biens qui lui sont préparés.

VE U X - T U , me dit un jour Damis ,
Qu'à nos derniers neveux ton renom soit transmis ?
Veux-tu que des lauriers d'éternelle durée
Fassent fleurir ta gloire au bout de l'Univers ?
Que la Religion soit par toi déchirée ;
Contr'elle & ses Soutiens , que ta fureur outrée
De fiel & de venin lance des flots amers :
Comme les fiers Titans , escaladant les airs ;
Attaque le Très-Haut jusques dans l'Empirée ;
C'est le goût dominant de ce siècle pervers.

Je le sçais bien , lui dis-je ; oui , c'est une manie
Qui sçut , dans tous les tems , troubler bien des esprits ;
Mais je te fais serment que jamais de ma vie ,
D'un trait si digne de mépris
Ma plume ne sera ternie.

Eh ! quoi ! le texte pur du Volume sacré
Sera malignement , par mes Vers , dénigré !
Ma Muse , renversant tout ce qu'on nous enseigne ,
Fera regner le vice où l'innocence regne !

Par des ouvrages criminels ,
J'égarerai l'adolescence

D'un fils que les soins paternels
Auront , à la Vertu , formé dans son enfance !

Sans demander ni qui , ni quoi ,
Sans porter leurs regards au-delà de leur sphère ,
De bons Chrétiens sont faits à plier sous la Foi ;
Leur soumission leur est chère ;
Elle fait leur bonheur : Et moi ,
De leur docilité Censeur atrabilaire ,
J'irai les dépouiller d'une peur salutaire
Qui de leurs saints devoirs leur fait remplir la loi !

Deux Époux , dans le sein d'une paix exemplaire ,
Bénissent l'hymen , & leur sort ;
Une douceur que rien n'altère ,
Les met aux cieux avant leur mort :
Et ma Muse licencieuse ,
Par d'infâmes leçons dignes de Lucifer ,
Risquera de changer leur paix en guerre affreuse ,
Et leur paradis en enfer !

D'aveugles Libertins au bord du précipice
Ont été poussés par l'Erreur ;
Leur trépas est certain , pour peu que leur pied glisse :
Et moi , témoin de leur malheur ,
Loin de leur tendre un bras propice ,
Sans le moindre scrupule , & de gaité de cœur ,
J'irai les enfoncer dans la fange du vice !

488 DERNIERS OUVRAGES

Raillant dans les saints Lieux le pieux-Orateur ;
Sa Morale , quoique puisée
Dans le Livre divin de l'infaillible Auteur ,
En public par moi méprisée ,
D'un peuple d'étourdis deviendra la risée !
Et puis tous les cris du Docteur
N'auront point d'autre fruit qu'une poitrine usée !

Non , je suis trop ami de la Société ;
Je sçais trop de quelle importance
Il est d'autoriser l'homme dans la licence ,
Où son cœur n'est que trop porté.
Connoissant tout le faux d'un système illusoire ;
Si contraire à l'humanité ,
Je n'ai point une ame assez noire
Pour trahir , en osant le croire ,
Raison , justice , & vérité.

D'un dédale d'erreurs perçant l'obscurité ;
J'ai triomphé du doute , & je dois ma victoire
A tant de traits où Dieu se montre avec clarté ,
A l'existence si notoire
D'une suprême Majesté ,
Qui , sans cesse , & de tout côté ,
Pour nous faire embrasser le parti méritoire ,
Nous frappe des rayons de sa divinité.

Vous n'aurez donc jamais l'art de m'en faire accroire ,
Vous qui flattez du prix de l'immortalité

Ce que l'Esprit malin dicte à l'impiété.

J'aime mieux de mes Vers n'avoir ni fruit ni gloire ;

J'aime mieux de l'oubli supporter le déboire ,

Et voir mon nom s'anéantir ,

Que de livrer mon ame au ver d'un repentir ,

Qui , dans mon sang troublé , renouvelant l'histoire

De ce fou qu'un Vautour ne cesse de punir ,

Jour & nuit offriroit ma faute à ma mémoire ,

Et rongeroit mon cœur jusqu'au dernier soupir.

QUAND je leve les yeux au-dessus de la terre ,

De tout ce que je vois sur le globe azuré ,

Charmé , surpris & pénétré ;

J'en cherche la cause première.

L'évidence aussitôt lance un trait de lumière ,

Dont mon esprit est éclairé.

Tout cela , dis-je alors , ne s'est pas fait soi-même.

A ces mots me jettant aux pieds de leur Auteur ,

J'adore sa bonté suprême ;

Et j'admire , en tremblant , les traits de sa grandeur.

J'APPROUVE que , matin & soir ,

Au Créateur on rende hommage :

C'est un tribut , c'est un devoir

Dont on n'est dispensé par l'emploi , ni par l'âge ;

490 DERNIERS OUVRAGES

Mais qu'on ne s'imagine pas ,
 Que , pour quelque oraison qu'on marmotte tout bas ,
 On puisse impunément exercer l'injustice.
 C'est pourtant un abus en tous lieux répandu.
 Combien en voyons-nous qui , de l'hommage dû
 Croyant s'être acquittés dans un court exercice ,
 Par de longs bâillemens , vingt fois interrompu ,
 Satisfont tout le jour à leur fougueux caprice ,
 Et livrent leur cœur corrompu
 A toutes les noirceurs qu'enfante la malice ,
 Nourrissant cette erreur dans leur esprit tortu ,
 Que des grimaces de vertu
 Leur donnent le plein droit de se vouer au vice.

SI malheureusement l'homme n'a pas vécu
 Dans la règle & dans l'innocence ;
 Si son cœur , pour le vice , a quitté la vertu ;
 De quoi lui servira la profonde science ,
 Dont l'étude l'aura pourvu ?
 Quel profit , quelle récompense
 Aura-t-il pour avoir tout feuilleté , tout lû ?
 Je vous dis avec assurance
 Que ce sera , pour lui , vain travail , tems perdu.
 Du destin des Mortels , quand le Maître absolu
 Viendra nous prononcer nos dernières sentences ;
 Ce sera sur nos mœurs , non sur nos connoissances ,

Que le décret sera rendu.
C'est ce qu'on aura fait , non ce qu'on aura scû ,
Qu'il pesera dans ses balances.

QUI CONQUE respire ici-bas ,
Par un arrêt irrévocable ,
Doit passer de vie à trépas ;
C'est un tribut indispensable :
Rien ne peut sauver de ce pas.
Or , de quel œil faut-il que l'homme l'envisage ?
Devons-nous craindre ce passage ?
Devons-nous ne le craindre pas ?
Quel est , à cet égard , le parti le plus sage ?
Mille Auteurs , jusqu'à ce moment ,
Ont tenu , sur ce point , un différent langage.
Pour moi , voici mon sentiment.
Dieu , notre juge , est un bon pere ,
Qui veut , en nous frappant , à lui nous attirer ;
Quoique digne de sa colere ,
L'homme qu'il a formé , peut tout en espérer.
Par une obéissance entiere ,
Soumis à sa suprême loi ,
Regardons notre heure dernière ,
Avec les yeux de notre Foi.
Sans être , à son aspect , foible ni téméraire ,
Nous devons l'attendre , je croi ;

492 DERNIERS OUVRAGES

Non, dans ce fier repos dont l'orgueil est le pere ;
Et qui présume trop de soi ;
Mais avec une peur utile & salutaire ,
Qui, cependant , jamais n'aille jusqu'à l'effroi.

DIEU vous aide , Dieu vous benisse ,
Dieu vous assiste , Dieu vous gard' ,
Que Dieu vous en envoie ; ici , comme autre part ;
Ces mots sont , tous les jours , dictés par l'avarice.
C'est ainsi que pour être exemts
D'assister la triste indigence ,
Sur les fonds de la Providence
Nous assignons des mandemens.
Si le Ciel les acquitte avec un soin extrême ,
C'est ce que je sçais mal ; mais je gagerois bien
Que , quand nous compterons au Tribunal suprême ;
Celui que nous chargeons de faire ainsi du bien ,
Ne nous tiendra compte de rien.

POURQUOI ceci ? Pourquoi cela ?
D'oà procede cet effet-là ?
D'où vient encor cette autre chose ?
De la façon dont chacun glose ,
Les si , les car , & les pourquoi
Ne finiront jamais , je croi.

DE L'AUTEUR:

101

Toutes ces questions , que l'esprit nous propose ;
Retardent nos pas vers le bien.
Puisqu'en ces profondeurs notre œil ne perce rien ;
Nous voyons les effets , respectons-en la cause.
La curiosité , ce funeste aiguillon ,
Nous cause , en pure perte , un embarras extrême ;
Ainsi , sans rechercher ce que l'Etre suprême
A mis hors de notre horizon ,
De pratiquer le bien , faisons-nous un système.
Il saisit , on le sent , par lui seul il est bon ;
Et toujours il porte en lui-même ,
Et son salaire , & sa raison.

A Quoi bon surcharger notre foible cervelle
De ce que tant d'Auteurs ont écrit sur la Foi ?
Croire sans examen , pratiquer avec zèle ;
Ces deux points , du Chrétien forment toute la Loi.

SUR notre ame & sur notre essence ,
Si la fourmi vouloit raisonner en Docteur ;
Si son petit orgueil se donnoit la licence
De fouiller avec arrogance ,
Dans les replis de notre cœur :
Nous nous moquerions tous de cette extravagance ;
Nous gémirions de cette erreur.
Combien plus grande est la distance

De nous à notre Créateur !
 Combien plus grande est la démente
 D'un vil Mortel , dont l'ignorance
 Voudroit du souverain Moteur
 Mesurer la grandeur immense ,
 Sonder de ses décrets l'auguste profondeur ,
 Et comprendre avec évidence
 Notre incompréhensible Auteur !

LA bonté , l'innocence , & la simplicité
 Passent pour foiblesse & sottise.
 Elles sont toutes trois , dans ce siècle effronté ,
 Les synonymes de bêtise.
 Je pense , moi , quoi que l'on dise ,
 Que cette triple qualité ,
 Chez la suprême Majesté
 Là-haut sur un nuage assise ,
 Possède grand crédit & grande autorité.
 Non , de tous les Humains qui , dans l'Éternité ,
 Partageront la gloire aux bons Chrétiens promise ,
 Aucun , je le soutiens , ne sera mieux traité ,
 Que ceux qui feront voir par une preuve admise ,
 Qu'ici-bas ils ont eu , tant qu'ils ont existé ,
 Ce beau *trio* que l'on méprise ,
 La bonté , l'innocence , & la simplicité.



QU'ELS objets effrayans à mes regards offerts !
 Nos yeux sont aveuglés par le feu des éclairs ,
 Les eaux vont inonder la terre ;
 Et les Tyrans du Nord , échappés de leurs fers ;
 Déclarent aux Mortels la plus terrible guerre.

Malgré ces bruits affreux , rassurez-vous enfin ;
 Le Ciel , de notre sort , voudroit-il voir la fin ?
 Non , non ; nous allons voir sa colere apaisée.
 Le coup dont vous tremblez , vient de la même main
 Qui s'est ouverte ce matin ,
 Pour verser dans nos champs la fertile rosée.

SUR les points importants de la Religion ,
 Il faut qu'avec respect tout le monde s'observe ;
 Mais si jamais quelqu'un , dans cette occasion ,
 Doit scrupuleusement se tenir en réserve ,
 Et ne point exposer de fausse opinion ,
 C'est l'homme qui , par ses sciences ,
 Par ses profondes connoissances ,
 S'est mis , dans le Public , en réputation.
 Quand un Esprit de ce mérite
 S'échappe à des propos faits sans attention ,
 Voyez quelle funeste suite
 Traîne après soi son indiscretion.

498 DERNIERS OUVRAGES

Le haut sçavoir qui l'accrédite ,
 Faisant regarder comme loi
 Tout ce qu'il écrit ou débite ,
 Au dérangement il excite
 Ceux qui , dans leurs foyers , suivent de bonne foi
 La route qui leur est prescrite.
 Il détourne du bien un jeune prosélite ;
 D'une ame timorée il dissipe la peur ;
 Dans ses entêtemens confirme l'incrédule ;
 Bannit la honte & le scrupule ;
 Rend , de la nouveauté, l'esprit foible amateur ;
 Dans le sentier du vrai retarde notre cœur ;
 Par des doutes nous inquiète ;
 Et dans l'aveuglement nous jette ,
 En mettant la Raison du parti de l'Erreur.

MAÎTRE absolu des destinées ,
 Toi qui tiens les trésors sous ta suprême loi ;
 Si tes soins paternels s'abaissent jusqu'à moi ,
 Pour finir en repos le cours de mes années ,
 Des biens que ta bonté départ ,
 Daigne m'accorder quelque part.
 Mais , je te prie avec instance ,
 Borne tes dons à mon égard ,
 Et sauve-moi de l'abondance ;
 Mes souhaits ne vont pas plus loin

DE L'AUTEUR.

De

Que ce qu'exige le besoin ;
Renfermes-y ta bienveillance.
Je suis homme , & partant , si jamais l'opulence •
De ma porte passoit le seuil ,
Et vouloit établir chez moi sa résidence ;
Elle ne viendrait pas sans amener l'orgueil ,
Le fier dédain , l'impertinence ,
Les procédés ingrats , les insolens propos ;
La dureté de cœur , l'audace , l'impudence ,
Et l'avarice , encor pire que tous ces maux.
Quel cortège , bon Dieu ! quelle noire affluence !
J'aime mieux de Codrus avoir l'humble indigence ,
Que tout l'or de Crépus , avec tant de défauts.

A UN JEUNE HOMME.

DU doute importun qui t'agite ,
Sur la Foi qui nous est prescrite ,
Je voudrais dégager ton cœur ;
Mais malgré l'ardeur qui m'excite ,
Du soin d'instruire un Prosélyte ,
M'acquitterai-je avec honneur ?
Sur cette importante matière
Ma connoissance est trop légère ,
Pour me flatter de ce bonheur.
Autant qu'il est en ma puissance ,
Je vais pourtant te conseiller ;

Sincèrement , & comme il pense ,
 Mon cœur , ici , va te parler.
 Le zèle outré du fanatisme
 N'a jamais troublé mes esprits ;
 Tout ce qui sent le cagotisme ,
 N'excite en moi que du mépris.
 Je ne suis point non plus du nombre
 De ces Sceptiques entêtés ,
 Dont la doctrine vaine & sombre
 Se refuse à des vérités.
 Sans approfondir des Myſteres ,
 Que je révere infiniment ,
 A nos Docteurs , à leurs lumières ,
 J'assujettis mon sentiment :
 Et dans le sentier de mes Peres
 Je ſçais marcher tout uniment.
 Ainſi , d'une ame très-soumiſe ,
 Je crois tout ce que croit l'Eglise ;
 Mais pour reſſerrer le lien
 Qui m'attache à cette loi ſage ,
 Voici , cher Timandre , un moyen
 Que ma raiſon met en uſage ,
 Et dont je me trouve aſſez bien.
 Sur la différente conduite
 De l'Incrédule & du Croyant ,
 Souvent , en ſecret , je médite ;
 Leur comparaïſon me profite ,
 Et je m'éclaire en la voyant.

DE L'AUTEUR.

229

De la Foi solide & constante ,
De la soumission prudente
De l'homme qui vit en Chrétien ;
Je vois n'arriver que du bien.
Du désordre affreux où se plonge
Celui qui traite de mensonge
Notre Texte saint & moral ,
Je vois n'arriver que du mal.
D'un côté je vois la folie ,
La malice , l'iniquité ,
L'imposture , la perfidie ;
L'orgueil & l'inhumanité :
J'apperçois de l'autre côté ,
Des mœurs & des maximes pures ;
La sagesse , la probité ,
L'oubli , le pardon des injures ,
La douceur & l'humanité.
Il ne faut pas qu'un long usage
Nous ait appris à nous guider ,
Pour voir à quoi notre suffrage
Doit , en pareil cas , s'accorder ;
Et , pour le parti le plus sage ,
Un coup d'œil doit nous décider.

Fin du quatrieme & dernier Volume.

FAUTES A CORRIGER.

Tome I.

Page 187 , Vers 4 , lisez , débats.

Tome IV.

Page 70 , Vers 23 , lisez , de l'édredon.

Page 127 , Vers 21 , lisez , mignon fortuné.

Page 133 , Vers 15 , de ce Vers faites-en deux :

Celle d'après
Pour les valets.

Page 151 , Vers 9 , lisez , pendant ce dur combat :

Page 178 , Vers 20 , lisez , du revenant-bon.

Page 211 , Vers 20 , lisez :

Sous le modeste habit qui le couvroit alors.

A P P R O B A T I O N.

J'A i lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Œuvres de M. PANNARD* : Et je crois que le Public y trouvera de l'esprit, de la facilité & de l'abondance. A Paris, ce 6 Mai 1762. *Signé*, MARIN.

P R I V I L E G E D U R O I.

L OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nos amés les Sieurs PANNARD & ... Nous ont fait exposer qu'ils desireroient faire imprimer & réimprimer des ouvrages qui ont pour titre, *Œuvres de M. PANNARD* ; *Œuvres de M. ...* s'il Nous plaisoit leur accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter les Exposans, Nous leur avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer & réimprimer lesdits puyrages, autant de fois que bon leur semblera,

& de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression ou de réimpression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou réimprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit desdits Exposans, ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers ausdits Exposans, ou à ceux qui auront droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression & réimpression desdits ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre scel des Présentes; que les Impétrans se conformeront en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10

Avril 1726; qu'avant de les exposer en vente les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression & réimpression desdits ouvrages seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon; & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon, le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir lesdits Exposans & leurs ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & non-obstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. C A R tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le seizième jour du mois

de Septembre, l'an de grace mil sept cent
soixante, & de notre Regne le quarante-sixième.
Signé, LOUIS. Par le Roi en son Conseil.
Signé, L E B E G U E.

*Registré sur le Registre 15 de la Chambre
Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs
de Paris, N^o, 13, fol 101, conformément au
Règlement de 1723 qui fait défenses, article 41,
à toutes personnes de quelque qualité & condition
qu'elles soient, autres que les Libraires & Im-
primeurs, de vendre, débiter, faire afficher
aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit
qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement; &
à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf
Exemplaires prescrits par l'article 108 du même
Règlement. A Paris ce 24 Septembre 1760.
G. SAUGRAIN, Syndic.*

J'ai cédé à M. Duchesne, Libraire à Paris, ce pré-
sent Privilege, pour en jouir en mon lieu & place; &
ce moyennant les conventions faites entre nous. A
Paris, ce premier Octobre 1760. Signé, PANNARD.

